

# RAI, Mag

Magazine de la Revue d'Art et de Littérature, Musique



Numéros **2/3** novembre 2009  
trimestriel

30€

Une publication du Chasseur abstrait éditeur

*Cher lecteur*

*Il manquait à notre structure éditoriale, déjà riche d'un des sites Internet les plus lus, – d'une revue qui s'impose – et de collections de livres remarquées, quelque chose qui ne fût pas une revue ni un prospectus, mais ce qu'il convient de nommer un magazine.*

*Pour commencer, ce sera un trimestriel à compter du mois d'avril.*

*On y trouvera de l'information concernant nos publications et des opinions sur le monde du livre.*

*Ainsi, chaque mois, vous pourrez, comme c'est le cas depuis 5 ans, retrouver le sommaire de la **RAL,M** sur l'Internet.*

# Les poètes et l'économie du livre

La première des fonctions sociales de l'écrivain est aussi peu sociale que possible mais ne s'annonce pas seule au portillon : le poète *facteur économique* n'est pas qu'un moyen d'amasser significativement de l'argent. Cette fonction n'est que l'accompagnatrice ou la dérivée d'une des fonctions suivantes :

le poète *maître à penser*, qui ne se rencontre plus guère qu'à l'extrême droite des activités politiques ; au lieu de renvoyer les balles au fronton, il vise les esprits qui, par leur comportement social, ont inspiré sa logorrhée ; Céline est bien sûr le modèle mais on ne néglige jamais de lorgner un peu sur des œuvres aussi falotes que celle de Drieu car l'idée du beau style, en comparaison avec le style des beaux draps, demeure un souci constant chez ces amateurs du texte emprunté mais pas rendu.

Le poète *éducateur* ne dépasse que rarement les limites d'une prosodie malherbienne simplifiée (à cause de l'élision notamment) ; mais il peut choisir de s'exprimer dans une prose si proche de ses chalands qu'on a l'impression qu'il s'y connaît en petits détails importants de la vie quotidienne ; plus psychologue que bouche d'or, à l'instar des camelots de ses décors, il provoque les adhésions au lieu de s'en prendre à l'esprit immobile de ses lecteurs ; il passe comme les sucres d'orge, en couleur et sur la langue des petites filles curieuses.

Le poète *commentateur*, hérité de cette pratique religieuse qui consiste à s'interposer entre le texte sacré et le croyant, pratique érigé en science et qui possède ses universités, ne s'éloigne jamais trop de la chanson mais il sait quelquefois donner de la fable à son auditoire perché comme les oiseaux des arbres



et des fils ; sans les médias, dont il abuse en technicien de l'apparence, il n'est plus rien ; par contre, sans sa poésie, il demeure ce qu'il est : un charlatan de la pire espèce, un agitateur de fond de bouteille où la substance continue hélas une existence quiète si on en juge par l'entretien de ses palais.

Le poète *chercheur* ne trouve pas ; le contraire nous eût étonné ; s'il s'en excuse, c'est pour donner une idée de la profondeur de son génie et des matières où il baigne comme les huîtres dans un ballet de sperme compliqué de jeux d'algues et d'effets d'optique ; il est impossible de le critiquer en commençant par sa connaissance des lieux littéraires tant il est, comme aurait dit Cézanne, couillard en la matière ; par contre, ses analogies tombent à l'eau sitôt qu'on les a remontées comme les seiches prises à cette espèce de miroir aux alouettes faits de fils de couleurs qui constituent le meilleur des attrape-nigauds.

Le poète *assassin* n'est souvent qu'un jeu de l'imagination avec des sensations qu'une partie infime de la population serait en mesure de traduire en mots si elle possédait seulement un dixième du vocabulaire minimum nécessaire à un

commencement de texte ; les poètes assassins sont presque aussi rares que les assassins ; il eût existé des poètes voleurs, le côté criminel de la poésie en eût été augmenté considérablement ; mais le plagiat n'est pas un vol, pas vraiment.

Le poète *suicidaire*, s'il tarde à entrer en action, se soumet immanquablement aux règles élémentaires du drame : il rate ses effets ; on évoque rarement le suicide raté dans ce sens ; le poète suicidaire est jeune ou, s'il a pris un peu de temps, il souffrait d'impuissance sexuelle ou des conséquences de l'inceste, selon le sexe.

Le poète *rebelle* est comme les bijoux ; des vrais, des faux, des imitations ; il respire comme on sait mieux mentir à nos enfants qui, sans le savoir, veulent lui ressembler ; la révolte ne détruit pas ; elle est un signe ; aussi, le rebelle marche sur un chemin de croix ; la plupart du temps, il ne se passe rien mais gare aux interrogatoires de police !

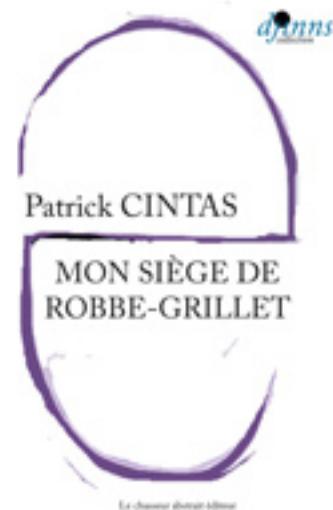
Le poète *exemplaire*, ou exemple de poète, est mort ; sa fonction, par le caractère posthume de son incon nue, est difficile à exprimer ; mais toutes ces conversations de salon où l'on dispute du compendium littéraire national ont une fin ; ceux qui disparaissent ne reviennent plus nous hanter ; une espèce de droit naturel s'installe entre les hommes chargés de ce redoutable labeur ; ne souhaitons à personne de s'épuiser de cette triste façon d'exister.

Et pour finir, nous avons le poète *objet d'admiration* ; il n'existe pas ; je l'invente pour combler le vide laissé par les classiques dans notre société où les choses ont une place et les places des défenseurs obtus ; ni compilation, ni compromis, il serait à la poésie ce que les roses sont à la fraîcheur depuis qu'on en parle mieux qu'avant ; il ne remplacerait pas non plus les succédanés au bonheur ; il ne met-

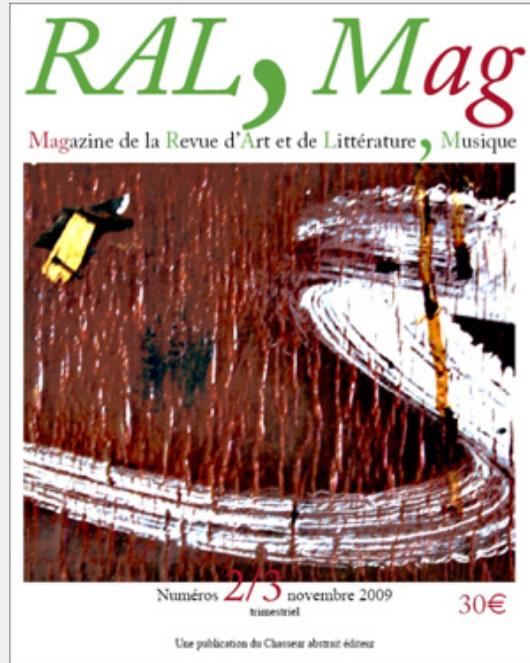
trait personne d'accord ; admiré par principe, un peu comme on admire la pluie derrière la fenêtre de nos durs moments, il ne serait pas l'étranger qui, non content de traverser son jugement, s'exprime dans le passé composé de ceux qui survivent à leur destruction ; objet non pas de culte mais des sens ; on jouerait ses partitions sur les pianos enfin disponibles du père Castel ; il aurait de quoi manger et de quoi ne pas avoir froid ni trop chaud ; il serait aimé secrètement ; ses enfants grandiraient dans la forêt de sa qasida ; ses livres se vendraient avec les fruits de la terre ; il me ressemblerait mais en plus chanceux ; on hésiterait à lui confier la pièce des paris ou les dés du coup à tirer avant de rentrer dans son chez soi ; admiré de la tête au pied, il serait pénétrable comme une fille des rues ; il rendrait un cent pour un mille car il faut bien lui donner les moyens de progresser dans la jouissance de l'argent que personne n'a inventé comme la roue ; portait à achever pour amuser les secondes de malheur et d'angoisse.

**Patrick Cintas**

Extrait de mon discours de réception à l'académie française in *Mon siège de Robbe-Grillet*.



# Déjà paru



**Le n° 4 de février 2010 sera en grande partie consacré à la musique, à la vidéo et à la lecture.**

**Proposez vos textes avant fin janvier.**

**Les textes et images publiés dans le RAL, Mag pourront être mis en ligne à la demande de l'auteur (bon pour Google, par exemple).**

**Pour la musique et autres enregistrements, un CD ou un DVD pourra être joint à la revue.**

**Abonnement (mai, novembre [n° double], février) : 60 euros.**

**Le numéro : 15 euros (mai et février) - 30 euros (novembre).**

**Port inclus en France métropolitaine.**

**Ailleurs, nous consulter.**

**Joindre chèque à la commande**

**Le chasseur abstrait**

**RAL, Mag**

**12 rue du docteur Jean Sérié**

**09270 Mazères**

# Sommaire

## Les mots sans les images

page 9 - La philosophie de la création dans l'œuvre de Mozart en opposition avec la dialectique hégélienne.

**Monsif Ouadai Saleh**

page 17 - Mes maximes opimes, 1

**Serge Meitinger**

page 23 - Pour une nouvelle littérature: le manifeste du surpluréalisme

**Saint-John Kauss**

page 33 - Les carrés gris sur fond gris de Régis Jauffret

**Benoît Pivert**

page 41 - Francine Sidou  
tempera sur papier (2000-2008)

**Gilbert Bourson**

page 42 - La chromatique des mots - Béatrice Garcia et Pierre Vendel

**Rodica Draghinescu**

page 44 - Béatrice Garcia - Jongler avec la réalité l'abstraire...

**Maxime et Annie Cincio**

**page 45 - Pierre Vendel**

***Complicité*** - extrait de *Funambule*

*Le chasseur abstrait éditeur*

*Illustré par Béatrice Garcia*

## Les formes en silence

**page 75 - Francine Sidou**

Tempera sur papier

2000-2008

**page 84 - Béatrice Garcia**

Jongler avec la réalité l'abstraire...

**page 91 - Béatrice Garcia**

avec Pierre Vendel

Funambule

page 46 - Ex nihilo nihil

Échanges

**Robert Vitton et Georges Ayvayan**

page 48 - Prière d'insérer

**Robert Vitton**

page 56 - Trilogie chantpoétique

d'un chaos d'amour

anagramme d'asile

**Jean-Claude Cintas**

page 62 - L'art de la série

**Pascal Leray**

page 64 - De semblables impuissances

**Nacer Khelouz**

page 68 - La déroute

**Marius Voinéa**

page 71 - La « conduite » d'Hérodiade

par **Gilbert Bourson**

Les baigneurs de Cézanne

**Patrick Cintas**

page 192

I - Voyage

jeu sur le premier chapitre des Baigneurs de Cézanne

page 246 - Sade

**Daniel de Culla**

**page 99 - Georges Ayvayan**

Août 2004

**page 132 - Henri Tarquin**

**page 134 - Jean-Claude Cintas**

Trilogie chantpoétique

d'un chaos d'amour

anagramme d'asile

**page 143 - Pascal Leray**

Théorie de l'information

**148 - Valérie Constantin**

Miroirs

**page 160 - Denise Pelletier**

Aquatintes

**page 172 - Gilbert Bourson**

Les noces d'Hérodiade de Stéphane Mallarmé,  
mystère

**Patrick Cintas**

Les baigneurs de Cézanne

page 207

II - L'histoire!

page 247 - **Daniel de Culla**

Sade



# Les mots sans images



Ce texte entend confronter deux perspectives différentes entérinées par deux œuvres différentes quant à leurs entités discursives, leurs aspects, leurs formes respectives et leurs prolongements culturels. Les deux œuvres sont celle de Mozart et celle de Hegel. Les deux perspectives sont d'une part celle de la nécessité qui constitue le fondement de la dialectique hégélienne et celle de l'anticipation qui me touche par impression particulière dans l'œuvre de Mozart. Il faut dire tout de suite que tout dans cette confrontation résiste à la comparaison et au rapprochement. Ceci ne l'empêche pas d'avoir une voix et une condition épistémologique, voire ontologique comme la musique elle-même par rapport à la philosophie. La confrontation s'appuie donc sur une résistance et une différence majorées, mais la différence n'est pas sans liaisons généalogiques et méta-généalogiques qui donnent à l'esprit une légitimité provocante certes mais édictricielle de l'intuition, de la perspective qui désire unir, incarner mais aussi majorer et révéler la spécificité. La spécificité reste sans doute la nature intrinsèque et ultime de toute œuvre de création. La relation dialogique entre l'intrinsèque et l'ultime donne à l'œuvre son esprit temporel dans la tendance unique de la plénitude de la spécificité. L'obsession de l'Esprit dans les deux œuvres en est la raison suffisante de cette légitimité qui provoque tout autant l'esprit que la différence. La différence provoque la légitimité et c'est pourquoi je tiens à mentionner que ce qui m'intéresse dans cette comparaison n'est pas la légitimité mais le principe actif de la différence qui fait mouvoir la légitimité, qui fait ressortir avec acuité la dialectique de la légitimité. Avec cette réserve toutefois que la dialectique de la légitimité ne conduit pas nécessairement à une quelconque légitimité de la dialectique. Nous allons voir que pour Mozart, à l'antipode de l'œuvre de Hegel, la dialectique se dissout dans une ouverture où la conscience tient la constance par l'immédiat. La dialectique mozartienne offre à la conscience la constance de l'immédiat. Cette transformation est ce qu'on pourrait appeler en considération de sa place mineure ou tout au moins latente dans la dialectique hégélienne l'anti-dialectique. L'immédiat dépasse ou transforme la dialectique en la posant toute entière dans la perspective de l'intuition anticipatrice. La dialectique de Mozart progresse dans un temps constant de dénouement. Un dénouement avec la conscience de l'immédiat. Il ne s'agit pas là d'aucun relâchement de l'être après une tension dialectique où l'être s'est noué pour devenir la vérité de l'esprit. Il s'agit plutôt d'un dénouement qui révèle à la dialectique une tension qu'elle ne possède pas : la tension de l'immédiat

## **La philosophie de la création dans l'œuvre de Mozart en opposition avec la dialectique hégélienne**

**Monsif Ouadai Saleh**

et de l'anticipation. Il faut dire en l'occurrence que la dialectique hégélienne a cette conscience qui n'anticipe pas. Elle s'enracine, elle possède, elle se possède, elle génère l'événement, la volonté... Son événement devient un lieu d'enlèvement de la volonté. Et dès lors elle n'anticipe pas. Elle ne révèle pas. Elle incarne. Il faut comprendre dans ce sens que la révélation relève d'une part de l'être assumée par l'esprit de la liberté qui est à son tour une part de la volonté inconstante ou la volonté immédiate, la volonté libre. La révélation ne dérive pas nécessairement de la volonté comme celle-ci ne doit pas être uniquement la dérivation et la conséquence de la constance. Il y a la liberté qui dicte dans une fonction magistrale l'immédiat. Il y a la liberté qui dicte la création, il y a l'immédiat qui dicte la création, il y a la création qui dicte la liberté. En fait, quand j'ai parlé de l'anticipation comme genèse de la dialectique, j'ai voulu précisément invoquer l'ordre inséparable de la relation immédiat/liberté qui détermine le sens libre de la création. Ce tandem ne fonctionne pas comme genèse dans l'œuvre de Hegel. Il fonctionne comme clivage et c'est d'ailleurs pourquoi la dialectique hégélienne transforme consciemment et inconsciemment l'évolution en répétition ou en compulsions. La dialectique hégélienne ne révèle pas l'anticipation comme le fait l'œuvre de Mozart ni n'anticipe la révélation. La création n'est pas seulement la révélation. Elle est cette liberté d'anticipation au cœur même de la révélation. Elle est la révélation dans la production immédiate de la liberté. Elle est l'anticipation dans la production immédiate de la liberté. Or aucune dialectique n'est à même de saisir l'être et le sens à travers cette complétude de la relation que ce que soit la création sans nœud et sans contraction produite par l'œuvre de Mozart. Mozart produit la dialectique par l'anti-dialectique. Et c'est là son point le plus convaincant par comparaison avec l'œuvre de Hegel.

Le dénouement a ce pouvoir unique et inassignable de transformer la dialectique en la mettant dans la perspective de l'immédiat. L'immédiat devient ainsi le tronc de l'être qui se met ou se noue dans l'anticipation. Le véritable nœud n'est alors pas la dialectique mais l'anticipation. La vérité du nœud n'est pas dans l'événement mais dans ce qui dépasse l'événement, dans ce qui en constitue la progression comme possibilité d'être : la liberté. La liberté comme tendance initiale ayant l'ancrage ontologique de la constitution de la volonté. Il faut donc parler de la liberté comme projet. Il faut nommer cette liberté « projet ». Et bien sûr il ne s'agit pas de n'importe quel projet. C'est le projet en tant que liberté de l'anticipation, en tant que mise en valeur d'une conscience où coïncide la liberté avec le sens ontologique de la liberté. Il s'agit donc d'un projet qui dit la profondeur de la liberté révélée ou la conscience pure de la liberté. Il s'agit d'un projet qui dit la profondeur et la pureté en donnant à la liberté le pouvoir de la révélation qui dépasse ou transcende le pouvoir du nœud, de la contraction, de l'intensité rigide. Ce que cherche la dialectique mozartienne ou son anti-dialectique dans la perspective de la transposition, de la liberté fondatrice est justement la révélation qui n'a pas de nœuds. La stratégie pour une telle ouverture est bien entendu la stratégie de l'anticipation qui domine la dialectique par *l'immédiat*. Le rôle de l'immédiat est de créer dans la dialectique un décalage entre le nœud et la conscience. Ainsi naît la liberté. Il y a donc une trilogie constitutive de l'ordre immanent de cette dialectique mozartienne qui n'est autre chose qu'un projet dans l'être à travers la possession ouverte et déliée. Cette trilogie est constituée de l'immédiat, de la liberté et de la perspective. Ces trois fondements sont l'ordre de la dialectique créatrice. Ils sont l'ordre de la création. Et la création dans cette perspective n'a pas d'autres sens que de dénouer la dialectique elle-même qui a tendance constante à sombrer dans sa trace. Créer c'est régénérer la liberté. La liberté pour Mozart œuvre dans la perspective de la révélation en destituant les nœuds qui tendent à œuvrer pour Hegel dans la perspective de l'incarnation.

L'opposition est de temporalité rétrospective. L'opposition saisit une trace pour en faire un présent et un futur. Cette nature de l'opposition consacre l'ordre chronologique de l'esprit. Le présent de l'opposition est la conscience vive du temps. La conscience du temps est le présent de l'opposition. Ceci n'empêche que l'opposition puisse avoir une temporalité différente, celle qui anticipe son présent, son futur et sa conscience. Une opposition d'an-

icipation est aussi possible. Par le statut de l'unique, du constant, ou plus juste encore, par le statut de l'irréversible, la création crée l'opposition qui anticipe. La création transforme toujours dans le statut de l'indicible et ceci fait d'elle une opposition transcendante du temps. Il est opportun de mentionner en l'occurrence que la tendance véridique de la création est celle qui résiste à la partition scalaire du temps. La création commence quand cette résistance devient l'esprit même du temps en tant que totalité ou quand le temps dans une manifestation extrême de l'anticipation devient l'opposition même au scalaire. Dans la création le temps doit devenir la négation même de la répartition pour concrétiser cette version autre de la temporalité, pour concrétiser l'autre esprit du temps qui se nomme la totalité. La création crée l'autre du temps qui est le contraire de toute habitude de scansion et de scalaire. La perspective apporte le continu et le multiple comme deux éléments fondateurs de la totalité. Elle apporte le sens de l'Autre dans la forme spéculative de la ligne. La perspective spéculative transporte le temps sur les modalités dynamiques des transferts combinatoires qui ne sauraient buter sur le discontinu ou la rupture. Cette dynamique a la propriété dialectique de transcender la synthèse, de la relativiser considérablement, voire de la nier. Dans la forme perspective la ligne conserve la suprématie sur le point, la combinaison sur la juxtaposition...

La réaction, ou la transformation, est la forme particulière du temps par rapport à l'esprit. La réaction est le temps particulier, exceptionnel de la *per-spective*. Dans cette seconde tendance, l'opposition invente non pas la situation anachronique du temps mais plus spécialement sa nature *per-spective*, c'est-à-dire la nature de l'esprit de la totalité dans la conscience du temps. Cette nature transcende la position régulière par rapport au diapason temporel. Cette nature est celle qui engendre l'Esprit du temps qui a conscience de sa totalité. Une première conséquence de cette apparition de la *perspective* est que le centre du temps ne se divise plus entre la tendance prospective et la tendance rétrospective. La perspective donne au temps à la fois sa totalité dynamique et son unité foncière. Une unité totale, dynamique et mobile créant irrémédiablement la mobilité du centre. L'opposition dans la perspective de la perspective infirme la division. Le centre y devient le temps de l'unité totale. Le centre devient la *per-spective* qui ne se réduit à aucune catégorie formelle ou informelle de la position finie et scalaire. Cette opposition met le centre hors toute distribution sca-

laire. Le centre qui est indivis devient la perspective de la totalité dans une perspective qui est la totalité du centre.

À travers le mot «perspective», le point cède la mesure à la ligne, à la courbe. La mouvance devient centrale par rapport au point et par rapport au centre. Mais la découverte la plus importante est sans doute la relativisation de la synthèse. L'apparition de la rhétorique du mouvement, de la mouvance devient la structure absolue d'une immanence immédiate, l'apparition suffisante, mieux encore radicale, de la perspective au cœur de l'opposition en est la résultante de cette mouvance à la fois tendue (point centré) et tendante (centre dilaté) : point à l'apogée de la courbe, courbe à l'apogée du point. Le point tendu n'est pas à sa place. Il est déplacé vers le mouvement qui culmine dans la conscience du préfixe «per-». «per-» est préfixe du mouvement, de la dilatation. Je ne sais par quel métaplasme imaginaire ou philosophique la langue française a emprunté au latin la vision du procès, la vision en tant que procès et non la vision en tant qu'entité. Cette mise en valeur de l'optique dans la dimension du mouvement est sans doute révélatrice d'un acte de dépassement par la langue elle-même de la dialectique des rapports nominalistes. Ce qui importe c'est que le «perspectivus» du latin est validé par le génie de la langue dans le sens de l'action, du dynamisme aspectuel plus que dans le sens entitatif ou nominaliste du sujet. Le rapport s'inscrit alors dans la dialectique de la transposition. La relation au dépositaire devient relation au transpositif. La dilatation du centre. Le point fêlé, ouvert et éclaté. La nouvelle disposition ne se résigne pas au dispositif, au système. Ce qui veut dire que le centre dilaté anticipe le point qui est l'archétype dans la dialectique hégélienne. Le point est dépassé par un abîme d'anticipation. Toute l'ontologie devient anticipation. Tout le sens de l'ontologie est à chercher dans cet abîme qu'est l'anticipation. La dialectique hégélienne est ontologique dans une sorte de valeur modale du point ou entité. La modalité logique traduite en catégories entitatives ou référentielles (sujet/objet), est ce qui caractérise l'ordre ontologique de la dialectique hégélienne. Ici l'esprit logique devance l'esprit ontologique qui a besoin de valeur aspectuelle à la manière de l'esprit éthique par exemple. Ceci montre que la raison pour laquelle Hegel traduit le sommet de la dialectique en synthèse constitue en fait un désir de contourner le dynamique par le statique. La synthèse est alors un déterminisme du point, un avatar de la courbe et non pas une structure purement dynamique de l'évolution du principe positif et du principe négatif dans un ordre de

conséquence accomplie. La synthèse est un déterminisme de la fin devant une aporie radicale de la continuité, de l'ouverture. Il y a donc entre la synthèse et la création un conflit de situation, de durée et de complétude. C'est dans cette dimension que la synthèse qui est conçue dans le système hégélien comme la solution au discontinu de la négation devient elle-même une condition insurmontable de l'échec de la liberté. La synthèse dans ce contexte renvoie premièrement à l'échec de la liberté devant la dynamique de la pesanteur, de la consistance, de la constance et de la nécessité à laquelle s'attache la dialectique de Hegel. Dans cette perspective la dialectique hégélienne n'apporte à travers la synthèse que l'échec conscient de la création. Ceci renvoie encore une fois à la nature de la tragédie dans la dialectique hégélienne. Il faut dire effectivement que la création est faite d'une conscience où la condition qui prime est une liberté immédiate libérée du carcan de la nécessité. L'immédiat dans le réquisit et la conséquence suivie de notre raisonnement et notre progression doit être compris comme l'in-nécessaire. La synthèse qui fonctionne selon les lois de la nécessité ne peut conjointre immédiat et liberté ni liberté et création. La synthèse compromet l'anticipation par le nœud. La synthèse est une extension du nœud, de la négation, de la nécessité. Sa conscience ne saurait être qu'incomplétude de la révélation. La création y est alors tributaire de la relativité de son incarnation. Car, il faut bien le dire, même si l'incarnation détient dans le système hégélien le premier rang de la présence en tant qu'avènement et événement, il ne vient à l'être que dans la relativité de l'événement, la relativité de son événementialité. Le pour-soi dans la dialectique hégélienne est partagé entre conscience et événement, et sa tendance substantielle est plutôt événementielle. La substance qui est la conscience et la tendance qui est l'incarnation sont entravées par l'événement relatif. Il n'y a pas d'autres liens entre la substance et l'incarnation ou l'événement dans ce système que le lien de la relativité. La relativité de ce lien inscrit la substance dans l'insuffisance. La substance relative produit la création relative. Elle donne nécessairement lieu à la relativité de la création. Or la création dans son sens pur ne peut concéder l'incarnation à la relativité. Ce que cherche la création avant toute chose c'est la complétude de la révélation dans l'incarnation. La création est la relation immédiate à l'incarnation à travers une révélation de la complétude qui en constitue la substance. La création dans la perspective mozartienne unit inséparablement la substance et l'incarnation. Union ou unité que la dialectique hégélienne sépare et divise inconditionnellement.

Le principe de la relativité est division de la complétude. La dialectique hégélienne ne progresse comme action et comme événement que parce que la révélation est tragiquement posée hors la complétude. Le système hégélien introduit donc un schisme entre l'être et la liberté par le biais de la relativité qui tient dans son ordre la place d'un principe omni-recteur. La substance de la relation et sa vérité est l'omni-rection du principe de la relativité. C'est pour cette raison qu'on trouve la dialectique hégélienne tragiquement sanctionnée par la médiation. Une médiation qui entérine le schisme entre la création et l'incarnation, entre la liberté et la révélation.

L'esprit éthique ou ontologico-éthique se distingue de l'esprit logique par la dérivation qui sanctionne le point par la courbe. L'esprit éthique est avant tout un esprit géométrique. L'esprit éthique ne saurait être un point. Le point est l'équivalent géométrique de l'entité métaphysique qui ne désire pas l'accomplissement de soi, la complétude. Le centre est alors absorbé par le néant qui est l'être du devenir. Le préfixe indique la totalité en devenir. Le préfixe indique la finalité. Tout le devenir est finalité. La finalité devient l'être du devenir. Ceci est la réalité de l'immédiat où toute l'opposition devient sa propre tendance perspective. Ici l'opposition devient un point dans la perspective, la perspective la ligne, la courbe absolue de la relation avec une nature de l'immédiat qui signifie toute la grandeur de l'immanence. Ceci est la révélation de la musique de Mozart à l'encontre de la dialectique et de la synthèse de Hegel. Ce que révèle cet esprit de la perspective, cet esprit de l'opposition en tant qu'anticipation, est le renversement ontologique de la dialectique qui veut que l'opposition soit en termes finis. La révolution qu'apporte Mozart est que l'opposition est essentiellement perspective infinie. L'opposition est la perspective de l'infini. La perspective est l'infini de l'opposition. La révolution imperceptible et silencieuse de Mozart se situe à ce point tendu et dilaté où la perspective devance l'opposition de manière à en révéler son inadéquation au devenir. L'opposition selon Mozart ne peut saisir le devenir. Pour Mozart seule la perspective peut saisir le devenir et en être la finalité libre infiniment immanente. Là est le tournant. L'opposition ne peut révéler une liberté de l'immanence, une finalité immanente libre. La dialectique de Hegel enseigne au temps la tragédie de l'aliénation. Elle aliène la volonté libre dans la nécessité qui ne saurait coïncider avec l'anticipation de la finalité ou la finalité de l'anticipation, avec la dilatation de la liberté, de la finalité et de la volonté. Ce que présuppose

la dialectique de Hegel est le contraire de tout cela. Le présupposé dialectique hégélien est la contraction dans la finalité, la volonté et la liberté. Cette contraction est l'ontologie d'une aporie de principe confrontant la liberté à la finalité. La contraction est l'échec de la liberté dans la finalité et l'échec de la finalité dans la liberté. C'est pour cette raison que la dialectique hégélienne ne pourrait être qu'impasse tragique, infini de l'impasse et finitude déguisée en infini. Une finitude sans l'ouverture de l'anticipation, sans la dilatation qui présuppose la finalité, sans la contraction au cœur de l'anticipation ne saurait être qu'ontologie de la fin. L'histoire récente de la pensée montre à quel point l'ontologie était une rhétorique de la fin, à quel point la fin était une tragédie de l'Esprit et de la liberté. Elle montre à quel point l'Esprit était l'échec de la liberté et la liberté l'échec de l'Esprit. Elle montre à quel point l'Esprit et la liberté étaient la fin de l'humain. Hegel n'a pas envisagé l'anticipation comme dilatation et la dilatation comme anticipation. Il n'a pas envisagé la rhétorique et l'éthique de l'anticipation qui construit une dilatation immédiate de la volonté et de la liberté. Il n'a pas placé la contraction dans la volonté dilatée et la finalité informe de l'anticipation. Il n'a pas posé l'éthique de l'informe au cœur de la contraction. Il n'a pas inventé à l'atome ou à l'entité une courbe où toute la pesanteur du point devient la pesanteur de la courbe, et où la courbe devient la pesanteur de l'être. Place où l'anticipation devient l'être du devenir au lieu de subsister être de l'entité. C'est là une manière de sentir la pesanteur comme plénitude du devenir, le devenir comme dissolution de la pesanteur, comme anticipation de l'être par le devenir. L'anticipation appartient au non être c'est pourquoi elle apporte la solution au devenir de la dialectique qui se positionne par nœuds et par contraction autoréflexive. La liberté est justement une finalité de l'anticipation et une anticipation de la finalité. Ces deux structures ontologiques sont nécessaires à la complétude de la liberté dans le devenir et la complétude du devenir dans la liberté.

La musique de Mozart tient le secret éternel des fusions cosmiques qui viennent à la sensation dans leur pure immanence. L'immanence s'incarne dans la fusion qui constitue la syntactique pure de la fluidité. Rien ne force le principe à devenir existence. Le plus grand anti-hégélien appartient à la philosophie qui n'a pas de concept ou au concept qui n'a pas de philosophie : la musique. Le concept dans la pure mouvance du son résilie la dialectique. Et l'œuvre de Mozart résilie toute la philosophie de Hegel par le son qui dirime les antinomies syntactiques

de l'existence. L'existence pour Mozart est une mouvance capable de se générer sans la réduction à l'antinomie, sans la négativité avec la transfusion des *déliements*. La musique de Mozart transcende les nœuds. Elle cherche la pureté de l'immanence qui s'articule aux *déliements*, à l'ouverture qui n'a pas de traces dialectiques. L'autonomie du principe dynamique de la *déliance* est l'œuvre de Mozart. La mouvance ne vient pas du néant. Elle vient de la maturité de l'existence avec l'immédiat du mouvement qui dénoue le compact de la synthèse.

Dans l'œuvre de Mozart la solution ne devient pas consistance. Toute consistance est vouée à la réification. Elle ne devient pas dénouement. Le dénouement est discontinu. Elle ne devient pas synthèse d'un ordre de tractatus. Le tractatus est intransposable. Il est fixation de la transposition, de l'étymologie transpositive. Or, la transposition au sens de position interne dynamique exprimante de la relation, de la liberté, de la pureté étymologique de la liberté est le fondement du devenir dans l'œuvre de Mozart. En vérité, il me faut un terme qui définit une transposition interne et implicite, un terme qui serait une intra-position relationnelle, une interface de la position qui articule selon l'ordre de la communion l'explicite et l'implicite. Il me faut un terme qui décrit une position immédiate et en même temps une relation dia-médiate. Ce terme aura la spécificité de joindre l'immédiat instantané à la grandeur étendue de la conscience. Dans cette perspective le nœud qui neutralise le pouvoir du désir et fonde l'être sur le pouvoir de la position se retire à l'arrière-plan. Le nœud ne devient pas l'aporie de la dia-médiation. La transcendance de l'aporie comme Mozart en constitue l'ordre, la structure et l'énergie relève donc d'un immédiat qui se situe dans la dia-médiation, d'un immédiat capable de devenir la conscience de la relation et la conscience de la liberté. C'est-à-dire ce que j'aurai volontiers la tendance à nommer la dia-médiation. Mais l'important dans l'œuvre de Mozart, et c'est par là qu'il dépasse radicalement Hegel, la dia-médiation elle-même se donne comme immédiate. Le temps dans son aspect syntactique et duratif, le temps de la durée, devient la synthèse de l'être. Ce que réalise de prime abord l'œuvre de Mozart c'est de donner au temps l'unité de la durée. Il donne à la durée l'unité de l'immédiat. Ainsi la relation voyage avec son unité conscientielle. La relation devient dispensatrice de l'unité. La liberté devient edificatrice de l'unité. Cette découverte de l'unité qui n'est pas aporétique de par son sens de l'être, son ontologie, qui n'est pas aporétique une fois confrontée à la liberté ou à la relation, détermine la nature et l'ampleur du tournant non dialecti-

que de Mozart. Elle détermine l'ampleur du triomphe de Mozart sur Hegel.

Ce qu'enseigne avec la puissance de l'immédiat l'œuvre de Mozart est l'évidence que la réification de la solution est la véritable aporie de l'être face à ses principes dynamiques, le désir entre autres. La réification du désir est une aporie purement attachée à la dialectique. La solution dans l'œuvre de Mozart est tout à fait différente. Elle diffère par la spontanéité, par l'immédiateté et par la liberté étymologique qui est maturité sans différence. Elle n'est pas ancrage de la présence dans la conscience de la maturité dialectique. La dialectique est par ailleurs toujours soit immature soit réificatrice. Elle peut être l'une et l'autre distorsion à la fois. Dans l'œuvre de Mozart la solution devient tout simplement étymologique dans la mesure où la transposition est la pureté même d'une liberté fluide capable d'infirmer le protéiforme dans une seule forme : l'harmonie. La transposition est l'immédiat de l'harmonie.

La genèse est l'immédiat révélé par l'immédiat tenant toute la constance et la consistance de maturité immédiate. La mouvance est la pureté des déliements. L'être, le sens et la maturité sont dans un œcuménisme de déliance qui tient de la pureté éternellement résistance au statique. Pari impossible mais traduisible du rapport du nœud, de la dialectique à sa transfiguration radicale dans la dynamique, la figure de rupture avec le nœud. La musique de Mozart est aussi une rupture avec la trace et la répétition. A l'antipode de Hegel, l'absolu mozartien relève de l'Esprit dynamique qui transcende instantanément l'aliénation comme trace de la négativité dans la valeur suprême de la présence. Il y a dans l'œuvre de Mozart une synthèse immédiate qui ne devient thèse ou présence que dans la mesure où l'antithèse est pure non-sens. Le point imaginal intuitif de la présence ne remplit pas la fonction d'un principe de mouvance correctrice donc dialectique du sens, mais celle d'une mouvance ordinative qui s'ouvre sur l'Esprit ordinal de plain-pied avec son ordre thétique qui est en même temps un ordre diathétique. La diathèse est le sens immédiat du dénouement *fierique*. Ceci veut dire que le dénouement n'est pas une fin. Le dénouement est une incarnation du devenir. Le dénouement est un déliement du nœud, déliance de la présence immédiate dans le devenir immédiat...

La synthèse postule la thèse qui se dénoue pour absorber et désorber l'être selon la présence qui répond aux exi-

gences ultimes et sublimes de l'immédiat. Il faut comprendre que la mouvance pour Mozart est double : elle est absorption et désorption. La synthèse postule la thèse, la thèse postule la présence pour générer un statut éternel de l'Esprit immédiat. L'esprit absolu de l'immédiat qui traduit toutes les syntactiques génétiques de l'évolution en posant la synthèse au point culminant de la *déliance* est la métaphysique de l'être qui fait triompher Mozart sur Hegel. Pour Mozart, la métaphysique ne meurt pas dans l'Esprit ni l'Esprit dans la métaphysique, l'Esprit ne meurt pas dans l'absolu ni l'absolu dans l'Esprit. Il n'y a pas dans l'œuvre de Mozart cette relation de contraction qui caractérise l'esprit philosophique du pour-soi voulant être la liberté ontologique de l'essence, ni l'exclusivité contractée de l'Absolu qui caractérise aussi l'en-soi philosophique. L'exclusif intrinsèque est le fondement de la liberté dialectique. Le fondement de la liberté harmonique instituée par Mozart est l'inclusif intrinsèque. Le sens de la relation repose sur cette inclusivité harmonique qui ne destitue pas mais absorbe en donnant au sens de l'infini la structure d'une complétude qui traduit immédiatement la totalité. La relation doit instaurer la totalité. La totalité doit instaurer la liberté. La liberté doit instaurer l'immédiat. L'immédiat est cette hauteur grandiose de l'Esprit qui se génère relation et continuité indéfectibles.

La postulation dialectique de la liberté (le pour-soi) ou de la totalité (l'en-soi) ne constitue pas l'essence de la relation dans l'œuvre de Mozart. Dans l'œuvre de Mozart la forme nodale de l'absolu devient décontraction. Ce qui implique un processus de libération de l'en-soi dans le système dynamique du pour-soi. L'en-soi est la liberté du pour-soi. Dans cette perspective, il n'y a pas opposition entre ontologie et essence ou entre principe et totalité. Voilà la raison qui explique pourquoi l'ordre de Mozart n'est pas négativement dialectique. Il n'est pas aussi positivement dialectique parce que la positivité avait l'inhérence de l'harmonie de la relation d'une manière immédiate. C'est pourquoi ce qu'on pourrait appeler l'harmonie positive est possible même quand il s'agit de nouer le nœud. Mais le besoin ne se ressent pas. Le nœud est imperceptible ou fugace dans la dynamique intrinsèque de la relation. Le nœud est éphémère. La courbure est d'une transivité sublime. La relation est infiniment transitive dans la correspondance entre le postulat et la postulation. La distance se réduit à l'harmonie inclusive. L'écart traduit la possession. La transivité traduit la proximité. La relation traduit la liberté dans une totalité immédiate avec la courbure de l'exception, une exception qui relève à la

fois de la substance holiste et de la substance moniste. La liberté relationnelle ou syntactique totalement proximale voilà dans une seule expression le sens de la transposition dans l'œuvre de Mozart.

Une courbure sans courbure et une exception sans exception. Ceci relève de la négation de la dialectique sans que la négation soit raison de l'être, sans que l'être soit raison de la négation. La réduction transpositive du même contradictoire est la seule vérité de l'ontologie de la relation et de la liberté dans l'œuvre de Mozart. La transposition qui fait trait de la réduction et de la négativité est celle qui dirime et dépasse la dialectique hégélienne. Il n'y a pas alors nécessité de s'attarder sur une opposition centrale. L'opposition glisse et dérive à l'infini dans le corps de l'éphémère, dans l'inconsistance. Chaque fois que la liberté impulse la transposition la dérive de la dialectique s'enfonce davantage dans la rupture avec l'être. La dialectique devient non-être. Cette rupture est l'image même du principe apathique. C'est pourquoi, dans toute dialectique, ce qui échoue le premier dans l'ordre de la prévalence ontologique est la liberté qui institue l'être.

Dans la dialectique l'être de la liberté est un échec tragique. Dans la dialectique l'être devient impossible à la liberté et la liberté impossible à l'être. Dans la dérive mozartienne la liberté ne distance pas l'être. L'être et la liberté distancent le nœud, la contraction. Ce que suggère l'œuvre de Mozart à l'être c'est le possible ou le possible de la relation, de la transposition pure ouverte sur la liberté, sur la connature entre l'être et la liberté. La pureté de la transposition se veut avant tout attachement à l'immanence. La pureté pour Mozart est révélation de la transposition immanente. La transposition a pour condition dynamique de toucher immédiatement la pureté de l'immanence. L'immanence pure de la transposition devient la pureté de l'être dans la pureté de la liberté. La transposition immanente installe la connature entre la liberté et l'être. Pour Mozart la transposition c'est l'immanence qui transite sans perdre sa nature, sans se dénaturer. La relation est l'esprit de cette transposition en tant qu'immanence de la liberté à l'être et de l'être à la liberté. L'immanence est cette relation en tant que connature immédiate. Il faut dire en fait que ce qui constitue pour la plupart des philosophes un statut dialectique et une dialectique aporétique entre l'être et la liberté est pour Mozart une donnée immédiate de la structure relationnelle et de la structure conscientielle. En quoi cette position est antidialectique ? L'immédiat ne cherche pas la relation à la liberté. Il est la liberté qui s'articule

à l'être comme sa propre nature. La liberté anticipe la relation en lui donnant le statut d'une présence foncière dans l'être. La liberté est la nature de la relation. Pour Mozart la relation vient immédiatement dans la complétude de la liberté. L'être vient dans la complétude de la relation. Si la dialectique est l'incomplétude qui cherche un tractatus, un consensus autour de la complétude, la liberté mozartienne part de la complétude de la relation vers la complétude de l'être. Ceci ne veut pas dire qu'il y ait un écart entre la relation et l'être. La complétude de la relation confirme la complétude de l'être dans une sorte d'anticipation qui ne rompt pas l'immédiat. L'immédiat pour Mozart est une totalité immanente ou pan-immanente. La dialectique n'a pas de place dans cette totalité parce que l'immédiat investit une complétude totale de l'immanence. L'immanence vient par conséquent comme l'être accompli de la relation, de la liberté, de l'être.

Le possible est la connature de la liberté et de l'être. Le possible déplace la rupture de la nécessité au contingent. La liberté en fait de même. Seulement sa dérive est possible continu d'une synthèse toujours immédiate et toujours harmonique. La liberté mozartienne est la dérive du même dans la transposition, dérive du même dans la relation. Elle est incarnation de l'immédiat transpositif. Ce même est sans répétition. Comme je l'ai déjà dit dans un autre texte, la totalité ne se répète pas. L'immédiat qui est l'essence de l'œuvre mozartienne institue la relation comme substance de la non répétition. La liberté traduit la relation. Leur rapport est une harmonie sublime qui nomme l'intrinsèque en relation avec sa totalité immédiate. La dialectique se trouve marginale. L'essence traverse son apparence avec la totalité requise pour que la hiérarchie devienne œcuménisme. La relation progresse librement sans que la liberté soit distance ou hiérarchie. C'est l'exploit ontologique de la relation et de la liberté fondé intrinsèquement par Mozart.

La dialectique est relative: voici l'axiome ontologique fondateur de la liberté mozartienne. Cet axiome prend sa définition ontologique en référence à cette implication que la relation ne saurait être un devenir essentiel sans son immanence à la liberté qui un absolu de l'immédiat. Mozart est le plus grand immanentiste qui soit. Il est aussi le plus grand virtuose de l'immédiation. La totalité de son axiome ontologique se donne comme immanence immédiate. Le principe de la révélation mozartienne est l'immédiateté de l'immanence et de la relation. Ceci répond par la positivité absolue et primordiale à l'esprit de la liberté. Ceci donne à la liberté la position centrale de la

relation sans aucun nouage et sans contraction. La liberté n'a pas besoin comme conscience et comme action de la contre-force du nœud. Elle a besoin essentiellement de la relation qui s'inscrit en totalité dans l'immédiat, dans l'anticipation, dans l'immédiat de l'anticipation. La révélation primale et la conséquence maximale qui tiennent de l'ordre de l'ordination sont que la liberté mozartienne ne polémique ni soi ni l'être. Plus important encore, elle ne polémique pas la création. Dans l'immédiat, dans l'immanence immédiate, dans l'anticipation il y a une genèse pure de la liberté dans la création. Ce qu'apporte la philosophie de la création chez Mozart c'est que la transcendance se trouve dépassée par le sublime qui devient un lien immédiat de la création et de la liberté. Le sublime y retrouve sa nature première de l'immédiat pur et de l'immanent pur entre la création et la liberté sans perdre à travers justement le postulat de l'anticipation dans la centralité de la révélation la tendance de la transcendance qui devient son présent. Tout le devenir devient un présent. Le tournant dans cette perspective est que la liberté fait l'essence de la création avec démesure et instabilité certes mais sans conflit, en dépassant les conflits dia-sublimatoires de la dialectique, en dépassant le conflit entre le sublime de l'étymologie qui est immanent et immédiat et le sublime de l'ontologie qui est transcendantal. La philosophie de la création dans l'œuvre de Mozart donne au sublime sa totalité génétique et ontologique. Le sublime est un, indivisible, insécable. Le sublime doit être linéaire, concentrique et harmonique. Il doit être connature. Il doit être compossible. Il doit être co-essence. Ce sont là les traits de l'harmonie qui fondent l'œuvre mozartienne. L'harmonie est le statut de totalité dynamique sublimatoire entre la liberté et la création faisant que la genèse ne reste pas à l'écart de l'ontologie dans un devenir sans cesse insuffisant ou atrophié, toujours postulé par la relativité violente et martyrisée. L'ontologie n'est pas le bourreau de la genèse comme c'est le cas dans la dialectique de Hegel. Elle n'est pas le bourreau de la liberté qui désire la révélation plus que l'incarnation. Elle n'est pas le bourreau de la création qui désire plus l'anticipation que la nodalité.

La création fait l'essence de la liberté avec la démesure et l'instabilité de l'anticipation mais encore sans conflit. Le conflit est absent car la liberté est l'anticipation de l'incarnation, car la liberté et la création sont d'une essence vouée à l'ouverture. L'anticipation est la nature unie et identique de la liberté et de la création. Elle est leur devenir dans la relation indéfectible de l'ouverture.

L'anticipation est la transposition qui offre l'être au sens du devenir, qui offre le devenir au sens de l'être en transendant instamment et instantanément la dialectique qui donne à la liberté le socle de la condition, autrement dit, de la nécessité. La démesure n'est certes que l'anticipation qui est liberté de la révélation devant l'incarnation. La liberté vient au monde avec la distinction ordonnée et non ordonnée. L'ordination vient à l'existence par la béance harmonique de la relation entre liberté et création. Le nœud y oublie la mémoire violente du nœud, des spasmes et des crispations. La position centrale de la liberté dans la création et inversement donne à l'œuvre de Mozart l'harmonie du centre.

L'important dans la dialectique de la perspective comme elle fut produite par l'œuvre mozartienne est qu'elle conjugue les immédiats sans la nécessité de l'événement et sans l'événement de la nécessité. Ce dernier point est le grand danger qui expose constamment la philosophie de Hegel à la critique : la dialectique hégélienne transforme l'événement en nécessité. La nécessité aliène l'événement. Cette puissance de la nécessité sous-jacente dans la dialectique hégélienne impose à l'événement l'ordre l'amoncellement qui finit par être ordre de la réification. L'obsession de l'incarnation qui stigmatise l'œuvre de Hegel conduit l'événement à la réification. Et s'il y a lieu de dénoter une fin à cette dialectique ou une sorte d'échec de son système interne il sera statué comme réification de l'ordre de la relation. Le présent de l'événement est dense. De cette densité qui alourdit les écluses, qui opacifie l'intuition, qui impose les structures médiates et qui rejette les structures immédiates. Les structures médiates de l'incarnation chères à la dialectique de l'événement conçu par Hegel se positionne dans l'ordre ontologique de la liberté comme la contre-force des structures immédiates qui n'a d'esthétique syntactique que la révélation. Tout dans la dialectique hégélienne se réduit à la nécessité comme ancrage de la liberté dans l'événement sans un au-delà ou une liberté de transposition immédiate articulant l'événement à une sorte de dépassement de l'incarnation, à une sorte de condition inconditionnelle, une condition relationnelle mais instantanée de la révélation. La dialectique hégélienne se traite comme incarnation. L'esthétique mozartienne se traite comme révélation. Cette différence est majeure. Elle implique toute une éthique et une ontologie de rupture avec les lois de la nécessité. Ce qui revient à dire dans une conséquence qui renvoie à tout l'esprit de ce texte qui cherche à saisir l'esprit de l'œuvre de Mozart que la dialectique doit ensei-

gner la liberté. Chose qui n'est pas évidente dans l'œuvre de Hegel. Cette vérité serait la seule nécessité possible et acceptable pour que la dialectique soit humanisme. Pour que la dialectique ne s'épuise pas dans la conquête de la liberté comme c'est le cas dans l'œuvre de Hegel. La dialectique hégélienne est justement une tragédie pour cette raison unique qu'à travers son action elle crée le nœud qui perd la liberté et s'obsède à la récupérer. Tout au contraire de cette tragédie insoluble l'œuvre de Mozart donne à la dialectique, je pourrais dire tout simplement à la catégorie de la relation, la genèse de la liberté. Pour Mozart la liberté est la genèse de la dialectique avec la possession totale, avec la possession créatrice, avec l'anticipation...

# Mes maximes opimes, 1

Serge Meitinger

À la fin de mon volume d'essais *Bornoyages du champ poétique [qu'à la poésie il ne saurait être question de cantonner]* (Le Chasseur abstrait, 2008), j'offrais *ex abrupto* quelques maximes qui devraient être, comme leur qualificatif latin l'indique, porteuses de fécondité et susceptibles de fertiliser la réflexion. Comme elles ne vont pas tout à fait de soi et qu'elles résistent même quelque peu à l'entendement, il m'a semblé nécessaire de les déployer chacune en méditation afin d'en faire éclore le meilleur comme le pire, car j'y ai d'emblée décelé mystère, merveille et désastre.

Pour mémoire, les voici :

1. Comprendre c'est *filier*.
2. Ne se connecte que ce qui a été déconnecté.
3. La vie n'a pas de sens, elle *est* sens.
4. Le présent soit notre fin.
5. Le sacré existe sans figure, ni le divin, ni le démoniaque.
6. Il n'y a de théologie, comme de dialectique, que négative.
7. Rien n'est assez singulier, d'où l'exigeante instance du verbe.

Et maintenant la méditation première, celle que peut inspirer la première maxime !

est résulté l'exigence d'une science de l'interprétation qui soit un «art du comprendre» dont les règles s'appliquent aussi bien à la lecture des textes et des œuvres d'art qu'aux événements de la vie humaine, ouverts de main d'homme. Ces règles sont surtout des principes qui canalisent le processus de traduction et de retraduction qu'impose une interprétation au long cours.

## MÉDITATION PREMIÈRE

### «Comprendre c'est filier»

Comprendre n'est pas expliquer. L'opposition entre ces deux procès de l'esprit est classique depuis que l'herméneutique est entrée en philosophie, c'est-à-dire depuis qu'une science de l'interprétation s'avère la meilleure garante possible pour la production du sujet comme «soi». Revenons-y un instant. *Explicare* (lat.) veut dire «déplier, déployer, développer» avec l'acception quasi sensible de faire apparaître «la chose» au jour, partie par partie, et en exposant les liens de concaténation entre les divers aspects ou moments qu'elle est susceptible de présenter simultanément ou successivement. Il y a un principe analytique dans l'explication qui objective tout en détaillant voire en morcelant l'objet. La clarté tend à être totale, c'est-à-dire sans reste, mais elle se pose d'emblée comme extérieure à la visée qui l'appelle: elle se fige dans l'ordre d'un tableau objectif et neutre, ordonné selon des relations hiérarchiques univoques, temporelles et causales. *Comprehendere* (lat.) veut dire «saisir ensemble» c'est-à-dire «saisir et tenir dans son ensemble». L'appréhension est d'emblée synthétique et maintient le plus résolument possible l'objet saisi comme un tout, mais cette totalité pressentie et même proposée, c'est-à-dire mise en avant, se sépare mal de l'acte intellectuel qui l'envisage et la produit. Cette façon de «prendre avec» compromet celui qui s'engage dans une telle intellection et colore toujours-déjà l'acte de comprendre d'une manière de «se comprendre» (au sens aussi de «se prendre avec»). Ces deux modes d'approche intellectuelle ont été clairement distingués au moment où l'on s'avisait de séparer «sciences de la nature» et «sciences de l'esprit» (ce fut le premier nom réservé à ce que l'on appellera par la suite «sciences humaines»). Les premières relevant d'une logique classificatoire et d'une causalité linéaire, le but étant une vision tabulaire monovalente, les secondes d'une série non arrêtée d'interprétations, tributaires de visions du monde variables, engendrant des horizons d'attente divers bien que descriptibles et situables. Il en

*Filier* est un néologisme, que j'emprunte à Georges Charbonneau<sup>1</sup>, et qui désigne l'acte d'assumer comme d'établir une filiation, de nouer les liens temporels et signifiants d'une lignée. Il peut s'agir, pour l'héritier, d'accepter le legs en reconnaissant le lien et en entérinant des valeurs transmises, de prolonger ainsi une tradition qu'il souhaite maintenir et dont il fait une part essentielle de son identité affirmée et affichée. (Il est possible aussi que l'héritier présomptif rejette l'héritage à lui destiné et se place en rupture avec la tradition dominante: c'est encore façon de *filier* !) Il s'agit d'abord pour le «générateur» d'offrir et de perpétuer, dans un acte de vie qui est de part en part éducatif, ce qu'il estime le propre de son «bien»: ses valeurs conscientes ou non, certains de ses savoirs, savoir-faire et savoir-vivre, certaines de ses manières d'être, tempérament et caractère... Rien de tout cela n'échappe ni à l'interprétation ni à la traduction — à la «translation» pour reprendre le terme ancien valant pour «traduction». Car il est bien question de transmission. En direction de la génération nouvelle d'abord, l'échange est éducation, dévouement et don, mais il y a effet de retour et de contre-don: l'aîné, parent et éducateur, se trouve redéfini en son rôle et en sa personnalité même par le regard et l'action de l'éduqué, ou du «fils», qui, soudain, le situent et nomment à une place nouvelle. Par exemple, à Madagascar, à la naissance de leur premier-né, les deux parents perdent leur nom personnel — traditionnellement le nom de chacun y est singulier, proprement «unique», l'introduction de noms de famille fut le seul fait de l'état-civil colonial —: ils deviennent *père et mère de...* Comment mieux souligner la filiation en tant que telle et ce qu'elle implique pour les parents dont elle métamorphose et réinterprète le destin? Les parents se doivent ainsi de retraduire ce qu'il leur incombe et de se traduire eux-mêmes dans leur nouveau rôle, tout autant que les enfants qui se trouvent immédiatement projetés dans une existence orientée, tenue par le fil rouge d'une lignée susceptible de donner sens au temps et de faire histoire.

Toutefois, pourquoi nouer si brutalement un fait qui semble relever surtout de l'existential pur et un processus qui reste tout de même d'abord intellectuel ? C'est que la vie, dans sa vitalité propre, dans son appétence reproductive par exemple, dans et par l'instinct de survie que l'on attribue à l'espèce comme à la tribu, ne s'apparaît jamais à elle-même en tant que telle. Et elle risquerait de demeurer opaque si elle ne se déposait pas « dans des formes qui sont autant formes de vie que formes de la culture » (ici : liens de parenté, règles de la reproduction normée et du mariage, principes d'éducation des enfants, rapports entre les générations...). Mais ces « formes », prises comme types ou symboles ou linéaments d'une vision du monde, qui sont proprement des traces inscrites dans le vif, ne peuvent s'appréhender qu'en totalité et dans une totalité : elles relèvent non d'un « expliquer empirique » mais d'un « comprendre qui se rapporte spécifiquement à de la vie déposée ». Dans un tel « comprendre », « la vie elle-même se porte à s'explicitier » et « le mouvement de la vie va vers la vie ». Ainsi la vie travaille tout le vivant et le monde, elle n'en finit pas de traduire et de mettre au jour « pour se mettre en continuité avec elle-même ». La vie la plus vivante, tournée vers la fécondité, la survie et la transmission, est « translation », productrice de sens, de lien et de passage. D'autre part, l'acte du comprendre ne saurait se séparer de l'exister et « l'intelligence des choses naît de l'expérience contenue dans le vécu et la culture »<sup>2</sup>. Le sujet connaissant de la sorte n'est pas désincarné et placé au-dessus d'un monde dont il pourrait s'abstraire. Au contraire, comprendre s'accomplit toujours devant le monde ou même plutôt *dans le monde*, dans sa chair vive et, nous l'avons suggéré dès l'étymologie du verbe, « comprendre » ne se sépare pas d'un « se comprendre » qui implique un sujet engagé dans les choses. Ce sujet traduit à sa manière les formes de vie et de culture où la vie s'est inscrite et le travail d'éclaircissement et d'orientation, de prise de sens, est à sa charge. L'existence vivante et toujours en marche est le champ commun de la filiation charnelle et de la compréhension en esprit des « formes » de cette filiation comme de toutes les autres « formes » où se dépose la vie.

Si « la vie est un mouvement » continu et continué « qui se porte lui-même à l'explicitation dans des formes de la présence »<sup>3</sup> au monde, cette explicitation, qui est d'abord translation et transmission, est le fait d'un « soi » qui comprend le monde qui l'entoure et qui, en le comprenant, se comprend lui-même. De la sorte, celui qui comprend et se comprend, grâce à ces formes qu'il met

au jour et ordonne en les transmettant, est en position de filiation par rapport à la tribu — ethnique et humaine — autant que par rapport à soi-même. L'interprétant, traducteur pour lui comme pour les autres, transmetteur de sens, est le père mais aussi le fils de ses actes, de ses œuvres. Il a l'initiative du sens — d'un sens — qu'il projette à partir de sa propre visée existentielle et met en lignée, soucieux de cohérence, de fidélité dans le suivi et de justesse. En retour, il se trouve mis en lignée et, lui-même, *réinterprété* « à partir de ce qui s'est déjà manifesté » grâce en partie à sa propre action, donc à partir de ses « descendants » comme des « conséquences heureuses ou malheureuses de ses actes ». Il y a ainsi un lieu et un lien *a posteriori* qui reviennent rétrospectivement sur le mouvement initiateur et en redisent l'orientation voire l'intention. L'interprétation, naissant du comprendre, est soumise à une manière de boucle temporelle signifiante où ce qui suit finit par redéterminer ce qui précède mais dans un temps *a posteriori* qui n'annule pas le processus antérieur ni les valeurs engagées par celui-ci mais « *transvalue* » le tout en les faisant migrer plus avant. (Variante temporelle, et temporalisatrice, du fameux cercle herméneutique, puisqu'il y est moins question de la « présupposition » d'une visée globale, le plus souvent nuancée ensuite par des aperçus individuels et partiels, que d'une « reprise à rebours » qui inverse un instant le sens même du temps...)

Je voudrais en prendre quelques exemples. En allant d'abord au plus général et au plus englobant, au plus *surplombant*, celui de la Révolution française et des « immortels » principes de 1789 que l'on regarde couramment comme le nerf de ce que l'on veut appeler notre « identité nationale ». Puis en focalisant sur l'individu dans son rapport à la lignée familiale comme à celle que, par lui-même et en lui-même, il est capable d'instituer, avec l'exemple des diverses psychanalyses. Enfin, en questionnant un curieux passage du *Banquet* de Platon (207d-208b)<sup>4</sup>, qui met en œuvre une filiation charnelle *interne et intime* du corps en lui-même évoluant, inséparable d'une « autofiliation » des facultés morales et intellectuelles. La Révolution française et sa perpétuelle réinterprétation ont été, tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'un des principaux cribles de la mémoire nationale et, de ce travail de compréhension, n'a cessé de découler non seulement des postures d'orateurs mais aussi des actions politiques effectives qui ont fait évoluer le cours des choses. Il s'agit en effet d'un « comprendre » historique censé s'entourer des précautions propres à l'historien, mais très vite emporté

dans une vision du monde qui reformule la raison des événements passés par sa manière de projeter en lignée, *en horizon d'attente*, ceux que l'on souhaite voir advenir. Ainsi les différents interprètes de l'événement tenu pour fondateur se trouvent désormais jugés et définis à rebours par leur position particulière envers ce qu'ils se sont efforcés de traduire en l'orientant. Les premières générations d'interprètes pouvaient partir de souvenirs personnels et familiaux encore proches et elles furent astreintes à une traduction qui les mit en cause et leur fit reformuler de fond en comble leur destin de classe : des aristocrates de souche comme Chateaubriand et Tocqueville finirent par se rallier à la République. Puis, il s'est agi de fonder le régime républicain sur des principes à la fois universels et susceptibles de s'incarner dans des institutions efficaces : la laïcité proclamée et mise en œuvre par l'école publique réalisa au mieux l'égalité civique qui n'est pas exclusive d'une pratique privée de la religion et le Vatican, lui-même, incita les catholiques français à accepter la République (encyclique : *Au milieu des sollicitudes* de Léon XIII, 1892). Enfin, plus près de nous, l'approche historique des mêmes faits suscita des prises de position opposées et parfois militantes : l'antagonisme par exemple entre l'idée d'une révolution populaire confisquée par la bourgeoisie conquérante (A. Soboul) et celle d'une révolution des élites, un temps perturbée et peut-être dénaturée par des mouvements populaires violents (F. Furet). Le second interprète usa d'ailleurs librement de l'intelligence des événements, acquise dans et par son travail d'historien, pour repenser aussi de façon critique son propre engagement politique : à la lumière de deux époques, si différentes pourtant, il se fit son interprétation personnelle et sa filiation politico-philosophique fut une retraduction des faits comme des valeurs hérités en une nouvelle lignée. Ainsi, l'on n'en a jamais fini avec le jeu des valeurs et des évaluations, jamais fini avec la translation et la transmission qui caractérisent le *filier* : l'on ne transmet pas des principes figés, gravés dans le marbre d'une table des commandements, mais des perceptions toujours variées de rapports en mouvement. Si l'on veut à toute force faire de la Révolution française et des droits définis en 1789 le bréviaire de notre identité nationale, il ne faut pas oublier que les principes ne vivent qu'en contexte et sont par lui sans cesse appelés à une reprise qui est retraduction et transvaluation.

Dans la perspective d'un « soi » à promouvoir par interprétation à partir d'un héritage complexe et incar-

né de pensées, de valeurs, de désirs et d'affects, qui ne voit que les diverses psychanalyses, offertes aux patients comme aux amateurs, sont parmi les plus belles machines à comprendre et à *filier* de notre temps ? Restaurant la notion d'« âme », la psychologie jungienne des profondeurs est, par le biais des archétypes et de l'inconscient collectif, un « comprendre » qui inscrit à *sa date* le sujet conscient et connaissant dans une lignée plus ou moins longue. Le « soi » susceptible de se prendre en main comme tel est le produit d'une histoire et d'une mythologie à la fois « ethniques » et familiales qu'il réinterprète tout autant qu'elles lui fournissent les lignes majeures de son « rôle ». Chez Freud, le patient est nettement plus centré sur le triangle familial, mais l'Œdipe sait aussi remonter et descendre les lignées. La cure de parole, telle que l'a conçue le fondateur de la psychanalyse, assume pleinement la boucle temporelle, ci-dessus évoquée. En effet, au cours de l'analyse, avec ses effets de transfert, ses latences et ses intermittences, la réinterprétation est la règle et même la clef de toute évolution possible : il faut au patient revenir sur la visée initiale de son discours pour la reprendre et, ce faisant, se reprendre sur d'autres bases et avec d'autres implications. L'histoire déployée ne cesse de changer et de se refaire : la reformulation de ses souvenirs d'enfance par exemple, partagés de nouvelle façon entre conscient et inconscient, avec des rôles redistribués et réorientés, est une sorte de modèle idéal pour une thérapie efficace. Mais, on le sait, l'analyse est, en droit, interminable et l'on ne saurait ainsi jamais cesser de « comprendre » c'est-à-dire de *filier*... Une autre variante méthodologique de l'analyse, celle que propose Nicolas Abraham, s'efforce, elle, de décentrer l'approche en la détachant plus nettement du triangle freudien, mais c'est pour mieux sonder, avec des concepts nouveaux comme ceux de la « crypte » et du « fantôme », les voies mystérieuses d'une transmission tout à fait inconsciente mais avérée par les faits et qui continue à relever de la filiation... Nous n'aboutissons donc pas à un « soi », en lui-même arrêté comme une essence et jouissant de son « bien » en légitime héritier et propriétaire, mais à un « soi » en perpétuel procès et progrès, lié aux turbulences potentielles d'une interprétation susceptible de décroissance autant que de croissance, d'oubli autant que de ressouvenir, de déni et de détour autant que de reconnaissance et d'adhésion voire d'allégeance.

L'approche du désir d'immortalité chez les animaux comme chez les humains, telle que développée par Diotime dans *Le Banquet*, est, sur un point, hautement ré-

vélatrice du mystère que recèle la transmission de « soi » par soi. La sage-femme de Mantinée vient de faire admettre au jeune Socrate que la meilleure définition possible de la vraie nature d'Éros serait le désir « d'avoir à soi ce qui est bon, toujours » (206a). Mais le « toujours » finit quasiment par l'emporter sur la nature même du « bon » et il s'agit alors d'un pur désir d'immortalité. Les animaux, qui n'ont pour bon et pour « bien » que leur propre corps, tentent de répondre à cet impératif en se reproduisant « de façon à toujours laisser un être nouveau à la place d'un ancien » (207d). Pour les hommes, c'est plus compliqué, car ils ont toujours-déjà compris, à part soi, le leurre inclus en la filiation seulement charnelle : par delà la transmission des gènes, l'on ne peut qu'être déçu et trahi par ses « descendants » qui ne porteront sans doute pas bien loin la mémoire de vos plus intimes qualités ! Alors, il y a la ressource d'un « grand nom » qui traverse l'histoire de l'humanité : Achille, Périclès, Alexandre, Érostrate... mais cela reste limité à un cercle fort restreint. L'on sait que Diotime prône un idéalisme du Beau qui consiste à s'élever jusqu'à la contemplation de la Beauté en soi et à y conduire qui on aime le mieux à condition d'en être capable et qu'il en soit capable... Mais, en un repli ou un détour sans apparente conséquence théorique de son discours, elle glisse une image saisissante de la nécessaire génération de « soi » par soi et en soi, qui est notre lot à la fois sur le plan charnel et sur le plan psychique. Reprenant la conception d'Héraclite, elle signale que « quand on dit de chaque être vivant qu'il vit et reste le même — par exemple, on dit qu'il reste le même de l'enfance à la vieillesse —, cet être en vérité n'a jamais en lui les mêmes choses » (207d). En effet, le corps ne cesse de se renouveler et d'évoluer selon le cours de la maturation puis du vieillissement : il est sans cesse comme le rejeton de lui-même, bien que ce soit selon une courbe de plus en plus nettement décroissante ! Ce qui est vrai du corps l'est aussi des « dispositions, caractères, opinions, désirs, plaisirs, chagrins, craintes » (207e) comme de la connaissance et des sciences qui sont de notre fait. Et s'instaure en nous, sous la contrainte d'un impératif de continuité et de perpétuation plus fort que nous, une dialectique de « l'oubli » et de la reconstruction qui prend ici le nom de « recherche » : « L'oubli réside dans le fait qu'une connaissance s'en va, alors que la recherche, en cherchant à produire un souvenir nouveau qui remplace celui qui s'en est allé, sauvegarde la connaissance en faisant qu'elle paraît rester la même. C'est en effet de cette façon que se trouve assurée la sauvegarde de tout ce qui est mortel ; non pas que cet être reste toujours exactement

le même à l'instar de ce qui est divin, mais parce que ce qui s'en va et qui vieillit fait place à un être nouveau, qui ressemble à ce qu'il était. Voilà par quel moyen ce qui est mortel participe de l'immortalité, tant le corps que le reste » (208a). Ce qui est passionnant ici c'est la façon dont Diotime intègre au processus de compréhension et de filiation actif la puissance du négatif : oubli, déperdition et déclin se trouvent repris et dépassés en une recomposition qui est un « comprendre » sans cesse appliqué à ce qui se manifeste en nous comme devant être « nous-même ». Notre vie physique, psychologique, intellectuelle et morale se voit de la sorte rappelée à son identité et mise en lignée avec elle-même. « Avoir à soi ce qui est bon, toujours » équivaut alors à un travail de préservation inventif et créateur, visant à maintenir l'unité d'un ensemble vital qui se saisit lui-même et survit ainsi en tant que « lui-même », mais moins sous la forme d'une semblance identique qui ne serait qu'un leurre que sous celle d'une ipséité toujours à nouveau proclamée, recréée et sauvegardée. Telle serait la récompense d'une translation correcte et véridique. Telle est notre seule participation véritable à l'immortalité !

Ainsi le lien n'est jamais donné et *filié* n'est pas « automatique » ! De fait un « comprendre » en est le médium nécessaire. Cela est vrai tant au plan historico-social qu'au plan générationnel et intime et ce travail implique, pour être efficace, une exacte prise en compte du négatif à l'œuvre en toute œuvre humaine : qu'il s'agisse des opacités historiques liées à l'interférence, à la concurrence voire à la guerre des multiples forces et points de vue en jeu, de la censure comme du refoulement qui obèrent toute entreprise d'éclaircissement des profondeurs psychiques, de l'oubli qui caviarde notre mémoire intellectuelle et affective, du déclin qui affecte notre corps selon son strict programme génétique... Seule l'appréhension critique et active — créatrice — de la nature foncière propre à l'obstacle permet de reconstruire en projetant *comme* à neuf, de refonder et de réorienter *a posteriori* les intentions. Mais ce négatif — qui d'emblée défait, menace de *défilier*, obscurcit sans cesse l'intelligence des faits et des actes — ne faudrait-il pas, en bonne méthode, comme le veut Diotime, l'intégrer au processus même de compréhension-filiation ? C'est ce que met en avant notre seconde maxime.

28 octobre-2 novembre 2009

#### Notes :

<sup>1</sup> Georges Charbonneau : « Comprendre comme filier,

L'expérience du Comprendre et la continuité générationnelle», *Le Cercle Herméneutique*, n° 1, avril 2003, p. 108-116. Toutes les citations de ce paragraphe et des deux suivants, sauf indication contraire, proviennent de cet article.

<sup>2</sup> Nous suivons ici Philippe Forget : «Exister, cette œuvre entre le sens et l'épars», *L'Art du comprendre*, n° 1, mars 1994, p. 5-10.

<sup>3</sup> cf. Georges Charbonneau.

<sup>4</sup> L'édition suivie est Platon : *Le Banquet*, présentation et traduction de Luc Brisson, collection GF-Flammarion, 1998.

**Le Surpluréalisme pose ouvertement la question brutale du langage. La problématique du langage permet de dévoiler les processus cachés de l'esprit au niveau d'un appel à la pensée. Si l'esprit humain, dans ses mouvements les plus intimes, continue à remplir sa fonction propre, il est conforme au bon sens de trouver des pôles d'analyse qui situent la faillite de plusieurs générations. Nous vivons, à travers toute l'histoire intellectuelle du monde, une situation sans issue. C'est ce qui tend à placer l'être de cette fin du vingtième siècle entre ciel et terre dans des embarras philosophiques. C'est un réel cheminement dans les ténèbres. Les hommes ne se souviennent plus, ne méditent plus. D'où l'absence de questionnement dans toutes les sociétés humaines. Le souvenir, la mémoire, la conscience, toutes ces modalités de la pensée ont perdu leur sens. Il n'est pas étonnant de constater que chaque homme de notre siècle vit dans un mirage étant donné son incapacité à poser les problèmes et à leur trouver des solutions.**

D'un côté, l'on peut remarquer que les individus évoluant dans les civilisations essouffées se trouvent prisonniers des tissus d'enchevêtrement. D'un autre côté, les jeunes sociétés, qui n'ont pas eu de tradition de pensée vigoureuse pouvant permettre aux individus d'opérer des mises en question, se battent contre la catastrophe pour la survie dans l'affirmation de l'identité culturelle de leur peuple. Ainsi, les temps se succèdent et chaque moment apporte sa finitude illusoire et l'être social bloqué participe, en dehors de toute conscience, au devenir éternel du monde. C'est ce qui nous pousse à croire qu'il y a un grand nombre d'hommes de notre planète qui ne font pas l'histoire. Ces hommes vivent avec les problèmes et tournent continuellement autour du pot. C'est le cercle magique de la stagnation de la pensée.

La réalité a-historique et historique tisse la trame existentielle de l'être du vingtième siècle. En principe, HEGEL avait raison quand il avançait que « la tâche de la conscience est de comprendre la manière pour l'homme de se réconcilier avec la réalité ; sa fin réelle est d'être en paix avec le monde. L'ennui est que si la conscience est incapable d'apporter la paix et de produire la réconcilia-

## **Pour une nouvelle littérature : le manifeste du surpluréalisme**

**Saint-John Kauss**

tion, elle se trouve immédiatement dans son genre propre de guerre». L'homme qui vit concrètement dans l'espace social comprend et saisit conceptuellement la réalité historique et les événements qui ont fait du monde moderne ce qu'il est. Cette vérité est d'une pertinence concrète pour l'être engagé dans des processus de réflexion en dehors des passions de Bipèdes. Le paysage de pensée surpluréaliste montre l'ambiguïté existentielle à un moment où l'on vit le renversement entre l'expérience et la pensée.

Ceci compris, la construction d'un édifice conceptuel doit situer les perspectives afin que l'homme moderne sache au moins comment penser dans la trame ondulatoire du vécu, de l'expérience, de la quotidienneté, dans un espace social donné. Nous ne sommes pas dupes en posant l'équation des contraintes de tous ordres qui bloquent les perspectives de l'homme. Nous ne sommes pas pessimistes quand nous savons que nous vivons tous dans l'enfer des dépendances et des impérialismes. Nous ne sommes pas non plus optimistes en délimitant les continents de l'espoir pour la génération 2000. Au contraire, dans le cadre du Surpluréalisme, nous essayons de faire d'une manière lucide le constat de notre transcendance d'être dans l'espace social à l'ère de la survie. Nous vivons les cycles d'enfer.

Comment arriver à une réelle mise en forme de pensée dans le Tiers-Monde à un moment où l'impossible amenuise les chances d'une réflexion sur la réalité ? Comment peut-on élaborer une philosophie du possible pour un espace social du quart monde en dehors de la sphère du réel ? Comment peut-on formuler l'équation de l'œuvre sans passer par un type de langage axé sur des formes créatrices des schèmes structuraux propres à dynamiser l'univers de la parole et de l'action ? Dans un contexte de lutte pour la survie, l'écrivain moderne ne

peut trouver le lieu de l'imaginaire que dans le mouvement du texte.

L'espace textuel permet à l'écrivain de vivre la métamorphose de l'écriture et son devenir éternel. On l'aura compris quand chaque écrivain surpluréaliste ne cessera plus de regarder sauvagement l'intérieur de ses tripes pour s'élever à des niveaux créatifs qui tiennent compte de son malaise, de sa chute, de l'impossible issue et de l'immensité de la bêtise humaine. C'est évident que la grande solitude humaine, qui s'abat sur les tiers mondes à la veille du vingt et unième siècle, peut pousser plus d'un à la démence parce qu'incapable de saisir les symptômes de décadence de civilisations millénaires. Limité sur des périmètres politiques où il lui est impossible de fonctionner selon les normes classiques du Droit international, l'être social de notre fin de siècle accepte, dans le silence, son asservissement, en attendant sa disparition définitive dans l'espace social.

À dire vrai, nous vivons tous le dernier monde. Et face au malaise, personne ne saurait prédire dans l'univers surpluréaliste le choix final de l'histoire. Mais un fait est certain, c'est que l'être humain hors de lui-même vit une impatience fiévreuse dans l'alternative de survie à côté des ordinateurs. Ce qui requiert du courage et de la maîtrise d'une réalité qui a pris des dimensions exceptionnelles à l'échelle planétaire.

En vérité, les temps sont difficiles pour tous ceux qui vivent dans le tiers-monde et le quart-monde ; on dirait parfois que la chance de l'être s'aligne sur un espoir de suicide face aux perplexités. Ce sentiment de la ruine qui mine l'homme de notre temps situe la déchéance de l'être. Sommes-nous en train de sombrer ? Peut-on échapper au naufrage ? Ces questions brillantes nous forcent à l'inquiétude. C'est GOETHE qui disait quelque part : « Pour moi, il ne saurait être question de bien finir ». L'angoisse de l'infinitude, de l'inachèvement, le respect de l'impuissance chez nombre d'écrivains constituent les variantes du désespoir qui pousse les surpluréalistes vers une quête inachevée, une parole à définir dans les méandres de l'histoire.

Le Surpluréalisme, nouvelle parenthèse conceptuelle à un moment où chacun essaie de trouver désespérément une voie contre l'échec social, demeure une démarche permanente vers les avenues de la pensée et du surplus d'action.

Désormais, il ne s'agit pas pour l'homme de s'enfermer dans l'utopisme primaire et des théories abstraites qui ne soulèvent pas les diverses facettes du réel, il s'agira plutôt de vivre l'inhumaine condition de l'être dans la quête renouvelée. Survivre aux malheurs d'un siècle marqué par la violence, le désarroi, la folie des uns et des autres, l'Apartheid, la guerre, le colonialisme, le totalitarisme, le sous-développement, la malnutrition, l'analphabétisme, les coups d'État, le Goulag, l'anarchie, la militarisation de l'espace, la menace d'une troisième guerre mondiale, le fascisme, l'utopisme des grands et la misère des deux tiers de la population mondiale.

Porte ouverte sur le pacte social, le Surpluréalisme, mouvement littéraire et artistique, se situe à la limite d'une blessure, d'une déchirure sanguinolente. C'est l'affirmation du droit de chacun à l'existence suivant une trajectoire qui tient compte de son conditionnement dans le temps et dans l'espace. L'être, quel qu'il soit, a droit à la parole, au questionnement de toutes les valeurs. La réinvention d'un nouvel homme à l'intérieur des sociétés écartelées du Tiers-Monde devient l'urgence des urgences dans la mesure où l'on constate que toutes ces sociétés sont rongées du dedans, se désintègrent sous le fardeau des crises et des drames.

Les efforts de survie se constatent au coeur de l'Amérique Centrale, au Moyen-Orient et au niveau du Golfe. Entre les plans et programmes, les projets de société, les tentatives de toutes sortes des divers peuples, il n'y a que l'espace surpluréaliste qui permette à l'être humain de vivre son dépassement. Car, en dépit de tout, l'homme surpluréaliste est son propre dépassement. Son propre projet face au possible de l'échec social. L'être surpluréaliste est un être supraconscient qui refuse la déchéance, le cauchemar et le néant.

Le pacte de survie réside dans un refus, une négation face au surmatérialisme qui déferle sur le monde post-moderne. Il faut une réponse surpluréaliste qui confirme notre vigueur intellectuelle, notre refus de mourir.

De là, l'on déterminera à tous les niveaux de la réflexion les paramètres des crises pour mieux comprendre l'ébranlement des sociétés minées dans leurs structures et rapports. Car, à bien considérer, les multiples

enchevêtrements que connaissent les sociétés humaines génèrent des compromis et des alliances suicidaires.

Il est évident que le temps et le langage se sont mués pour faire de l'homme ce qu'il est en cette fin du vingtième siècle. Quel que soit l'éclairage que nous devons faire sur l'éloquence de l'homme post-moderne, l'on se retrouvera au carrefour d'une série de paramètres symbolisant la complexification de la parole dans ses codes et ses schèmes. Les divers facteurs qui concourent à faire des êtres vivants les produits des structures sociales résident dans leur capacité à participer aux phénomènes d'expression. Et tant que la vie est vivable, il existera un langage qui stimulera l'éloquence de l'homme bien que son parcours soit marqué d'embûches de toutes sortes. De là, le langage ne représente rien d'autre que la relation vivante avec soi-même ou avec les autres, non comme instrument ni comme moyen, mais comme une manifestation, une révélation de l'être intime et du lieu psychique qui nous unit au monde et à nos semblables. C'est ce que traduit le langage surpluréaliste dans sa pluralité culturelle. Le surpluréaliste oscille entre le clos et l'ouvert pour la transcendance de l'être prisonnier des divers cycles d'enfer et permet de glisser des signes au sens jusqu'à l'ultime victoire contre l'aléatoire.

Chaque signe que produit l'être social s'articule dans les relations avec d'autres signes au niveau d'un contexte particulier qui tisse le schéma souterrain du langage en tant que jeu opératoire. C'est ce jeu opératoire qui équilibre le sol fondamental de la parole : syncrétisme de l'imaginaire et de la vie réelle. Le Surpluréalisme participe dès lors à un processus de signification où la création de nouvelles surfaces imaginaires, de nouvelles idées à partir de nouvelles substances, est générée dans un processus de réhabilitation des formes et des pensées.

D'où l'avantage de la relation entre les signes sur la substance. Toute l'ossature du langage surpluréaliste prend naissance dans ce jeu opératoire qui permet l'élaboration d'une philosophie du possible. De là, la reconstruction du langage ne saurait se faire d'une manière intuitive; il est nécessaire de passer par des phases d'analyse pour des mises en perspective de synthèses. Sans quoi, il nous serait difficile d'arriver à la dynamique de la parole. La pensée se trouverait toujours distante de l'expérience, du vécu, de la quotidienneté.

L'on ne peut pas sous-estimer les rapports du langage avec la réalité vivante. Le contexte dans lequel évolue le langage surpluréaliste est un repère déterminant pour l'élaboration du sens. Le langage naît dans un milieu social où se tissent les multiples expériences. Aussi la pensée ne peut-elle naître que d'événements dans des situations conflictuelles. Ainsi, le vécu de l'être est inséparable du contexte dans lequel il accepte son cheminement, sa trajectoire dans le temps.

De cet ensemble de considérations, l'on retiendra que le Surpluréalisme, au-delà des données spiralistes, participe au processus de l'ébranlement des données traditionnelles où le cogito joue un rôle fondamental dans la mise en forme du discours rationnel. L'on comprend le procès que tente le surpluréalisme dans le champ ouvert de la linguistique et de la sémiotique afin d'aboutir aux formes nouvelles du dire. Le discours surpluréaliste vise le dévoilement de l'être et du réel, leur questionnement pour l'élaboration d'autres concepts régulateurs.

Pères du Surpluréalisme, nous croyons que l'avenir de l'homme ne cessera de nous intéresser aussi bien que l'avenir de la pensée pure. Il reste que le Surréalisme d'André BRETON, mouvement littéraire d'importance du XXe siècle, ne cesse de marquer notre façon de penser et même notre mode de vie. Le réalisme merveilleux que nous retrouvons dans les oeuvres de Jacques Stephen ALEXIS et de Pierre CLITANDRE sollicite l'attention de l'écrivain moderne. Le Pluréalisme de Gérard DOUGÉ et le Spiralisme de FRANKÉTIENNE représentent des continents littéraires qui ont prouvé la grande force d'imagination et la puissance de conception de théoriciens valables.

Ces paysages de pensée renferment bien des richesses surprenantes pouvant servir de bases de recherche à la démarche surpluréaliste. Le Surpluréalisme en somme est une démarche, une ouverture sur des quêtes de la pensée ayant pour origine la réalité vivante. Ce n'est pas un objectif. Il est nécessaire aux artistes et écrivains surpluréalistes d'opérer dans et sur le réel, la quotidienneté afin que, dans les enchevêtrements du savoir, chacun puisse trouver l'essence des êtres et des choses.

Notre peuple est riche d'émotions, de merveilleux antillais, d'épopées, d'histoires et de chansons qu'on peut comprendre et intégrer dans la mémoire populaire sans exaltation folklorique. Les surpluréalistes veulent garder

l'esprit des traditions nationales pour la sauvegarde de leurs oeuvres. Chaque créateur surpluréaliste doit projeter dans et sur son espace social : élément structurel du creuset antillais et tiers-mondiste, toutes les ressources de l'humain à travers une nouvelle écriture traduisant le ferment de la vie. Car l'homme doit être le créateur de l'homme. Et dans le Surpluréalisme, il y a cette passion de voir l'homme se dépasser, disait René PASSERON. Tout par et pour un plus être : Concept de Base du Surpluréalisme. Alors, le Surpluréalisme est un laboratoire, un champ d'opérations complexes. C'est une machine d'idées neuves et fécondes, de concepts et d'hypothèses de travail. Il n'y a rien de figé. C'est ainsi que dans les circonvolutions de ce mouvement dans les labyrinthes du réel, le surpluréaliste : Être en devenir dans la trajectoire éternelle du monde, réalise ses métamorphoses dans le temps et dans l'espace. Il y a cette continuité dans l'être qui se projette dans l'espace afin de conquérir, d'incarner ce nous-mêmes. Grâce à l'autobiographie dans la création, toutes les phases opératoires du Surpluréalisme sont des recoupements du vécu de l'être en situation. Car l'essentiel, c'est de rejoindre la source des choses dans la quête permanente de l'homme vertical qui ne sera, en fin de compte, d'aucun pays dans la civilisation de l'univers et dans l'univers humain, mais tenant compte des spécificités, des différences et des diversités au niveau du langage. Bref, le Surpluréalisme reconnaît que l'enfer c'est nous-mêmes. En effet, au fond de toutes les vies humaines, l'on dénote cette possibilité-impossibilité, cette absurdité et cette froide logique, cette obscurité dense et cette lumière étincelante. Disons, cette duplicité cachée. Quel dualisme existentiel ?

C'est par ce constat que le Surpluréalisme réalise le trajet de son action, le déploiement de la pensée et le déplacement des réels tout en se méfiant du raidissement logique caractérisant le surmatérialisme de notre siècle. Comme disait Maurice BLANCHOT, « Il faut être le dos au mur pour commencer à parler avec quelqu'un ». En d'autres mots la logique, la raison raisonnante, le cogito cartésien a beau être solide comme un roc, tout cela ne saurait tenir face à la possibilité pour l'être surpluréaliste de rester HUMAIN autant dire de survivre. L'homme n'est pas une machine comme disent les imbéciles de notre temps, l'homme est perplexité au prisme de la création continue. L'humanisme post-moderne doit fournir des relents d'Espoir aux générations à venir et surtout à la génération 2000.

C'est ce que comprend l'écrivain surpluréaliste qui recherche toutes les parts de la pensée en vue de donner un sens au désespoir, au réel et à l'angoisse. La responsabilité du créateur surpluréaliste réside dans le déchiffrement de l'être à la recherche des possibles. L'homme demeure une réserve de choix. Choix qui déterminent d'une manière ou d'une autre le profil de son devenir dans et sur l'espace social. Il y a cette obscure exigence qui pousse l'écrivain vers des choix d'écriture pouvant traduire les multiples circonvolutions du moment. La quête de soi-même au niveau de l'oeuvre est l'une des tâches les plus ardues pour l'écrivain surpluréaliste pris dans les engrenages d'une parole littéraire empreinte d'ambiguïtés des vies humaines et tissée de déchets de tristesse.

Le Surpluréalisme, en traçant des cheminements difficiles et suicidaires, n'est rien d'autre que l'itinéraire de l'existentialisme dans ses démarches spécifiques et ses rapports situationnels débouchant tantôt sur le doute et le choix, tantôt sur le silence et l'effroi face au panorama de l'horreur. Certes, la bombe nucléaire, le génocide du Cambodge, la faim en Ouganda, en Inde et dans d'autres régions du monde, les massacres de Sabra et de Chatila, le Terrorisme, la guerre Irako-Iranienne, la situation explosive, les tragédies du Mexique et de la Colombie en Amérique latine, ont créé chez le surpluréaliste l'obsession de la mort. Et l'on peut même parler d'une phénoménalité de la mort dans ce monde où la haine et le désespoir gagnent de plus en plus du terrain.

Ceux qui ont le sens de la réalité se rendent compte que les choses ne devraient pas être ce qu'elles sont. Tout ceci pour dire que le Surpluréalisme, affrontant la mort dans la solitude, tient à avancer sur la corde raide et sur les dents d'un rasoir par la création d'oeuvres souveraines ayant des surgesons vivaces. C'est seulement dans cette impasse difficile qu'une nouvelle littérature peut naître afin de rénover nos traditions littéraires.

Car l'écriture existentielle n'est que l'approbation de la parole. Jusque dans la mort. C'est dans cette vision sombre de la mort que l'écrivain surpluréaliste évolue puisque l'expérience artistique devient interrogatoire de la vie par sa propre perspective de mort, par sa propre

idée de disparaître, de mourir à un moment donné. C'est pour la première fois, depuis des siècles, que l'écrivain est confronté à ce phénomène de la mort possible dans le fait d'écrire. C'est un aspect de la perspective surpluréaliste qui peut faire l'objet d'études approfondies, de recherches sérieuses. D'où le Surpluréalisme est un forage et un lieu par lequel doit passer l'écrivain moderne pour exprimer sa déroute, sa chute et ses angoisses. L'on comprend que le Surpluréalisme, mouvement littéraire et philosophique existentiel dans le Tiers-Monde, est une mosaïque d'idées dans l'espace de cette fin de siècle.

L'oeuvre surpluréaliste doit faire souche pour suivant sa germination labyrinthique comme un polypier qui n'a pas fini de se multiplier. Cette oeuvre dense et volumineuse évoluera en tant que fait dans un contexte politique ballotté entre l'inertie d'une sous-population et la mobilité d'une surpopulation. Entre ces deux extrêmes qui s'opposent au sein même de la société dualiste, on a la conscience qu'il y a une catégorie de sous-hommes par leur passivité et leur zombification qui ne tissent pas la trame de l'histoire. Ne participant pas au changement d'autres secteurs de la société.

C'est à partir de ce constat macabre que le Surpluréalisme doit démontrer l'impossibilité pour cette catégorie de sous-hommes de s'insérer dans le cycle de l'histoire. Il y a des hommes qui font l'histoire et tiennent à mourir debout. Comme il y a des sous-hommes qui ne le font pas et resteront toujours passifs face à la complexification de l'intelligence. C'est là que l'artiste, le doctrinaire, le penseur, l'écrivain, l'homme de théâtre, le journaliste ou le philosophe peut se rendre compte des perplexités de l'existence. Pour s'élever, autant dire, assumer courageusement son être d'homme, face à un monde d'espérance et de désillusion.

Alors qu'est-ce que le Surpluréalisme ? La réponse réside dans les interrogations qui peuplent la réflexion des libres penseurs. Si la liberté est liée au possible, cette liberté pour les surpluréalistes porte sur l'extrême capacité du pouvoir humain.

L'histoire des Religions nous rappelle que les cultures sont mortelles. Du simple point de vue des matériaux et des implications. La littérature haïtienne ou tiers-mondiste montre un certain échec dû à ces deux modalités interdépendantes : La notion de spécificité et l'inefficience de la critique traditionnelle. Les littératu-

res autochtones ont subi, elles aussi, la colonisation en copiant parfois béatement les modèles culturels et idéologiques occidentaux.

Cela implique donc que les colonisés ou les post-colonisés ruminaient la solution et les schémas suscités à titre de valeurs et modèles propres. L'élite même du Tiers-Monde allait par la suite se diviser en deux : il y a, d'une part, ceux qui manifestaient une fidélité fanatique envers l'ensemble des prototypes occidentaux afin d'interpréter ou résoudre leurs moindres problèmes. Pour eux, il ne s'agissait pas seulement d'assimiler les sciences et les mœurs, mais aussi d'adopter, d'imposer le style de vie et de pensée de l'Occident.

Cette foi totalement symptomatique en l'infaillibilité de l'Occident a alimenté pourtant toutes sortes d'aberrations et d'échecs. Le second groupe, appartenant plutôt au courant des intellectuels qui avaient opté pour un nationalisme jusqu'à la moelle, ne partageait pas cette foi inébranlable. À l'intérieur de ces deux entités se plaçait un courant intermédiaire tour à tour nationaliste et blancophile. Sans doute, convient-il ici de nous arrêter un peu sur les motifs de ce parcours aux connotations exogènes.

Nous retiendrons pour notre part de cet imperturbable survol des littératures tiers-mondistes d'hier et d'aujourd'hui en enseignement d'une enrichissante validité que, depuis le premier jet, les écrivains et penseurs n'ont pas réussi à s'affranchir de l'influence occidentale, alors même qu'ils prétendaient rompre le plus radicalement avec elle. Au demeurant, on peut interpréter le problème culturel haïtien en particulier comme une incompatibilité foncière entre le fait social entravé par la structuration globale des données spécifiques qu'il faut déchiffrer comme les plus irréductibles facteurs de la phénoménologie nationale, et les philosophes, schémas, systèmes venus d'Occident.

À ce stade, le rôle véritable ou l'inefficience, somme toute compréhensible, de la critique traditionnelle rejoint notre approche fonctionnelle du fait social. La critique et l'histoire littéraires haïtiennes ont viscéralement

mauvais ton. Elles sont bel et bien déficientes, accablées par tant d'impostures arbitraires. La subjectivité personnalisée et l'émulation à l'emporte-pièce sont deux plaies attachées depuis longtemps sur la peau du critique genre rétro. Dommage que tout cela repose sur un concentré de séquelles coloniales entretenues à dessein, plus exactement sur une endosmose conflictuelle, un concentré de discontinuités structurelles.

Parmi les éclairages que la critique traditionnelle s'est efforcée de ressasser à tout bout de champ, il y a ce qu'il convient d'appeler le « finish » de l'œuvre : omettre les correspondances évolutives, faire dépendre la thématique toute entière du déterminisme historique et aux registres imaginaires symboliques tout caractère relatif, tels sont quelques-uns des tabous surannés. Les comptes rendus de journaux qu'on a si souvent tendance à sous-estimer sont l'expression inhérente de cette tradition. D'autres clichés ont également déterminé et coloré l'inefficience de la critique traditionnelle.

En premier lieu, la suprématie de l'élitisme, c'est-à-dire de la domination réelle d'une culture par une autre, a permis d'appréhender de plus près l'alimentation qui s'exerce au sein de chacune d'elles. Par exemple, l'occultation de la culture vaudouesque ne se limite pas au seul domaine linguistique. Et dire qu'en matière de renouvellement civilisationnel et de développement, les potentialités refoulées de la culture populaire seraient déterminantes.

S'il y a chez nous une source du Surpluréalisme par excellence, c'est bien dans cette culture vaudouesque où s'origine la totalité de nos valeurs. En second lieu, l'analyste objectif de la critique traditionnelle doit tant soit peu l'assimiler à une étape peut-être véritable mais certainement restrictive et riche en leçons. Cette fois, à n'en pas douter, ce n'est pas du décorum mais du rapport de la thématique avec le fait social que doivent renchérir les concepteurs de la nouvelle critique haïtienne. En troisième lieu, l'évolution du Tiers-Monde a surgi elle aussi dans le même sens. Il n'est plus nécessaire de suivre les idéaux et systèmes occidentaux. Nous disons qu'à mettre l'accent sur l'illusion du « Je » et ses farces, on reste non pas dans une perspective libératrice mais dans un cadre étriqué à outrance ressassé. En préconisant le conformisme formel au sens classique du terme, les critiques traditionnels ironisent sur le blocage dont pâtissent à raison les images et les énoncés. Il y a un danger aberrant dans

la mise en oeuvre d'une critique qui simule toute auto-critique. Enfin le rythme de la critique traditionnelle est un superlatif dissolvant, un rythme où toute inspiration décapante est traduite en termes de formalisme. C'est un rythme où l'interprétation s'assortit d'une série d'apriorismes réductifs et réduisants.

Ainsi Jacques Stephen **Alexis** et **Frankétienne** demeurent des auteurs réduits, classés à souhait ; le meilleur exemple en est le sort fait à Léon **Laleau**, tous victimes d'autant de ratiocinations que de mystifications. Il faut dépasser la critique traditionnelle pour s'aérer et mieux respirer. Quant aux concepts d'art total, l'on doit faire remarquer que le surpluréalisme part d'une perspective réaliste. Aux courants antérieurs (surréalisme, dadaïsme, cubisme, réalisme merveilleux, éclectisme, pluréalisme, spiréalisme), le Surpluréalisme oppose une approche critique opérationnelle, pas seulement ontologique mais aussi et surtout cosmogonique.

Le temps inscrit l'imaginaire dans le décor. Texte devenu contexte de son propre réel et où le lecteur comblé peut, au-delà de tout particularisme, s'enrichir. Car ce n'est pas assez de produire du sens, nous avons à interpréter et à transformer les énoncés que permettent les différents champs imaginaires. Rien à voir donc avec cet art indifférencié qui sert encore de panacée commode. L'art surpluréaliste est ce qu'il y a de plus dur tenant compte des vicissitudes historiques du Tiers-Monde en cette fin du vingtième siècle. Ni localisme provincial, ni Tiers-Mondisme prométhéen partant de l'Occident dépouillé, ni avant-gardisme frénétique fustigeant les traditions au nom des perspectives mirobolantes. Mais un construit foncièrement pragmatique attelé continuellement à la mémoire universelle et, par ricochet, au réel ambiant.

D'abord, il faut au-delà des divergences mener un combat pour l'authenticité et l'essentiel. Il ne s'agit plus pour le Tiers-Monde de suivre la voie tracée par les penseurs occidentaux. Les leçons à ce sujet ont démontré aux derniers sophistes que nous ne réussirons à surmonter nos difficultés, qu'à force d'exalter l'authenticité et l'essentiel de nous-mêmes, à les défendre, à les étendre incessamment. Il faudra, sur les vestiges des cathédrales enfouies, intégrer l'imaginaire au mot d'ordre ; il faudra oser vénérer du contexte.

Le Surpluréalisme nous amène à penser l'art non sur un mode univoque mais plutôt multisignifiant.

L'exaltation et la possession de l'identité et de l'authenticité impliquent un engagement qui s'harmonise en toute souveraineté avec les fondements de notre culture et les potentialités de l'interrogation scientifique. L'enrichissement culturel sous-tend la reconnaissance des valeurs populaires, leur exaltation constante et leur renouvellement.

Notre développement en dépend. Une étape essentielle: l'authenticité radicale. Ensuite, il y a le «Je» pluriel, donc universel et transcendant. C'est une manière appropriée d'investir la dynamique de la solidarité. Autrement dit: la survie de l'Haïtien découle de lui-même dans la mesure où il n'est de libération marquante que celle où chacun puise sa raison d'être, où chacun rappelle que son destin se situe sur des indices autant dire des points de repère d'ordre spatial. En ce sens le surpluréalisme, fort de tous les cris inouïs et enrichi de tous apports théoriques, permet une déconstruction dynamique des deux textes (textes et contextes). Au grand jeu de l'être-ensemble et de l'essentiel-toujours. C'est ce qui fait de lui une pensée irréductible, et c'est donc dans cette optique que le livre *Pages blanches et un poème pris en otage* d'Alix DAMOUR, paru un mois avant le manifeste du 12 avril 1980, représente ces rêves superposés à d'autres rêves et qui, se pliant à toutes les métamorphoses et alternatives, laissent voir les traces des rêves survivants sous la dernière résonance. Comme les *Pages Fragiles* (1991), *Testamentaire* (1993) et *Territoires* (1995) de Saint-John KAUSS qui sont un montage d'ensemble sur la façon d'interpréter le subconscient au seuil maximum d'intensité. On ne doit pas appréhender a priori le contexte de tout-texte. Nous savons hélas aujourd'hui où mène ce procédé. Cette remarque aussitôt en appelle une autre. Qu'est-ce qu'interroger? L'interrogation est casure dans nos comportements collectifs.

D'une façon générale, elle est avant tout désacralisation, sens déchiffré et, du reste, se reconnaît d'abord à la quête du sens. Qu'elle instaure sans ambages dans le champ du sacré, de l'inné, de l'inconnaissable, du contenu dissimulé. Elle est impiété salvatrice, elle est d'emblée mise au monde comme le lieu abominable de l'autre qu'il faut rapprocher, comme la plus outrancière signification de soi dans sa temporalité et dans sa totalité.

Qui dit affirmation spécifique dit ressourcement, irrévérence, cette utilisation de tous les registres des associations psycholinguistiques, avec le présuppose

qu'on pourra ainsi dépasser et désamorcer toute épistémologie des sciences humaines. Il y a là également la part de l'universel. Le surpluréalisme n'est plus certainement à un stade de conceptualisation et de dynamisation.

L'Art est un mot d'ordre et le thème: l'ordre ou non de ce mot. Le fil conducteur, c'est la manière dont il apparaît comme la crise de possession de l'autre et du monde. Ainsi, chez les Amérindiens, loin de repousser l'association du Verbe et de l'Éros, ils la sacralisent. Nous retrouvons ici un aspect fondamental de ce que nous appelons: la surpluréalité des êtres et des choses. C'est dire qu'elle broie les interdits, permute les contenus, éclate les sens, confond l'imaginaire avec le connu de l'inconnu. C'est la même frénésie dans l'impossibilité d'être détruit des masses occultes, la même vraisemblance dans l'indétermination. Pour en donner quelques exemples expressifs, on peut prendre les rêves ou cauchemars ou le désir de plus en plus difficile à distribuer du plaisir.

La trame, qui est la torsion du contenu, nous semble que la condition première et indispensable de l'appréhension du fait social par un agent social lui-même requiert qu'il soit un sujet conscient. Nous pouvons résumer tout ceci en cette définition magistrale de Jean Paul Sartre: «L'homme n'est rien d'autre que son projet». Ce serait un non sens gratuit de concevoir ce projet au sens dogmatique, esthétisant et prométhéen de l'homme. Il implique au contraire que l'homme en éprouve le contenu en accord avec lui et le dépassant continuellement. Les apports du côté de la théorie de la communication, de la linguistique, de la sémiotique, de la psychanalyse freudienne et/ou lacanienne, de la sociologie empirique, ont abondé en ce sens. C'est dans la revalorisation des contenus et dans le ressourcement que réside à notre avis le surpluréal. Ce faisant, nous prôtons que les valeurs populaires (vaudou, musique, traditions, langage en daki, etc.) loin de s'opposer à l'évolution historique, la sacralisent au contraire. Au sens structuraliste, elles la tiennent pour irréversible.

L'art surpluréaliste trouvera sa manière impérieuse dans la mimésis, à condition de l'arracher à ses bourreaux, ceux-là mêmes qui, se trouvant investis des prémisses issues des formalismes, des barrages, des mythes, se soldent par une exclusion du donné et du pensé et, par là même, de l'authenticité. L'œuvre surpluréaliste

est une œuvre d'incubation, de maturation lente à partir de recherches patientes. D'ailleurs, c'est une œuvre suicidaire qui part de la vision planétaire de l'écrivain. D'où le texte surpluréaliste qui est un texte opératoire sur lequel travaille l'écrivain en vue d'aboutir à l'art post-moderne. En guise d'exemple, l'on n'a qu'à se référer à Frankétienne, écrivain spiraliste, pour saisir en partie notre perspective du surpluréalisme au niveau de la structure du langage. Et aussi à Gérard Dougé dans sa quête sensuelle, absolue des images.

Comme l'a fait comprendre Frankétienne, l'auteur de *Ultravocal*, « la production littéraire ne vaut que par la lecture créatrice, celle qui a pour tâche d'agencer, à travers une relative ambiguïté, les divers éléments structuraux de l'ouvrage. Brassage des infinis matériaux du langage. Fonctionnement complexe, puisque même le silence fait partie de l'œuvre. Chacun des espaces blancs représente une porte ouverte, une rupture de séquence. Et le montage des différents segments du texte est laissé au choix du lecteur qui dispose alors d'une absolue liberté constructive face à l'éventail infini des combinaisons. L'œuvre équivaut alors à un pré-texte (à motivation plurielle) selon le cheminement de la lecture, selon la succession des paragraphes. Massif montagneux à plusieurs versants, la spirale constitue un ensemble spatio-temporel dont les éléments d'appartenance sont susceptibles de permutation, de translation, d'extrapolation. Plans mobiles. Axes variables. Rien n'est imposé au lecteur qui peut ainsi évoluer, dans l'espace du Livre, sans être contraint d'observer un itinéraire pré-établi. Dans un tel cas, la pagination ne sert que de système de repérage; elle ne définit pas l'ordre de la lecture. Le titre n'est qu'un indice problématique à résonances multiples. Et il est souhaitable que le nom de l'auteur figurant ordinairement sur la couverture, loin de se ramener à l'équivalent d'une étiquette de marchandise, se vide de son contenu mythique, se dépouille d'on ne sait quel hypothétique prestige, et cesse enfin d'être l'objet d'un certain fétichisme. L'œuvre n'appartient à personne; elle appartient à tout le monde. En somme, elle se présente comme un projet que tout un chacun exécutera, transformera, au cours des phases actives d'une lecture jamais la même. Le lecteur, investi autant que l'écrivain de la fonction créatrice, est désormais responsable du destin de l'écriture. »

Roland Barthes faisait remarquer ceci : il y a eu une époque où l'écriture, étant la même pour tous, était accueillie par un consentement innocent. Tous les écri-

vains n'avaient alors qu'un souci : bien écrire, c'est-à-dire porter la langue commune à un plus haut degré de perfection ou d'accord avec ce qu'ils cherchaient à dire. Au fil du temps, il y a eu une autre approche de l'écriture. Chaque écrivain fait de l'écriture son problème et de ce problème l'objet d'une décision qu'il peut changer. Écrire sans « écriture », amener la littérature à ce point d'absence où elle disparaît, où nous n'avions plus à redouter ses secrets qui sont des mensonges, c'est là le degré zéro de l'écriture, la neutralité que tout écrivain recherche délibérément ou à son insu et qui conduit quelques-uns au silence.

En effet, l'expérience de la survie pour les surpluréalistes requiert, à côté du vide, du silence qui fait partie de l'œuvre, du désespoir, de l'angoisse sale qui obsède, sa part d'irréalité, de néant. Aussi l'écrivain surpluréaliste essaie de se soulever un peu plus au-dessus de lui-même afin de vivre l'illusion, la volupté, la félicité tout en faisant de la peur une fin, un univers clos, un substitut de l'espace. En un sens, la maîtrise de la peur en cette fin du vingtième siècle nous permet de vivre un surplus de nous-mêmes, un excédent d'être. Dans *Ultravocal* de Frankétienne, on a pu vivre l'idée du macabre, de la catastrophe au niveau d'une parole littéraire tissée de perplexité et d'étrangetés. L'acte littéraire est donc porteur de sens et nous pousse aujourd'hui à croire que le texte *Ultravocal* avait creusé dans la surface de la parole une verticale. Aussi l'on peut se rendre compte à l'analyse des séries de différenciation, de stratification et de confrontation qui se retrouvent dans l'univers souterrain du langage de l'écrivain moderne qu'est Frankétienne. Évidemment, il y a cette chaîne signifiante communicative au niveau de chaque séquence et le texte pose dans le réel haïtien tiers-mondiste, antillais. Le jeu opératoire des signes crée du sens et ce sens dit et communique du texte. Parle et représente cette action révolutionnaire que la signifiante opère à condition de trouver son équivalent sur la scène de la réalité sociale. Et la question faut-il brûler Frankétienne ?

La réponse est NON puisque cet écrivain a réussi à toucher aux tabous de la langue en redistribuant librement ses catégories grammaticales et en remaniant ses lois sémantiques. Il faut dire avec Julia Kristeva que Frankétienne a touché aux tabous sociaux et historiques. Dans les différentes séquences de *Ultravocal*, il existe un discours qui rend compte du fonctionnement textuel.

Ajoutons que le texte est une pratique complexe dont les graphes sont à saisir par une théorie de l'acte signifiant spécifique qui s'y joue à travers la langue. Et c'est uniquement dans cette mesure que la science du texte aura quelque chose à voir avec la description linguistique.

C'est à partir de là qu'on peut situer la philosophie du langage dont parle André Jacob. Car le défrichage du champ illimité de la sémantique générale a permis de libérer le langage, libération qui est le but suprême de la libération de soi. Le langage devient autocritique de la philosophie. Et la sémiotique a renouvelé largement la critique littéraire par son analyse structurale. Les notions de texte et de structure ont ouvert à la philosophie du langage à la fois une nouvelle manière de réfléchir sur l'homme et ses signes aussi bien qu'un regard critique qui pèse sur sa propre contenance. De plus, il faut signaler un éclatement du langage qui a accompagné une crise de civilisation portant une crise de la culture.

Après cinquante années de politique mondiale, de diplomatie, de luttes politiques de toutes sortes, de sommets, de conférences, de discussions au niveau des organisations internationales, les leaders du monde et du tiers-monde sont obligés d'admettre la faillite des idéologies et des doctrines. Le capitalisme gère le sous-développement. Le socialisme gère la misère et le goulag. Le socialisme non communiste de Mitterrand a géré le chômage. Karl Marx doit être repensé. Jésus Christ devient le point de mire de l'Église des pauvres. La théologie de la libération, avec ses relents dits communistes, est mise en veilleuse et critiquée par le Pape Jean Paul II. La troisième voie entre le capitalisme et le socialisme débouche sur de nouvelles illusions et d'autres mythes trompeurs. Les masses populaires ne font plus confiance aux dirigeants politiques. Les leaders religieux ont pignon sur Rue. Mais le sandinisme et le khomeynisme ne pouvaient et ne peuvent, en aucun cas, représenter des voies de libération pour les autres peuples du monde. Il y a trop d'erreurs idéologiques au niveau du khomeynisme sanglant et primitif, trop de dictature au sein du sandinisme. Les trajectoires de l'histoire des relations internationales situent les carences de leadership mondial et de stratégies politiques. Les bouillonnements et les renversements géopolitiques et géostratégiques, après la deuxième guerre mondiale qui a fait environ 54 millions de morts, ont suscité des revirements spectaculaires dans l'histoire de la pensée politique. Depuis la défaite d'Hitler, les analystes politiques jettent un regard angoissé sur notre monde mo-

derne pour conclure à l'irrationalité de l'action politique. Le nazisme hitlérien a semé la panique dans le monde. Et c'est à partir du nazisme hitlérien qu'on peut situer les coordonnées du totalitarisme, de la dictature qui contrôle la totalité du respirable et de l'irrespirable, la globalité de la vie publique dans un espace-temps jusqu'à s'enfoncer dans les labyrinthes de la vie privée des gens. Qu'on n'oublie pas que la déchirure sanguinolente causée par l'Allemagne hitlérienne a désarticulé les données de la diplomatie. Les 54 millions d'hommes qui ont perdu leur vie à la suite de cette sale guerre de 1945. Les 6 millions de juifs massacrés avant les années cinquante sont des hypothèques lourdes de conséquences pour les générations du XXI<sup>e</sup> siècle qui sont déjà les mémoires du XX<sup>e</sup> siècle. La décolonisation, dans ses trajets difficiles, nous renvoie le miroir renversé du colonialisme dans le Tiers-Monde latino-américain, africain et asiatique qui est encore en lutte pour une véritable indépendance. Car toute indépendance nationale sous-tend l'indépendance économique comme soubassement logique. Mais à côté de tout cela, la course aux armements nucléaires et spatiaux se poursuivait entre les deux supergrands de la planète. Reagan disposait de 26 milliards de dollars pour la guerre des Étoiles alors que près de 900 millions d'indigents, de pauvres absolus meurent encore de faim dans le monde. Mikhaïl Gorbatchev s'est vu acculé face aux perspectives de Ronald Reagan relatives à son projet d'initiative de défense stratégique. La militarisation de l'espace n'a pas été acceptée par la France de Mitterrand. Mais l'Europe prépare le projet *Eurêka* de militarisation spatiale. L'on ne peut pas prévoir d'une manière christique ce que sera le système des relations internationales dans les dix prochaines années étant donné les divergences existant entre les théories américaines, russes et asiatiques sur le plan militaire. La perspective d'une tripolarité entre les États-unis, le Japon et la Chine se dessine. Mais, il ne faut pas sous-estimer cette possible tripolarité entre la Russie, la Chine et le Japon avant les 20 prochaines années. D'un autre côté, l'on ne saurait oublier les événements de mai 68 qui ont bouleversé la société capitaliste. Aussi, la guerre du Vietnam reste-t-elle un cauchemar permanent pour les jeunesse américaines et mondiales. L'après Indira Gandhi était assumé par son fils. L'héritier des Gandhi avait des responsabilités mondiales énormes quant à l'avenir du non alignement et de la démocratie au niveau de l'Océan Indien. Les grandes puissances peuvent-elles sauvegarder l'équilibre géostratégique de cette région explosive qu'est l'Inde ? Le dictateur Ferdinand Marcos pouvait-il garder le pouvoir aux Philippines

malgré ce vent houleux de contestation au sein de son régime ? La veuve de Benigno Aquino, qu'on le veuille ou non, était le nouveau mythe après le brutal assassinat de son époux en 1983. La démocratie aux Philippines, perdra-t-elle ses droits face à l'arbitraire, la violence, l'arrogance, l'autoritarisme aveugle, héritage du dictateur Marcos ? Le continent africain, pour sa part, connaît ses contraintes. Le racisme en Afrique du Sud peut-il vraiment disparaître : une situation intolérable pour des millions de noirs et qui fut tolérée par l'Occident Chrétien étant donné les enjeux économiques de taille. Aussi la question cruciale de la faim dans les 25 pays d'Afrique requiert une issue. Celle-ci ne dépend que des gouvernements africains qui doivent compter d'abord sur leurs propres forces. Il faut identifier les causes réelles de la famine en Afrique. Il faut lutter contre la sécheresse et l'improductivité des terres. Bref, faire face à la tragédie africaine. D'ailleurs, l'Éthiopie se meurt. Le continent africain avec ses 30 millions de Km<sup>2</sup> doit pouvoir nourrir sa population qui croît à un rythme vertigineux. La communauté internationale a des responsabilités dans le renouveau des structures économiques de l'Afrique. Aussi, l'Amérique centrale dysfonctionne depuis nombre d'années au sein du sous-continent latino-américain. Le Salvador, la Colombie, le Honduras, le Nicaragua, pour ne citer que ces pays, représentent à tous égards des cas complexes de désarticulation structurelle. La situation politique dans ces pays prouve que les données fondamentales de la démocratie pluraliste doivent être à l'ordre du jour. Ceci ne peut se réaliser qu'à partir d'un dialogue national entre les divers groupes d'intérêts en présence. Les tensions existant entre les États-unis et Cuba peuvent s'expliquer à partir de la logique des rapports de dépendance entre pays du Nord et pays du Sud. Aussi l'on doit admettre que toute la région du Proche-Orient est encore troublée. Ainsi, n'est-il pas nécessaire de repenser les politiques désuètes afin de reformuler d'autres schèmes qui vont dans le sens des intérêts des masses populaires de la planète Terre.

S'il fallait donner une couleur aux *Fragments de la vie des gens*<sup>[1]</sup> de Régis Jauffret, ce serait assurément le gris. Les tranches de vie offertes aux lecteurs, épaisses de quelques pages, ont le gris des ciels bouchés de nuages, le gris d'un jour de spleen ou des murs d'une cellule de prison. Pour tout dire, Jauffret a la passion de la grisaille. Tel un furieux iconoclaste, il fait voler en éclat les images radieuses pour ne retenir de la vie qu'une seule couleur, la couleur de l'ennui.

Adieu donc le paradis coloré de l'enfance. Sous la plume de l'auteur, il n'en reste plus rien. L'inconvénient d'exister commence dès la naissance. Depuis le berceau, l'unique condition humaine est la captivité. On vous colle un prénom comme on vous colle un matricule. Toute enfance est une domestication, les enfants sont comme des tectels, des rats d'agrément dont le pelage d'une blancheur éclatante fait la fierté de leur propriétaire<sup>[2]</sup>. La liberté de l'enfance ? Un beau mythe que l'auteur pourfend allègrement puisque les enfants ne connaissent jamais l'absence de contraintes, tenus qu'ils sont dès leur plus jeune âge de jouer une partition spécialement écrite pour eux. Ce n'est qu'à ce prix qu'ils obtiendront de l'amour. Pas un instant, Jauffret ne croit à la douce innocence de l'enfance. Comme conscients déjà de la sinistre mécanique du divertissement, ses enfants ne se laissent pas prendre « aux jeux ». Ils ne jubilent pas lorsqu'on agite sous leur nez *des petits jouets en caoutchouc, des canards, des kiwis, d'horribles cygnes crasseux avec de la mousse de savon séchée sur le bec*<sup>[3]</sup>. La lucidité n'attend pas le nombre des années. Ils ont déjà compris malgré leur jeune âge que la vie est une sinistre farce dont les règles dramatiques s'apprennent sur les bancs de l'école ; *ils n'aimaient pas ce rôle qu'on leur faisait jouer, ces vêtements, ces coupes de cheveux, et toutes ces pitreries auxquelles ils devaient se soumettre quand on les amenait à l'école*<sup>[4]</sup>. Mais les adultes sont inflexibles. Même le plaisir est programmé. Bon gré, mal gré, il faut se plier aux simagrées destinées à feindre le bonheur, *on les obligeait à s'ébattre malgré tout, à se livrer à des jeux qui les ennuyaient*<sup>[5]</sup>. Régis Jauffret vous paraît excessif ? Regardez plutôt le tableau de Bruegel, *Les jeux d'enfants* (1559-1560). Commentant la toile, Froukje Hoekstra note : *les enfants sautent en l'air dans des couvertures, ils se lancent des soucoupes ; la petite fille au premier plan joue à la marchande des quatre saisons. Pourtant aucun d'eux ne rit*<sup>[6]</sup>.

À noter toutefois que dans le monde de Jauffret, les enfants ne sont pas de simples victimes innocentes. Ils tyrannisent tout autant qu'ils sont tyrannisés. À la lecture du

## Les carrés gris sur fond gris de Régis Jauffret

Benoît Pivert

portrait de ce monstre en herbe qui griffe et mord sa mère sitôt la porte de l'appartement refermé, on se souvient de cette scène décrite par Cioran : *Au marché, un gamin de cinq ans tout au plus, se débat, se contorsionne, hurle. Des bonnes femmes accourent, essaient de le calmer. Lui continue de plus belle, exagère, dépasse toute limite. Plus on le regarde plus on voudrait lui tordre le cou. Sa mère, comprenant enfin qu'il faut l'emmener, supplie le furieux : « Viens mon trésor ! » - On songe - avec quelle satisfaction ! - à Calvin, pour qui les enfants sont « des petites ordures » ou à Freud qui les traite de « pervers polymorphes ». L'un et l'autre auraient dit volontiers : « Laissez venir à moi les petits monstres !<sup>[7]</sup> Toutefois, là où Cioran libère la tension par le rire, Jauffret suggère habilement les drames possibles : *Elle se demandait dans combien de temps, il serait assez fort pour lui lacérer le visage, ou lui sectionner une artère*<sup>[8]</sup>. Le lecteur perd l'envie de rire car il sait qu'existent de tels drames à huis-clos entre des mères - de plus en plus souvent seules - et leur progéniture devenue incontrôlable et potentiellement matricide.*

À l'instar d'Elisabeth Badinter, Jauffret ne croit pas au caractère inné de l'instinct maternel. Ses mères contemplant, décontenancées, le fruit de leurs entrailles. Leur plus grand regret est d'avoir enfanté. Elles souhaiteraient se débarrasser de la chair de leur chair, ainsi cette femme du fragment 3 : *ses enfants étaient de trop, elle n'en pouvait plus de les traîner à l'école, d'aller les rechercher, de leur courir après dans toute la maison*<sup>[9]</sup>. Non seulement les mères n'éprouvent pas de tendresse mais elles ont le cœur si sec qu'elles en deviennent cruelles à considérer leurs rejets comme des étrangers : *ils n'étaient pas si intelligents ni si mignons, le monde n'aurait rien perdu si le néant les avait gardés. Elle aurait voulu qu'il l'ait gardée aussi, au lieu d'être là au milieu de toutes ces mères bonnes à jeter à l'égout à coups de pelle*<sup>[10]</sup>. Les liens de la chair semblent bien impuissants à faire vibrer des cordes gelées. Jauffret qui ne se berce pas d'illusions sur l'amour en général sait qu'il existe des femmes au

sein aride comme cette femme qui se félicite que ses enfants *ne soient pas venus au monde, perturbant sa vie des années durant par leur faim, leur soif, leurs caprices*<sup>[11]</sup>. Elle a finalement préféré se consacrer aux meubles anciens. Dans le monde de Jauffret sur lequel plane le dégoût de vivre, la maternité n'est pas un remède. Dans le fragment 15, elle s'avère impropre à délivrer l'héroïne du mal-être qui la taraude. Elle s'est même *sentie plus triste à chaque naissance*<sup>[12]</sup>. Le plus souvent dans les récits, les enfants apparaissent donc comme de simples boulets qui alourdissent un peu plus les multiples chaînes que portent les personnages, une entrave supplémentaire à leur désir de tout quitter pour recommencer à zéro.

Au sortir de l'adolescence – que Jauffret décrit peu – les personnages semblent n'avoir le choix qu'entre le carcan conjugal ou les affres de la solitude. Peut-être est ce parce que l'amour heureux n'a pas d'histoire que Jauffret ne s'aventure pas dans la peinture de premières rencontres, d'amours naissantes et d'instantanés riches de promesse. Si bonheur il y eut un jour, c'est toujours dans un lointain passé. Ce qui s'offre aujourd'hui au lecteur, c'est une image de la vie du couple qui égale en grisaille, et parfois en noirceur, la peinture de la solitude. La plupart des couples chez Jauffret en sont à l'heure du bilan qui s'avère le plus souvent accablant. Chacun rend l'autre responsable de l'échec de sa vie, persuadé qu'il est d'être passé à côté d'un meilleur possible, d'un destin plus exaltant, d'une vie en majuscule. L'artiste est convaincu qu'une femme plus jeune lui rendrait sa créativité mais il lui faut continuer à supporter l'étouffoir qu'il a choisi un jour, dans le coupable aveuglement de la jeunesse, de prendre pour épouse. On ne réfléchit jamais assez. S'il y eut un jour de l'amour, le couple en apparaît non seulement comme le tombeau mais comme ce qui cristallise les pires travers de chacun, égoïsme, froideur ou mépris. L'usure a tant endurci les cœurs que la mort de l'autre est attendue ou saluée comme une délivrance. La femme d'un artiste se réjouit ainsi que son mari ait fait une chute mortelle dans les escaliers, «le reste de son existence n'aurait été que jérémiades»<sup>[13]</sup>. Lorsque le sort est contraire, certaines femmes en viennent à souhaiter que leurs maris prennent une maîtresse pour souffler un peu. Il y a chez Jauffret quelque chose du Flaubert de Madame Bovary, une très grande aisance à pénétrer la psychologie féminine et le goût du romanesque. Avec cette remarquable sensibilité que l'on trouve plus souvent sous la plume des nouvelles anglo-saxonnes, Jauffret se glisse dans la peau de ses héroïnes et explore leurs rêves inassouvis de passion fusionnelle. C'est le plus souvent aux femmes que re-

vient dans l'œuvre le romantisme échevelé et aux hommes un prosaïsme à toute épreuve. Exemple d'un de ces échanges entre une tragédienne et un rustre : *Il lui a dit les enfants ont faim, on pourrait tous aller au restaurant. Elle lui a répondu aide-moi plutôt à me pendre au tuyau qui traverse la salle de bains*<sup>[14]</sup>. Il arrive, plus rarement, comme dans le fragment n°9 que la tendresse masculine se heurte à une froideur revêche. Ici le protagoniste est un écrivain dont la sensibilité à fleur de peau est malmenée par une épouse qui ne s'épanouit que sur le terrain du quotidien. Il ravale donc ses déclarations d'amour, ses doutes quant à son talent qui depuis quelque temps l'abandonne, *elle m'aurait répondu d'oublier d'écrire, songe-t-il vaincu par avance*. L'un des mérites de Jauffret est de rappeler que romantisme féminin n'est en rien synonyme de sensibilité. La littérature féministe s'est trop souvent complu dans le manichéisme, faisant de la femme l'éternelle incomprise et l'éternelle victime. Jauffret montre au contraire des femmes qui, pour réaliser leurs rêves romantiques, marcheraient sur des cadavres et tueraient mari et enfants, comme cette femme résolue à se débarrasser d'un époux malade, lequel *n'était plus qu'une épave dans sa vie, comme ces vieilles cuisinières qui encombrent les terrains vagues et les jardins abandonnés*. [...] *Elle devait se retenir pour ne pas profiter de sa déliquescence, et l'écraser contre le mur comme une mouche*<sup>[15]</sup>. Délicieuse sensibilité féminine...

Parfois – mais rarement car les personnages de Jauffret ont une énergie inversement proportionnelle à leur imagination et une absence d'héroïsme caractéristique des représentants d'une humanité moyenne – la haine de l'autre va, comme dans le fragment 14, jusqu'à la tentative de meurtre, mais comme les personnages ratent tout dans leur vie jusqu'à leurs homicides, la lame, dans ce récit, se contente de glisser sur la cage thoracique et se perd dans le matelas. Le plus souvent, la haine est diffluente. Elle se répand dans des dialogues nocturnes dans lesquels les personnages égrènent la litanie de leurs récriminations, mais beaucoup de ces dialogues sont des dialogues de sourds, les réponses toujours à côté. Au fil des années, chacun est passé maître dans l'art de l'esquive.

La peinture de la solitude n'est pas plus radieuse. Les solitaires n'ont rien à envier à leurs congénères mariés. L'ennui est leur grand ennemi et le divertissement pascalien paraît presque trop noble pour décrire les samedis de cette héroïne occupés à *passer plusieurs heures dans un grand magasin, traînant d'un rayon à l'autre, achetant un collant, un stylo à bille ou d'autres bricoles*. Ensuite,

elle mangeait quelque chose dans un café. À son retour elle s'allongeait jusqu'au soir<sup>[16]</sup>. On sent que Jauffret n'ignore rien de l'ennui des solitaires, des zones où il se tapit et des ruses pathétiques déployées pour s'arracher à ses griffes. Il décrit cette chape de plomb du silence sous laquelle sont plongés les appartements des solitaires. Fin observateur, l'écrivain sait que paradoxalement la solitude n'attire pas les sollicitations d'autrui mais que bien plutôt elle marque de ses stigmates celui qui la porte. Le solitaire devient le lépreux qu'on évite comme cette femme qui s'étonne qu'à la piscine personne ne lui adresse la parole même si son intelligence secrétait sans arrêt des opinions qui auraient pu intéresser les gens<sup>[17]</sup>. Mais la solitude est une maladie honteuse, elle est l'ombre dont ont peur ceux qui marchent dans la lumière, d'où pour les solitaires un immense sentiment de gêne, d'intelligences et de sensibilités en friche. Parce que leur vie est désespérément vide et que le cœur a besoin de nourritures, les solitaires de Jauffret vivent parfois par procuration, comme cette femme du fragment 10 qui absorbe l'existence de ses collègues de travail à petites gorgées et, lors des informations, se repaît de la souffrance d'autrui pour conforter sa vision masochiste du destin. En voulant éviter les poncifs comme celui de l'animal, compagnon du solitaire, Jauffret découvre des solitudes souterraines, véritables forteresses imprenables dans lesquelles le cœur finit par se faire lui-même prisonnier, ainsi cette femme qui n'avait même pas d'animal ; il lui semblait que toute l'affection dont elle aurait été capable demeurerait enfouie au fond d'elle et qu'on l'enterrerait avec<sup>[18]</sup>.

Implicitement, Jauffret rejoint les conclusions de Lipovetsky dans *L'ère du vide* ou de Houellebecq dans toute son œuvre. Nous vivons à l'ère d'un capitalisme sexuel débridé et quiconque, par malchance, ne correspond pas aux lois du marché est impitoyablement éliminé et finit sur le bord de la route, en mendiant de l'amour. Jauffret montre ainsi une femme qui s'examine sans complaisance pour apprécier au plus juste sa valeur sur le marché et ses chances de n'être pas disqualifiée : *les seins étaient minuscules, ils avaient cependant le mérite de tenir droit. Mais le fessier était plat, elle se cambrait en vain*<sup>[19]</sup>. Le verdict est sans appel : *De toute façon le visage lui causait trop de tort, dès qu'on l'avait vu, on ne perdait pas de temps à examiner son anatomie. Elle pleurait, tamponnant ses yeux avec un gant de toilette imbibé d'eau tiède*<sup>[20]</sup>. Puisque la disgrâce conduit aujourd'hui à la mort sociale, on comprend mieux que certains de ces solitaires, pressés d'abrégier la torture, mettent tous leurs espoirs dans une maladie foudroyante

ou un accident de la circulation.

Les solitaires de Jauffret ne sont pas tous comme les célibataires endurcis de Huysmans qui ont parfois le célibat goguenard et le sentiment d'avoir échappé au pire, ce sont aussi des femmes que l'on a abandonnées, des déçus de l'amour. Tous ne sont pas victimes d'autrui. Il existe chez certains une réelle difficulté à s'accommoder des imperfections du genre humain. Parfois, un rapport névrotique au corps, le sien comme celui de l'autre, compromet d'emblée toute rencontre, comme chez cette femme qui *ne supportait ni la chair ferme, ni la chair molle, ni celle qui est glabre, poilue, blanche, noire ou écarlate. Elle aurait voulu pouvoir s'enlever ce corps comme une chaussure qui comprime les orteils, la cheville et le cou-de-pied*<sup>[21]</sup>. Dans ces vies dont tout événement est absent, faire le ménage tient parfois lieu d'aventure et, à défaut de traquer l'âme sœur, on traque le grain de sable dissimulé dans les profondeurs de la moquette. Nombre de ces célibataires sont des pessimistes affectifs pour qui aimer, c'est inmanquablement souffrir et finir abandonné. La noirceur de leur imagination fertile est parfois drolatique, ainsi cette célibataire qui s'imagine qu'un hypothétique mari aurait bien été capable de la laisser tomber pour filer avec un électricien venu installer une prise au salon. Si le pessimisme prête ici à sourire, ce qui caractérise le plus souvent les personnages de Jauffret, célibataires ou mariés, c'est une lucidité douloureuse.

C'est cette lucidité qui leur rend difficile voire impossible le rêve. À peine une femme malheureuse dans son couple s'imagine-t-elle partir vivre sur une île que déjà elle voit se profiler les ombres de l'automne insulaire : *elle se rendrait compte soudain que le vent soufflait, qu'il pleuvait, et qu'il n'y avait plus personne à part quelques vieillards qui tiendraient l'épicerie, la taverne, ou passeraient leurs journées enfoncés dans de vieux fauteuils dont on les extrairait bientôt pour les coucher dans la tombe. Elle quitterait les lieux*<sup>[22]</sup>. Le rêve est mort-né. Toujours des nuages sombres viennent obscurcir les cieux les plus radieux et il n'est pas rare que la clairvoyance des personnages tourne à cette hyper-lucidité décrite par Cioran : *Seuls sont heureux ceux qui ne pensent jamais, autrement dit ceux qui ne pensent que le strict minimum nécessaire pour vivre. La vraie pensée ressemble, elle, à un démon qui trouble les sources de la vie, ou bien à une maladie qui en affecte les racines mêmes*<sup>[23]</sup>.

Chez Jauffret, cette maladie s'incarne par exemple en cette femme sur laquelle s'ouvre le fragment 15, qui ne

comprenait pas qu'on puisse vivre une seule journée sans penser à la mort. [...] Elle ne voyait pas comment on pouvait oublier l'échéance et faire semblant de croire qu'il y avait un moyen de passer à travers<sup>[24]</sup>. Tout l'y ramène, au coucher, la position horizontale évocatrice du cercueil, le froid du réfrigérateur ou la raideur d'un poulet rôti à demi dévoré par les enfants. Elle souffre de cette obsession de la mort que l'on retrouve chez les personnages de la romancière et nouvelliste allemande à qui nous avons consacré un ouvrage intitulé *Ni vivre, ni mourir. L'ennui dans l'œuvre de Gabriele Wohmann*. Chez elle comme chez Jauffret, la mélancolie n'a rien de «douce» mais renoue avec l'étymologie et retrouve toute sa noirceur. Non seulement les personnages ont l'esprit occupé par leur mélancolie mais ils sont aussi, en raison même de cette obsession, comme paralysés car toute velléité se dissout dans un accablant «à quoi bon ?». Ils sont donc fatigués par avance. Certains, à l'instar des poètes romantiques, tirent orgueil de cette lucidité dont ils font un signe d'élection qui les hausse au-dessus du commun des mortels, ainsi cette femme qui *ne serait pas heureuse, elle refusait cette amnésie, cette forme d'ébriété après laquelle tout le monde courait. À chaque instant elle se souviendrait, fière, prête à regarder face à face les trous des cimetières et l'os de son visage aux aguets sous la chair*<sup>[25]</sup>.

Si la lucidité empêche les enfants chez Jauffret de jouir de leur enfance, chez les adultes elle corrompt tous les prétendus plaisirs, ainsi les joies de la chair dont il ne subsiste qu'une mesquine comptabilité de coïts. La femme du fragment 2 concède à son mari *une vingtaine de rapports dans l'année dont la durée n'excède pas le temps d'une bonne douche*<sup>[26]</sup>. Malheur si le mari s'éternise et ne comprend pas qu'un accouplement mal dosé est non seulement un déplaisir mais une torture: *il continuait, il allait, venait sans trêve. Elle n'avait jamais éprouvé une pareille sensation d'ennui, elle préférerait encore les interminables journées qu'elle passait durant son enfance dans cette station balnéaire où il n'y avait aucune distraction*<sup>[27]</sup>. Dans sa grande entreprise de démystification des plaisirs de la vie que Jauffret mène non sans un soupçon d'humour grinçant, il met en scène cette femme qui n'apprécie pas les coups de boutoir de son mari qu'elle accuse de diminuer ainsi ses chances de longévité: *il la pilonnait comme si elle était une région ennemie. Il l'entamait à chaque coït, il lui faisait perdre des mois d'espérance de vie qu'elle ne retrouverait jamais. Plus tard, elle lui devrait ses rides, ses chairs flasques, et toutes les pertes de mémoire qui gâcheraient sa vieillesse*<sup>[28]</sup>.

Paranoïa, dira-t-on et certes, la situation peut paraître grotesque mais elle a le mérite d'interroger sur les sentiments parfois troubles qui dans l'«amour» anime les assaillants. Coups de boutoir ou coups et blessures déguisés ? Toutefois, les coïts qui s'éternisent sont loin d'être la règle. Ce serait prêter aux amants, dans l'œuvre en particulier et peut-être dans la vie en général, une improbable générosité et un peu vraisemblable souci de l'autre. Lorsque la femme qui n'en peut plus d'être pilonnée se remémore ses autres amants, force lui est d'admettre que c'était l'excès inverse qui était le plus souvent la règle: *ils s'étaient tous pressés, comme s'ils avaient cherché à se dépasser les uns les autres*<sup>[29]</sup>. Entre coïts trop brefs et accouplements interminables, n'est-ce pas toujours et encore une même insatisfaction qui s'exprime à l'égard de la chair. À lire Jauffret, l'échappatoire sexuelle comme remède à l'ennui existentiel est bel et bien une impasse: *deux ans plus tôt, elle avait cru que la sexualité pourrait lui venir en aide et la distraire. Elle avait pris pour amant un homme rencontré dans une librairie. Durant cette passade, elle n'avait constaté aucune amélioration de son état. Elle avait eu des relations avec une femme, sans en retirer de bénéfice*. L'œuvre semble avoir pour leitmotiv *animal post coitum triste*, même si parfois la solitude est si intenable qu'il faut bien en passer par là.

Le plus souvent, chez Jauffret l'ennui existentiel est l'incapacité à se réjouir de l'existence conjointe à l'incapacité de l'abrégé. Certes, un certain nombre de personnages passent à l'acte mais la plupart se contentent de flirter avec le précipice comme cette épouse qui chaque matin ne peut s'empêcher d'*ouvrir tous les brûleurs de la gazinière et de respirer avec une sorte de jubilation l'odeur du gaz qui envahissait peu à peu la pièce. Quand elle commençait à ressentir un léger malaise, elle ouvrait la fenêtre*<sup>[30]</sup>. Le suicide est la solution ultime des conjoints à bout de souffle. Parfois l'incapacité à mener l'entreprise à bien prend un tour grotesque: *elle avait si peur de la mort qu'elle n'osait avaler plus de cinq ou six comprimés à la fois*<sup>[31]</sup>. On comprend qu'elle ait *continué à attendre à ses jours trente années durant*<sup>[32]</sup>. Bien que la plupart des nouvelles mettent en scène des conjoints désabusés ou des solitaires inconsolables et offrent donc un «motif apparent» au suicide, il arrive aussi que ce soit la vie en soi – et non pas ses versions dégradées – qui apparaisse comme le mal originel. L'écrivain du fragment 9 confesse: *l'idée de mettre fin à mes jours me séduisait depuis l'enfance, même si le suicide n'était que le symptôme d'une maladie, un éternuement consécutif à un coryza*<sup>[33]</sup>. On songe ici à la formule de Schopenhauer

selon laquelle *toute biographie est une pathographie*<sup>[34]</sup>. Ainsi, chez Jauffret, le suicide ne relève pas du dérèglement nerveux mais de la clairvoyance quant à l'humaine condition. De la femme du fragment 11, il est dit : *à certains moments, elle bénéficiait de quelques secondes de lucidité, elle se demandait alors quel était le moyen le plus efficace de se suicider*<sup>[35]</sup>. Elle y parvient finalement. Ce n'est pas tant l'acte lui-même qui apparaît comme tragique que la notation sur les derniers instants de cette femme qui fait apparaître sa vie comme un ratage complet et une souffrance jusqu'à la dernière seconde de lucidité : *son corps était tombé sur le tapis. Elle n'avait pas eu le temps de s'apercevoir que pour la première fois les remèdes lui apportaient l'apaisement auquel elle avait toujours aspiré*<sup>[36]</sup>. D'autres, plus nombreux, souffrent d'une faiblesse de la volonté comme cette autre femme prête à demander à la femme de ménage de l'aider à se jeter par la fenêtre<sup>[37]</sup>. Tous les personnages ne partagent toutefois pas cette tentation du suicide. Beaucoup ne parviennent pas à adhérer à la vie mais ne trouvent pas pour autant séduisante la perspective de la mort, ainsi cette femme qui *éprouvait une tristesse à hurler d'être obligée de mourir dans quarante ou cinquante ans, de passer à la casserole comme un vieux légume qui n'inspire de pitié à personne*<sup>[38]</sup>.

Puisque la grande évasion fait peur, de nombreux personnages se contentent d'escapades au rabais. Quand ils n'en peuvent plus de la médiocrité, des routes tracées au cordeau et de l'avenir infiniment prévisible, il leur vient des lubies, des envies d'extravagance mais ce ne sont le plus souvent que fulgurances sans conséquence, ainsi cette épouse qui en écoutant les informations *rêvait de tirer des obus assise au fond d'un char, survoler des villes, jeter des bombes en pleine nuit sur les populations assoupies*<sup>[39]</sup>. Ce que cela cache est une fois encore l'ennui : *elle aurait voulu se trouver ailleurs. Cette maison confortable, remplie d'une famille prospère, ne lui procurait aucune joie*<sup>[40]</sup>. On comprend toutefois aussitôt que le risque qu'elle passe à l'acte est inexistant : *elle aurait pu s'en aller, mais elle ne voulait pas s'encombrer des enfants et le courage lui manquait de les laisser derrière elle. Elle ne partirait pas, elle était lasse, paresseuse, incapable de se constituer une vie neuve*<sup>[41]</sup>. C'est ainsi que chacun se façonne ses propres alibis de manière à continuer à cultiver tranquillement ses névroses. Jauffret excelle ainsi dans l'art des fuites avortées, des routes qui se transforment en déroutes et des tours du monde qui s'achèvent au coin de la rue. On ne sait s'il faut rire ou pleurer lorsqu'une épouse, fatiguée de tout,

descend la nuit au garage, s'installe au volant et se voit déjà dans une chambre d'hôtel mais que, quelques lignes plus tard, le lecteur apprend : *elle est sortie de la voiture, elle est remontée manger un morceau de fromage à la cuisine*<sup>[42]</sup>. Encore une épopée qui tourne court. Les plus courageux poussent quand même l'aventure jusqu'au cinéma du coin ou au bistrot du bout de la rue. On n'est pas en Amérique ! La France n'est pas la terre de tous les possibles, le pays manque cruellement de héros. Le romantisme échevelé atteint vite ses limites. Parfois la fuite se borne à enchaîner quelques verres dans un café enfumé pour ne plus voir à la place des visages des gens qu'*une tache brouillée, dans les blancs, les ocres, et les gris*<sup>[43]</sup> ou à aller cinq fois par semaine chez le coiffeur pour changer de visage à défaut de changer de vie, jusqu'à *ne plus avoir sur le crâne qu'une mince couche de duvet d'oiseau*<sup>[44]</sup>. Toutefois, on n'échappe jamais à soi-même. On peut tout au plus changer de coiffure mais on ne se gomme pas comme on effacerait une ardoise magique, on ne se défait pas de son psychisme comme d'un manteau qu'on abandonnerait au vestiaire, d'où la plainte de cette femme dont *la peau lui semblait être un vêtement d'emprunt qu'on aurait choisi à sa place. Elle regrettait d'avoir à supporter vingt-quatre heures par jour cette fille qu'elle avait sur son squelette, et dont elle n'aurait jamais accepté le rôle si on le lui avait proposé au cours d'art dramatique*<sup>[45]</sup>. La folie est parfois envisagée comme une possible échappée mais la raison est opiniâtre, elle ne se laisse pas égarer si aisément. Bien que, comme nous l'avons déjà signalé, la sexualité apparaisse *post coitum* toujours comme décevante, elle n'en finit pas de séduire ces personnages prisonniers, qui rêvent d'endorphines pour anesthésier leur malheur, d'orgasmes libérateurs, qui rêvent que l'autre ouvre par magie le cadenas qui les maintient prisonniers de leur vie. Nombreux sont les personnages qui, n'y tenant plus, sortent, se donnent à un inconnu et appellent la sexualité au secours *comme on réclame un analgésique*<sup>[46]</sup>. Les plus timorés se contentent de se faire prescrire un arrêt de maladie pour échapper, l'espace de quelques jours, à l'immuable engrenage de la routine. Comme Beatrix, l'héroïne de la nouvelle d'Ingeborg Bachmann, *Problèmes, problèmes*, qui a fini après bien des enfantillages anciens par trouver dans le sommeil l'accomplissement de sa vie, les personnages de Jauffret, à qui manque souvent le courage de solutions radicales, passent une partie de leur vie à dormir comme cette épouse du fragment 3 qui se recouche à midi pour fuir les assauts de la grisaille car *même quand le salon était tout éclairé par le soleil elle trouvait le temps*

gris<sup>[47]</sup>. C'est un des expédients dont usent les solitaires pour abréger les fins de semaine. Mais le sommeil n'est jamais libérateur, il n'est toujours qu'une anesthésie temporaire qui repousse au réveil l'angoisse existentielle, *un bienfaisant coup de matraque sur l'occiput*<sup>[48]</sup>. À défaut, une des héroïnes s'enferme aux toilettes toutes les deux heures pour faire la sieste car elle a *réalisé à quel point l'existence était noire et ennuyeuse quand il devenait impossible d'en faire passer le plus clair par la trappe du sommeil*<sup>[49]</sup>.

Parce que les textes sont riches de gestes potentiels, de paroles en suspens, le conditionnel est le mode favori de Régis Jauffret. C'est le mode de l'irréel des rêveurs et du regret des déçus. Les textes regorgent de tout ce qui pourrait advenir ou aurait pu advenir si... s'il n'était pas trop tard, s'il n'y avait pas la peur d'être plus seul encore en partant, si tout cela servait encore à quelque chose et si tout n'était pas déjà perdu d'avance. Chacun moisit donc à l'indicatif en se trouvant une bonne raison de prolonger le statu quo et de différer la désertion.

À quoi faut-il imputer un tel amoncellement de misères ? Pour notre part, nous inclinerions à réunir l'ensemble des personnages sous l'étiquette du *sentimental* dépeint par René Le Senne, père de la caractérologie. Il convient de préciser que le *sentimental* n'est pas toujours *sensible* au sens charitable du mot. Il peut même, comme beaucoup des personnages de Jauffret, être prêt à piétiner allègrement la sensibilité d'autrui pour faire triompher ses sentiments. Voilà à quoi ressemble le portrait du sentimental de Le Senne : *Par l'influence secrète mais constante de son inactivité, ici accrue par celle de la secondarité qui empêche la spontanéité rapide, son émotivité est tournée vers son échec, bref, vers les sentiments tristes, plutôt que vers son essor, vers l'allégresse joyeuse de l'action. Enfin, la secondarité, en prolongeant ces expériences, en les offrant à l'intuition intérieure du sujet lui-même, approfondit cette tristesse par son doublement dans la réflexion. Ces raisons s'ajoutant les unes aux autres doivent déterminer le sentimental plus que quiconque à ressentir les émotions comme des souffrances, les événements comme des agressions, le nouveau comme hostile*<sup>[50]</sup>. On retrouve encore les personnages des *Fragments de la vie des gens* lorsque Le Senne conclut : *le trait important où les propriétés plus spécialement conditionnées par le groupement non-actif secondaire viennent concourir est la disposition à l'ennui*<sup>[51]</sup>.

Jauffret, pour sa part, semble avancer une explication so-

ciologique qui ne convainc guère : *je n'ai que l'expérience assez restreinte du milieu dans lequel je vis, pourtant je me sens très proche de toutes ces zones de la société où la souffrance est presque obligatoire tant aucune chance ne vous est accordée ?*<sup>[52]</sup> Ses *Fragments de la vie des gens* seraient-ils du Zola ressuscité ? Dans cette citation, Jauffret fait découler la souffrance de ses personnages de zones particulières de la société qu'ils habitent. Pourtant, sa description du milieu est des plus parcimonieuses. Dans la plupart des nouvelles, le « milieu » est escamoté au profit de monologues intérieurs qui font naître l'impression que le mal être qui s'exprime pourrait surgir n'importe où. Et puis, les personnages ont un métier, ils ont un toit, ils possèdent des voitures et des télévisions, ils partent en vacances, certains ont même des bonnes d'enfants. Alors que la formule de Jauffret suggérerait une espèce de désespérance liée à une forme de précarité, il nous semble plutôt que ce qui s'exprime ressemble davantage à ce que le poète allemand Hans-Magnus Enzensberger a dépeint dans un poème intitulé *Middle-Class Blues*. Comme Enzensberger, Jauffret est iconoclaste dans la mesure où il prend implicitement le contre-pied de toutes les valeurs de la société qui est la nôtre. Il ne croit pas un seul instant au désormais célèbre *travailler plus pour gagner plus* qui semble sous-entendre *et vivre mieux*. Manifestement, il ne partage pas le rêve de l'accession généralisée à la propriété comme sésame du bonheur. Décrivant le décor dans lequel évolue le personnage féminin du fragment 3, il note : *cette maison confortable remplie d'une joie prospère ne lui procurait aucune joie*<sup>[53]</sup>. Ses héros sont même doublement prisonniers. Ils ont à la fois conscience que leurs maisons individuelles propres sont leur cercueil mais au fond des tripes la peur plus grande encore de perdre leur sécurité matérielle. À propos du même personnage, Jauffret ajoute : *elle méprisait la mort, en revanche elle craignait la solitude et les difficultés matérielles*<sup>[54]</sup>. Et chez beaucoup d'autres, on assiste à cette immobilité douloureuse dans des prisons de standing. Certains personnages, notamment de femmes qui ne travaillent pas, entrevoient que le désœuvrement est à la fois leur privilège et leur pire ennemi mais l'idée de se mettre au travail tient plus de la rêverie fantasque que de la volonté. L'héroïne du fragment 14 se contente de dire qu'*elle accepterait de s'atteler à n'importe quelle tâche, mal installée sur un tabouret au tissu déjà usé par les postérieurs qui auraient précédé le sien, dans un bureau sans fenêtre, aux parois repeintes trente années plus tôt par une équipe d'ouvriers tous décédés depuis*<sup>[55]</sup>. Toutefois la paresse – et l'ennui qui en découle – finit toujours par

trionpher, non sans quelque détour comique en l'occurrence puisque la malheureuse téléphone à une entreprise pour devenir laveur de vitres. Il y a des candidatures qui tiennent de l'ironie mais permettent d'être en paix avec sa conscience et de se dire que l'on a pourtant décidément tout essayé – sans y avoir cru un seul instant. De retour à la maison, la femme décide de remplacer *le travail par la lecture ou des verres de vin qui la mettraient de bonne humeur de gré ou de force*<sup>[56]</sup> - sans exclure de recopier un dictionnaire ou un livre d'économie.

C'est ce sens du burlesque qui, malgré leur noirceur, rend maints récits savoureux. Les personnages, pourtant monomaniaques, ne sont jamais à court d'idées fantasques comme cette femme qui, ne sachant dans quel magasin tromper l'ennui, songe à aller aux Pompes funèbres acheter un cercueil mais elle se ravise à l'idée qu'elle n'en aura peut-être pas besoin avant une soixantaine d'années. Elle se rend donc finalement à la banque où elle vide le compte de son couple avant d'aller jeter l'argent dans les toilettes publiques pour que son mari apprenne *que l'argent n'existe pas davantage que le reste*<sup>[57]</sup>. L'ennui engendre des épopées dont les bien-portants n'ont pas idée...

Malgré l'humour, on peut parfois se demander si les nouvelles de Régis Jauffret ne pèchent pas trop souvent par un excès de noirceur. Lorsque l'on surprend au hasard du recueil quelques lignes de bonheur conjugal, d'affection réciproque, c'est pour mieux être détrompé aussitôt, pour que la chute soit plus rude. Or toutes les chutes ne sont pas convaincantes. Certains drames semblent par trop mis en scène, ainsi la brusque fin de cette idylle : *Elle posait son nez sur son cou, elle le humait comme une fleur. Elle se réveillait parfois dans la nuit, elle éclairait la veilleuse pour le voir. Un matin, elle l'a secoué pendant une bonne minute pour qu'il se réveille, puis elle s'est aperçue qu'il était raide mort dans le lit. Quelques heures plus tard, elle a tenté de se suicider. Ce fut un échec. Elle a recommencé le mois suivant. Elle n'a pas réussi non plus*<sup>[58]</sup>. Certains détails apparaissent comme une surenchère dans le misérabilisme : *Elle partageait son temps entre l'hôpital et le petit studio qu'elle louait dans une cité modeste. Au cours des années, son chagrin intarissable avait lassé sa famille et ses relations*<sup>[59]</sup>. Au risque de parodier le texte, c'est parfois le pathos intarissable qui lasse le lecteur et a valu à l'écrivain quelques critiques, ainsi celle de Gilles Magniont dans *Le matricule des anges : L'existence est un fardeau dont témoignent les couples entrevus derrière la paroi de leur « aquarium », divers cas de bovarysme,*

*la tristesse du célibat – cochez la case vous concernant... La mort comme « seul futur acceptable » et le leitmotiv du suicide parcourent alors en toute logique les pages du recueil. Ouf : on peut trouver ça imposant de noirceur, on peut aussi considérer qu'il n'y a pas plus convenu que l'expression clinique et nauséuse de la dépression*<sup>[60]</sup>. Il convient toutefois de reconnaître à l'écriture de Jauffret des vertus salutaires. Tant de drames pourraient apparemment être évités si une parole était prononcée avant l'instant fatidique, si un geste était accompli au moment juste. Il suffit parfois d'un rien pour éviter que le destin bascule. Le lecteur prend conscience du poids de toutes ces phrases non dites, du fait que la vie se compose – et se décompose – d'une multitude de conversations avortées, de paroles réprimées, par peur du ridicule ou de crainte qu'on y voie un aveu de faiblesse, ainsi dans ce passage du fragment 9 : *J'aurais voulu lui dire que je tenais à elle, par exemple si elle tombait morte sur le gravier, je serais complètement désemparé. Nous sommes entrés dans le magasin. [...] Nous avons terminé par un paquet de chewing-gums pris sur un présentoir près de la caisse*<sup>[61]</sup>. Ce sont autant de preuves d'amour retenues, de consolations manquées, de souffrances ravalées, comme ces larmes non versées qui dans *Mars*, le roman de Fritz Zorn, finissent par s'enkyster et engendrent une tumeur. *Fragments de la vie des gens* est donc aussi une invitation à sortir de sa torpeur et de sa léthargie naturelles. La lecture de Jauffret, c'est l'occasion de mesurer les ravages du silence et de libérer la parole – ou l'écriture.

#### Notes :

[1] Régis Jauffret, *Fragments de la vie des gens*, éditions Verticales/Le Seuil, mars 2000. Nous citons d'après l'édition Folio, 2004.

[2] P. 12

[3] p. 9

[4] p. 11

[5] p. 12

[6] F. Hoekstra, Bruegel l'ancien, PML éditions, Weert, Pays-Bas, p. 24

[7] E.M. Cioran, *Le mauvais démiurge*, Paris, 1969, cité d'après Œuvres, Quarto Gallimard, p. 1250

[8] Jauffret, opus cit., p. 58

[9] p. 21

[10] p. 24 sq.

[11] p. 97

[12] p. 111

[13] *ibid.*, p. 36  
[14] *ibid.* p. 50  
[15] *ibid.* p. 125-126  
[16] p. 71  
[17] p. 73  
[18] p. 76  
[19] p. 76  
[20] *ibid.*  
[21] p. 80  
[22] p. 49  
[23] E. M. Cioran, *Sur les cimes du désespoir* in *Œuvres*, Paris, Gallimard, p. 48  
[24] *Fragments de la vie des gens*, p. 105  
[25] p. 110  
[26] p. 15  
[27] *ibid.*  
[28] *ibid.*  
[29] p. 16  
[30] p. 23  
[31] p. 54  
[32] *ibid.*  
[33] p. 67  
[34] A. Schopenhauer, *Le vouloir vivre, l'art et la sagesse*, Paris, PUF, 1956, p. 179  
[35] p. 83  
[36] p. 84  
[37] p. 107  
[38] p. 115  
[39] p. 23  
[40] *ibid.*  
[41] *ibid.*  
[42] p. 29  
[43] p. 75  
[44] p. 81  
[45] p. 143  
[46] p. 115  
[47] p.  
[48] p. 121  
[49] p. 139  
[50] René Le Senne, *Traité de caractérologie*, Paris, PUF, 1945, p. 218 sq.  
[51] *ibid.* p. 267 sq.  
[52] quatrième de couverture  
[53] p. 23  
[54] *ibid.*  
[55] p. 115  
[56] p. 116  
[57] p. 120  
[58] p. 54

[59] *ibid.* C'est nous qui soulignons.  
[60] Gilles Magniont, *Le matricule des Anges*, n° 31, juillet/août 2000.  
[61] R ? Jauffret, *op. cit.*, p. 62

La peinture de Francine Sidou, est une peinture, où la figuration théâtralise l'acte de peindre, en des scènes dont les ambiguïtés nous font soupçonner les enjeux corporels de cette pratique. Chaque sujet, pris sur le motif, c'est-à-dire dans le vide où le désir surgit, est moins composé que mis en scène. Soit que les corps semblent en parade pour d'autres corps : comme pour être peints, soit qu'ils sont prêts à fuir le cadre où se joue l'acte.

L'impertinence des situations est le résultat d'une érotisation du geste, d'une dramaturgie du désir, dont la peinture est une des manifestations saturantes, jusqu'à nous aveugler par tant d'ambiguïtés. Mais cet aveuglement est celui de l'évidence que la raison ne peut abolir le mystère, et qu'il y a plus de choses entre le ciel et la terre que dans toute notre philosophie, comme le dit Hamlet.

Parfois, ce sont des envols vers d'incertains lointains, qui n'ont de perspectives que l'imaginaire, ou ce sont des colloques autour de bassins orientaux comme dans les miniatures persanes, des jeux, des congrès où nous sommes à l'ordre du jour, où toujours la couleur y peint le dernier mot.

L'oeuvre de Francine Sidou est à la fois une réflexion sur la peinture du passé et une tentative de moderniser un certain expressionnisme où la couleur éclate comme dans ces foules bigarrées que le dessin tente de contenir au bord de la décence. La technique employée est celle de la tempera, la plupart du temps sur papier.

Le sens des scènes produites ne se déchaîne que pour se masquer davantage dans un jeu carnavalesque et gratuit, qui est celui de la pure délectation de peindre le vivant et l'ironie des fastes dont nous voulons jouir.

## **Francine Sidou** *tempera sur papier (2000-2008)*

Gilbert Bourson

*Motto : La couleur est un tremplin vers les hauteurs de la lumière et la pureté de la nuit.*

C'est l'automne chez les terriens et chez les artistes. La plus belle saison pour peintres et poètes. Partout où nous regardons, nous voyons le feu végétal signalant des notes multicolores : soleil, vent, pluie, brume, brouillard, tourbillon de températures, touches automnales et des couleurs – soupirs.

La nature est comme une poésie. La poésie est comme une peinture. Paroles d'esprit inversées par les artistes de la Renaissance et de l'Âge classique. Durant trois siècles, la peinture s'est réjouie d'être fidèle aux symboles maîtres de la vie. UT PICTURA POESIS, disait Horace.

Peindre la vie c'est un peu imaginer un voyage dans d'autres dimensions, celles de la couleur, de la poésie et de la musique. Peindre, c'est aussi proposer une nouvelle vie à sa propre vie, se recréer soi-même, en quelque sorte.

« Inlocutive » et fantasque, Béatrice Garcia éduque le regard et développe l'imaginaire collectif par ses synthèses de couleur. Ses projections mettent en lien écriture et peinture, poètes et peintres. Couches primaires, volumes et reliefs nomades s'entremêlent. Ce tempérament stimule notre imaginaire. Entre noir, bleu et rouge, quelques rayons de lumière orange nous montrent les itinéraires de l'âme. Animations pariétales à bout de souffle. Un trésor sensitif.

L'artiste a une préférence à part pour les gammes et les rythmes de vert. Le vert comme nuance migratrice. Peintre rebelle, Béatrice Garcia pousse les couleurs à un point extrême. Son pinceau est à la recherche d'une végétation sauvage et salvatrice.

Osons appeler métaphoriquement notre artiste, **Béatrice VERT** (elle s'habille très souvent en vert), et verdoie son entourage d'un mystère printanier. **Ce vert, germinatif, olfactif, doucement sonore**, représente également le symbole de la sagesse alchimique. Ce vert si interdit en Occident par l'Église pendant plus de mille ans, comme d'ailleurs tous les mélanges de verts prédestinés à la peinture. Ce vert foncé ou clair, chaud ou froid, le vert prussien, le vert émeraude, le vert de chrome, le vert japonais,

## La chromatique des mots Béatrice Garcia et Pierre Vendel

Rodica Draghinescu

cette couleur virginale dont nous apercevons mieux les variantes sur une toile. Ces verts aux nuances galopantes, folles, évanescentes qui donnent naissance aux calligraphies sentimentales. Le vert définit la métaphysique et ses métamorphoses. Il est la couleur de la poésie même.

Promeneur infatigable dans les bois et les prairies des Ardennes, Rimbaud admirait les nuances de vert pour enrichir son univers onirique.

En Lorraine 2009, Béatrice Garcia dérange et mélange les couleurs basiques et rajoute des tons rompus pour donner éclat à son vert coup de cœur. Rouge, vert et noir en culbute. Lignes et mouvements abstraits, une sorte de rebus esthétique. Le créateur se dédouble et se rebelle en couleurs hardes. Un moi saltimbanque. Il juxtapose les surfaces et les couleurs.

À part ses sujets d'inspiration libre, l'artiste aime travailler la magie des textures poétiques. Elle métamorphose les *chrono-topes* lyriques. Son rôle est celui de concentrer et de mieux centrer les émotions vécues en couleurs et leurs émouvantes. Car n'oublions pas, le peintre a lui aussi une âme et un credo de poète.

Béatrice Garcia est déclencheur et interprète des métamorphoses... Peintre et poète, ne seraient-ils pas des jumeaux hétérozygotes ? Leurs causes et leurs buts vont toujours ensemble.

Jaune, rouge, vert, orange, noir, bleu. Dans les compositions de Béatrice Garcia les touches portent des noms entiers. Elles sont droites et fortes, chaudes et effervescentes, brillantes et creuses. Substances rupestres. Teintes mythologiques, jaillissant de nos racines ancestrales.

Avec ces touches de *rouge, orange, jaune et vert* nous sommes dans le tonique, le solaire, le dynamique et la poésie directe. Les proportions ont beaucoup de tempérament. La couleur est jeune, ludique, envahissante. Évolutions Imaginaires sur fond vert. Substances fluides qui amusent les muses...

Les toiles initient l'œil à la décomposition des paroles en sentiments polymorphes.

Fidèle à l'âme de l'artiste et à celle du contemplateur, l'imaginaire plonge dans le mystère de l'inspiration, défigure tout contenu et toute forme pour nous révéler un ailleurs envoûtant. Sa rébellion picturale se prête bien aux grands volumes, ainsi qu'aux petits, aux regards timides tout comme aux regards explorateurs.

Fière d'évoquer ses maîtres, Béatrice nous recommande ses modèles : Pierre Alechinsky, surréaliste belge ami de Giacometti et de Victor Brauner, Kurt Schwitters, poète et peintre dadaïste allemand. Je me permettrais d'y rajouter Kandinski.

La vivacité de ses couleurs (**r**)apporte une belle énergie à l'espace qui les accueille. Ce sont des matières irréelles, optimistes. Pédantes ou récalcitrantes. Câlines ou incisives. Transparentes ou opaques. Tout dépend de l'œil de l'Autre et de sa capacité perceptive. Majeure et maximale, la composition des volumes influence la personne qui est en contact avec. Notre artiste accroche l'œil, provoque et impressionne.

Tâches, traces, lignes et signes font irruption. L'urgence du sublime. D'ici l'alerte dans le fil rouge de la composition, plutôt que l'aspect stable, statique et conceptuel des choses figées.

Comme chez Ad Reinhardt, peintre abstrait, pour notre artiste la couleur est un sujet ardent.

Et lorsque Béatrice s'adresse à la poésie, elle lui parle en tête à tête, en intégrant ses mots-clés, sa philosophie dans des masses de matière fluide, vivement colorées. Les *ars poetica* s'y plient et déplient.

Après avoir illustré *LEILA(...)* un livre appartenant au poète luxembourgeois Félix Molitor, recueil bibliophile publié chez Werlag im Wald, Allemagne, aujourd'hui ici, Béatrice Garcia nous révèle l'art poétique de Pierre

Vendel, poète social, politiquement et poétiquement engagé. Dans un langage pictural, peintre et poète se donnent la main pour mieux traduire les trames de la parole écrite.

Mettant en images *Funambule* (Éditions Le chasseur abstrait – 2009), Béatrice Garcia, rend accessible les tours de magie poétique de Pierre Vendel. Avec ce choix, son langage pictural gagne en cohérence et en harmonie compositionnelle.

### - Comment peint Béatrice Garcia ?

Techniques mixtes : encres colorées, collage de papiers différents, de l'acrylique, parfois des craies sèches ou grasses. Superposition.

### - Combien de temps lui faut-il pour finir une toile ?

Elle ne fait jamais une toile en une seule fois, il faut que l'encre sèche, ensuite elle regarde, elle travaille dessus. Disons qu'une toile peut prendre plusieurs jours.

### - Quel est le moment de la journée propice à son inspiration ?

Elle est matinale ( mais pas trop tôt ), il lui faut surtout de l'énergie et de l'inspiration. Elle ne travaille pas le soir. L'artiste aime la lumière du jour.

Études de couleur, leçons d'acrobatie, ses œuvres parlent plusieurs langues et habillent plusieurs cultures. Couleurs en exil, immigrées ou émigrées ou tout simplement chez elles. Jamais dans le même endroit, et n'ayant jamais le même argument. Jamais la même histoire de proportion. Une chromatique aimant les méandres : chemins et sentiers irréguliers, à la recherche de.

Refus de la forme sans émotion, refus du contenu sans risque. Refus des frontières battues. Puisque le contenu, la forme et le contour figuratifs limiteraient la palette du maître à un régime d'obéissance et de soumission classique...

Jongler avec la réalité, l'abstraire, la faire disparaître pour la recréer autrement, s'en éloigner pour mieux la façonner au rythme des pulsions qui l'habitent, c'est là l'Aventure de Béatrice GARCIA dans l'univers artistique contemporain.

Rebondissant sur un mot, un vers, elle s'envole à la perception d'une image, d'une forme, vibre au contact de la lumière particulière d'un paysage, s'émeut d'une sensation intense ou fugace... là où d'aucuns pourraient rester aveugles ou démunis.

Émotions, rêveries ponctuées d'images sont les catalyseurs d'une création originale et évocatrice qui s'exprime dans tous les formats, s'épanouit dans de petites toiles carrées et se sublime dans des œuvres de très grande envergure, où l'artiste éclabousse la vie de ses tribulations oniriques.

Tapis au cœur du foisonnement de couleurs généré par les peintures acryliques, les encres, les craies grasses et sèches, les bribes manuscrites côtoient les collages de matériaux très variés et sont comme un clin d'œil à la réalité mouvante qui fascine l'artiste. Ça et là jaillissent et se mêlent le trait, flou ou précis, d'une graphie, le détail criant d'un imprimé, le chatolement du papier de soie ou la fulgurance d'un reflet d'or ou d'argent... Les couleurs murmurent, se parlent, parfois s'interpellent, s'exclament, s'exacerbent aussi et s'enlacent à la matière.

Dans la quête perpétuelle de l'équilibre entre ombre et lumière, de l'harmonie entre couleur et matière, l'artiste déploie sur la toile la palette insatiable et tellurique de ses émotions. Elle devient chef d'orchestre d'une symphonie des sens qui émerveille le regard et l'âme dans des vibratos et des crescendos sans cesse renouvelés.

## **Béatrice Garcia** **Jongler avec la réalité** **l'abstraire...**

**Maxime et Annie Cincio**

# Pierre Vendel

Extrait de Funambule

Le chasseur abstrait éditeur

Illustré par Béatrice Garcia

## Complicité

Caché derrière ma jalousie  
J'écrivais sur mon nombril  
Des mots qui ne regardaient que moi.  
De la rue, j'écoutais les bruits  
De ma vie, j'offrais l'exil  
Je pensais pouvoir finir comme ça.

Caché derrière ma jalousie  
Le monde n'était pas bien grand  
Et mes mots battaient au vent du soir.  
De la rue, j'enviais les cris  
De ma vie, j'usais les ans  
Je pensais avoir le tort d'y croire.

## Refrain

*Et comme on noue ses doigts parfois  
Comme on nourrit un peu d'espoir  
Comme l'araignée du soir  
J'ai tissé ma toile vers toi.*

Et aujourd'hui encore  
Quand mes mots battent au vent  
Quand de la rue, j'envie les cris  
Quand j'ai le tort d'y croire trop fort  
Quand le monde n'est plus assez grand  
Cette toile me sert de jalousie.

# Ex nihilo nihil

Échanges

Robert Vitton et Georges Ayvayan

Je modèle ma pensée tantôt figurative, tantôt abstraite. Ma pensée toujours inachevée passe d'œuvre en œuvre. La pensée, l'errance... Et à la fin des fins ? Des traces, des fonds de tiroirs, des petits riens... Nous nous coltinons le poids des mots, le poids des morts de nos histoires, de l'Histoire. Nous allons vers le sombre, vers l'éparpillement.

D'aujourd'hui en cinq cents ! 500, 499, 498, 497, 496, 495... Le compte à rebours. 354, 353, 353... Cinq cents jours... 221, 220, 219, 218, 217... 178, 177, 175, 175, 174, 173... Une sculpture par jour... Pendant cinq cents jours. 89, 88, 87... 45, 44, 43... 26, 25... Cinq cents jours avant la date fatidique. 13, 12, 11... 6, 4, 3, 2, 1, l'An 2000 !

À chaque jour suffit sa peine. Demain aura son lot d'inquiétudes, de déboires, de découragements... Une sculpture par jour, une épreuve pour anéantir le quotidien. S'y tenir contre vents et marées. Tu es un titan.

La Tour aux Figures. La Tour de Dubuffet ! Le théoricien de l'Art brut... L'Art brut... Toujours à redéfinir. Le volume de 24 mètres est creux. Un escalier, le Gastrolve...

Arousiag est le prénom arménien de ma mère. Haillazate, celui de mon père. Arménien libre ! C'est sa signification. Ton enfance... La boutique de mon tailleur de paternel. La basse ville... Georges, tu penses aux commissions ? Regarde l'heure ! Ce n'est pas le moment de... Un frère et une soeur. Tu dessines ?... Un maçon avait laissé sécher du plâtre dans sa *gamatte*... Gamatte, un mot de chez nous. Un petit bloc. J'y ai taillé une tête : *Ex nihilo nihil*. Gamatte. Gamatte. C'est, comment dire... L'auge pour faire le mortier. Nous sommes du Midi, de la même ville, de la même génération... Notre rencontre s'est faite à Paris. *Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti*. C'est tout Epicure. *Aucune chose ne peut venir de rien, ni re-*

*tourner à rien*. C'est encourageant. Ex nihilo nihil ! Rien ne vient de rien !

L'adolescence... Le dessin, l'aquarelle, la gouache, la lecture, le cinéma... Paris... Quelle année ? 1969. Le 1<sup>er</sup> janvier ! La sculpture indienne, grecque, égyptienne... Giacometti ! Je serai sculpteur ! Un cri du cœur. Divers apprentissages. Des plâtres, des terres crues... L'Italie. L'atelier, cité Popincourt. Une grande ferveur. La folie, je crois. Je serai sculpteur !

De la lavande, des chardons... L'odeur des bleus... Le jardin provençal. Une île entre Issy-les-Moulineaux et Boulogne-Billancourt. Sur la Seine... *Le monument arménien de Chaville*... Ton monument, inauguré en 2002, arraché à son socle par des récupérateurs de métaux en 2006... Des mois de travail... Je l'ai refait, non sans mal, en 2007. Trois cents kilos de bronze arrachés à la pierre. Trois cents kilos d'airain arrachés au granit. Par-là, la pointe de l'île.

Tes voyages en Arménie d'entre 1993 et 96... Des lieux qui te tiennent à cœur. L'Inde, Israël-Palestine... La Turquie. La Turquie, certainement mon prochain périple, l'Arménie en Turquie !... L'Inde, j'y songeais déjà dans ma jeunesse. J'avais prévu d'y pétrir chaque jour une figurine, de la photographier et de la détruire. L'informatique a mis à mal ma besogne. Depuis je vis comme au bord d'un précipice, incapable de reprendre ma démarche, ma prière de mécréant. J'envisage de réaliser *un quelque chose* qui comblerait ce vide.

De 1998 à 2008, la systématique mise en bière de tes œuvres quotidiennes... Dix ans ? Dix ans ! Des caisses, des caisses, des cartons... Des cartons, caisses... J'en ai une à mes mensurations. Un projet... Ma mise en terre au milieu de mes sculptures. Un champ... Ni croix, ni épitaphe. Plus rien !

*Hélas ! contez vos jours : les jours qui sont passez Sont desja morts pour vous, ceux qui viennent encore Mourront tous sur le point de leur naissante Aurore, Et moitié de la vie est moitié du decez.* Stances et sonnets de la mort par le sieur Jean de Sponde. *Ces desirs orgueilleux pesle mesle entassez, Ce coeur outreuidé que vostre bras implore, Cest indomptable bras que vostre coeur adore, La Mort les met en geine, et leur fait le procez.* Jean de Sponde (1557-1595)... Je te rends ton bien. Tu as sorti ce livre d'un tiroir... Je l'ai reçu comme une relique. *Mille flots, mille escueils, font teste à vostre route, Vous rompez à travers, mais à la fin, sans doute, Vous serez le butin des escueils, et des flots.* L'éditeur... José Corti... Un grand éditeur. Sa devise: Rien de commun ! Il l'a prouvé sous l'Occupation. Il est mort ? En 84. En 1984. Un vrai éditeur. Un éditeur vrai. Aragon, Eluard, Breton, Bachelard, Gracq... Il descend dans les oubliettes. Rien de commun ! Ann Radcliffe, Sponde... *Une heure vous attend, un moment vous espie, Bourreaux desnaturez de vostre propre vie, Qui vit avec la peine, et meurt sans le repos.* Il a traduit Homère en latin. Malmené, on le redécouvre trois siècles plus tard. Comme, quoi !

L'île Seguin. Renault... La classe ouvrière. Toulon... Le port... La rue du Canon... Rue du Chevalier Paul... La boutique de ton père. Le Chevalier Paul, un navigateur... Un enfant de lavandière et de marquis. Je ne suis pas loin de mon gourbi. Et toi du tien. Je passe un de ces quatre mardis... Les pâtes en sauce à l'atelier au pied d'une colonne de caisses à claires-voies. Une bonne bouteille.

«Je suis né... Je suis né avec la crépine. Coiffé, quoi ! Coiffé ! Une vie heureuse, c'est ce qu'on dit. Bonne chance ! L'après-guerre... C'est toujours l'avant-guerre, la guerre, l'après-guerre. L'après, l'avant... Les guerres font couler le sang, les après-guerres, l'huile de reins<sup>1</sup>, avant de faire couler de l'encre.

Le portrait tout craché du grand-père. De quel côté ? Des deux. D'eux, un chapeau mou, un paille, une casquette, un canif, une musette, des bésicles, une bouffarde, un briquet-tempête, un rasoir, une canne... On a leur figure en noir et blanc. Les grands-mères, elles, ont vécu. La polenta, les raviolis, la pissaladière, les pâtes... Mangia ! Mangia !

La petite école, l'école, la grande école. J'apprends à lire, à écrire... L'alphabet ! J'ai fait mes barres. Epèle ! Les lettres dans la soupe, dans le quotidien communiste, dans l'almanach Vermot, dans la Vie du Rail... Combien de doigts ? Mes bûchettes, des allumettes, des bâtons de sucettes... Pour m'endormir, je comptais les wagons. Tam-tam, tam-tam, tam-tam... Je lis, j'écris, je compte. Tam-tam, tam-tam, tam-tam... Des contes... La veillée aux bougies jusqu'au mitan de la nuit, le sapin givré, la nappe brodée, la bûche taillée à la hache, les friandises... La corne d'abondance ! Des blagues, des pétards dans les papillotes... Les crottes, les dattes, les quatre mendiants, les Jésus en sucre... Le hotteur à barbe blanche emmitoufflé. La mousse, le coton, les santons... Les guirlandes, les souliers cirés, les cadeaux... Un train ! Des paysages, un grand huit, une gare, un poste d'aiguillage, un sifflet... Des billes d'agate, une boîte de jeux, un tricot de peau... M'man ! Un foulard, un tablier, une broche, un sac à main... Pa ! Des chaussettes, un pyjama, un briquet, une lampe de poche... Pour les vieux, l'eau de Cologne et les pantouffles. Fallait pas. Non, fallait pas. À notre âge, les fripouilles, on a plus besoin de rien. Ma grammaire... Les pleins et les déliés... Ma sergent-major ! Des violettes ! L'hiver près de la cuisinière à charbon, dans le clair-obscur, ma mère et moi attendions les pétarades d'un vélomoteur. Tout s'illuminait, on passait à table avec la famille Duraton. Faire petit, vivre chichement, c'était éviter le moindre gaspillage, mais non se priver. Le pain dur finissait en bouts dans la poêle, en fine chapelure, en pâtée dans la gamelle des gélines<sup>2</sup> et des connils<sup>3</sup>, en miettes dans les froissis des oiseaux... Les journaux torchaient le gras des fritures, gémissaient sur les vitres explorées, s'effeuillaient dans la latrine, se tortillaient pour cueillir une flamme, se pliaient en quatre

## Prière d'insérer

**Robert Vitton**

sur la poitrine des motards et des cyclistes dans la froidure... Et les coquilles d'huitre dans la bouilloire pour attraper le calcaire... Et les coquilles d'huitre pilées dans le poulailler pour fortifier les œufs. Avale pas la figurine. P'tan, j'ai encore la fève !

*Comme la fève m'a fait roi  
Dans mes riches châteaux de cartes  
Je reçois Debussy Descartes  
Richepin Vinci Delacroix  
Et tous les porteurs de pancartes*

La limonade, le mousseux, les sirops, les marrons, les crêpes...

*N't'en vas pas Mardi gras  
J'en f'rai sauter des crêpes  
N't'en vas pas Mardi gras  
Des crêp's dis t'en auras*

J'ai fait mes devoirs, j'ai appris mes leçons.

*La raison du plus fort est toujours la meilleure :  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.*

Ar-ti-cu-le ! Tes tables ? De 6, de 4, de 2... À l'endroit et à l'envers. Le fleuve le plus court ? Le pays le moins peuplé ? Les départements et les continents. Les monts et les vals. Être et avoir. Les participes ! Les batailles... Le soir, c'est le potage. Passé ou avec les morceaux ? Godefroy de Bouillon... Je paie les pois cassés. Ça dérange l'intestin ? La brique dans les draps. Cendrillon, Blanche Neige, Barbe Bleue... N'éteins pas, m'man. Ça a sonné ! Ça a sonné, t'entends ! Déjà ? Le bol, les tartines, le beurre, la confiture... Dépêche... Frotte bien ton museau. Sous les bras, les pieds, le pistolet... Un coup de peigne ! Ton cartable ! Ton quatre-heures ! Mon quatre-heures. Une laborieuse procession de fourmis traversait la classe pour gagner le garde-manger de mon pupitre. Les vestiges des goûters. Je me souviens avoir soufflé

dans l'encrier. Des violettes ! L'odeur de ces violettes m'a grisé, me grise encore. Demain, c'est jeudi ? Toute la journée. Et vendredi ? Aussi ! Maintenant, tes pantalons courts, c'est pour tes cousins. T'es plus un gosse, à présent. Tu prendras le trolleybus. *Il est trop laid, le trolleybus... Trop laid, trop laid...* Que de trottes, une enclume sur l'esquigne<sup>4</sup>, pour empocher le prix des voyages. J'ai les sous pour le cinéma !

Je jouais à m'ennuyer, à être triste, à être seul, à mourir sur le chemin des écoliers ; je m'ennuie, je suis triste, je suis seul, je meurs sur les chemins qui mènent d'une rime à l'autre, l'indignation et la révolte en plus. Je me souviens de Moumousse et de Tonnerre, la mère et le fils. Des ratiers. Je me souviens du passage du 110 au 220 volts. Je me souviens... Je me souviens de la matelas-sière, du ramoneur, de l'étameur, de l'aiguiseur, des tondeurs de chiens, du rempailleur, du rebouteux... Le cor du marchand de glaces... Une boule jaune, une rouge, une marron, une verte... Trois couleurs ? La trompe du marchand de pogne... La brioche à la fleur d'oranger. Les clochettes du marchand de brousse. Le caillé de chèvre, de brebis. Je me souviens... Vitrier ! Vitrier ! Les lance-pierres, les sarbacanes, les arcs... Les romanichelles... Je me souviens... Je me souviens...

Tu penses à un métier ? Le bois, le fer, le cuivre, les fils... Le port, les chemins de fer, l'administration ? Au juste, l'ajustage c'est quoi ? L'ajustage... Fais ton stage ! Des tonnes de limaille. La lime mordait, je chantais...

*Au village, sans prétention,  
J'ai mauvaise réputation.  
Qu'je m'démène ou qu'je reste coi  
Je pass' pour un je-ne-sais-quoi !  
Je ne fait pourtant de tort à personne  
En suivant mon ch'min de petit bonhomme.  
Mais les brav's gens n'aiment pas que  
L'on suive une autre route qu'eux,  
Non les brav's gens n'aiment pas que  
L'on suive une autre route qu'eux,  
Tout le monde médit de moi,  
Sauf les muets, ça va de soi...*

Papoum, papoum, papoum... Les machines-outils se déglinguaient, je chantais !

*La digue du cul en revenant de Nantes...  
La digue du cul en revenant de Nantes...*

*De Nantes à Montaigu,  
La digue, la digue...  
De Nantes à Montaigu,  
La digue du cul...*

On m'incendiait, je chantais...

*Au temps des roses rouges,  
Sur mon ami Pleyel,  
Je mettrai au pluriel  
La plainte du crime.  
Au temps des roses rouges  
Car ils paieront la dîme  
Les seigneurs sans appel  
Notés sur mon Lebel...*

Je chantais ! Je chantais ! Je chantais ! Les ateliers... La sanguine et le suif. Des cahiers, des carnets noircis, bleuis. Des chiffres... Des mots ! Des mots ! Des mots ! Des vers... Je me forme sur le tas. J'ai toujours dans mes rayons les deux volumes en lambeaux de ce fils de charron et de cabaretière, de ce semeur à tout vent condamné par le Saint-Office. Pierrot ! Pierre Larousse. Vingt piges ! Tu piges ? C'est le moment ou jamais... Nizan, Sartre, Lautréamont... *Savoir ce qu'on sera, c'est vivre comme les morts. La vie, c'est une panique dans un théâtre en feu. Arithmétique ! Algèbre ! Géométrie ! Trinité grandiose ! Triangle lumineux ! Celui qui ne vous a pas connues est un insensé !* Je gribouillais, j'écrivais ! Mes juvenilia ! L'apprentissage. Plus de quarante ans d'apprentissage dans les chantiers des poètes. Mes habits sont noirs. Mes deux frangines portent chacune un joli nom, Poésie et Anarchie. Je provoque, je me provoque. *L'anarchie sur la raie publique !*

*Quand tes Mariann's et tes Mad'lons  
Nous serv'nt des fonds d'bouteille à boire  
Qu'êtes Marseillais's nous suc'nt la poire  
Qu'ell's piss'nt des os dans tes violons  
J'déglingu' tes claqu's j'astiqu' tes cliques  
Ré-publique*

*Tes troup's fum'nt plus du caporal  
Peut-être des mau's à la prochaine  
Qu'êtes troncs qu'êtes glands qu'êtes feuil's de chêne  
Gard'nt leur morale et leur moral  
Tes gross's légum's fil'nt la colique  
Ré-publique*

*Quand t'as d'la gueul' du chic du chien  
Du gros bleu du p'it blanc du rouge  
Sous la cocard' la pensée bouge  
Et cause à ton bonnet phrygien  
Et chaqu'fois les aminch's rappliquent  
Ré-publique*

*En revenant à leurs matons  
Les cop's d'la neuill' dépav'nt l'Averne  
Ils t'en dis'nt long pour ta gouverne  
Et vid'nt des brocs avec Platon  
Leurs barricad's s'donn'nt la réplique  
Ré-publique*

*T'as du jaja et d'la java  
Tes accordéons font du gringue  
Aux gringalets dans tes bastringues  
Mais quand tu t'crois faite en diva  
Tu n'engendr's pas l'mélancolique  
Ré-publique*

*T'as des cachots t'as des prisons  
T'as des sentenc's t'as des tortures  
Tu t'habill's pas d'littérature  
Pour fair' l'ménag' dans ta raison  
T'es même un tantet bordélique  
Ré-publique*

*Quand tu joues cell's qui n'y touch'nt pas  
Qu't'as tes flueurs qu't'as tes histoires  
Tu nous relègu's au purgatoire  
Et cent drapeaux couvr'nt tes appas  
Certains en f'raient bien des reliques  
Ré-publique*

*Des cadavr's exquis sur les bras  
Des fauss's couch's des mauvais's grossesses  
Tu t'pomponn's aux frais d'la princesse  
La rue t'entonn'ses ça ira  
Pour qu'un'fois pour tout's tu t'expliques  
Ré-publique*

Je tape sur les systèmes. L'Anarchie a horreur du désordre. Le désordre établi, rétabli. La Banque, l'Armée, la Police... *Le pouvoir ne doit pas être conquis, il doit être détruit.* Bakou, Bakou, Bakounine. Bakou, Bakou, Bakou... *L'anarchisme est d'abord une éthique.* C'est Cartier-Bresson qui l'affirme. *Ce n'est pas une miette de pain, c'est la moisson du monde entier qu'il faut à la*

*race humaine, sans exploiteur et sans exploité.* Ô Louise ! Ô mes murs ! Mes murs ! Mil neuf cent soixante-huit, le temps des cerises sur mes barricades ! Les chansons de Brassens et de Ferré. Et puis Malherbe vint avec sa muse réglée comme du papier à musique. La Poésie à ses menstrues ! Puis vinrent Rutebeuf, Apollinaire, Ronsard, Corbière, Verlaine, Aragon, Prévert, Villon, Mallarmé... Et tant d'autres. Tant d'autres ! Ma muse muse, ma muse m'use, ma muse m'amuse... Ma muse démuselée ! J'avais poussé entre les chansons de Brassens, de Ferré, de Ferrat, de Béart, de Barbara, de Brel, de Leclerc... Bertin ! Les Fréhel, les Damia, les Claveau et les tutti quanti !

*Étoile des neiges  
Mon cœur amoureux  
S'est pris au piège  
De tes grands yeux...*

Les cadences, les effrètements, les mesures des trouveurs les moins fréquentables me vouèrent définitivement à la versification. Écrire ! J'avais lu, quelque part, cette formule de Jean Genet : *Écrire c'est lever toutes les censures.* Cela m'allait. J'ai gardé la manie de prendre, de brouiller l'empreinte des clefs de la ceinture des villes, des clefs des remparts hérissés et des lisses palissades de chasteté du royaume de féminie, des clefs des chants en chantier, des clefs mystérieuses de Guillot le songeur, des clefs des guichetiers du Louvre et du temple de Vénus, des clefs de voûte des caveaux, des Notre-Dame, des symphonies, des ciels de Paris... J'écris pour être lu et relu, mais aussi pour être illisible, me plaisais-je à dire... Tu m'as lu ? M'as-tu lu ? Lanturlu, hurluberlu ! D'abord, t'écris quoi ? J'écris, c'est tout. Ça te passera.

Je me suis tripoté jusqu'à ce que mort s'en suive, cureton de mes deux ! Quatre pater, saligaud ! J'ai tété la fille de la crémère. Deux avé ! Putain, merde, con... Pas de jaloux... Trois Pater noster et trois Ave Maria. Et pour le beurre au troufignard ? Et pour le doigt sur les babines ? Et pour le sel sur la queue ? Et pour la langue au chat ? Et pour... T'es baptisé ? Il faut croire. La communion ? Briffe, c'est mon corps ! Sirote, c'est mon sang ! Anthrophage et vampire, le gars ! L'épi et la grappe. L'extrême-onction ? À moins d'être complètement gâteux... Sans foi ni loi ? Ni dieu ni maître ! Un dieu pour quoi faire ? Tu me vois avec un poseur de bornes ? S'il en existe un de tout puissant, le pauvre hère, crois-tu... Prodigerait-il un vertigineux talent à ses âpres détracteurs ?

Un maître ? Tous ceux qui m'ont initié me demandent d'écrire contre eux. Je fleuris des concessions à perpétuité. La vraie reconnaissance.

*Avec vos dieux avec vos maîtres  
Vous en faites des kilomètres  
Allez Allez vous faire mettre...*

Oui, ça me prend souvent ! De plus en plus souvent ! Vous m'entendez, çà et là, répondre avec agacement, avec enjouement à des questions. Vous me voyez, çà et là, feindre d'être sourd à ces interventions. Ce sont des voix qui m'interrompent, qui m'interpellent, qui me tiennent sur le gril, qui m'encouragent... Comment vous dire ? Ces voix me viennent de mon enfance, de ma jeunesse, de mille saisons, du fond des abîmes, des abysses... Mangia ! Mangia ! J'ai réparé le vélo. J'ai une balle ! Tu m'aimes ? Choisis ! Raconte ! Des voix usées, des voix traînantes, des voix entraînant, des voix rauques, des voix baroques, des voix dans le rogomme, des voix style rocaïlle... Des voix ! Des voix ! Tu vois ? Ma voix même m'interroge, me tance, me gratifie... Énigme boule de cristal ! Souvent des voix m'assaillent. Un brouhaha ! On m'enfoncé une poire en caoutchouc dans la gorge. Je me réveille en sursaut. Dans l'aile de mon ange gardienne, je pique une plume pour dire les merveilles des crépuscules, pour chanter les délices et les supplices des jardins, pour fagoter des anecdotes qui remontent au déluge, à l'aube des temps, à hier après le midi, à la dernière sieste, à la dernière diète... Un jour, je soupire des récits d'une seule venue, un autre, je patauge aux quatre coins et au milieu d'un poème, un autre encore, je m'emmure. Je touche, je retouche. Je vais, je viens. Je ne suis pas toujours à ma disposition avec mes rêves gigognes. Des gens sont amassés le long de la voie ferrée. On a tiré l'alarme. Le convoi de soldats s'est immobilisé. *La paix en Algérie ! La paix en Algérie !* Ces images muettes m'apparaissent comme des photographies jaunies, comme des croquis à la sépia.

T'as une sacrée tignasse, mon garçon. C'est ma traîne de corbeaux, d'arondes, de pies, de piafs... C'est ma cri-nière de jais ! C'est ma voile de deuil. C'est ma loque loquace dans le vent frisquet, mon flot à tous crins... Toc, toc, toc ! Qui est là ? La Poésie. Qui ça ? La Poésie ! La Poésie ? La Poésie ! Entre ! Elle s'est assise au bord de mon plume, au bord de ma plume, au bord de mon page, au bord de ma page. Plus de quarante berges que ça dure, cette tragi-comédie. Je n'ai pas fait de bail. Tu t'es frin-

guée aux présentoirs des kiosques en feuilles de chou ? Les invendus, c'est ça ? Des tonnes sur les trottoirs en paquets et en vrac. La Mistoufle lèche les vitrines des grands magazines. Toute cette guimauve, toutes ces senteurs, tous ces relents, tous ces bijoux de pacotille ! Toc, toc, toc ! Qui est là ? L'Anarchie. Qui ça ? L'Anarchie ! L'Anarchie ? L'Anarchie ! Entre ! Dépave-toi. Vous vous êtes donné le mot ? Si le cœur vous en dit, nous irons au mont Parnasse. Une futaine entre une chiffé imprimée et une simarre. Entre elles, je suis comme un pot à deux anses. Un pot de fer ! Un rouge ou un noir ? Un ballon ou une tasse ? L'Arioste ou Le Tasse ? Tu penses à la mort de Louise Michel ? J'y pense. Je pense à Pottier et à Degeyter. La lutte finale... T'es rien, terrien ! *Nous ne sommes rien, soyons tout !* Tu penses aux guetteurs de Montfaucon ? Aux cages, aux camps, aux arènes... J'y pense. Je pense à la mort du petit cheval de Paul Fort. Je pense à l'œil vide de Rutebeuf. Aux faix, aux fourches, aux faux, aux civières... Ô ma Poésie ! Ô mon Anarchie ! Je leur paie des toiles dans les champs élysées. Nous avons toujours quelque chose à démêler au snack barbare, nous trois. Leurs griffes donnent de la façon à tout ce qu'elles effleurent, leurs mirettes à tout ce qu'elles reluquent. Paris ! Je suis le marin de Paris. La mer, la Seine...

*La mer...*

*La mer est la mère  
De tous les marins  
La mer est amère  
Je compte ses grains  
De sel ses chagrins  
La mer est la mère  
De tous les marins  
Ses longs chants sommaires  
Ses cris ses crincrins  
Sondent coeurs et reins  
La mer est la mère  
De tous les marins  
Je sais sa grammaire  
Ses alexandrins  
Ses âpres refrains  
La mer est la mère  
De tous les marins  
Dans les pas d'Homère  
Sur le sable empreints  
La mort je ne crains  
La mer est la mère  
De tous les marins*

*Repus de chimères  
Mille pèlerins  
M'ouvrent ses écrins  
La mer est la mère  
De tous les marins  
Amants éphémères  
Sur la dune étreints  
Quand tonne l'airain  
La mer est la mère  
De tous les marins*

*La mer...*

J'enfile ma vareuse. Mataf, au creux de la vague, au creux de la vogue, j'ai mon foc et mon fanal.

*La Seine...*

*On ne partage pas la Seine  
Ôtez-vous gens de ma Douleur  
Adieu adieu le quai aux Fleurs  
Je passe passe avec ma Seine*

*Je ne partage pas ma Peine  
Suis-je ou ne suis-je de saison  
Je ne partage pas ma Haine  
Passez passez dans ma Chanson*

*Je ne partage pas ma Veine  
Suis-je ou ne suis-je de saison  
Je ne partage pas ma Seine  
Otez-vous gens de ma Chanson*

*Otez-vous gens de ma Chanson*

*La Seine...*

Du Midi à quatorze heures à Paname l'insomniaque, de la rade de Toulon aux rades de Pantruche, des fontaines du Panier et de la Pigne aux fontaines du Pot-de-Fer et des Innocents, des cyprès, des oliviers à la guinguette montmartroise de Van Gogh, des pinceaux de Ravaisou, de Cordouan, de Baboulène à ceux de Seurat, de Signac, de Caillebotte, du Pastis au Campari, de ma barque à mon beau navire, de la *Sardine* au *Fluctuat nec mergitur*, d'un trois pièces à treize mètres carrés... Des kilomètres et des tonnes... Des fifres, des tambourins, des violes du mistral aux harmonipans pantagruéliques de la Cité ! Des revues, des anthologies, des livres, des rencontres...

Tu es là ? Non !

*Elle est venue ton écuyère  
Chiper ton mal et tes trente ans  
Tu l'attendais triste Tristan  
Avec des brassées de bruyère  
Elle est venue ton écuyère  
La froide Faucheuse d'Armor  
Te faire l'Amour et la Mort...*

Te faire l'Amour et la Mort ! Morlaix, 1845. Saint-Brieuc, Nantes, Roscoff... Poète aux semelles terraquées, autochtone et étranger en tous lieux. Tristan Corbière tire des mots, des formes de l'onde, de la poussière, de la cendre... Il fréquente indifféremment tous les langages, exploite l'enfantin, le populaire, le cru, l'argotique... Ses audaces offrent à sa poésie et à la Poésie une respiration et une démarche nouvelles. *Elle est grosse jusqu'au menton/Ta Muse du pays breton. Ta Muse du pays breton.* Morlaix, 1875. En 1976, j'ai écrit *Tristan* pour marquer d'un galet blanc le cent unième anniversaire de la mort de ce mathurin d'eau douce, des quais, des rues, des tavernes... Naples, Capri... Évêque tenant en laisse un porc au carnaval de Rome, femme, quémard, forçat... Ce flâneur squelettique et disloqué, terriblement surnommé An Ankou, s'amuse de son ennui... An Ankou ? Spectre de la Mort, dans le parler de sa région. Marcelle et la Mer. Marcelle et l'Amour, Marcelle et la Mort. Marcelle, une actrice, son actrice, sa muse italienne... Le Gad, un ami aubergiste. Paris, 1874. L'hôpital Dubois. *Mère, je suis à Dubois... du bois dont on fait les cercueils.* Morlaix, 1875. *Sainte-Anne, ayez pitié de nous !* Morlaix, 1845. Morlaix, 1875. La presse est muette. De l'œuvre pas un mot ! *Fais de toi ton œuvre posthume.* Verlaine brise le silence. *Les Amours jaunes !* L'unique recueil de Corbière ne me quitte jamais.

*Ton bout de cierge est sous la lame  
Buona notte dors Tristan  
Avec ta terre entre les dents  
Va dors avec ta vague à l'âme.*

Es-tu là ? Non, mais entre ! Je dérange ? Monte dans les gradins. Rideau ! Rideau ! Ah ! les acteurs ! Je suis un useur de socques et de cothurnes qui ne sait plus une broquille de son canevas. Je suis un cabot qui ronge les répliques, un harangueur qui se gargarise dans les tirades, un grime grimacier qui suce des galets de jade, un histrion qui s'engage de farce, un pitre qui refile sa voix

et sa langue au chapitre des chapeaux, une doublure qui ne manque pas d'étoffe, un videur de pots à déboire<sup>5</sup> au bout de son rôlet... Je porte un visage d'écorces, de cuir, de métal, de papier bouilli... Que de binettes à la graisse, au jaune d'œuf, à la gouache, à l'aquarelle, à la farine, au plâtre, à la suie... Je suis un théâtre ambulante, un théâtre de marionnettes, un théâtre d'opérations... Pour la troupe, je ne suis qu'un gros morceau de bois rompu, qu'un antique manche sans scrupule ni pitié qui perd son temps et sa peine : un brigadier ! Brigadier ! Les trois coups ! Les trois coups ! Frappez les trois fameux coups, que le rideau se lève une fois pour toutes sur les spectateurs impatients de vivre et de revivre leurs vies, leurs histoires ! J'y vais, j'y vas, le public s'impatiente. Pas une âme qui vive ou qui meure.

*Je chausse tour à tour le socque et le cothurne  
Jouez masques de chair visages de carton  
Le brigadier frappe un deux trois coups de bâton  
La mer sous mes tréteaux pianote des nocturnes.*

Je ris d'un quinquet, je pleure de l'autre. Sur les planches, je ne joue plus. Souffleur ! Souffleur ! Souffleur, qui suis-je ?

*Mes vieux habits montrent la corde  
Mes féroces ribouis les dents  
Nous sommes tous miséricorde  
De la côte du père Adam...*

De mon temps, on ne supporte plus la Misère, du moins le spectacle dérangeant qu'elle impose. On préfère la pétrifier dans les neiges d'antan, l'agenouiller derrière des panneaux qui affichent le bien-être, qui vantent les mérites de l'opulence, qui crient toutes les formules du bonheur aux gobeurs consommés. T'as faim ? J'épluche ma main ! Ni fric ni frac, on vous bat ventre et dos. On préfère l'entourer de murailles. Qui ça, la Misère ? La séquestrer, la banlieusariser, la mettre hors de la vue d'une autre Miss, une Miss ampoulée, proprette, logée au large, vêtue des derniers cris... Une autre Misère ? Une Misère encore plus misérable, la Misère des nantis, des bien-pensants... Une Misère noire et une Misère dorée ? Et puis, chacun a la sienne. La mienne, ma Miss, ma Miss Mistouflette, me prend le bras au bord des gueusailles égueulées, sous les gigantesques orgues de Barberi, sous les imposants moulins à coudre le vieux avec le neuf, dans les bric-à-brac, entre les secs et safres rebecs des médiévistes, à l'orée des scieurs de longues romances à

trois sols l'heure, au cœur des hymnes et des fous-rires homériques des marées métropolitaines... On se prend par le cou, par la taille... Des Marseillaises sanguinaires et sanguinolentes, des fanfares fanfolées, des réclames crâneuses, des trompettes renommées, des angélus, des prières apprises, les vivats, les hou-hou, les hurrahs des stades, le charivari des magnats, des manitous, des margouilins qui rêvent de taire les voix publiques, les voix urbaines, le carreau, la dalle, les parvis... Nous nous attardons à la terrasse des cafés... Mariannes potelées et empotées... Madelons délurées, effrontées... Faites taire... Faites taire ce Richepin, Jean de son prénom, ce poète anachronique ! Jetez-le aux oubliettes !

*Plus rien ni chants dans les mémoires  
Ni lavande dans les armoires  
Pauvre Richepin  
Mortes les Muses et les Moires  
À quai la Nave LES COPAINS*

Jean ! Jean ! Jean, attends-moi ! Allons boire un coup, j'ai du sable à l'amygdale ! Jean ! Des revues, des anthologies, des livres, des rencontres...

Mon pays... La Provence. La Gueuse parfumée ! J'y suis attaché. Un pieu... Un piquet ou un hamac ? Le pieu a été planté un douze mars. Le mois des foutraques, des fadolis, des dérangés de la cafetière ? Des dingues ? Né, le divin enfant... *Qu'il a le cul sale...* Je suis à l'attache... À la tâche ? Pistache ! En pointe au bout de ma longe, je trace un cercle parfait. C'est l'O du Giotto ! Le fil à la patte, je tisse ma toile d'aragne. Je tire sur la corde ombilicale, sur le cordon bleu frotté d'ail. Je romps les amarres. Je pousse les horizons... Le pieu est fiché dans ma caboche. Et ce vent incendiaire, dis ? C'est un coup de Mistral ! Destrùssi ! Destrùssi<sup>6</sup> ! Les boules des platanes...

*D'Oppède-le-Vieux à Gardane  
Tantôt moqués tantôt moqueurs  
Les pétanqueurs les pétanqueurs  
Comme des chiffonniers se tannent*

*Les pétanqueurs les pétanqueurs  
Ne sont pas des enfants de chœur*

*Que de pulpeuses charlatanes  
Virevoltent sous les platanes  
Les pétanqueurs les pétanqueurs*

*Flanqués de leurs crânes claqueurs  
Du coup perdent la tramontane*

*Les pétanqueurs les pétanqueurs  
Sont tous de la même tartane*

*Sous les platanes tout n'est qu'heur  
Et malheur dit le chroniqueur*

*De Cucuron à Barbentane  
Tantôt vaincus tantôt vainqueurs  
Les pétanqueurs les pétanqueurs  
Jurent d'endosser la soutane*

*Les pétanqueurs les pétanqueurs  
Ne sont pas des enfants de choeur*

*Que des guitareries gitanes  
Se répondent sous les platanes  
Les pétanqueurs les pétanqueurs  
Coquin de sort se font croqueurs  
D'étamine et de tarlatane*

*Les pétanqueurs les pétanqueurs  
Sont tous de la même tartane*

*Sous les platanes tout n'est qu'heur  
Et malheur dit le chroniqueur*

*Casquette paille ou bonnet d'âne  
Mauvaise tête mais bon coeur  
Les pétanqueurs les pétanqueurs  
Comme des forcenés se damnent*

*Les pétanqueurs les pétanqueurs  
Ne sont pas des enfants de choeur*

T'envoies le bouchon un peu loin, Dottore<sup>7</sup> ! Il court dans la rigole. Pointe... Je suis ma boule... À toi Pantalone ! Frappe, Matamore ! La commedia dell'arte ! Nous, nous étions les zani<sup>8</sup>, la claque espiègle, volubile, insupportable.... Pulcinella, Arlecchino, Pedrolino... Les morpions.

*J'en rêvais nuit et jour Je n'y  
Croyais plus Ma douce me tance  
Mais cela n'a pas d'importance  
J'embrasse le cul de Fanny*

*Ô bonne Mère tant que  
Sans gémir joueront mes ressorts  
J'aurai -le joli sort-  
La bagatelle et la pétanque*

Les noyaux... Les olives et les jujubes. La figue ! La fica ! La fica ! Et ce Pagnol Marcel ! *La pièce était si mauvaise que les acteurs eux-mêmes partaient avant la fin.* Et ce Giono Jean ! *La Provence dissimule ses mystères derrière leur évidence.* Et ce Nouveau Germain !

*Ni tout noirs, ni tout verts, couleur  
D'espérances jamais en fleur,  
Les ifs balancent des colombes,  
Et cela réjouit les tombes...*

Et ce Puget... *Le roi peut facilement trouver des généraux parmi le grand nombre d'excellents officiers qu'il a dans ses troupes ; mais il sait bien qu'il n'y a pas en France plusieurs Puget. Ne vous étonnez donc pas, monsieur, de me voir exiger un traitement égal à celui d'un général d'armée.*

*Je dormais sur un sac auprès de mon étoile  
À la proue de ma ville où s'usent les amants  
Que le mistral m'emporte au diable si je mens  
Vos Atlantes portaient le poids de mes tourments  
Votre prénom vous va comme un sarrau de toile  
Monsieur Puget  
Monsieur Pierre Puget*

Je suis d'ici. Je suis fait des mots d'ici. Des patois ronchons, des latins grassouillets, des argots insolents, des bribes des Italies, des mixtures à la provençale, des manquements de la parole et du geste... Je suis fait des mots, des mets, des morts, des miracles de ma terre natale. Je suis fait de ses brusqueries, de ses longueries, de ses insouciances... Je n'y mets plus les arpions. Trop de cadavres. Plus une chaise où m'asseoir, plus un pliant pour prendre le frais. Plus un talus, plus un fossé, plus un parapet... Toujours le trimard, l'âpre et le doux trimard. Histoire de penser les phrasés, les discordances de mes temps et de mes lieux, je passe et repasse mes litanies, mes laisses, mes thrènes... Des revues, des anthologies, des livres, des rencontres...

Les rues... Ma rue... Au bout de ma rue, des orgues, des tambours, des trompes, des violons, des guitares... Tout ça sort dans la sorgue, dans ma sorgue. Des voix flûtées

trouvent le temps longuet. Un accordéon patraque essouffle de la rengaine, de la valse-musette, de la grosse java... J'entre dans des farandoles de bedoles<sup>9</sup> bedonnantes, de cagoles en ravanilles<sup>10</sup> en talons aiguilles, de fifres et de sous-fifres, de caramentrans<sup>11</sup>, de sept félibres... Frédéric et sa bande. Patronne ! Ô Estelle, je tangué et tu te dégaines à Châteauneuf-de-Gadagne, à Clichy-la-Garenne, à Montfermeil, à deux pas de mon garni parnassien... Des histoires sur de fringants chevaux, sur trois roues, à pattes, à pétoire déboulent de mes buttes, je trempe mon calame dans le caniveau. Au bout de ma rue, l'aventure ! Sac au dos, j'y cours le monde entier tandis que ma fidèle voiture rêve de refaire le tour du quartier. Au bout de ma rue, la Dèche rabâche des Ave et des Pater. Que de sébiles, que de mains en conque, que de jattes, que de troncs ! La Rumeur, toujours dans les jambes des reporters, brode des rosaires sur les papiers des pythonisses et des sibylles. Au bout de ma rue, joue mon enfance, joue, avec tes griffures, avec tes écorchures, avec tes bleus, avec tes pièces au cul, avec tes crimes, avec tes mirages fabuleux... Ô mon vire-vire<sup>12</sup> avec tes guimbardes rutilantes, avec tes carcans de bois ! Ô mon petit navire ô gué ! Ô mon petit navire qui n'a ja ja jamais navigué. Ohé ! Guignol. Ohé ! Au bout de ma rue, c'est l'Amérique avec ses chercheurs d'or, avec ses Colomb... Des Angles obtus se tapent de mes combinaisons métriques. Et tous ces cocardeaux, ces cocardiers qui coqueriquent sans poudre ni plomb. Au bout de ma rue, les élus et la piétaille... Au bout de ma rue, mes frelotes vident les bourges et les soldats. Des angelotes se déblue-jeanent pour une rose, pour un réséda. Le langage des fleurs. Au bout de ma rue, aminches...

*Aminches nous avons les mêmes barricades  
Et les mêmes maquis et les mêmes buissons  
Et les mêmes semis et les mêmes moissons  
Et les mêmes tourments et les mêmes brancades  
Et les mêmes bouquins et les mêmes chansons*

*Aminches nous avons la même envie de vivre  
Malgré les soifs les faims malgré les chauds les froids  
Malgré les échafauds et malgré les effrois  
Nos soleils ont raison de la neige du givre  
Et nos mots des charrois des beaux arrois des rois*

*Aminches nous chantons nos amoureux martyres  
Nos fantasques torpeurs nos fers nos doux enfers  
Nos mille morts nos jous joue contre joue soufferts  
Jusqu'à ce que le flou le vague se retirent  
Que de corps de décors à la mitraille offerts*

Au bout de ma rue, aminches, couaquent des fanfares couardes, des chorus municipaux, des klaxons, des gyrophares... Que de cymbales ! Que d'appeaux ! Au bout de ma rue, j'ai toutes les guerres, les guerres de trois jours, les guerres de mille ans, les guerres de jadis, les guerres de naguère, les guerres d'hui... Je les traverse les bras ballants. Au bout de ma rue, je force des barrages, je cisaille des barbelés, je renverse des miradors... J'attends les enfants de la mère Courage, ô soleils de mes thermidors ! Au bout de ma rue, sur les vendanges, sur les moissons, sur les barricades, sur les banderoles, dans les chansons, le rouge et le noir prennent la parole. Au bout de ma rue, ma jeunesse s'attife à mort chez les fripiers. Je décroche. Des peaux tannées et retannées me reconnaissent. À ton âge... J'enfume ces ballets de guêpières. Des guêpiers ! Au bout de ma rue, sur mes tréteaux, je donne la réplique à Jean-Baptiste, à tous les autres. Comme les savantas, les grammatistes, les artistes, mon fieu, je crève trop tard, je crève trop tôt. Au bout de ma rue, j'ai mes trouvailles, mes trafics, mes travaux... Des moulons<sup>13</sup> d'idées ! Au bout de ma rue, gisent la carcasse, la lanterne, les rames du père Caron. Quand plus rien ne va, vois-tu, je me tire, je me casse. A la revisto<sup>14</sup> ! Ça me coûte une rouillarde<sup>15</sup>, une blague de gris, un roman rose... Au bout de ma rue, je camboule<sup>16</sup> mes muses. Au bout de ma rue, ma mère se fait du mouron. Au bout... Au bout... Des revues, des anthologies, des livres, des rencontres... Des séparations. »

#### Notes

1 - Huile de reins : sperme. 2 - Géline : poule. 3 - Connil : connil ou connin, ancien nom du lapin. 4 - Esquigne : dos, échine. 5 - Pot à déboire : pot de chambre. 6 - Destrüssi : destructeur. 7 - Dottore : personnage de la commedia dell'arte usant de jeux de mots, de propos hermétiques... Il est tour à tour le contradicteur et le complice de Pantalone surtout porté sur les pitreries. 8 - Zani : bouffons qui attirent des spectateurs dans les représentations des danseurs de corde. 9 - Bedole : personne diminuée par l'âge, niais, imbécile... (mot féminin.) 10 - Cagole en ravanilles : fille vulgaire vêtue de loques. 11 - Caramentran : personnage noyé ou brûlé au point final des carnivals provençaux. Au figuré, individu laid, mal habillé, débauché... 12 - Vire-vire : manège. 13 - Moulon : tas. 14 - A la revisto : Au revoir. 15 - Rouillarde : bouteille de vin rouge. 16 - Cambouler : transporter une personne sur un deux-roues.

# Trilogie chantpoétique d'un chaos d'amour anagramme d'asile

Jean-Claude Cintas

## La colère

Le rouge  
Le noir  
Stendhal de la colère  
Huit acryliques automatiques  
Rouge  
Noir  
Rouge pour le sang  
Noir pour les ténèbres  
Rouge pour la vie qui s'écoule  
Noir pour les mots qui en découlent  
Merde, tu n'es qu'une merde  
Mots assassins  
Mots prophétiques d'une séparation inéluc-  
table  
Combat injuste d'une femme perverse  
Combat juste d'un homme humilié  
Combat de l'amour  
Combat des névroses de l'amour  
Combat que le pinceau fouette de sa peinture  
Rouge  
Noire

Tiens prends ça  
Et encore ça  
Tiens prends  
Tiens prends tes insultes déshumanisantes  
Croché du droit  
Uppercut  
KO debout  
Puis à genoux  
Plus de salive  
La bouche sèche  
Trop sèche  
La langue colle  
S'encolle  
Comment dire  
Gorge serrée  
L'air coule dans une gorge asséchée  
N'être plus rien  
N'être plus  
Marcher pour comprendre l'uppercut  
Le coup de massue  
bang  
Marcher  
Perdu  
Perdu en soi  
Sans soi  
Qui suis-je  
Où vais-je  
Dans quelle étagère me poser  
Prendre la voiture  
Rouler à l'inconscient  
Pas le choix  
Inconscient de soi  
Innocent de soi  
Sens de la vie évadée  
Pourquoi vivre  
Gorge sèche  
Larmes sèches  
Pleurer pour pouvoir crier  
Rien ne sort  
Rouler  
Comment faire  
La vie n'est plus  
Rouler à la vitesse de la mort  
Rouler au plus fort d'un émoi vide  
Plus d'émotion

Déconnecté de moi  
Et moi dans tout ça  
Une merde  
M'a-t-elle dit  
Une merde oui  
Oui cette merde qui l'a baisée  
Re-baisée  
Que j'ai sodomisée  
Re-sodomisée  
Encore et encore  
Que j'ai engorgée profondément de ma verge  
Un merde  
Moi  
Devenu objet des jeux des névroses de son  
amour  
De son amour et de ses certitudes  
Toutes aussi manipulatrices les unes que les  
autres  
Gorge sèche  
Encore  
Plus de glandes salivaires  
Ou sont-elles passées bordel  
Pâteuse  
La bouche  
Pâteuse  
Quelle route prendre  
Quel chemin  
Pourquoi le prendre  
Pour aller où  
Sous quels cieux  
Architecte de l'inexistence existe-tu  
Saurais-tu me guider dans les ténèbres de  
cette pleine lune de de décembre 2008  
Les phares des voitures qui me croisent sont  
comme des viseurs inquisiteurs  
Me montrent de leur rayons  
Nous avons les moyens de vous faire parler  
Mais de quoi se mêlent-ils  
Même s'il s'en mêlaient qu'aurais-je à leur  
dire  
Je ne sais même plus que dire de moi  
Je ne suis pas plus moi-même  
Je ne suis rien  
Une merde  
Elle l'a dit

Une merde  
Pourtant écraser une merde ça porte bonheur  
Ah Ah  
Ah je me porte  
Je me supporte  
Une enveloppe percluse de torsions  
Une enveloppe percluse de douleurs  
Déchirer en travers du ventre  
Le ventre  
Cerveau des hommes pour les Taoïstes  
Le ventre  
Kama-sutra de la douleur  
Où est ma tête  
Sur mes épaules  
Entre mes épaules  
Où est ma tête  
Je n'ai plus ma tête  
Rouler  
Changer de route  
Les phares des autres voitures me pointent  
de leur torche  
Toujours aveuglé  
Éblouis  
Éblouis de malheur  
Décente progressive aux enfers  
J'ai plus le choix  
C'est mon seul échappatoire  
Ne plus être  
Mais vais-je pouvoir encore m'en sortir  
M'en remettre  
Gorge sèche à crever  
Glandes salivaires inactives  
Je voudrais aussi pleurer  
Exploser  
Évacuer quelque chose  
Merde évacuer quelque chose  
Merde  
J'ai dis merde  
C'est pourtant ce mot qui m'a tué  
Qui m'a dérouté dans cet abîme ou je roule  
au volant de mon véhicule  
Exploser  
Explorer  
Je ne sais pas quoi  
Je ne sais pas qui

Ai-je quelque chose  
Un morceau de je ne sais quoi  
Une larme  
Baver  
Pisser  
Me chier dessus  
Crier  
Juste crier  
Mais aucune émotion ne s'échappe de moi  
Ne s'installe en moi  
Suis-je encore vivant  
Pas d'existence en vue  
Plus d'existence  
Pas d'être  
Juste une enveloppe corporelle  
Vide de sens  
Vide de vie  
Vide de contre-sens  
Vide de tout  
Ce volant malhabile me conduit vers l'enfer  
Fallait-il que l'enfer soit sur terre  
Il l'est  
Infernale course poursuite avec rien  
Infernale course poursuite avec un temps qui  
n'avance plus  
Tu n'es qu'une merde  
Ça me revient  
Folie  
Folie des mots  
Insultes dans l'amour  
Elle m'a dit que j'étais une merde  
Comment l'avoir dit  
Comment choisir ce moment-là  
Moment choisi ou pas  
Conscient  
Inconscient  
Moment parfait pour l'objet de son désir  
intérieur  
Logique des logiques  
Illogique pour moi  
Servitude volontaire construite au fil du  
temps  
Logique perverse  
Sans regret  
Sans attention

Sans illusion  
Sans utopie  
Laisse moi du temps dit-elle  
Comme pour expier son assassinat  
Comme pour exorciser une situation qui va  
virer au crime  
Laisse-moi du temps  
Hypocrite proposition  
Solution de lâcheté  
Laisse moi du temps résonne  
Instinct de vie  
Instinct de survie  
Comme pour sauver sa vie  
Sa peau  
Je peux tuer  
Je vais tuer  
Je n'ai jamais tuer personne  
Là je me sens disposé à tuer  
De sang froid  
Moi  
Elle  
Moi et elle  
Je n'ai plus de réelle existence  
L'estocade portée sans combat a été fou-  
droyante  
Qu'a-t-elle dit  
Me l'a-t-elle dit  
Dois-je encore croire qu'elle m'aie vraiment  
dit cela  
Ou m'ai-je imaginé tout cela  
M'ai-je inventé ce scénario infernal  
Amalgame de terreur sourde  
Silence assourdissant  
Début de la folie  
Anagramme d'asile

# Entre-deux

Le rouge  
Le noir  
Stendhal de la colère  
Huit acryliques automatiques  
Rouge  
Noir  
Rouge pour le sang  
Noir pour les ténèbres  
Rouge pour la vie qui s'écoule  
Noir pour les mots qui en découlent  
Merde, tu n'es qu'une merde  
Mots assassins  
Mots prophétiques d'une séparation  
inéluçtable  
Combat injuste d'une femme perverse  
Combat juste d'un homme humilié  
Combat de l'amour  
Combat des névroses de l'amour  
Combat que le pinceau fouette de sa peinture  
Rouge  
Noire  
  
Auto-portrait d'un homme imploré  
Meurtri dans son esprit comme dans sa chair  
Rien n'est toujours  
Torture entre la colère et la séparation  
Deux testicules qu'une verge pliée honore  
Castration du mâle par le mal  
L'œil bien noir grand ouvert sur les ténèbres  
L'homme avance totalement écharchigné  
Disloqué  
Anéanti dans ses pas  
Autopsie d'une colère rentrée  
Que le corps ne retient plus  
Déprime masquée qui s'expose et s'impose  
Le corps dit non  
Non

Non  
Trois fois non  
La brutalité de l'esprit sur le corps  
Déchiqueter le corps pour dire que l'esprit  
n'en peut plus  
Que le corps n'en veut plus de ce corps  
Urgence  
Unité d'urgence  
Appel à la reconstruction  
Internement psychiatrique  
U.F.P.U.  
Urgence à préserver le corps car l'esprit n'en  
voit plus l'utilité  
Idées noires  
Que faire de mon corps frustré  
Déshumanisé  
Désincarné  
Castré  
Encastré dans l'esprit qui n'en sait plus quoi  
faire  
Rouge  
Noir  
Les pinceaux accablent dans leurs gestuelles  
ce tas de corps écartelé  
Rouge  
Noir  
Les pinceaux fouettent  
Giclent  
S'écrasent sur le canson immaculé  
La fibre andalouse vibre et s'entrechoque  
Elle bouillonne sous le soleil de la frustration  
Je ne suis plus un homme  
Ni même un animal  
Je ne suis que l'amalgame d'un esprit et d'un  
corps qui n'ont pas fait encore le choix de se  
séparer  
Anagramme d'asile

# La séparation

Le rouge

Le noir

Stendhal de la colère

Huit acryliques automatiques

Rouge

Noir

Rouge pour le sang

Noir pour les ténèbres

Rouge pour la vie qui s'écoule

Noir pour les mots qui en découlent

Merde, tu n'es qu'une merde

Mots assassins

Mots prophétiques d'une séparation

inéluçtable

Combat injuste d'une femme perverse

Combat juste d'un homme humilié

Combat de l'amour

Combat des névroses de l'amour

Combat que le pinceau fouette de sa peinture

Rouge

Noire

Deux pinceaux dans une même main

Le rouge

Le noir

Symbole de deux êtres parallèles

Symbole du couple

Rouge et noir inséparables

Rouge et noir fusionnels

Rouge et noir...

Sang et pétrole

Carburants de l'amour

Rouge et noir...

Le couple des couleurs s'attache

Se rompt

Se morcelle

S'amoncelle  
Se recherche  
Se toise  
Se croise  
S'entrecroise  
Mais se perd dans l'immensité immaculée  
Le couple est perdu  
S'éparpille  
Éjacule  
Se retrouve  
Pour encore se rompre  
Jusqu'aux deux points finaux  
Rouge et noir...  
Collage, décollage et racolage  
Comme une fusée affolée  
Le moteur se relâche et repart  
Ratés  
Dératés  
Pétarader  
Rouge  
Couleur de la vie qui coule et qui nous  
échappe  
Noir  
Couleur des espaces où la vie nous rattrape  
Ritournelle quotidienne  
Manège des ménages  
Remettre tout et à tout moment l'amour sang  
et sombre  
Remettre sur le billot  
Mais  
La séparation est inéluctable  
Les trajectoires se suivent mais ne se  
ressemblent plus  
Partage étouffé entre l'enclume et le marteau  
Trop de concessions manipulatrices  
Trop d'affect supposé  
Trop de liberté codifiée  
Perte de sa liberté  
Ne plus être  
XX<sup>e</sup> siècle  
Plusieurs amours dans une vie  
À chaque fois le dernier  
Mais à chaque fois le premier de la liste  
À chaque pas un peu moins d'amour  
À chaque nouveau pas presque plus d'amour

Amour du progrès  
Progrès du désamour  
Anagramme d'asile

*Vendredi 13 Février 2009*  
*La Dauberie*

On peut désigner, du nom de «série», une modalité banale de l'œuvre d'art. Une série d'œuvres, de dessins, de gravures, l'expression est courante et revient à un sens très général, mettons : groupe ou ensemble limité de pièces. La locution s'est répandue au milieu du XIXe siècle. Quand Baudelaire évoque, dans *Le peintre de la vie moderne* une «série de gravures» qu'il a «sous les yeux»<sup>1</sup>, l'expression n'a rien de singulier pour son temps. Plus l'appareil de classification et de catalogage des œuvres s'est affiné, plus le mot a supplanté «suite», «ensemble». La série fait désormais partie du vocabulaire de base de l'esthète comme du conservateur, du profane comme du spécialiste, vocable presque transparent qui résume une chose plurielle, par son noyau commun même opaque. Il y a des séries qui sont de «même thème», d'autres «de même technique», parfois «d'une même période», souvent «de même style»... Pour un André Breton, qui s'arrête sur le mot et jongle avec quelques-unes de ses valeurs, en évoquant –heureuse coïncidence– des Constellations de Juan Miro, combien d'auteurs inconscients de la série, à jamais engouffré dans le noyau opaque du mot ?

L'emploi générique de «série» est un emploi spongieux. Il s'étend dans les discours comme une flaque née de ce qu'elle absorbe. On pourrait recourir à nombre de monographies d'aujourd'hui, couvrant toutes les époques de l'histoire de l'art, pour montrer la permanence du syntagme série de... dans la littérature artistique de tous ordres. Or, parallèlement à cette existence banale, la notion de série a fait l'objet de multiples spéculations (principalement après 1945), touchant de près ou de loin à l'activité picturale.

C'est tout de même sous l'influence de la sphère musicale que la série semble avoir atteint le statut d'objet conceptuel dans l'art. Mais il est difficile de tracer des limites claires car, en matière de peinture, ou de sculpture, la signification de la série se joue pour partie non pas dans un dire, mais dans un faire. Et le dire de ce faire a une dimension rétrospective qui peut mettre en difficulté notre sens de la chronologie. C'est ce qui rend circonspect quand on évoque Claude Monet, que certains auteurs n'hésitent pas à qualifier de «sériel», ce qui n'est nullement infondé si l'on considère que «sériel» n'est que l'adjectif relatif à «série» mais qui pose problème si l'on englobe Monet dans un ensemble conceptuel qui lui est ultérieur et dont les préoccupations sont infiniment moins pragmatiques que pour Monet.

## L'art de la série

Pascal Leray

À partir des «Meules», il est indéniable que la série est la modalité privilégiée de production de Claude Monet en sorte que, chez lui, la série ne constitue pas simplement une collection de variantes (d'un thème, d'un sujet particulier) mais propose au regard une unité qui supplante le tableau : la série. La série infléchit directement la technique picturale, sa nécessité naît d'une confrontation avec le réel :

*(...) je pioche beaucoup et avec ardeur, je m'entête à une série d'effets différents, mais à cette époque, le soleil décline si vite que je ne peux le suivre (...) je deviens d'une lenteur à travailler qui me désespère, mais plus je vais, plus je vois qu'il faut beaucoup travailler pour arriver à rendre ce que je cherche : l'instantanéité.*<sup>2</sup>

«Le soleil décline si vite que je ne peux le suivre». Si la critique d'aujourd'hui est si prompte à souligner le caractère sériel de la démarche de Monet, nous voyons que la logique interne de son «séalisme» est toute différente de ce qu'aujourd'hui on appelle sérialisme en art. Même chez un Pierre Soulages, qu'on pourrait croire partager avec Monet l'attention à la lumière, la série est structure, plutôt que mode de production. Il y a entre Monet et la sphère de l'art de l'après-guerre jusqu'à nous la même distance que celle qui sépare Schoenberg de Boulez, par exemple.

C'est ainsi que parler de la série dans le secteur des arts plastiques revient à un jeu de cache-cache. Son existence est redoutablement variable. Pour penser la série en peinture, il faut d'abord s'interroger sur l'auteur de la série. On obtient les cas de figures suivant :

<b>1a</b>	<b>Le peintre parle de série</b>	<b>dit sa production sérielle</b>
<b>1b</b>	<b>Le peintre parle de série</b>	<b>ne dit pas sa production sérielle</b>
<b>1c</b>	<b>Le peintre ne parle pas de série</b>	<b>ne dit pas sa production sérielle</b>
<b>2a</b>	<b>Le critique parle de série</b>	<b>parle de sérialisme</b>
<b>2b</b>	<b>Le critique parle de série</b>	<b>ne parle pas de sérialisme</b>

1 Baudelaire, Critique d'art, p. 344. La version prise en compte par l'édition est de 1868. Le texte lui-même date de 1863.

2 Cité dans l'ABCdaire de l'impressionnisme, p. 108-109.

*« Je retrouverais le secret des grandes communications  
et des grandes combustions. Je dirais orage. Je dirais  
fleuve. Je dirais tornade. Je dirais feuille. Je dirais  
arbre. Je serais mouillé de toutes les pluies, humecté de  
toutes les rosées. »*

*(Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal)*

*Pauvre soleil corrompu  
Nos plantes de pied durcies  
À ton langage sidéral*

*Ternies nos sombres silhouettes ;  
Aux cimetières horizontaux couchées  
Creuser  
Chuintements  
Troubled Water  
Tels abîmes qui violent nos  
Buissons avilis*

*Applaudissements*

*Creuse puisatier  
Jusqu'à l'os  
Après la saignée  
nos lambeaux de prairie atrophiée  
Au festin des loups habitués*

*Nos schismes d'incurie*

*Sommeil ; indissolublement  
Mots impuissants  
Qui disent le Silence  
Qui dit le poète*

*En sa religion –*

*Désert de vérité...  
Où la soif est de marbre  
Poète  
À demeure  
Quelle retraite ?  
Ces enfants qui secouent  
Ta juvénile mort putrescente  
Aux hommes*

## De semblables impuissances

Nacer Khelouz

*Lettre à un ami qui est mort*

*Trahis comme une absinthe  
S'enivrant d'elle-même,  
À part soi  
Le son de nos vaines diatribes  
Ô ce monde que tu n'habites plus !*

*À toi seul  
Poète solitaire  
Fourmillement de vivants  
Au mutisme ennemi*

*Accourez ! Terrassiers !  
Pour que jaillisse l'Ombre lascive  
Du fond des abysses  
Du suc d'iniquité  
Une aperture  
Cette voix du Néant*

*Espoir mutilé  
Toi Noir Obscur  
Invisible  
Réfugié Sans refuge  
Refuge des Maux Anciens*

*Creuser cette houle  
Du désir Sauvage  
Noir Sauvage  
En cette aurore pâle ?*

*Visage tuméfié et veule  
De cet orgueil interdit  
En cette blanche écume*

T'emportant  
Te roulant

Écoute ce roulement  
Au loin  
Ces lointains soupirs  
De ton peuple perdu  
Tam-tams  
Sages et virevoltants ;  
Jusqu'à la démence  
Toute de chair  
Danses des mots,  
Chants des mots,  
Rires des mots,  
Tes mots qui se lèvent  
Tes mots qui se gavent  
De fraternité,  
De rhum,  
Tes mots sexe  
Tes mots qui enlacent,  
Qui embrassent ;  
Tes mots qui flagellent  
Tes membres courbaturés  
Qui fouettent ta docile mélodie

Point de Hauteurs ;  
Mais des mots de sueurs frustes  
Mais des mots du ventre gargouillant  
Des mots ceints de barreaux bandant  
Des circonvolutions de ton âme ;  
Mais des mots des entrailles  
Tapies aux profondeurs  
Qui soudain fendent à la hache  
Tel un héros kafkaïen  
Le limon de ton purgatoire ;  
Qui soudain fouillent,  
Qui débauchent ton cœur malhabile  
Qui font l'Amour à cette tiende Terre

Mais des mots morpions suçant ton sang,  
Ton plaisir oublieux,  
Fustigeant ta paresse  
Des mots qui n'en sont pas  
Des mots-Être, des Traîtres-de-Mots  
Des mots-Substance  
Des mots-Sève

Nulle abdication  
À ta noirceur vespérale-

Ton noir butin disputé  
Tantôt au  
Blanc  
Jour

Tantôt à la  
Noire  
Nuit  
Nuls subreptices à ton soleil de minuit  
Aux lois contraires,  
Ta condition condamnée

Tes vieux os de pauvre  
Déporté  
Translaté  
Toi  
Noir Muscle dilaté  
En ta disgrâce  
Aujourd'hui comme hier  
Tu as l'odeur pestilentielle  
Du cadavre flottant ;

Reçue ta dernière toilette  
De ce Gouffre Amer  
Où tu échouas naguère  
Toilette d'Immondices  
Se nourrissant de l'excès  
De ta nuit ancestrale  
À pleine gorge  
Te Souviens-tu ?

Que n'as-tu des Tout-terrains  
Des Four by Four  
Des Hummers  
En tes bosses pustuleuses  
Pour fuir ...  
Ne fuit que le vent  
Pour un ailleurs à écorcher ;  
Ne fuit que ceux dont le ventre  
Paraît empli d'essence  
Longtemps raffinée

*Il y eut bien des chiens  
Qui ont eu plus  
De chance.  
Des BB phoques  
En leur temps*

*Réfugié Torrentiel  
Dieu bénisse le Ciel  
Dieux des Stades municipaux  
À la bonne fortune ;  
Toujours  
Ces autels du pécheur  
Qui limitent l'étalement  
De ton corps,  
De ta détresse,  
De ta misère noire*

*Risque  
Contagion.*

*Va  
Dispute à tes frères  
La gamelle du déraciné !  
Les loups se mangent en famille...  
...  
Que la nuit t'apparaisse  
En dague salutaire  
Pour que tu pagayes, tu pagayes,  
Tu pagayes de présence  
À toi-même*

*Que la foudre te frappe  
Ardemment  
Chapelle  
Luisante tel un rayon translucide  
Pour t'empêcher d'oublier  
T'empêcher de rêver  
À l'humanité  
Qui t'oublia  
Un blanc matin  
Sans couleurs*

*Zélateurs, tes Semblables ?  
Honnêtes serviteurs du Capital  
Qui prient le dimanche  
Qui ont donné à la Justice  
Le doux visage de l'Aumône ;*

*Qui te rouèrent de coups  
Bas  
Te voilà donc de retour  
En bas,  
Ombre en dessous*

*Toi qui crus que leur blanche Lumière  
Vaut bien plus que tes sombres lucioles*

*Eux qui te laissèrent ton grossier châlit  
Aux clous dressés  
En sentinelles de ton agonie*

*Te sacrifèrent  
Rite séculaire*

*Ta Peine Capitale  
Ton seul Capital  
Ton seul Bien qui tranche  
Le débat.*

*«—  
Toi noir drapeau en berne  
Debout et marche sans illusion  
De victoire  
Sans haine éphémère  
Avec ton ombre hideuse*

*Alors*

*Tu atteindras cette aube  
À pas comptés  
Que tu creuseras sur ton corps  
Raidi,  
Mais fier ;  
À l'affût  
De sa dignité*

*Toi  
Mon frère  
... »*

*Mon taudis  
Du numéro 13  
Moi  
Poussière ;  
Poussière dans l'œil blanc  
Toute petite poussière  
Bientôt  
De retour en Afrique  
Nage mon frère ;  
Nage puisque tu es à L'eau,  
Ce que je suis au Feu.*

*«Au bout du petit matin, une autre petite maison qui sent très mauvais dans une rue très étroite, une maison minuscule qui abrite en ses entrailles de bois pourri des dizaines de rats et la turbulence de mes six frères et sœurs»*

*(Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal)*

*Brûlures incandescentes  
Mon frère, mon sang  
Tes flots  
Pour étreindre mes flammes  
Mon cri aux hurlements intérieurs*

*Te parviendra-t-il ?*

*Mon vieux Paris  
Paisiblement dormait  
Le pauvre-  
Et ta Nouvelle-Orléans  
Fredonnée au saxophone  
Ton jazz qui regorge ;  
Mon tam-tam de braises*

—

...

*Les larmes de ton ciel  
Mes nuages de fumée  
Mes rats  
Aux recoins de mon âme accoutumée ;  
Mon bois vermoulu,  
Mes odeurs,  
Ma planète Saturnisme  
Embrassement  
Embrassons notre douleur !  
Cette si fidèle amie...*

*Consumée  
Ma honte ; ma tête  
Basse.*

*Mon frère englouti  
Ta Louisiane*

En ce temps-là, le vélo rendait ma solitude mobile. Il y avait d'abord la pièce de l'appartement dont la vitre ouvrait le monde vers le fourmillement de l'avenue, bruit transitoire du quotidien dérapant lamentablement, au crépuscule, vers la vacuité du pavé, ensuite la vitre de la cuisine qui prolongeait en une emphase contemplative l'existence du monde pour s'éclipser derrière un rond-point autour duquel les voitures voltigeaient inlassablement. Souvent, le brouhaha de la rue ramenait mon regard au point fixe d'un poteau autour duquel languissait un vélo suspendu à un antivol. Vélo sans selle et sans roues, épave en ferraille abandonnée au milieu du vacarme envahissant, se dérochant à la constance du monde, rivée à une immobilité éternelle, trahie à peine par l'érosion du geste destructeur du saccage et de l'abandon.

Ces objets dévastés émanent souvent un genre de tristesse particulière, car diffuse, comme le prélude d'une souffrance impossible. L'existence se trame alors entre l'immobilité de l'objet et la trame sans durée qu'il devrait cacher, située dans une origine profonde et trouble d'avant le délabrement. La durée enveloppe l'objet d'une présence inorganique, originaire, présence émerveillée de l'engin neuf flambant, contenant tous les rouages, objet saisi mentalement dans la complétude de son état de grâce, en mouvement, à l'encontre d'une éternité factice et rouillée, enfouie entre l'état présent de l'objet-épave et le souvenir incandescent de son existence première. Si cela provoque un malaise, au départ imperceptible, ensuite de plus en plus profond, c'est parce que la mélancolie renvoie, par ricochet, au corps qui l'effleure, à la chair qui s'y frotte infatigablement : geste érotique, geste d'usure, mécanique parfaite d'une mobilité fragile qui incruste, dans la durée, l'effritement de la matière dans le rabougrissement de la chair.

Depuis que j'aperçus la silhouette squelettique du vélo, allure impassible semblable aux monuments en ruine, ma vie acquit un sens nouveau. Le matin, à l'aube, je regardai, en train de prendre mon café, si l'immobilité de l'objet s'avérait être vraie, aussi authentique que mes états d'âme. L'endommagement du deux-roues paraissait aussi vraisemblable que l'anéantissement de mon être dans le clair-obscur de ma solitude. Depuis un certain temps, j'avais commencé à m'apercevoir à quel point la société trahit notre intimité, nos désirs, les étalant sur le tapis roulant d'une grande surface, sous forme de produits

# La déroute

Marius Voinéa

alimentaires (la plupart du temps des surgelés), stockés ensuite minablement dans un panier. Un vélo abîmé languissant depuis des semaines dans un boulevard au trafic variable ne devait interroger personne, tant qu'il ne renvoyait, ne serait-ce que lapidairement, à l'idée d'une chute, d'une défaite, d'un préalable déclin.

Or, je me mirai dans l'objet saccagé comme dans une eau sale. La ferraille devenait le reflet objectif de mon intériorité endommagée par l'usure. En descendant pour aller en ville, je lui jetai un coup d'œil compatissant comme pour cautionner, là encore, le lien secret, subversif qui donnait un sens à ma vie et à sa détérioration. Dans le bus, je continuai à le regarder, alors que nous descendions le boulevard, au-dessus de la Loire, pour rejoindre le centre-ville jusqu'à ce que sa silhouette eût définitivement disparu derrière un arbrisseau.

Au retour, il était toujours là, devant mon immeuble, dans la captivité de son antivol : sa consistance rendait plausible mes états d'angoisse face à l'indifférence du monde, à la vitesse des plaques tournantes du quotidien brassant des nombres incalculables d'humains, flots giratoires déferlant sur la surface des villes. J'avais vu, une fois, à la casse, des voitures en piteux état, complètement saccagées et cela me semblait dissimuler l'itinéraire d'une catastrophe. Pas un vélo, par contre. Non. Le vélo appelait plutôt en moi l'ordre d'une disparition normale, probablement à cause de son corps squelettique, quasiment amorphe. Sa physionomie n'avait rien de semblable à un animal de compagnie ; elle était vouée, tôt ou tard, à l'abandon.

Mais l'abandon n'est que trop humain.

Alors je suis descendu et je l'ai touché comme si l'effleurement avait pu lui inventer un passé, un flot d'ima-

ges, des instantanés d'album-photo évoqués avec la lenteur et l'objectivité d'un film documentaire. Je me suis assis dessus à califourchon, le bras coincé contre le poteau, les pieds adroitement posés sur chaque pédale. Mon corps devint ainsi immobile, statuaire, pareil aux allures imposantes des personnages historiques. Peut-être était-ce mon unique chance de rentrer dans l'Histoire, de défier l'outrecuidance du réel par la posture coite des héros légendaires et glisser comme l'alcool et la drogue dans le corps des humains. Vaincre ainsi leur indifférence. Le pacte secret que j'avais conclu avec l'objet me rendait fier et, muni de cette fierté, proche de la vanité, j'en concluais que la tragédie de ma vie n'existait pas, puisque rien n'est véritablement tragique au monde. Une vie n'est d'ailleurs pas tragique, c'est son manque de sens qui la rend ainsi. De même, le vélo captif creusait un abîme dans le flux des vélos qui traversaient la ville par l'absurdité de sa captivité, seule tragédie du sens où le geste de l'enferment mimait l'acte proprement dit de la claustration, de l'incarcération.

Et pourtant, le jour où je me levai, la tête remplie de sommeil comme une amphore, il m'était impossible de ne pas sombrer : si je ne fus pas saisi de cécité (ce qui voulait dire que mon regard serait devenu solaire), c'est qu'il fallait accepter une fois de plus la défaite, la terrible défaite du sens envers le cours monotone de mon quotidien. Vu que j'avais ouvert la fenêtre pour chercher confirmation auprès des gens complices au vacarme de la rue, il n'aurait pas dû m'étonner que le vélo eût disparu. Or si au départ, le fait me sembla rentrer dans certaines convenances de la vie sociale, la perte d'un objet qui s'était recomposé en moi me plongea dans un abîme de solitude et d'angoisse d'où seule l'idée de quitter l'appartement put me sortir. Je mis du temps à passer à l'acte, malgré l'évidence du besoin et contrairement au flux de mes états d'âme qui m'exhortaient à partir à sa recherche, à en récupérer un morceau quelconque, en guise de souvenir ou plutôt d'apaisement, car ce qui comptait dans cette perte d'équilibre, ce n'était guère l'absence de l'objet, malgré tout, prévisible, mais l'inquiétude que sa disparition laissa en moi. Je regardai à maintes reprises la place vide, autour du poteau, comme à l'attente d'un miracle que seul le regard fixé au sol, à travers l'éclat d'acier de l'après-midi, pouvait produire. Mais plus je

regardais, plus je me sentais livré à moi-même, reclus dans la cage de mon appartement.

Si je décidai à en sortir, c'était parce qu'un miracle s'était néanmoins produit, mais pas à la surface du réel dont l'intransigeance vitupérait silencieusement mon pathétisme, mais dedans, à l'origine de mon être. Dans cette emphase, je subissais une lente métamorphose pour redevenir l'enfant que j'étais. Il fallait alors l'expulser de moi comme une quinte de toux, lui imposer un certain écart, la limite d'une revendication, afin de m'accrocher de toutes mes forces à la facticité du réel. C'est là que je commençai à perdre pied par rapport à ma mémoire : comme un glaçon dans un verre de Martini, la mémoire entama sa dissolution dans la vraisemblance du passé : donner une chance unique à l'enfant que j'étais de retrouver son jouet, lui permettre de quitter la maison et de suivre la route de son égarement, le puits sans fond de son angoisse, c'était lui donner la chance de pleurer. Et tandis qu'il longeait le boulevard, déambulant à l'aveuglette à travers la foule, je m'arrêtai quelque part, au centre ville, comme pour l'attendre.

Assis sur un banc, au milieu d'une place, face à un monstre en bronze, je l'imaginai en train d'avancer à petits pas, chancelant, alors que des larmes descendaient de ses joues. Une fille, genre gamine délurée ou plutôt clochard, m'interpella d'un air absent, sur mon regard rêveur. Il fallait sans doute ne pas répondre à ce genre de provocation, ne rien dire du tout, mais en même temps, il n'était pas non plus question de l'ignorer, cette fille : la meilleure forme d'agression était sans doute l'indifférence, le rêve poussé à son paroxysme, en état de transe. Encore fallait-il en être capable... Je me mis, sur le champ, à tout déballer, quasiment sans respirer. La fille me regardait sans broncher, au départ perplexe, ensuite, de plus en plus compréhensive, rassurante ou ce n'était sans doute que mon cerveau qui imposait aux événements, par crainte d'une secousse, d'un imprévu rebondissement, un flux prévisible, comme si ce n'était plus à moi de retrouver l'objet, mais à moi, enfant. C'est là que la magie avait un sens, que le réel déployait son tantra sur la toile du monde ; mon enfance redevenait magique à cause de cette perte et moi, adulte devais rendre les choses de plus en plus banales.

Dans un petit restaurant, la fille me raconta à son tour son histoire, une histoire de vie, assez peu banale, somme toute semblable à une mélodie, un bégaiement dont je cernais mal l'ampleur, le regard fixé sur ses cheveux dont

la forme rappelait vaguement la spirale de la fumée, bien qu'en réalité, rien n'était plus triste qu'une fille abandonnée, rien n'était plus désespérant qu'une fille tout court. En réalité, ce qui m'importait dans cette histoire, c'était moins la fugue de l'adolescente, les embrouilles avec ses parents, l'envie d'affronter la vie à bras le corps, mais la transe que tout cela me procurait ou alors la scansion qui hachait le temps nous ramenant tous les deux à l'origine d'un temps révolu, temps vécu se détachant subrepticement d'un commencement que l'on a tendance à considérer comme innocent. Lorsqu'elle posa le verre à l'envers sur la table et se mit à rigoler, je fus comme secoué par ce mouvement imprévisible, de sorte que l'objet retourné me fit penser, malgré moi, à une clepsydre, ce genre de réceptacle fait pour rendre plausible l'écoulement du temps. Et alors j'eus la révélation, la réponse de ma vie : le geste de la fille défit dans ma tête le sens de l'histoire et l'objet détraqué resplendissait maintenant à la lumière de mon cerveau pour dévoiler l'essence d'une défaite que le vélo avait scellée, d'entrée de jeu, en moi.

De fait, la mémoire n'est guère retour, mais préméditation, annonce fulgurante d'une destinée, d'autant que l'idée que moi, enfant, aurais pu trouver un quelconque plaisir dans cette quête désespérée d'un objet abîmé, ce n'était qu'un leurre, le rappel d'une incommensurabilité qui me prenait pour témoin. Que pouvait-il faire, un enfant, d'un tas de ferraille et quel sens pourrait-il y avoir à partir à sa recherche, alors que tout enfant se serait contenté d'un vélo neuf flambant, un vrai deux-roues pour se promener avec dans le parc ? Regarde, papa, j'ai fait tout le tour. Oui, mon chéri, tu deviens grand.

Le sens tragique est absence du sens, la vie est une tragédie du sens.

Largué dans un de ces grands boulevards, l'enfant criait à tue-tête et personne ne put comprendre que ce qu'il déplorait, en réalité, n'avait rien à avoir avec le vélo ou alors justement, si. Il n'était que le dérivé d'une mémoire défaillante, l'appel d'une perte qui enfantait à nouveau l'enfant gisant en moi pour le ramener au ras du réel, livré à sa quête, à l'intérieur d'une spirale de la perte.

Quand nous quittâmes le restaurant, le rideau de la nuit rendait la ville invisible.

Plus loin, quelques pages extraites  
de la « conduite » d'Hérodiade par  
Gilbert Bourson.

Pièce représentée le à par la compa-  
gnie par dedans comment quoi en-  
core

archéologie

le texte à du théâtre

le texte a du théâtre

le texte a dû théâtre

le texte A du théâtre



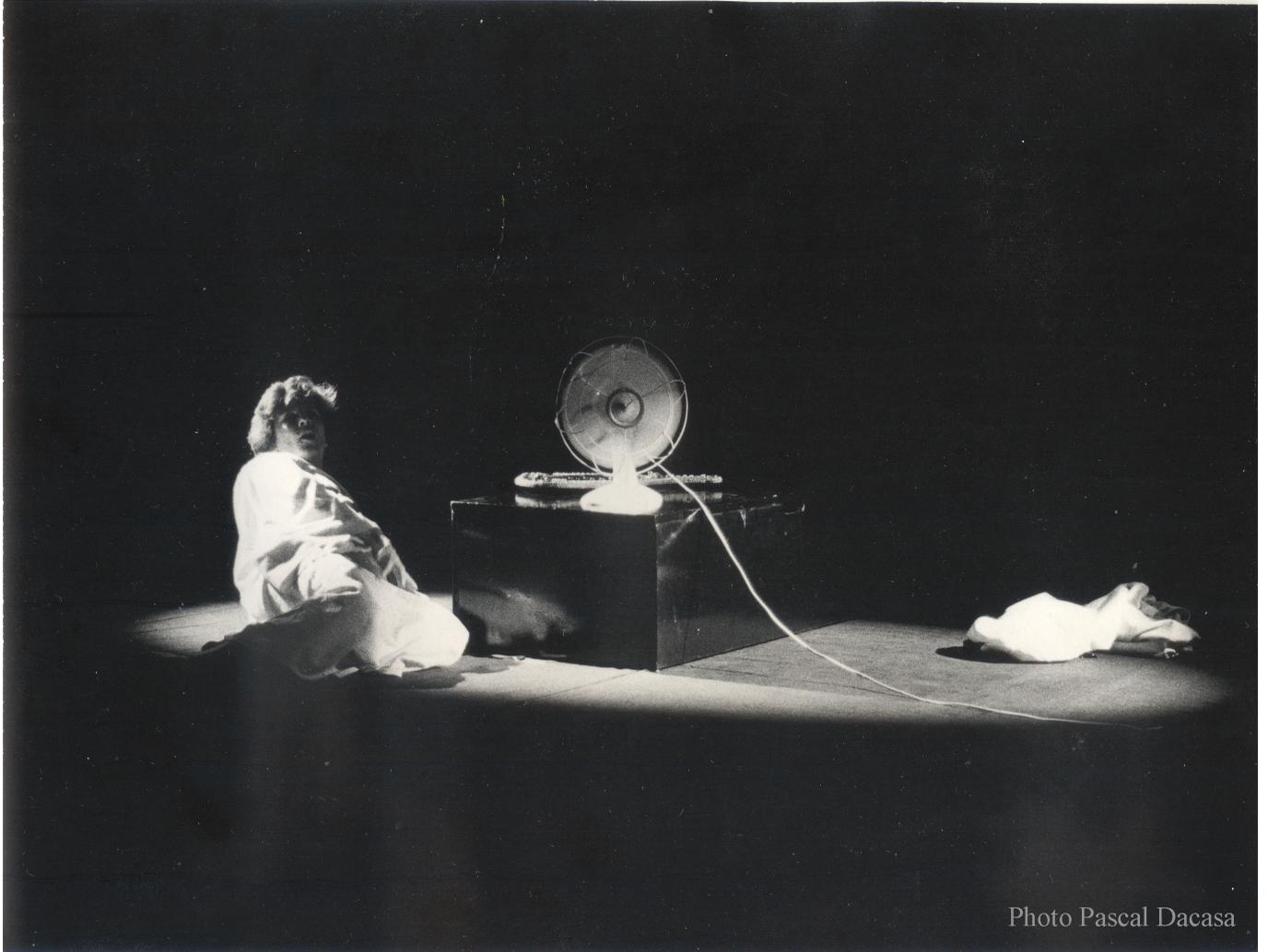


Photo Pascal Dacasa

**Retrouvez des extraits de la conduite d'Hérodiade par Gilbert Bourson page 172**

# Les formes en silence



**Francine Sidou  
Tempera sur papier  
2000-2008**



**Enlèvement**



**La campagne**



**La chute**



**Le souffleur**











**Béatrice Garcia  
Jongler avec la réalité  
l'abstraire...**















**Béatrice Garcia**  
avec Pierre Vendel  
*Funambule*



Et on ferme les yeux



**Dépêche d'un Terrien**



**Le mur de l'oppression**



**Est-ce que tu t'imagines**



**Complicité**



**Centaure**



**Amour noir**



**Bords de la Vivonne**

**Georges Ayavayan**

**Août 2004**



**Premier août**



2 août



**3 août**



**4 août**



**5 août**



**6 août**



7 août



8 août



9 août



10 août



11 août



12 août



13 août



14 août



15 août



16 août



17 août



18 août



19 août



20 août



21 août



22 août



23 août



24 août



25 août



26 août



27 août



28 août



29 août

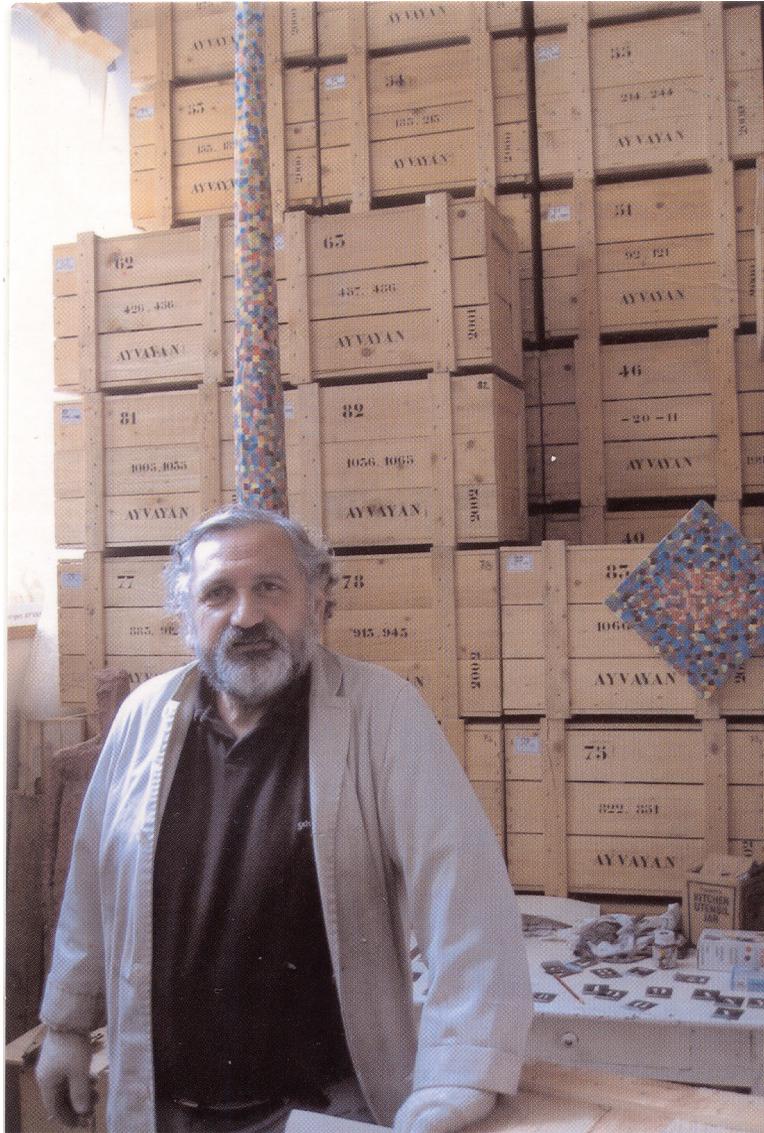


30 août

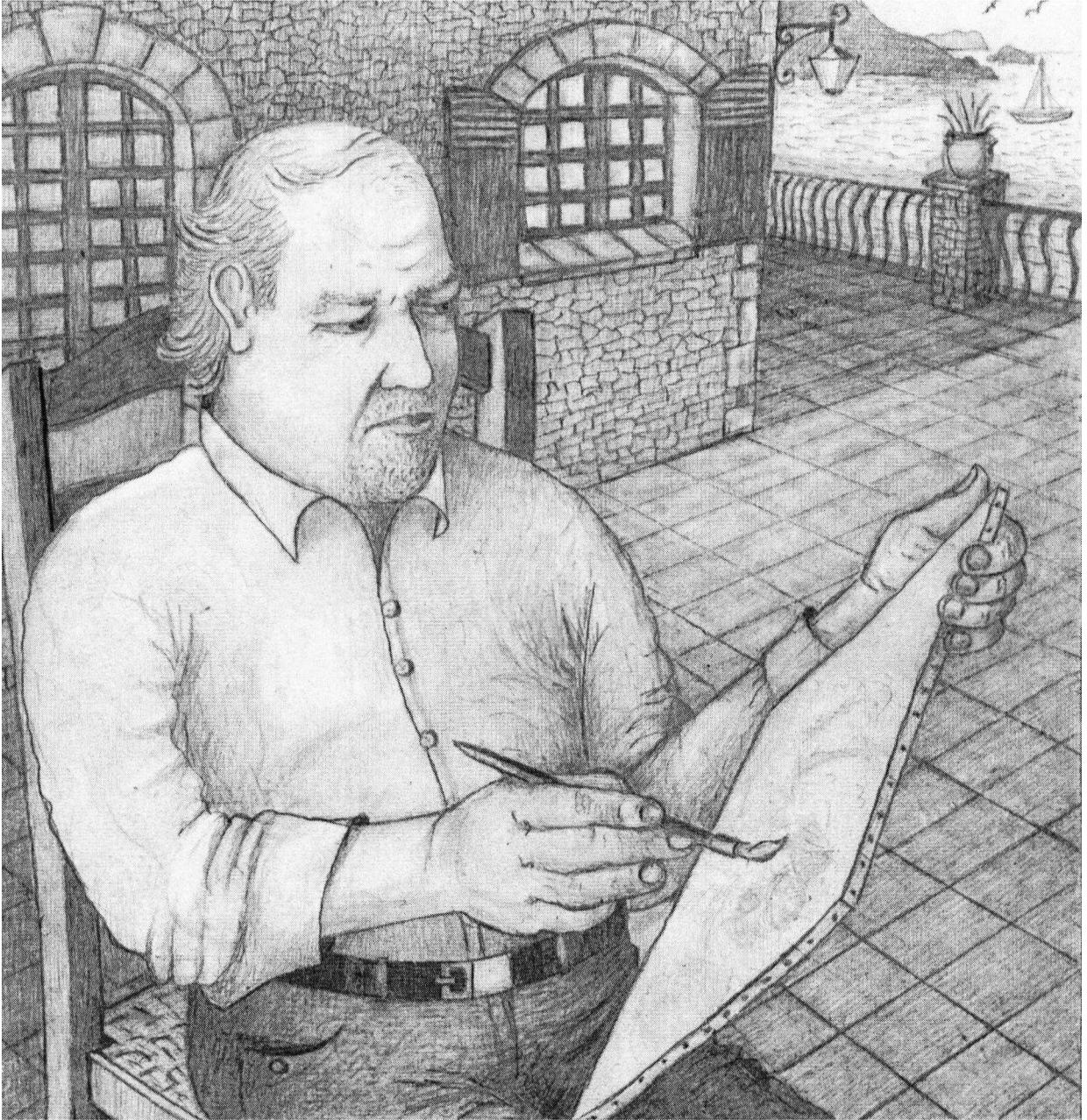


31 août



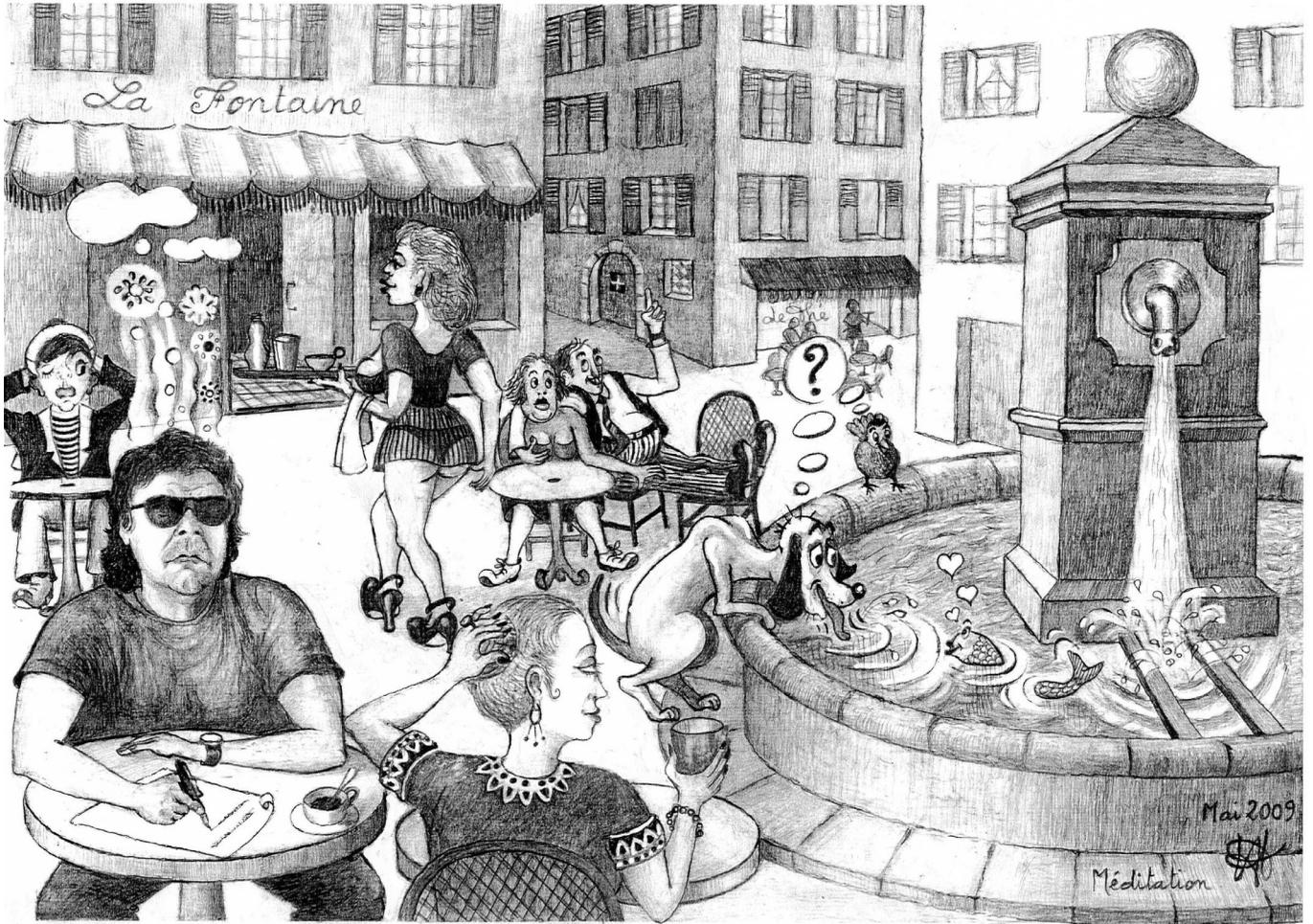


# Henri Tarquin



Autoportrait

T'as une sacrée tignasse, mon garçon. C'est ma traîne de corbeaux, d'arondes, de pies, de piafs... C'est ma crinière de jais ! C'est ma voile de deuil. C'est ma loque loquace dans le vent frisquet, mon flot à tous crins... Toc, toc, toc ! Qui est là ? La Poésie. Qui ça ? La Poésie ! La Poésie ? La Poésie ! Entre !



**Méditation de Robert Vitton**

**Trilogie chantpoétique d'un chaos d'amour  
anagramme d'asile**



Jean-Claude Cintas









**Entre-deux**



**Début de la séparation**

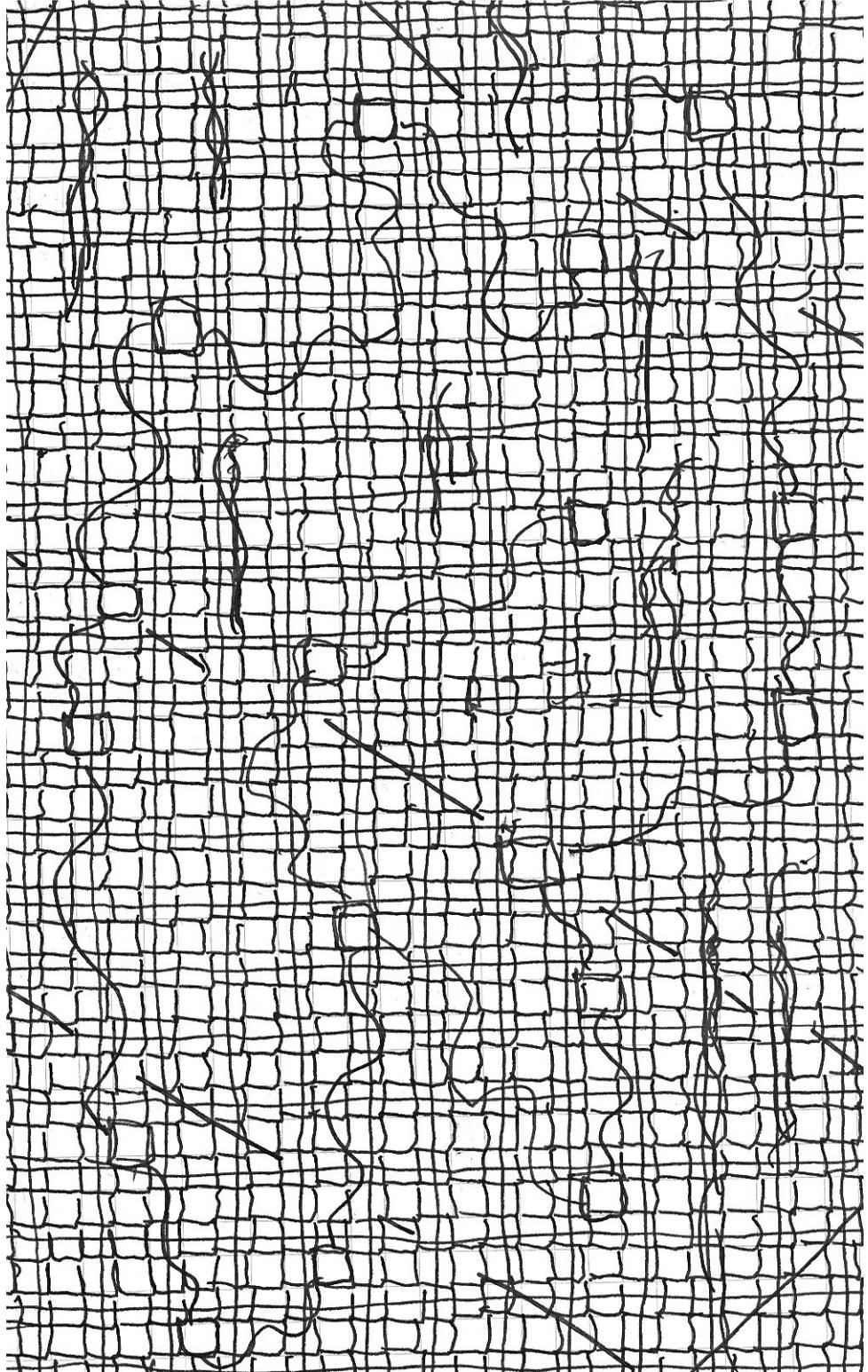


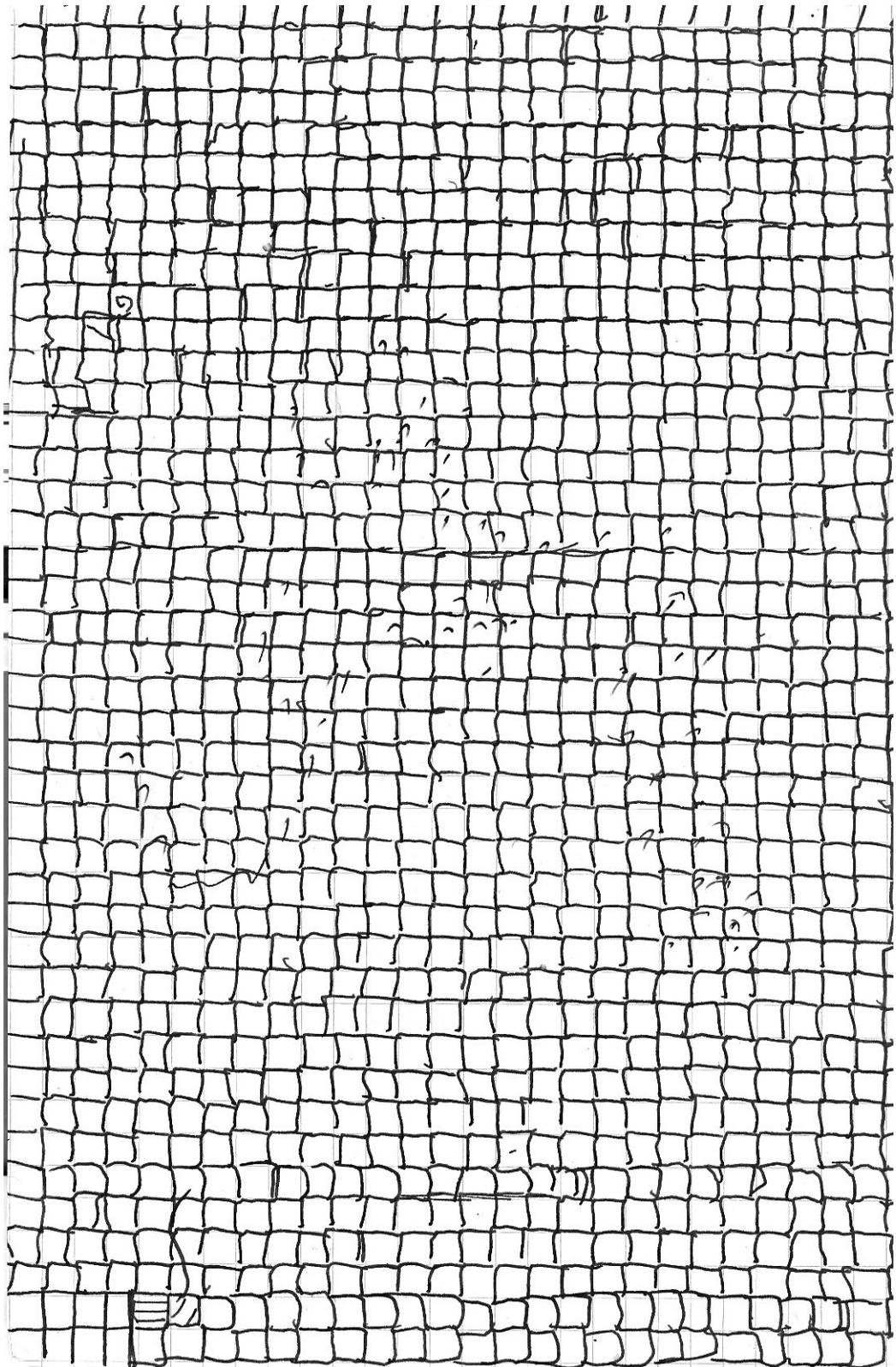


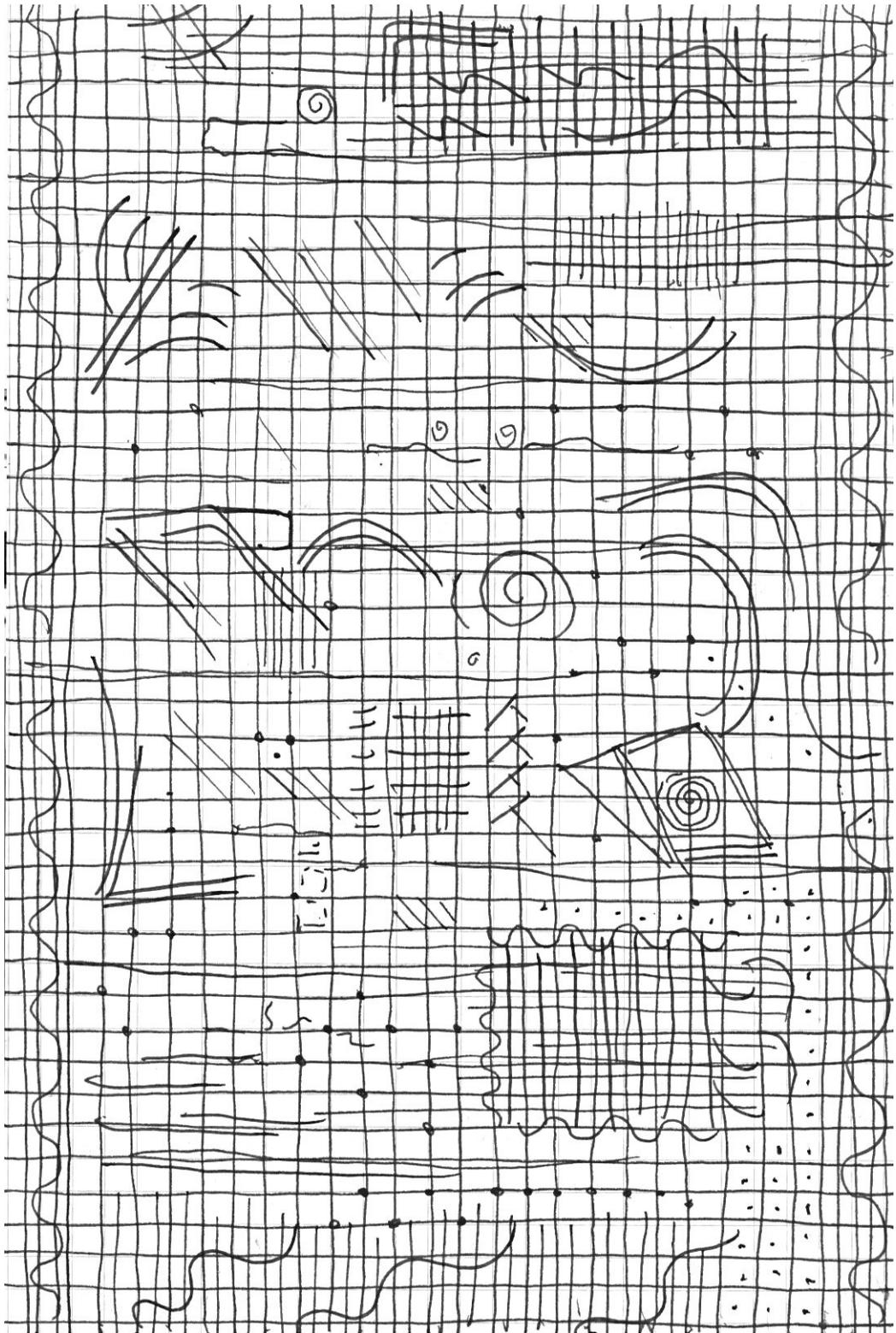


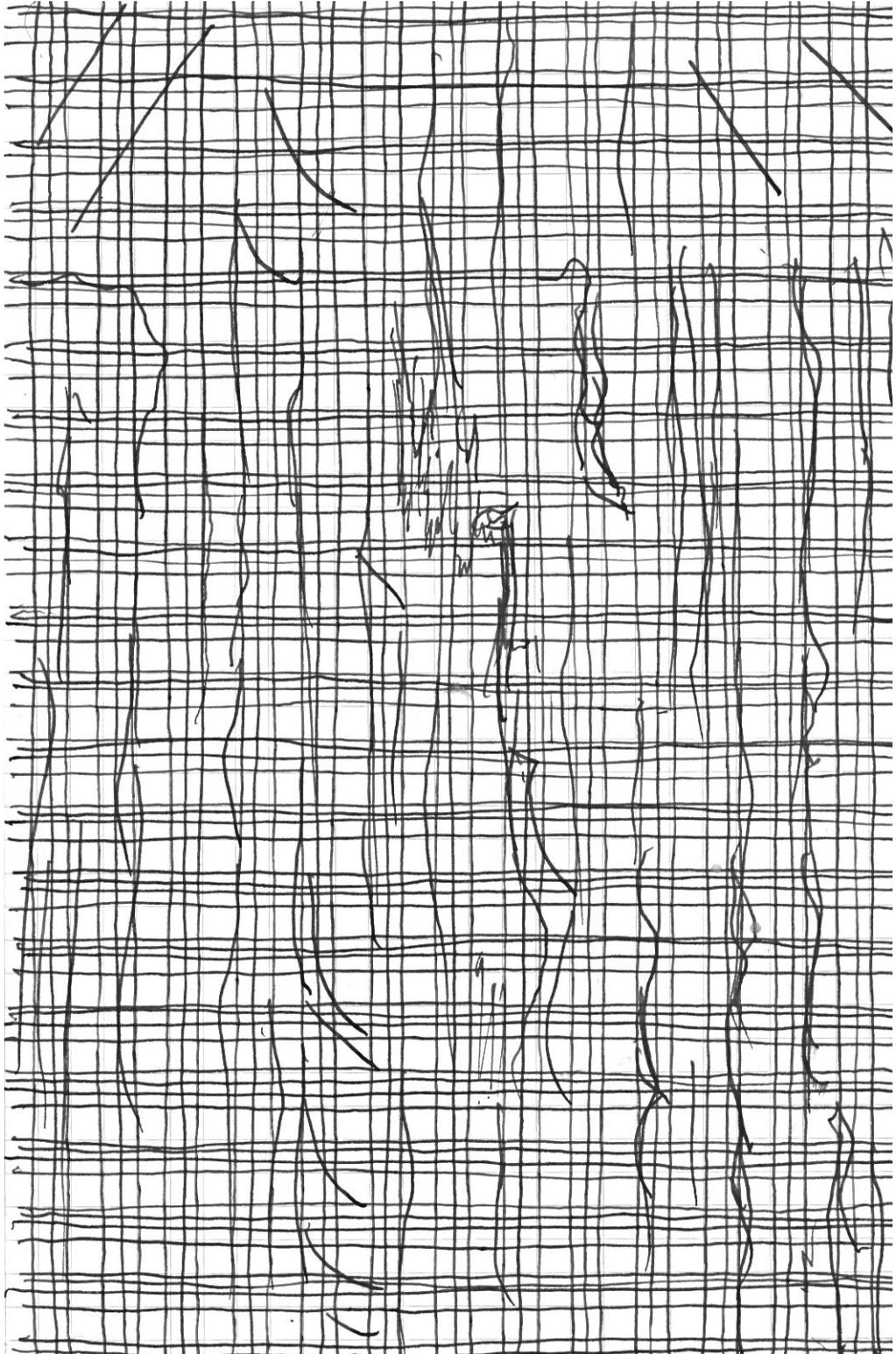
# Pascal Leray

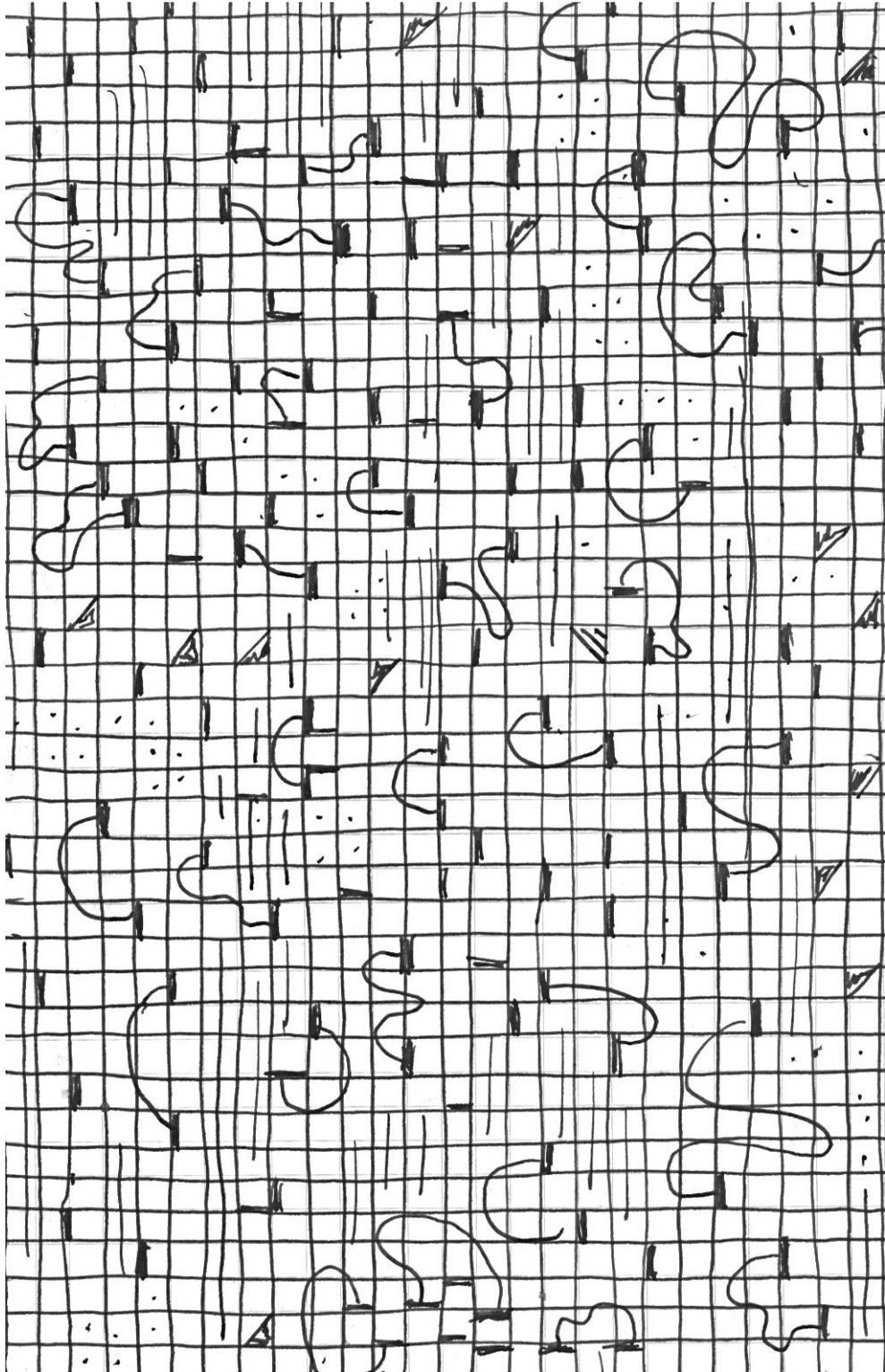
Théorie de l'information







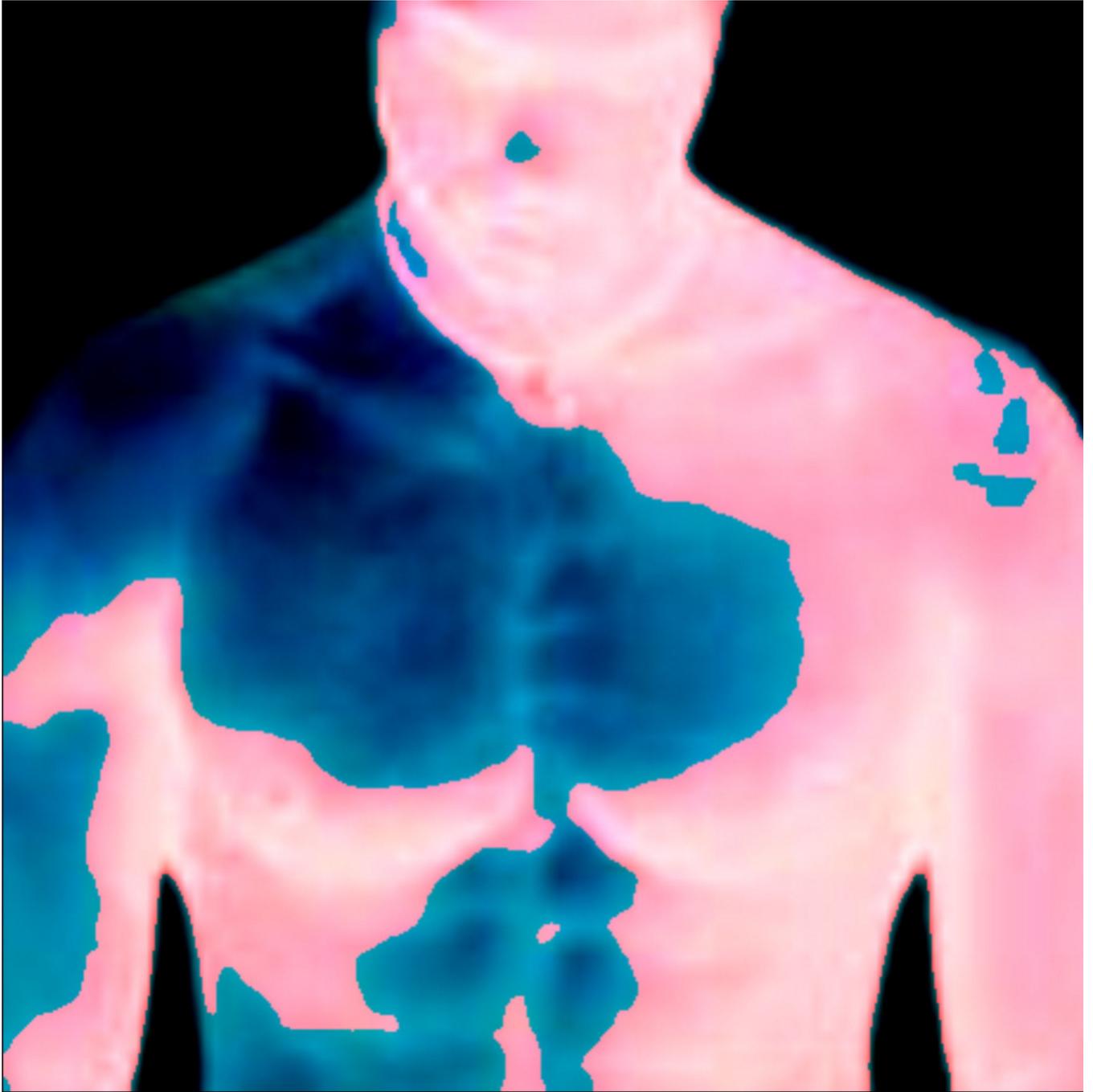




**Valérie Constantin**

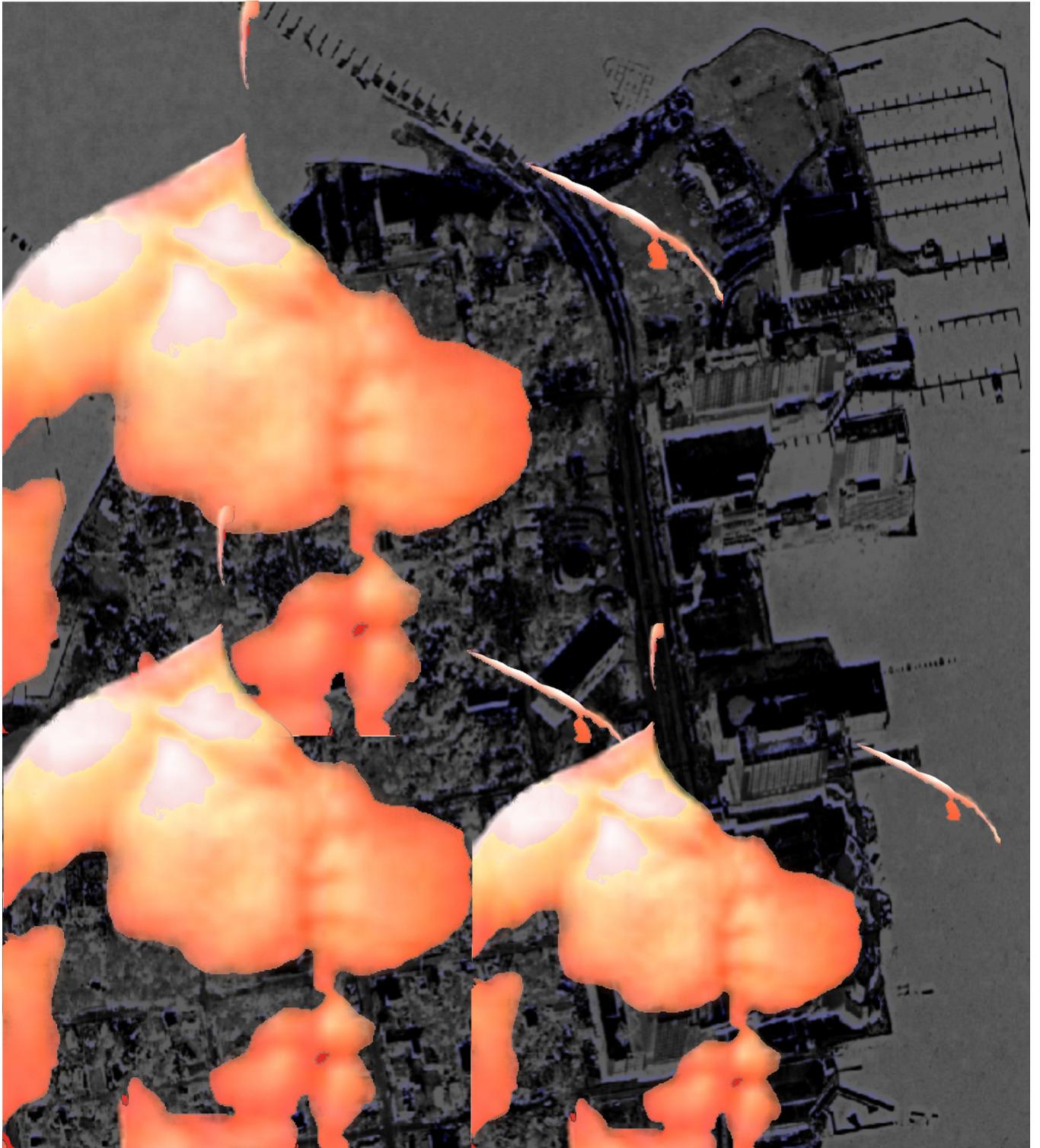
**Miroirs**

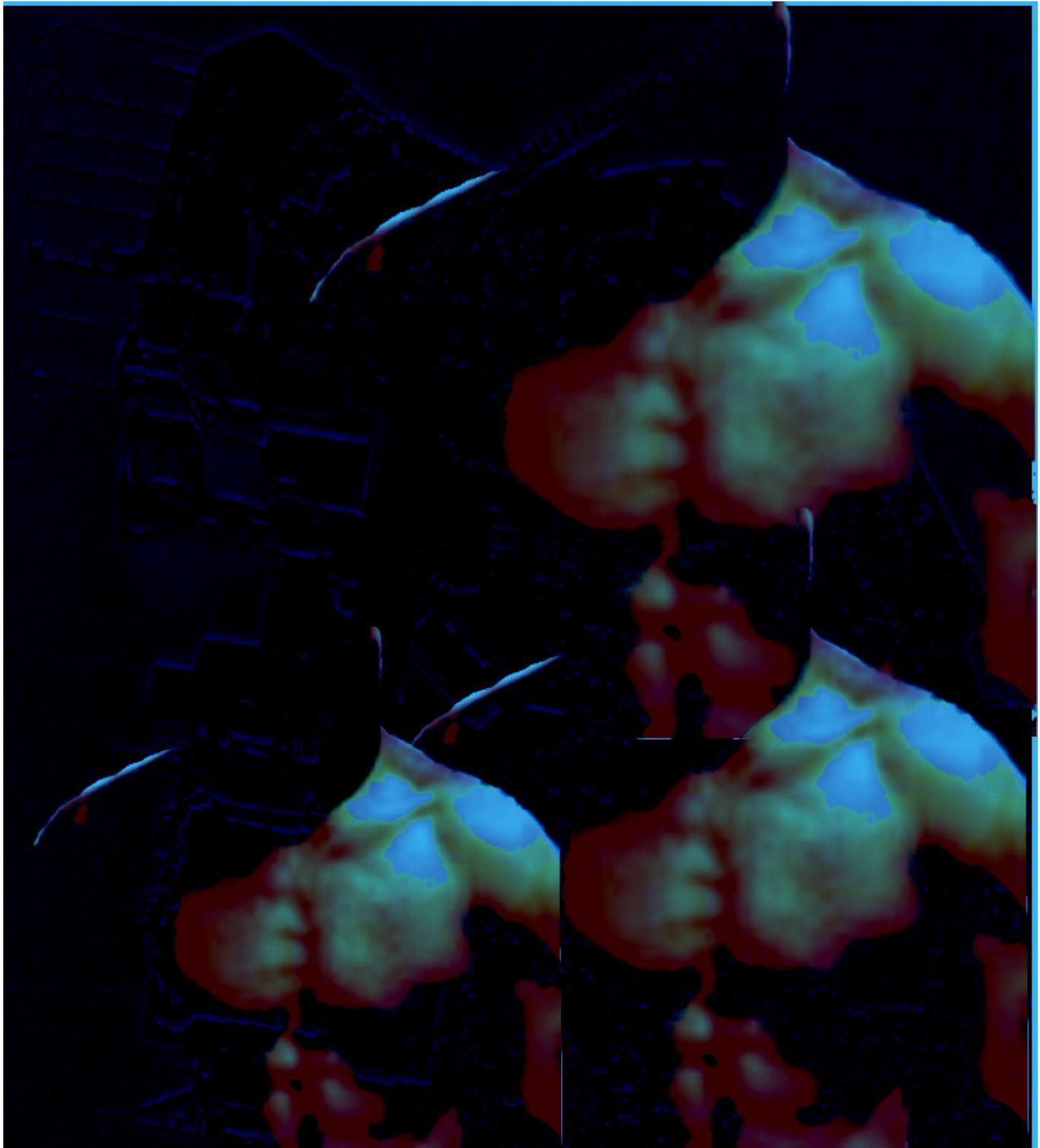


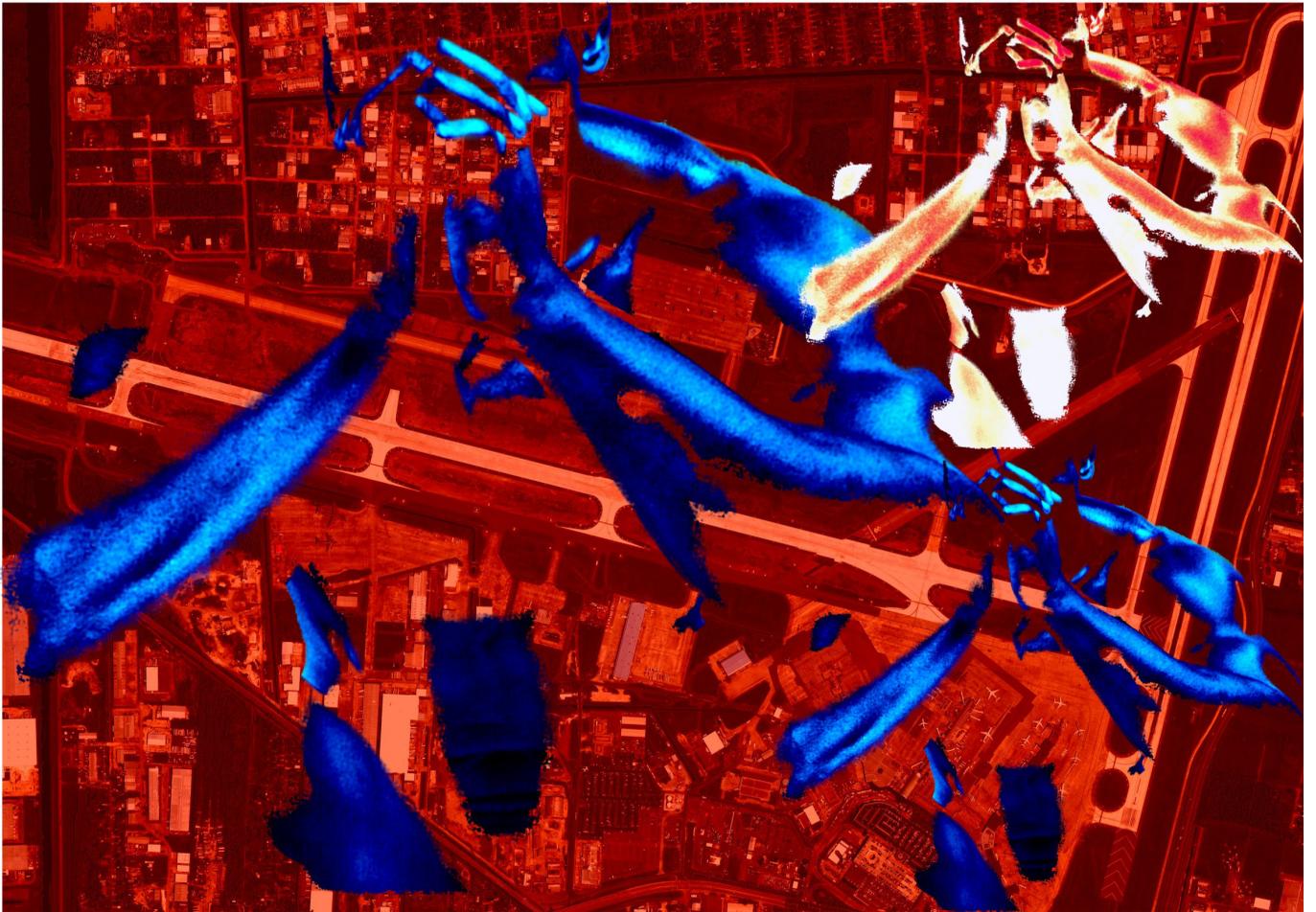


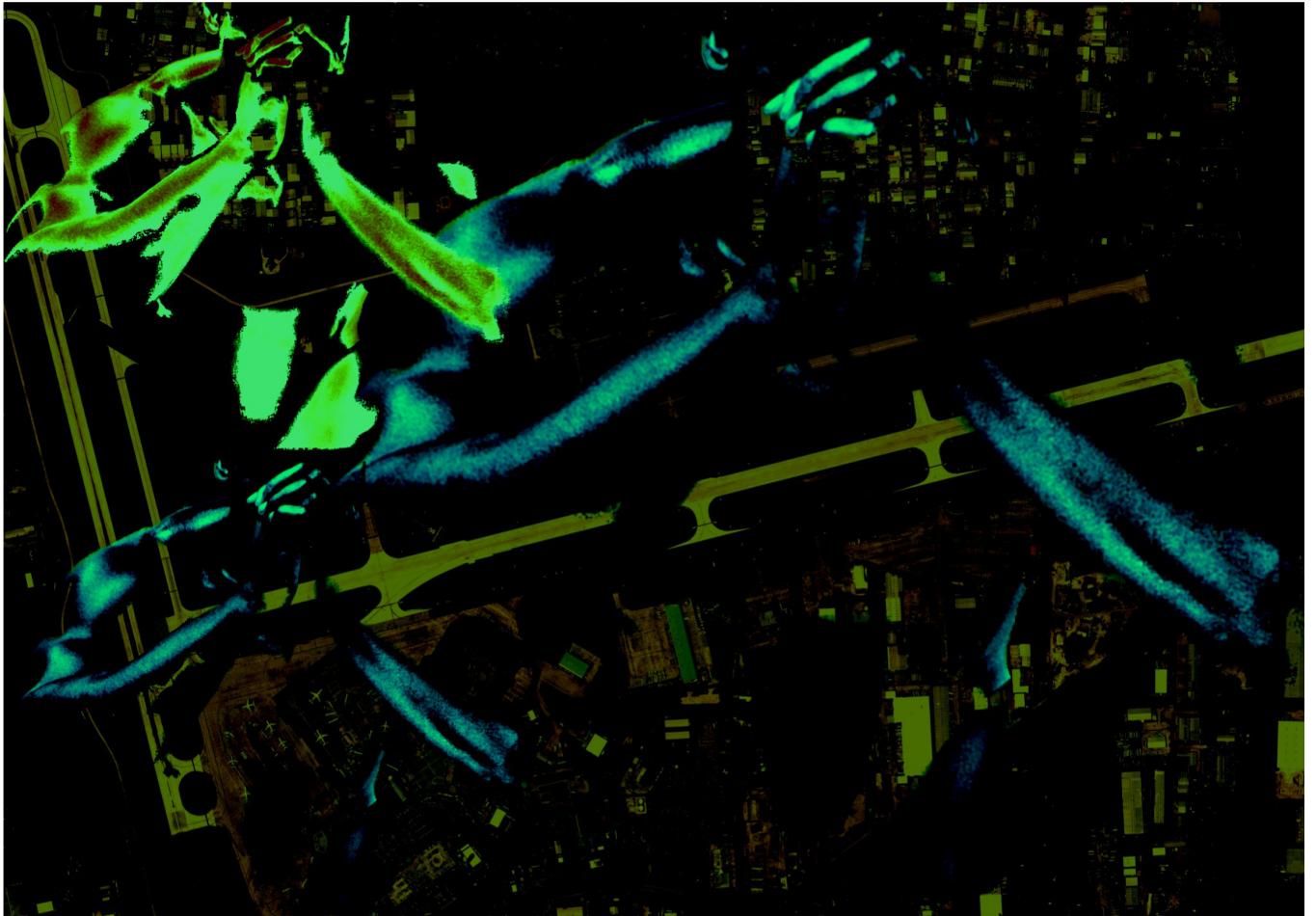


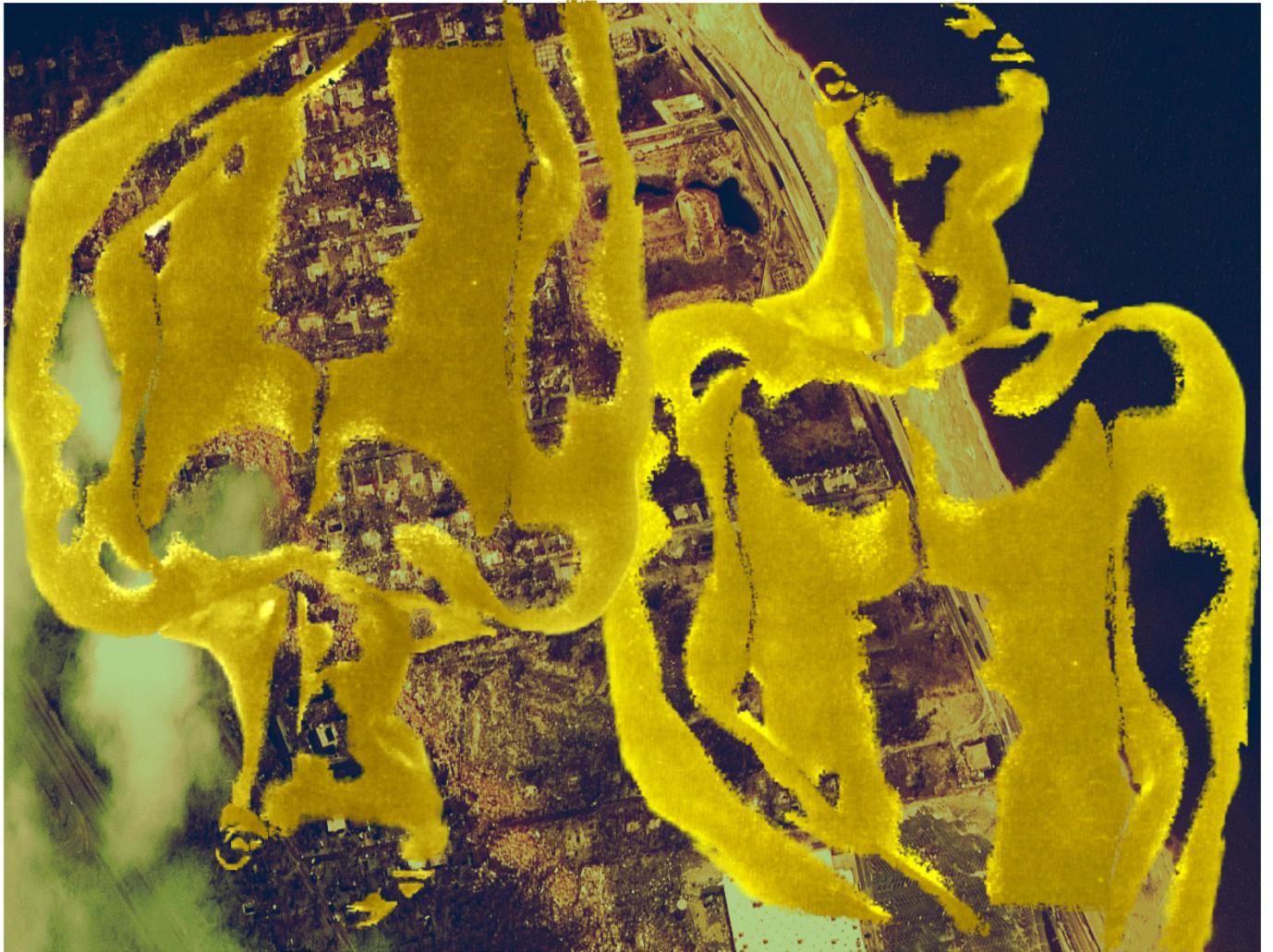


















# Denise Pelletier

## Aquatintes



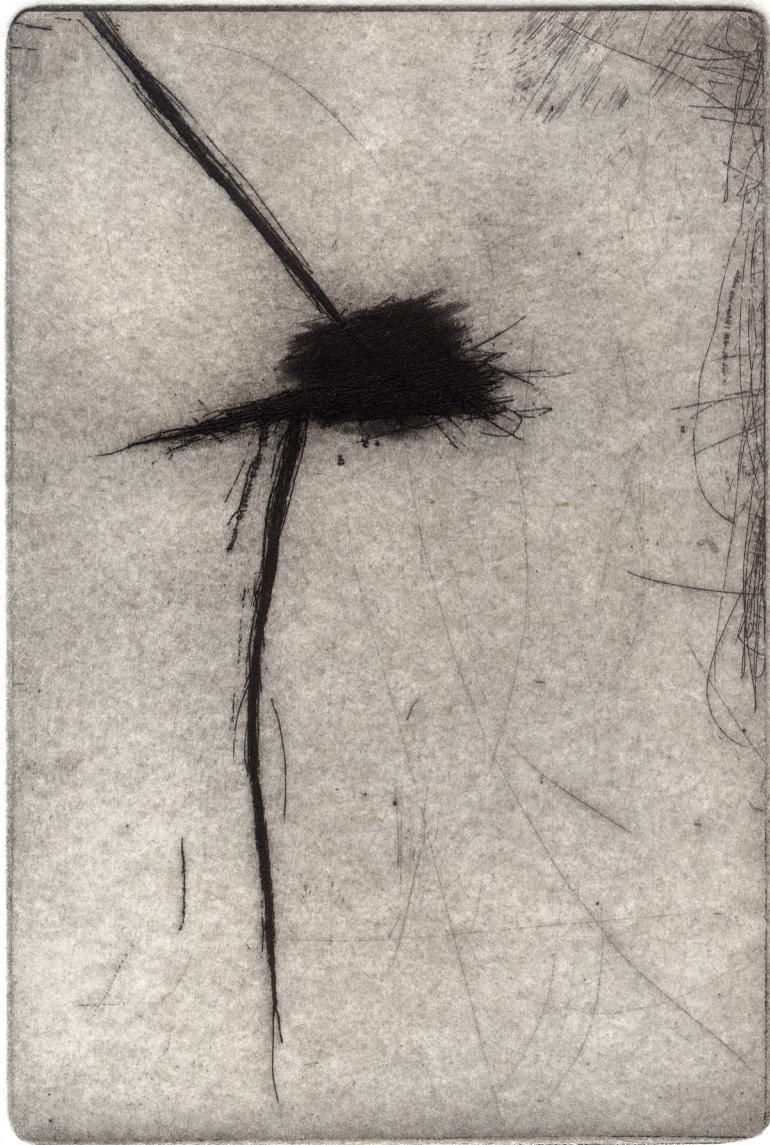


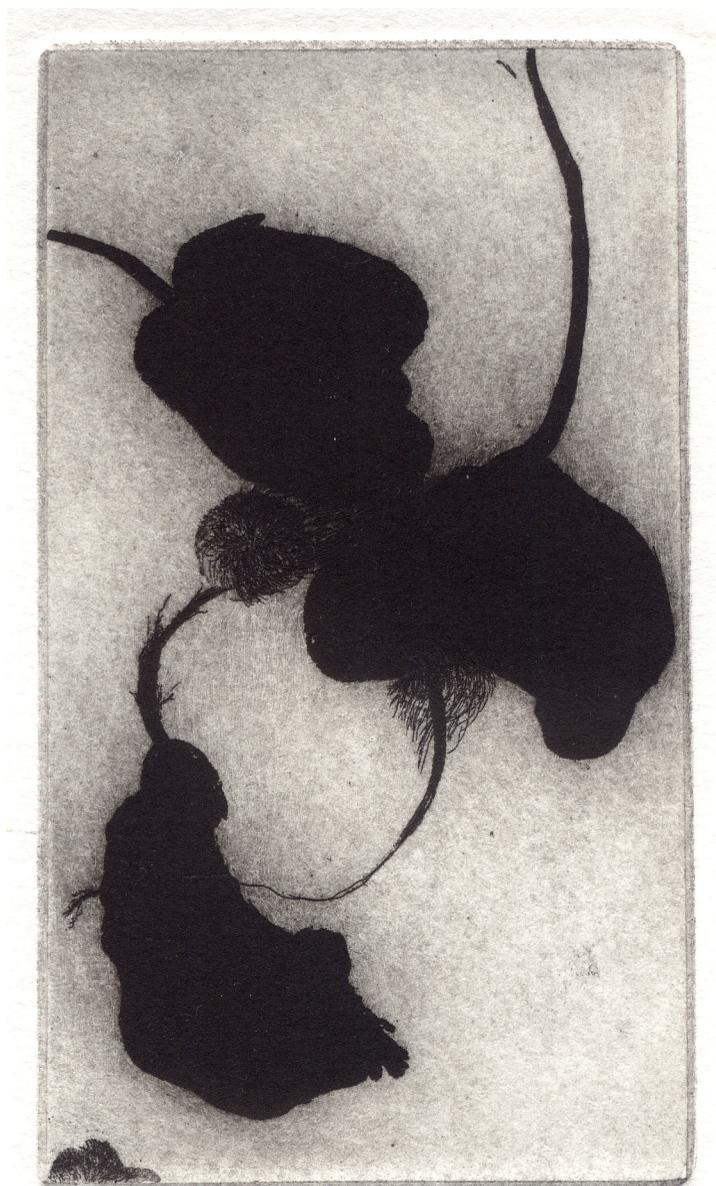




37a. DAWA... 04



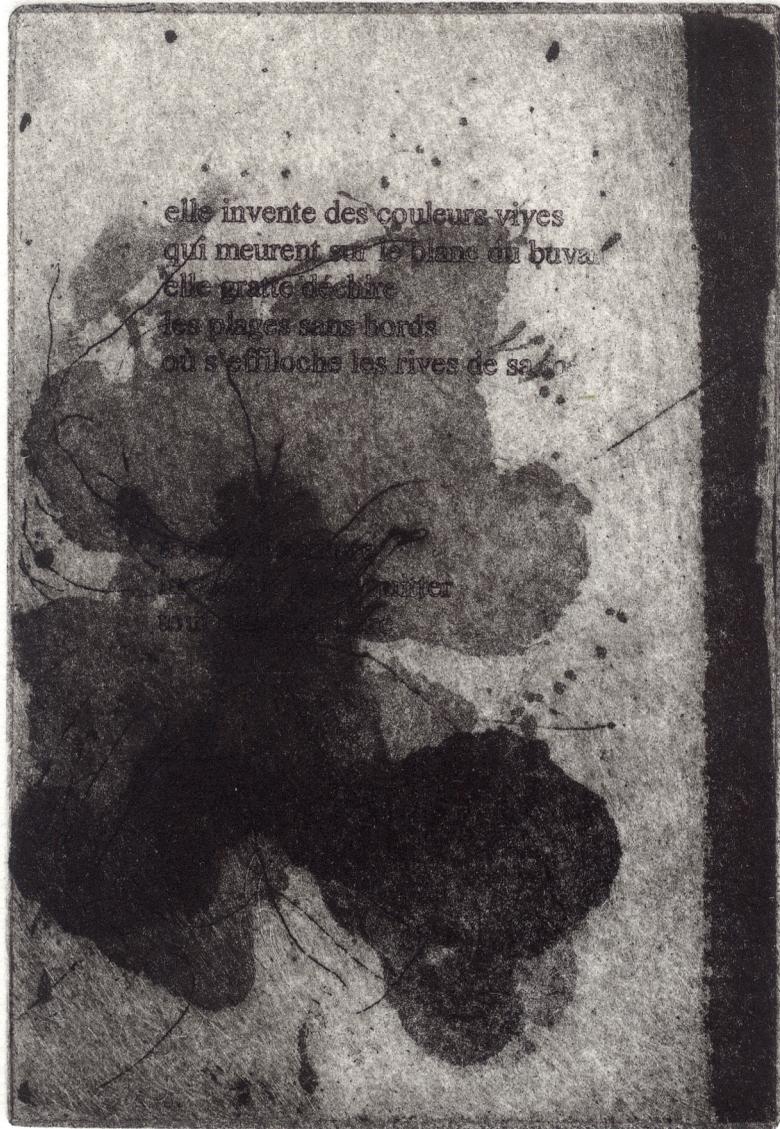




87.

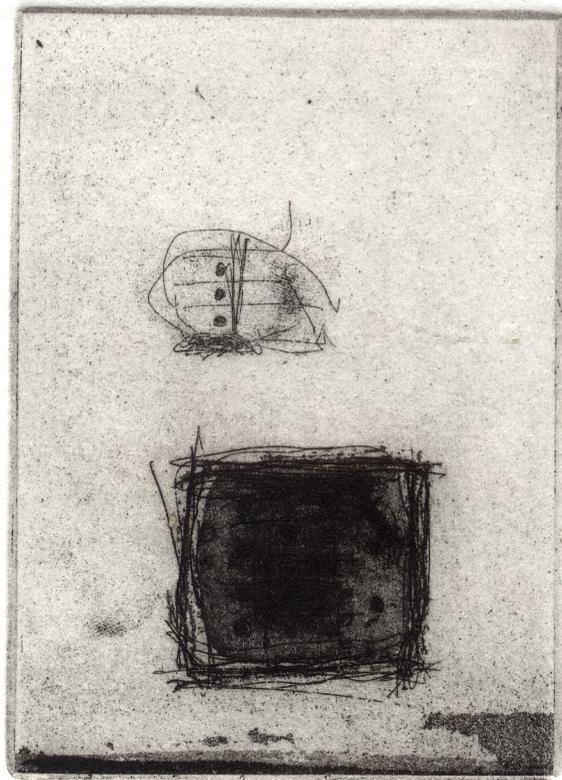
caudex

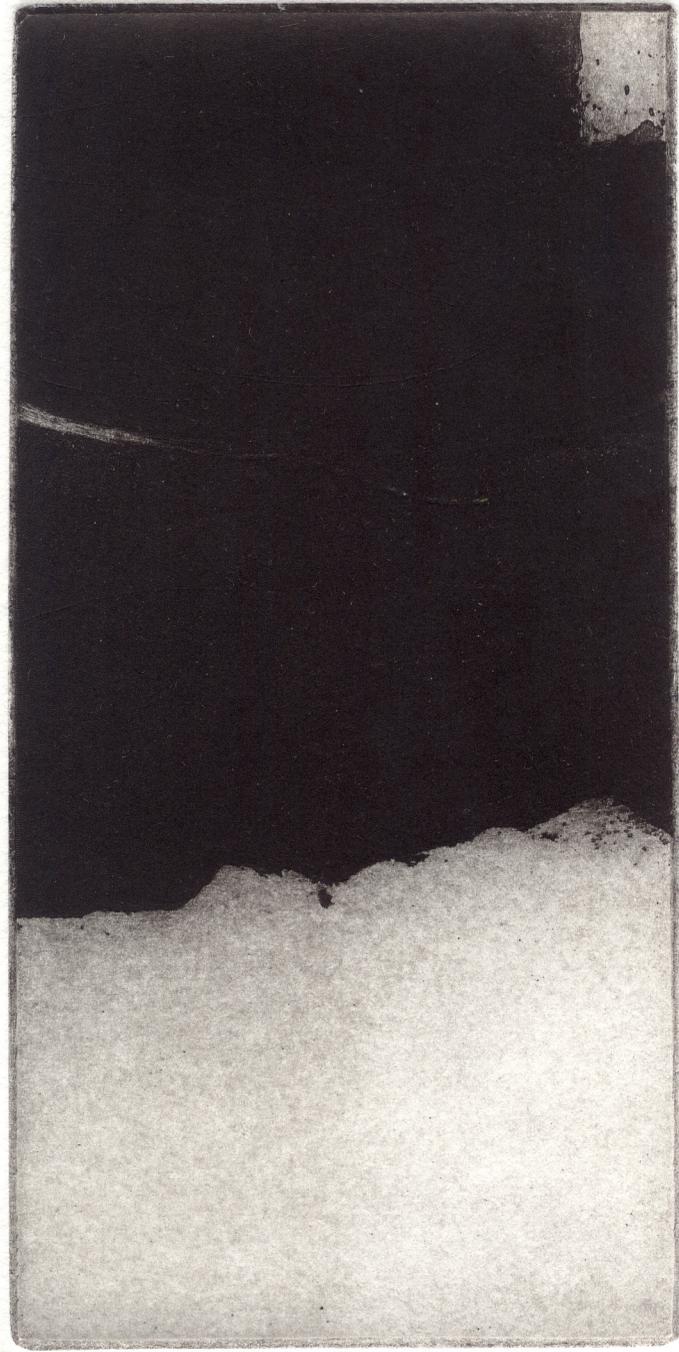
Des. D. H. H. H. H.



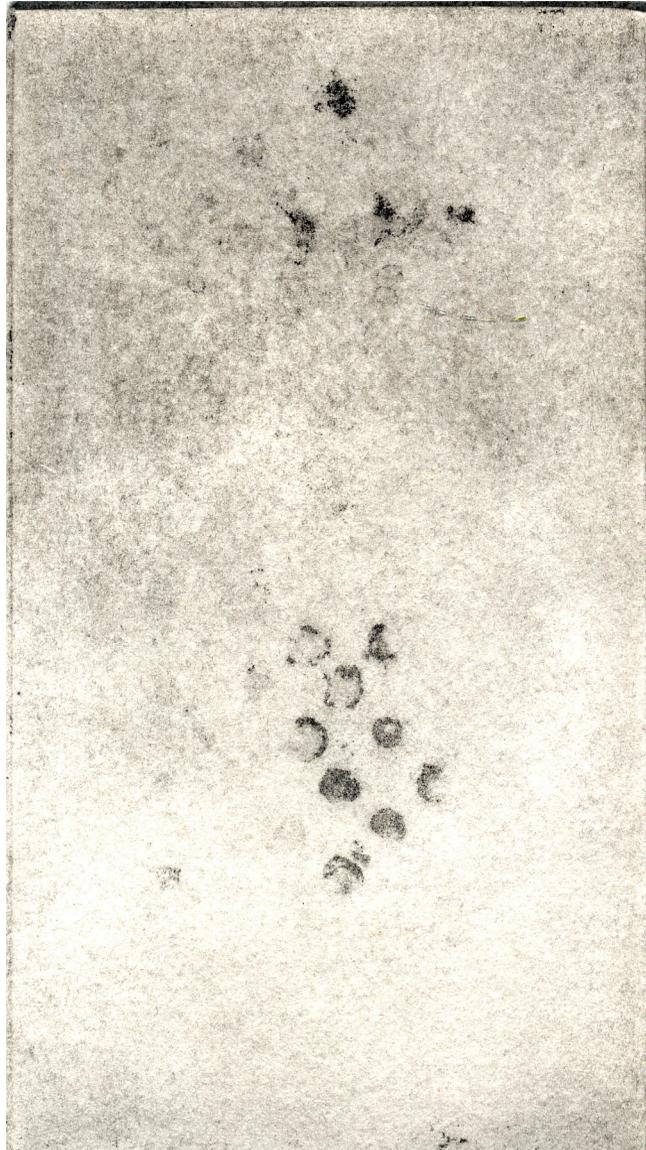
elle invente des couleurs vives  
qui meurent sur le blanc du buva  
elle gratte déchire  
les plages sans bords  
où s'effiloche les rives de sa

le premier  
de









# Les noces d'Hérodiade de Stéphane Mallarmé, mystère.

Extrait - Gilbert Bourson



Si..

Génuflexion comme à l'éblouissant  
 Nimbe là-bas très glorieux arrondissant  
 En le manque du saint à la langue roidie  
 Son  et vacant incendie  
 Aussi peut-être hors la fusion entre eux  
 Immobilisés par un choc malencontreux  
 Des divers monstres nuls dont l'abandon délabre  
 L'aiguère bossuée et le tors candélabre  
 A jamais sans léguer de souvenir au soir  
 Que cette pièce héréditaire de dressoir  
 Lourd métal usuel où l'équivoque range  
 Avec anxiété **Texte 1** gloire étrange  
 On ne sait quel masque âpre et farouche éclairci

lecteur =  
lecteur →

**VOIR** (13)  
 pendant cinq  
 notes  
 99999  
 ← durée →

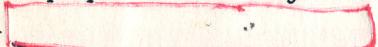
(14)  
**VOIR**, pendant  
 lequel tape  
 les 3 coups  
 puis:

(15) LUMIERE  
 sur l'achève  
 seulement:  
Texte

(16) **VOIR**  
  
 ← durée →

(17) **NOIR**  
  
 ← durée →

(C)  
 voix off  
 mon  
 esprit  
 n'est  
 avert  
 par le  
 ventre et  
 c'est par  
 le bas  
 qu'il  
 enlève.  
 une somme  
 et  
 inha  
 divisible  
 science

Triomphalement et péremptoirement si.  
 La chimère au rebut d'une illustre vaisselle  
 Maintenant mal éteinte  est celle  
 Sous ses avarès feux qui ne contiendra pas  
 Le délice attendu du nuptial repas  
 Ni que pour notre reine enfant et le condore  
 ne survive  
 Comme une chère très délicate à foison  
 Même quand l'âpre faim muée en pâmoison  
 Les entrelace bouche à bouche puis les vautre  
 Le mets supérieur qu'on goûte l'un à l'autre :  
 Alors, dis ô futur taciturne, pourquoi  
 Ici demeure-t-il et s'éternise coi  
 Selon peu de raison que le richissime orbe  
 Opiniâtrément pour se parfaire absorbe  
 Jusqu'à l'horizon mort en un dernier éclat  
 Cette vacuité louche et muette d'un plat?

NOTE pour l'effet c-14-15

- 1. faire le noir (14)
- 2. déclencher la bande (C)
- 3. taper les 3 coups → puis Texte

(51)

(6)

GENU FLEKSION / KOMM A L'ERLOUIS ANT

NIMBE LA BAS TRÉS GLÖ FRIEUX ARRON DISSAN

EN, LE MANI KE DU SAINT / A LA LANGUE ROIDIE

SON il - faut - le - cou - rant ET VA KANT IN ANT DI  
*tapé au le papé*

AUSSI PEUT ÊTRE HORS O LA FUSION ENTR EU

IMMOBILIZÉ PAR / UN CHOC MALENKONTRE

DES DI, VERS Monstrenuis DONT L'ABANDON DELARR  
*(rapide) l'air se soulev*

LAIT GUE YERE BOSSUÉE E LLE TOR KANDELARRA

A JAMAIS SANS L'EGUE / DE SOUVENIR AU SOIR

KE CETTE PYESS' HÉRÉ / DI TAIRE DE DRAISSOIR  
*son ton égal*

LOURD MÉTAL UZUEL / OÙ LE QUIVOC KERANGX  
*avali*

AVEK ANKXYETE comme au plus GLOIRE ETRANGE  
*actiu. le slow*

ON NE SAIT KEL MASKA / PRÉ FAROUCH' ECLAIRCI

TRI, <sup>raison</sup> <sup>arale</sup> <sup>3</sup> <sup>pp faible</sup> <sup>fort fff</sup> **OMP**HALÉMENT ÉT PERAMP TOIREMAN (Si)

LA CHI, MÉRÉ OR ÉBÛT / D'UNE ILLUSTRE VAISSELE

MAIN TENANT MAL ÉTEINTE HEIN <sup>Pain qui</sup> <sup>pan chun</sup> EST, CELLE,

SOUS SES AVARES FLEUX / KINE CONTIENDRA PAS

LE DÉLISSA, TENDU / DU NU PSI, AL REPAS

NI KE POUR NOTRE RAÏ / N'ENFANTÉ LE CONVIVE

LE COURANT LE DE LA SYRINTE NE SURVIVE

KOMM UNE CHÈRE TRÈS / DÉLICAT' A FOISON

MEME KAN L'APRE FAIM / MUE EN PA M'OI SON

LES ENTRÉE, LA, CE BOU (CHA) BOUCHE PUIS LES VAUTES

LE METS SUPERIEUR / NON GOUTE L'UN A L'AUTRE :

ALORS, DIS Ô FUTUR / TA, SSI, TURNE, POURQUOI

ICI DEMEURE-T-IL / ET S'ÉTERNISE COI

SELON PEU DE RAISON / KE LEÛ RI, CHI, SSI, M'ORBE

O • PIN IA TRÉMENT / POUR SE PARFAIR' ABS'ORBE<sup>2</sup>  
▲ ch qe ○ ▲

JUS, KA • / ORIZ<sup>3</sup>, ON MORT<sup>3</sup> / EN UN DERNIER ECLAI<sup>3</sup>  
22i A ← A ←

CETTE VA, CU, i TÉ / LOUCH'E' MUET TE D'UN  
ϕ PLAT?

---

Texte : opm AVEC ANKXYÉTÉ...  
LA GLOIRE →

lectrice : annonçant le titre

## LA GLOIRE

La Gloire! je ne la sus qu'hier, irréfragable, et rien ne m'intéressera d'appelé par quelqu'un ainsi.

Cent affiches s'assimilant (l'or) incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux au ras de l'horizon par un départ sur le rail trainés avant de se recueillir dans l'abstruse fierté que donne une approche de forêt en son temps d'apothéose.

Si discord parmi l'exaltation de l'heure, un cri faussa ce nom connu pour déployer la continuité de cimes tard évanouies, Fontainebleau, que je pensai, la glace du compartiment violentée, du poing aussi étreindre à la gorge l'interrupteur : Tais-toi! Ne divulgue pas du fait d'un aboi indifférent l'ombre ici insinuée dans mon esprit, aux portières de wagons battant sous un vent inspiré et égalitaire, les touristes omniprésents vomis. Une quiétude menteuse de riches bois suspend alentour quelque extraordinaire état d'illusion, que me répons-tu? qu'ils ont, ces voyageurs, pour ta gare aujourd'hui quitté la capitale, bon employé vociférateur par devoir et dont je n'attends, loin d'accaparer une ivresse à tous départie par les libéralités conjointes de la nature et de l'État, rien qu'un silence prolongé le temps de m'isoler de la délégation urbaine vers (l'extatique) torpeur de ces feuillages là-bas trop immobilisés pour qu'une crise ne les éparpille bientôt dans l'air; voici, sans attendre à ton intégrité, tiens, une monnaie.

Un uniforme inattentif m'invitant vers quelque barrière, je remets sans dire mot, au lieu du suborneur métal, mon billet.

Obéi pourtant, oui, à ne voir que l'asphalte s'étaler net de pas, car je ne peux encore imaginer qu'en ce pompeux octobre exceptionnel du million d'existences étageant leur vacuité en tant qu'une monotonie énorme de capitale dont va s'effacer ici la hantise avec le coup de sifflet sous la brume, aucun furtivement évadé que moi n'ait senti qu'il est, cet an, d'amers et (lumineux) sanglots, mainte indécise flottaison d'idée désertant les hasards comme des branches, tel frisson et ce qui fait penser à un automne sous les cieus.

Personne et, les bras de doute envolés comme qui porte aussi un lot d'une splendeur secrète, trop inappréciable (trophée) pour paraître! mais sans du coup m'élancer dans cette diurne veillée d'immortels troncs au déversement sur un d'orgueils surhumains (or ne faut-il pas qu'on en constate l'authenticité?) ni passer le

seuil où des torches consomment, dans une haute garde, tous rêves antérieurs à leur éclat répercutant en (pourpre) dans la nue l'universel sacre de l'intrus royal qui n'aura eu qu'à venir : j'attendis, pour l'être, que lent et repris du mouvement ordinaire, se réduisit à ses proportions d'une chimère puérole emportant du monde quelque part, le train qui m'avait là déposé seul.

voir page 6

(6) bis

lecteur: (doucement dans son dessein)

② le sarré est ce bon lienement prodigue de la vie, qui, pour durer, l'ordre des choses enchaîne et que l'enchaînement change en déchainement, en d'autres termes en violence.

↓

④ sans trêve il n'en a de bien les digues, d'opposer à l'activité productrice le mouvement précipité et contrastif d'une consommation de pure gloire.

⑦ le sarré est précisément comparable à la flamme qui détruit le bois en le consommant. c'est ce contraire d'une chose qui est l'infini illimité, il se propage, il inonde la chaleur et la lumière, il enflamme et il aveugle, et celui qui l'enflamme et qui il aveugle, à son tour, subitement, enflamme et aveugle.

↓

entrée en feu de la fauche

① ... le nouveau sarré pense par 7 pèuples avant d'écarter à l'orifice de la tent

③ et il y a 6 hommes, un pain chaque soliel et un 7<sup>e</sup> homme qui est le soliel tout ce

⑤ or, ce 7<sup>e</sup> homme est un cheval, un cheval avec un homme qui le mène

⑥ mais c'est le cheval qui est le soliel et non l'homme

⑧ absolument un et vierge.

⑨

fin de la page 6

→ ... et muette d'un plat

18

etain du progressivement  
lecteur et lectrice  
seigneur

lecteur

pendant que le  
cette s'allume  
progressivement  
puis :

→ lectrice va au centre  
livre à la main  
le lecteur se livre  
à sa page du  
se regardant  
le lecteur va le  
avoir.

• l'actrice se

→ lecteur : VIRGINITÉ qu  
du regard à  
ses fragments

Programme Synti

Synthèse  
 oscillation - 1  
 fréquence 6, 1/2  
 chep - 2,5  
 level - sinus - 2  
 trap - 1

note si

(E)

VOIX OFF.

le plat s'allume  
 en volume  
 car le plat n'a pas  
 de volume  
 et c'est le volume  
 qui est le plat; le  
 volume mange  
 le plat  
 qui tourne de tous  
 cotés pour ça



voix off.

→ THE - ATRE  
 yin-hi offit la coupe  
 au vieux, qui lui  
 remit le TAO-Te-King

(F)

(E)

OFF

→ un son linéaire  
 note si, va durer  
 jusqu'à l'annonce

si, semble venir fin la lumière, elle tient le  
 lin, marquant sa page d'un doigt,  
 va prendre le livre au centre, même  
 doigt, très lentement, les deux pivotant  
 se passant lentement le livre ouvert.  
 prise à la place de l'achève et s'y

silence, pendant lequel  
 plus;

isolitairement, devant une transparence  
 de quat, elle même s'est comme divisée en  
 uts de candeur l'un et l'autre preuves

nuptiales de l'idée.

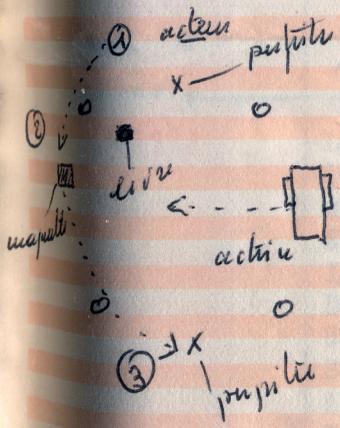
→ lecteur : (va déplacer sur la maquette par la scène de la vau)

→ lectrice ENTRE, avec une q di'coupe sur rond centre,

elle va au praticabl elle ôte son vêtemen lin

elli' est s'dounee p elle paune le p s'dounee par la t disagrément en quand elle est apris s'être retiré début à la maque

(19)  
NOIR



→ lecteur : (annonce)

OUVERTURE  
MONOLOGUE

(20)

Centre magnétique  
~~voix~~ → prof. pied  
~~voix~~ → prof. est.

← seulement après - toute nous avec ... certainement subse

le petit machicabre cruciforme,  
nise -

l'alcove rouge dans laquelle elle  
, qu'elle place ~~dans~~<sup>sur</sup> le projecteur du

e, puis  
nt (tes sont) pour revêtir la robe de

~~note~~  
(id)

de la lampe de poche du lecteur,  
aticable au centre se place, l'après  
lampe de l'acteur, elle manifeste sur  
us cette violation d'intimité,  
placée, le lecteur éteint sa lampe  
urée à sa place (l'acteur obtient sur  
ette ...)

(id) et fin

E ANCIENNE  
DE LA NOURRICE

elon partitions non  
incluses)

...  
te ...

→ lecter

ACTE I

Abolie, et son aile affreuse dans les larmes  
 Du bassin, aboli, qui mire les alarmes,  
 Des ors nus fustigeant l'espace cramoisé,  
 Une Aurore a, plumage héraldique, choisi,  
 Notre tour cinéraire et sacrificatrice,  
 Lourde tombe qu'a fuie un bel oiseau, caprice  
 Solitaire d'aurore au vain plumage noir !..  
 Ah ! des pays déchus et tristes le manoir !  
 Pas de clapotement ! L'eau morne se résigne,  
 Que ne visite plus la plume ni le cygne  
 Inoubliable : l'eau reflète l'abandon  
 De l'automne éteignant en elle son brandon :  
 Du cygne quand parmi le pâle mausolée  
 Ou la plume plongeait la tête, désolée  
 Par le diamant pur de quelque étoile, mais  
 Antérieure,, qui ne scintilla jamais.  
 Crime ! bûcher ! aurore ancienne ! supplice !  
 Pourpre d'un ciel ! Etang de la pourpre complice  
 Et sur les incarnats, grand ouvert, ce vitrail.

effort (20)

MIRROIR

(21)

NOIR ←

ACTE II

LUMIÈRE ←

(22)

CHAMBRE

La chambre singulière en un cadre, attirail  
 De siècle belliqueux, orfèvrerie éteinte,  
 A le neigeux jadis pour ancienne teinte,  
 Et sa tapisserie, au lustre nacré, plis,  
 Inutiles avec les yeux ensevelis  
 De sibylles offrant leur ongle vieil aux Mages.  
 Une d'elles, avec un passé de ramages  
 Sur ma robe blanchie en l'ivoire fermé  
 Au ciel d'oiseaux parmi l'argent noir parsemé,  
 Semble, de vols partir costumée et fantôme,  
 Un arôme qui porte, ô roses ! un arôme,  
 Loin du lit vide qu'un cierge soufflé cachait,  
 Un arôme d'ors froids rôdant sur le sachet,  
 Une touffe de fleurs parjures à la lune  
 (A la cire expirée v'encor v's'effeuille v'l'une),  
 De qui le long regret et les tiges de qui  
 Trempent en un seul verre à l'éclat alangué.  
 Une Aurore traînait ses ailes dans les larmes !

u: Toute naissance est une destruction  
et toute vie d'un moment, l'afon-  
-nie dans laquelle on  
renuscite ce qu'on a perdu,  
par le vain, on l'ignorait  
avant.

← → VOIX OFF

certainement subsiste  
une présence de  
nuit

e !

Elle a chanté, parfois incohérente, signe  
Lamentable !

(26)

le lit aux pages de vélin,  
Tel, inutile et si claustral, n'est pas le lin !  
Qui des rêves par plis n'a plus le cher grimoire,  
Ni le dais sépulcral à la déserte moire,  
Le parfum des cheveux endormis. L'avait-il ?  
Froide enfant, de garder en son plaisir subtil  
Au matin grelottant de fleurs, ses promenades,  
Et quand le soir méchant a coupé les grenades ! - - -  
Le croissant, oui le seul est au cadran de fer  
De l'horloge, pour poids suspendant Lucifer,  
Toujours blesse, toujours, une nouvelle heurée,  
Par la clepsydre à la goutte obscure pleurée,  
Que, délaissée, elle erre et sur son ombre pas  
Un ange accompagnant son indicible pas !

baise  
↓

baise  
↓

baise  
↓

Sur chaque plot  
un rayon plus fin

Il ne sait pas cela le roi qui salarie  
Depuis longtemps la gorge ancienne est tarie.  
Son père ne sait pas cela, ni le glacier,  
Farouche reflétant de ses armes l'acier,  
Quand sur un tas gisant de cadavres sans coffre  
Odorant de résine, énigmatique, il offre  
Ses trompettes d'argent obscur aux vieux sapins !

Reviendra-t-il un jour des pays cisalpins !

Assez tôt ? Car tout est présage et mauvais rêve !

iol  
↓  
NOIR

A l'ongle qui parmi le vitrage s'élève  
Selon le souvenir des trompettes, le vieux  
Ciel brûle, et change un doigt en un cierge envieux  
Et bientôt sa rougeur de triste crépuscule  
Pénétrera du corps la cire qui recule ! - - -

(27)

mière  
pos.

(28)

De crépuscule, non, mais de rouge lever,  
Lever du jour dernier qui vient tout achever,

Si triste se débat, que l'on ne sait plus l'heure  
La rougeur de ce temps prophétique qui pleure  
Sur l'enfant, exilée en son coeur précieux  
Comme un cygne cachant en sa plume ses yeux,  
Comme les mit le vieux cygne en sa plume, allée  
De la plume détresse, en l'éternelle allée  
De ses espoirs, pour voir les diamants élus  
D'une étoile mourante, x

~~off.~~ bruit d'horloge  
jusqu'à...

VOIX OFF

Voici, en somme :  
(3 coups de thi'ata  
frappés) depuis que  
son idée a été com-  
-plétée : le passé compris  
de sa race qui pèse  
sur lui en la sensation  
de fini, l'heure de la  
pendule, précipitant  
cet ennui en temps  
lourd, étouffant, et  
son attente de

l'accomplissement  
du futur, formant  
du temps pur, ou  
de l'ennui, rendu  
instable par la  
maladie d'idéalité.

lecteur : l'horloge m'a sou-  
-vent fait du bien

→ lecteur ←

FIN  
→  
HORLOGE

sans interruption de Novr.

→ lecteur : Hélas le baby  
va m'interrompre, j'en  
dépote en une interruption,  
m'embrasse, mais accepte  
ma proposition d'en faire  
autrement. Je vois qu'elle  
sera une petite mère d'avant  
→ 15 jours.

① → X et qui ne brille plus.

Cap  
actrice

ET . . . . .

acteur

2"

actrice

Ne sifflez pas parce que j'ai dit l'inanité de votre folie! silence, pas de cette démençe que vous voulez montrer exprès. Eh! bien il vous est si facile de retourner là-haut chercher le temps - et de devenir - est-ce que les portes sont fermées?

ACTRICE

4"

③

②

ne e c tri - lle

Handwritten musical notation on a staff with a treble clef. The notation includes a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 4/4. Above the staff, there are vertical double-headed arrows labeled "2''" indicating intervals. Below the staff, there are horizontal dashed lines with "4''" written above them. To the right of the staff, the text "souffle projeté" is written. Below this, there is a series of vertical dashed lines labeled "NE 2'' 2'' 2'' 2'' 4'' 4'' 4''" and a wavy line labeled "E" with a circled "1" at the end.

Handwritten musical notation on a staff. The word "ACTRICE" is written in red ink on the left. Above the staff, there is a circled "2" and a wavy line labeled "souffle". Below the staff, there is a circled "E" and the text "duris ad libitum". At the bottom of this section, the text "baucle fermée" is written.

Handwritten musical notation including a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a time signature of 9/6. The text "place 3 fois le Si bémol" is written below the staff.

Handwritten musical notation on a staff with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The word "plus" is written in red ink below the staff. A vertical line with a downward-pointing arrow is drawn below the staff, and a horizontal arrow points to the right from the base of this vertical line.

et qui ne brille plus -

(29)

DIR sur  
centre - Actrice  
mière sur lecteur

→ lecteur - une remarque est, que le prêtre  
il officie; désigne et recule  
qui on vient se confondre;  
même intermédiaire que  
pensée à son encombrement.

→ l'actrice - vient vers lui, ôte le "costume"  
poitrine nue, sans gêne, son  
son vêtement précèdent qu'elle  
se "costume"; elle se change  
fourni un travail pénible, et  
demandant ce qu'il peut de  
etc.... (un procès) -)

→ lecteur.  
(raporte le livre à la place de l'  
~~pour~~ jeune intellectuelle

→ lectrice - (rejoint sa place ayant uplovi

→ lectrice -

ce n'a pas la qualité d'acteur,  
la présence mythique avec  
le comédien qui arrête la  
personnage.

→ tourner

Page 13

"de la "nourrice", s'éponge  
chez elle, l'acteur lui parle  
qui avait parlé avant de  
se comportant comme agent  
elle discute un peu avec l'acteur,  
un peu, comme ça s'est passé

l'actrice, rebonne à sa place et dit:

le prob. à droite de la "scène")

30

currier de  
la salle  
uniquement

\ ... lectrice  
/ ... lecteur

les acteurs respectivement,  
polyphoniquement -

s'associent simplement et loient

**THEATRE DE TEXTE**

~~THEATRE DE TEXTE~~

*La Nourrice.*

*(Incantation)*

*affreuse*

son aile [ ] dans

~~Abolie, et les trous de l'aile sur, les larmes~~

*aboli*

Du bassin, étalé, qui mire les alarmes,

id  
de haut {

*planant sur tout*  
De l'or nu harcelant un oubli cramoisi,  
fustigeant un l'espace

# Les baigneurs de Cézanne

Patrick Cintas

## I Voyage

jeu sur le premier  
chapitre des  
*Baigneurs de  
Cézanne*

— **J'**ai appris que **vous** projetiez de **vous** en aller pour quelque temps. Temps pluriels mais qu'est-ce qui les multiplie?

— **J'**ai bien peur que non, dit-**il**, mais **vous** n'attendrez pas longtemps, **il** arrive avec la nuit, **il vous** reconnaîtra et **j'**en serai quitte pour payer mon amnésie.

— **J'**ai perdu l'argent du voyage. Au **jeu**? **Quelle** idée! **Je** l'ai perdu ou on me l'a volé. **Je** dis que **je** l'ai perdu parce que **je** connais le voleur.

— **J'**ai voulu la quitter. **Elle** tenait à moi. C'est ce qu'**elle** m'a dit.

— **J'**avais besoin de **vous**. De vos idées surtout.

— **J'**étais ... angoissé, mais sur les **rails**, vitesse constante, presque raisonnable.

— **J'vous** crois, dit-**il**.

— **J'**y suis allé avant **vous**. N'en suis-**je** pas revenu?

— **Je** disais que **je vous** aimais en femme du jour. À la fin, **vous** étiez dans le rythme.

— **Je** fais ce que **je** veux de mon argent! déclara-t-**elle** enfin.

— **Je** l'emmène longtemps.

— **Je** la veux, avait-**il** dit avant de plonger.

— **Je** le savais, dit-**il**. Et **il** me montra la lunette d'approche.

— **Je** le savais. D'où ma prudence. Et la taille du feu que **je** tentais d'allumer.

— **Je** m'en rendais compte en effet. **Je** n'ai pas été toujours heureux.

— **Je** m'en vais sans toi.

— **Je** me sens nu!

— **Je** n'ai pas cru ceux qui me disaient que **vous** partiez en voyage.

— **Je** n'ai pas de conseil à **vous** donner mais recevez celui-ci comme un signe de l'importance que **vous** avez pour moi depuis que **vous** menacez de **nous** quitter. Suivez le conseil.

— **Je** n'en voyais plus la fin. **Elle** avait envie de pleurer.

— **Je** n'oublie rien, **je** raisonne.

— **Je** ne l'ai jamais entendue s'exprimer à ce sujet.

— **Je** ne l'ai pas inventé non plus.

— **Je** ne pensais pas vraiment **vous** rendre visite. **J'**allais ailleurs.

— **Je** ne sais pas encore de quoi **je** suis capable, dis-**je**.

— **Je** ne sais pas. Les souvenirs ... on ne sait jamais.

— **Je** ne savais pas que **vous** écriviez.

— **Je** ne serais jamais heureux, dit-**il**. **Nous** ne trouverons jamais ce bonheur. Mais **je** ne la tromperai pas avec une femme.

- **Je ne vous** comprends décidément pas.
- **Je ne vous** demande même par votre nom, me dit-il.
- **Je ne vous** demande rien en échange. Me croyez-vous? **Vous** croirez ce que les lieux **vous** inspirent. **Il** n'y a pas d'autres solutions à votre problème.
- **Je ne vous** lirai peut-être jamais.
- **Je ne vous** promets rien.
- **Je** rentrerai le bois, proposa le paysan. Si **vous** voulez.
- **Je** suis entomologiste, dis-je sur le ton de l'universitaire qu'on prend pour un technicien de surface parce qu'il vient de ramasser quelque chose par terre.
- **Je** suis heureux, disait-il.
- **Je** suis initié, dit-il, ce n'est rien, **il** ne faut pas croire ce qu'on **vous** a raconté.
- **Je** t'avais dit d'y aller jeter un œil, dit ma femme. **Tu** vois le résultat.
- **Je** t'avais dit derrière la grange.
- **Je** vais chercher du bois.
- **Je vous** condamne à l'expectative.
- **Je vous** étonne? dit soudain ma femme.
- **Je vous** remercie pour hier. Ma femme aussi **vous** remercie.

**J'**ai bien reçu votre lettre. Merci pour le soleil qui **nous** manque et pour la mer qui **nous** tombe dessus depuis le début du mois. **Nous** avons eu peur d'avoir à passer du temps à réparer la toiture. **Nous** n'avons perdu que deux jours. L'état de mes nerfs ne me permet plus ces épreuves. Mais c'est notre maison. **Il** n'y en a pas d'autre. Et puis que remplacerait-elle, si elle existait, cette autre manière d'abriter ce que **nous** ne pouvons changer?

**J'**ai voyagé en rond. **Je** ne veux pas dire que **je** suis revenu. **Je** n'ai même pas été au bout de ce voyage. Alors l'autre, **vous** comprenez ...

**J'**aime ses questions. **Il** n'y aura plus de questions quand le rêve aura commencé. Y aura-t-il un quai pour commencer?

**J'**avais emporté un lexique rudimentaire. **Je** lui enseignai quelques mots, ceux qui me semblaient les plus utiles. **Il** ne retint cependant que les deux ou trois que **je** n'avais pas traduit pour lui éviter de se compliquer l'existence.

**J'**avais négligé le temps. Faute primordiale. La nuit ne fut pas une surprise. On me le reprocha assez. **Je** ne dormis pas pour monter la garde et mi même en fuite quelques animaux à peine entrevus.

**J'**avais perdu la recommandation. Mon nom ne lui disait rien, mais **il** avait une mauvaise mémoire. On lui avait sans doute demandé de retenir mon nom. **Il** s'excusait maintenant. **Il** me croyait sincère. **Il** le dit.

**J'**avais prévu de me laisser arrêter par le manque d'argent. **Je** le lui dis. Et **il** me demanda de lui en prêter. Que pensez-vous que **je** lui ai répondu?

**J'**ébauchais maladroitement un pas de gavotte. **Elles** m'encouragèrent à recommencer. **J'**étais désorienté. Et **je** me perdis dans une foule qui prétendait s'intéresser à la gavotte. C'était eux aussi des montagnards.

**J'**en étais persuadé mais **je** lui dis que les gens étaient de mauvaises langues, ce qui n'expliquait rien bien sûr. **Je** n'avais violé qu'une seule fois l'intimité de son frère, et encore sans le vouloir. **Il** se caressait sur le balcon. **Je** ne sais pas s'**il** s'est aperçu de ma présence et si c'était le cas, ce qu'**il** en pensait. Quelqu'un s'approcha de moi quand l'orchestre se tut. **Je** vis la main qui tapotait le tissu de ma veste.

**J'**entendis l'ascenseur, l'idée de la cage m'est venue.

**J'**entrouvris le rideau. **Nous** étions bel et bien seuls. **Je** ne l'aimais plus.

**J'**étais assis au bord du puits.

**J'**étais vaincu.

**J'**étais venu chercher le bonheur. **Je**. Être. Imparfait. Venir. Chercher et ne pas trouver.

**J'**eus l'impression que tout le monde le savait. De l'autre côté de la foule, mon beau-frère avait disparu.

**J'**observai le feu.

**J'**obtempérai. **Nous** traversâmes une salle de grandes dimensions dont le sol me parut légèrement pentu. Et en effet **je** constatai que celui que **je** prenais pour un domestique, et qui me précédait en silence, oscillait légèrement pour lutter contre une accélération à laquelle **je** n'opposais moi-même aucune résistance. **Je** ne le dépassais cependant pas. **Je** ne l'atteignis pas non plus. Et **je** m'aperçus qu'**il** augmentait assez vite la distance qui **nous** séparait. Un peu plus tard, **j'**en parlai à notre hôte qui éclata de rire.

**J'**opinai.

**Je** courais le long du mur pour me mettre à l'abri. Quand **je** me retournais, **il** n'était plus sur le perron où **je** l'avais quitté. **Il** exigeait une réponse immédiate et **je** prenais le temps de ne pas lui répondre. Sa mort, étrangement, m'a laissée indifférente.

**Je** descendis de la voiture. **J'**avais aperçu un autre garde qui exhibait une étoile sur chacune de ses épaules.

**Je** dis que **je** le croyais.

**Je** dis que non, personne. **Je** mentais.

**Je** fis non de la tête.

**Je** haussai les épaules.

**Je** l'abandonnai à sa perplexité de poisson dans l'eau.

**Je** l'ai reconnu. **Vous** pensez! Ce nez, cette démarche, la voix. **Je** ne me suis pas approché. **J'**ai toujours craint son influence. Sa curiosité l'emporte finalement. Lui confesser ma tristesse? Recommencer? Sans le prétexte de la jeunesse? Où irions-**nous**?

**Je** l'embrassai sur le pont. Le vent la décoiffait. On **nous** signala des oiseaux exotiques. **Elle** leva la tête, m'offrant le cou.

**Je** la rassurais. Le palais apparut au fil de l'eau à l'endroit que **je** lui montrais.

**Je** le lui décrivis. C'est peut-être Untel. Ou Untel. Ma description correspondait à plusieurs personnes de sa connaissance. Et **il** en est ainsi de tout ce que **je** ne sais pas d'**elle**.

**Je** le regrettais presque.

**Je** lui confessai que **je** m'étais souvent trompé à propos des femmes que **je** prétendais posséder pour mon usage de l'infini. **Elle** était déjà nue et un peu dans l'attente d'une conclusion de la conversation qui **nous** avait rapproché au restaurant.

**Je** lui demandais si **nous** pouvions obtenir une permission. **Nous** n'étions que des touristes à la recherche d'un peu d'émotion.

**Je** m'approchai.

**Je** me dressai sur mes ergots.

**Je** me penchai à la fenêtre et calculai le point de chute.

**Je** me souviens d'une existence glissante, même la nuit quand **nous** dormions l'un près de l'autre. **J'**étais peut-être à l'intérieur de toi. **Tu** me portais peut-être. Et **tu** me suivais. Glissement inexplicable au fond.

**Je** n'ai jamais voyagé au-delà de ma porte. Cette paralysie ne m'a pas tué. Pourquoi m'aurait-elle tué d'ailleurs? **J'**ai oublié ce que **je** savais d'**elle** avant d'en tout savoir.

**Je** n'avais aucune raison de m'en prendre aux exigences de sa beauté.

**Je** n'avais pas voulu me moquer de lui mais **elle** lui révéla le pot aux roses. **Il** ne m'en voulait pas. **Il** avait d'ailleurs oublié le nom et la description fantaisiste de l'insecte qu'**elle** n'avait pourtant pas inventé. **Nous** arrivâmes sur la berge du lac. L'épaula de ma femme avait enflé.

**Je** n'avais pas vraiment pas faim. **Nous** avions mangé du rat à C\* et du serpent à K\*. **Nous** avions aussi goûté les délices de la salive de leurs femmes. **Il** grimaça quand **je** lui appris que chez **nous**, on broie le raisin avec les pieds.

**Je** n'avais rien dit. La péniche s'annonça par un coup de trompe derrière l'écluse. **Nous** disposions d'encore dix bonnes minutes. **Elle** en profita pour montrer son talent de funambule. De là haut, bien sûr, **elle** pouvait voir la péniche.

**Je** n'écris des livres sur rien, sauf sur le papier. Parlons-en.

**Je** n'espérais que des corps nouveaux, une autre initiation à mettre en **jeu** aux dépens des autres. Cris de détresse.

**Je** ne me souviens plus de ce passage, sinon de l'avoir mal vécu. Que penseriez-**vous** de moi si **j'**en avais tiré du plaisir?

**Je** ne répondis pas. Notre ami arrivait.

**Je** ne réveille pas la femme endormie de peur de voyager avec **elle** après l'avoir attendue si longtemps. Mais **elle** ne se tait pas.

**Je** ne savais rien de l'initiation. On m'en avait parlé mais **elle** ne me concernait pas. **Il** commença à forer la terre entre ses pieds, avec la lance dont le fer brillait par éclats bleus.

**Je** ne suis pas revenu. **Vous** haïrez ces tentatives, mais **vous** n'y croirez plus.

**Je** ne voulais pas manger le poisson parce qu'**il** était cru. **Elle** s'exhibait et ravissait. On me proposa un fruit qu'on ouvrit d'un coup de couteau. **Il** fallait éviter de manger les nervures à cause de leur amertume.

**Je** ne voulais pas mourir de cette façon. **J'**avais failli mourir comme un homme ou comme une bête, ça n'avait plus d'importance. Est-ce qu'**elle** avait de l'importance, **elle**? **Je** me souvenais du plaisir à la sauvette. Maintenant, **nous** avons le temps et **nous** le prenons avec des pincettes. **Elle** n'entraît jamais nue dans le lit. **Elle** adorait ces déshabillages.

**Je** regardais encore les fauves qui n'avaient pas bougé depuis que **nous** étions assis de chaque côté de la table, pris de vertige par notre bavardage.

**Je** répondis que **nous nous** étions perdus.

**Je** répondis que oui.

**Je** riais.

**Je** ris pour le tenir à distance.

**Je** souffris d'un vertige. La honte me fit rougir.

**Je** veux bien qu'**il** n'y ait pas de problèmes, à condition d'avoir résolu celui que pose la langue maternelle.

**Je** voulais en savoir plus. **Je** racontais l'histoire à ma femme qui cornait la carte de visite de mon ami d'enfance. Manhot à cause de sa passion pour les fauves, **il** avait aussi perdu un œil en combattant des hommes. La légende ne disait pas si son cœur ou son esprit avait été touché. Le portier n'aimait pas approfondir le malheur des autres. **Il** s'en tenait à ce que n'importe qui pouvait savoir et **il** n'en savait pas plus. **Il** n'accepta pas le billet de banque que **j'**avais laissé sur le comptoir.

**Je** voulais la coiffer. **Elle** était rebelle. **Je** n'avais pas besoin d'en savoir plus pour le moment.

**Je vous** croyais seul, un peu indifférent aux choses du temps. **Je vous**

imaginais en mangeur incessant. Rêveur pointilleux aussi. Que fallait-il penser de vos errances dans le couloir?

- **Tu** as changé d'avis?
- **Tu** devrais écrire au crayon.
- **Tu** écriras?
- **Tu** es fou! Et l'argent. Le temps de le gagner.
- **Tu** étais ridicule. Ce feu! **Il** n'y a pas assez de bois!
- **Tu** exagérais pour me rendre folle.
- **Tu** le vois?
- **Tu** mens, dit-elle.
- **Tu** ne riais pas. **Tu** disais que **nous** étions perdus.
- **Tu** oublies l'enfant, le nôtre ...
- **Tu** pensais que c'était un ruisseau.
- **Tu** te plaignais de l'humidité.
- **Tu** te rends compte? murmurait-elle au passage des rochers nus.

— **Il** a toujours eu une passion pour les fauves, dis-je mais je me rendis compte aussitôt que **nous** en avions déjà parlé.

— **Il** faut des braises. Ensuite **il** n'y a plus qu'à l'entretenir.

— **Il** glissait, m'expliqua-t-il. Et **vous** marchiez, c'est toute la différence. **Il** n'y en a pas d'autre.

— **Il** les aime, dit ma femme.

— **Il** m'a désorienté.

— **Il** n'est pas méchant, **nous** dit-il, **vous** pouvez entrer.

— **Il** n'y a pas de miracle!

— **Il** n'y a pas de permission, c'est impossible, dit-il.

— **Il** n'y a pas de secret, dit-il, ce n'est qu'une devinette.

— **Il** n'y en a plus. **Il** te reste tes poches.

— **Il nous** a conduit jusqu'au chemin. **Elle** lui parlait du ruisseau. **Il** y avait des tas de ruisseaux. De **belles** truites! **Il** me montra sa main: **Je** n'ai pas besoin de tout leur attirail, allez!

— **Il nous** voit, **tu** crois? dit ma femme.

— **Il** parlait de toi sans le savoir. **Tu** as rougi. **Il** s'est demandé pourquoi. Mais c'est d'un discret, ces paysans! **Nous** ne reviendrons pas l'année prochaine.

— **Il** s'est mis à regarder un arbre comme si c'était une personne.

— **Il** s'est moqué de **vous**, **il** ne va jamais plus loin, **il** sait bien pourquoi.

— **Il** s'est trompé de chemin, me dit mon compagnon. C'est ce qu'**il** dit.

— **Il** sait où **nous** sommes, dis-je, et **il** le saura toujours, dommage que **tu** aies perdu les antibiotiques.

— **Il** serait encore visible, dis-je, si la nuit n'était pas tombée.

— **Il** veut qu'on retourne d'où on vient, me dit le chauffeur.

— **Il vous** manque la langue, me dit mon compagnon. **Je** le laissai faire mais **nous** n'obtinrent pas ce que **nous** jalouisions.

— **Il** y avait peu d'imprévu à redouter, disait mon ami, **je vous** attends dans la matinée, à l'heure qu'**il vous** conviendra, **je** suis un lève-tôt.

— **Il** y en a bien assez. Reviens!

— Il y en avait donc une. **Je** m'en doutais un peu. **Je** sais ...

**Elle** avait dépensé plus que de raison. **Je** le lui reprochai. **Elle** me montra les babioles.

**Elle** croyait à un mirage maintenant. Quand **nous** posâmes nos pieds sur la première marche, **elle** se retourna pour applaudir les eaux tranquilles du lac. **Je** n'existais plus.

**Elle** écrivait encore. **Elle** aime l'encre. **Elle** soigne le flacon à la surface duquel on a peu de chance de trouver une poussière ou une trace de doigt. **Il** est pourtant ouvragé dans un verre compliqué qui devrait logiquement laisser une place au volatil et au glissant. **Elle** me sourit. **Elle** écrit peu. **Elle** voudrait laisser une histoire, laissant aussi à sa postérité le soin d'énlager les branches bâtardes. **Nous** avons déjà trois enfants volontaires et amoureux.

**Elle** était ichtyologiste. Et **je** me vantais d'avoir étudié l'entomologie quand **elle** était encore au berceau. Depuis le début de notre voyage, **je** m'étais montré ennuyeux à force de connaissance. **Je** reconnaissais tous les insectes dont **nous** croisions le chemin. Celui qui l'avait piquée pouvait être un vulgaire moustique. Comme **elle** ne l'avait pas vu et qu'**il** avait échappé à ma vigilance, **je** m'étais amusé à en inventer le nom vulgaire. Cette grossièreté ne l'avait pas amusée. Le marinier, qui marchait devant **nous**, me demandait de le décrire. Ma description ne pouvait pas l'inspirer. **Il** n'avait jamais vu cet insecte. **Je** me trompais peut-être.

**Elle** eut un geste d'impatience.

**Elle** glissa. **Nous** l'avions prévenue mais **elle** s'était entêtée comme d'habitude. **Nous** glissâmes à notre tour parce que l'un de **nous** avait glissé derrière **elle**. Quand mon tour arriva, la glissade me surprit un peu avant l'endroit où **nous** étions sensés reproduire la sienne. Les suivants se méfiaient de mes traces. **Ils** les évitaient comme si **elles** étaient capables de leur transmettre le mal qui me rongait.

**Elle** le salua et, d'un bond, se retrouva parmi **nous**.

**Elle** marchait sous la pluie à la recherche de l'oiseau tombé du nid. C'était peut-être un oiseau, mais c'était une cage. **Je** n'ai rien dit. De la fenêtre, **je** lui montrai le parterre de fleurs où **j'**avais vu choir l'objet de son regard. La cage se balançait derrière moi à cause du vent qui entraînait par bourrasque dans la chambre. **Je** disais:

**Elle** me montre le canif que son père utilisait dans ces circonstances. Bon sang! **J'**avais oublié qu'**elle** a déjà vécu cela.

**Elle** me regarda sans comprendre.

**Elle** mit le chapeau et passa une bonne minute à y intégrer ses cheveux.

**Elle** n'attendit pas ma réponse.

**Elle** n'expliquait pas non plus sa régularité d'horloge. Ou **elle** n'y pensait plus.

**Elle** prit place à la poupe.

**Elle** recevait des lettres. **Elle** les lisait loin de moi. Et **je** m'éloignais encore. Et c'était **elle** qui revenait comme si **je** n'avais pas bougé.

**Elle** répéta le nom des poissons. **Elle** regardait les muscles du bras.

**Elle** revint du marché avec une robe qu'**elle** ne mettrait jamais. **Elle** l'avait achetée pour mettre fin à son désir de la posséder.

**Elle** rougit. **Elle** est merveilleuse quand **elle** a honte de sa beauté. **Il** posa le verre sur la balustrade. Un singe le regardait comme s'**il** attendait la permission d'en

lécher le fond. Mon ami lui caressa l'oreille entre le pouce et l'index. **Nous** regardâmes le singe tirer la langue.

**Elle** s'était retournée en entendant l'eau dérangée derrière **elle**. **Elle** attendit qu'**il** refit surface. **Il** émergeait dans le mauvais sens. C'était moi qu'**il** regardait et, éclaboussant encore son visage, **il** me cria que l'eau était bonne et que **je** devrais en faire autant que lui. La femme me sourit puis **elle** se mit à nager vers le large. **Elle** atteignit bientôt un îlot rocher. Une mouette s'envola. **Je** n'avais toujours pas plongé et mon ami se livrait à des démonstrations ridicules. **Elle** était encore dans l'attente. **Je** ne pouvais plus distinguer son visage. Mon ami sortit de l'eau pour me dire que ce n'était peut-être pas une femme.

**Elle** secoua son adorable chevelure.

**Elle** secouait la tête. **J'**entendis sa voix:

**Elle** venait de perdre au **jeu** à cause d'une coupure d'électricité. Mauvaise joueuse, **elle** avait claqué la porte du casino et la pluie s'était mise à tomber.

**Elle** voulait passer devant. **Il** lui donna la lampe.

— **Elle** n'y habitait plus. **Il** n'y avait personne. **Je** me suis senti seul. Agacé.

— **Elle** ne pouvait pas changer sinon.

— **Elle** y est retournée non?

**Il** actionna le mécanisme. La figure pivota d'un quart de tour. Maintenant **elle** me regardait et **je** voyais à travers **elle**.

**Il** aurait peut-être désiré commenter leurs gesticulations.

**Il** avait une recette contre la mélancolie. **Il** avait une recette pour chacun des maux qui **nous** affectaient quand **il** se mettait à pleuvoir ou que **nous** étions perdus. **Il** aimait ses mots. **Il** n'en avait jamais éprouvé le contenu mais leur agencement le réjouissait facilement. **Il** se demandait s'**il** retiendrait tous ces noms de plantes, de minéraux et même d'animaux qui étaient majoritairement des insectes et des reptiles. **Il** oublierait peut-être tout. Comment ne pas oublier? Et **nous** avouions ces maux. **Ils** étaient peut-être réels. **Ils** convenaient à sa recherche. Qui sait?

**Il** collectionnait des fragments d'êtres humains. C'était parfaitement **illicite**. Mais **nous** étions des amis.

**Il** cracha toute la soirée, à peu près la même quantité exactement toutes les deux minutes.

**Il** crachait dans le feu toutes les deux minutes malgré ce que venait de lui dire ma femme au **sujet** des vapeurs et de l'air qu'on respire.

**Il** détruisait la perfection que **je** croyais avoir découverte sans lui. **Je** lui fis signe de s'en aller. **Il** s'éloigna lentement. **Je** ne l'avais pas remercié. Mais **il** était trop loin maintenant pour comprendre mes sentiments à son égard. Tristes tropiques!

**Il** était agacé par ma politesse. **Il** ne le disait pas. Sa révolte ne pouvait pas m'atteindre. **Il** ajouta cependant:

**Il** était assis sur un des tonneaux de sa fabrication.

**Il** était au bord du précipice et **il nous** faisait signe de le rejoindre.

**Il** était là, **j'**en suis sûr.

**Il** frémit en prononçant ce mot. **Il** me montra le dessin sur son tablier.

**Il** gratta la plinthe.

**Il** jeta en l'air une poignée de poussière.

**Il** m'enfonça la tête dans le buisson. Une épine me traversa la joue.

**Il** marchait devant **nous**, plus vite que **nous**, et **il** s'éloignait. Nos tentatives de réduire cette distance n'y pouvaient rien. **Il** arriverait avant **nous**. De quel animal parlait-**il**?

**Il** me demanda d'éclairer le bas du mur.

**Il** me fallait avouer que non.

**Il** me **jeta** un regard peut-être aimable.

**Il** me parlait de ses défauts et de ses fautes. **Il** ne devait pas en être à son premier essai de confession.

**Il** me regarda comme s'**il** me connaissait depuis toujours.

**Il** me regarda d'un air étonné.

**Il** me semblait que **nous** ne reviendrions pas. Mais **tu** es là de nouveau et **je** te reconnais. **Je** ne suis pas parti. **Tu** ne m'as pas oublié. Tout est clair.

**Il** n'y avait pas assez de place pour tout le monde sur le pont de la goélette. **Nous** n'étions pas arrivés assez tôt et **nous** dansions sur le quai. Quelque chose se passa sur la goélette. Le capitaine parut pour **nous** dire que ce n'était rien de grave, mais **nous** savions qu'**elle** était à bord et à bout de nerfs.

**Il** n'y avait plus rien à savoir. **Nous nous** éloignâmes. L'étranger est méprisable quand on est en voyage sur ses terres. Quand **il** visite les nôtres, et que notre tour est venu de l'instruire, sa tranquillité **nous** angoisse.

**Il** ne put s'empêcher de me plaisanter.

**Il** ne restera rien, sauf vos traces, mais qui les suivra?

**Il** neigeait. Le bois était vert. Le pain rassis et le vin piqué. **Je** ne trouvais pas le sommeil. **Elle** dormait. La fenêtre ne jointait pas. **J'**entendais le vent dans les feuillages. **Nous** étions seuls. Au bout du chemin.

**Il nous** demandait de réfléchir. Sa lampe promenait un disque de lumière sur la paroi. Puis **ils nous** rassura: personne ne comprendrait jamais. **Nous** sortîmes et **il nous** vendit la carte postale où tout était expliqué.

**Il nous** montra un masque assez effrayant et **nous** expliqua le rôle du personnage.

**Il** pourrait pleuvoir. Ce serait plus facile. Fenêtre ouverte sur cette lenteur.

**Il** punaisa le plan sur le mur et **elle** l'éclaira avec la lampe-tempête. **Il** indiqua l'endroit où **nous nous** trouvions. Le fleuve n'était pas loin. Cependant, le mauvais temps **nous** retenait ici et **il nous** racontait ses aventures. Une bête mourait à chaque chapitre et de temps en temps **il** recevait l'amitié d'un indigène naturellement insoumis. Aucune femme, sinon **celles** qui l'observaient et haïssaient en secret.

**Il** referma la porte. Par la fenêtre, **je** vis le soit disant prêtre s'éloigner à grandes enjambées. **Il** se dirigeait vers le soleil, tournant avec lui, légèrement, précisément.

**Il** reniflait la terre et **nous** assurait qu'**il** ne s'était jamais trompé.

**Il** revenait du bain. Une méduse l'avait inquiété mais **il** s'en était tiré. **Il** avait aussi mis le pied sur un animal étrangement musclé. L'invisibilité, le muscle, l'eau était peuplée de rêves.

**Il** se frappa le bras avec le tranchant de la main, un peu au-dessus du coude et **il** grogna en même temps. **Je** ne pus réprimer un frisson accompagné d'un refroidissement de surface.

**Il** se **jeta** dans le vide. **Il** se passa une bonne minute avant qu'**il** reparût.

**Il** secoua la tête.

**Il** secoua son aigrette en éternuant.

**Il** sortit et referma la porte derrière lui. **Il** pouvait **nous** accompagner jusqu'au bout de la ruelle, mais pas plus loin.

**Il** sourit. **Il** était ravi. **Il** n'avait encore rien dit. **Il** prit le verre qu'**elle** lui offrait et **il** se mit à en vider le contenu tout en la regardant. Enfin le verre quitta ses lèvres.

**Il** voulait me sauver.

**Il** voulait **nous** accompagner jusqu'à C\*\*\*. **Elle** n'y voyait pas d'inconvénient. **Il** me posa la question.

**Il** y aura deux voyages parallèles, comme des rails. Imagine le réseau, la géographie, l'encerclement d'une nécessité de transport, traversée du ciel. Qui empoisonne l'autre? Qui est ce moi? Toi plutôt que moi?

**Il** y avait ce moment de la journée où **nous** n'avions plus rien à **nous** dire. **Nous** n'avions peut-être rien vécu. **Nous** avions seulement éludé la question du retour.

**Il** y avait de l'ironie dans ma voix.

**Il** y avait des soldats de l'autre côté du parc. **Ils** fumaient et **ils** buvaient, **ils** jouaient aux cartes et se disputaient. Un officier venait de temps en temps et **ils** retournaient à leur poste. L'officier repartait par le même chemin. On voyait la fumée de sa pipe au-dessus de la broussaille.

**Il** y avait longtemps que **je** n'étais pas monté dans un train. **Je** reconnus les paysages. Une gare me sembla étrangère. **Elle** avait seulement changé de nom, m'expliqua-t-on.

**Il** y avait une fatigue incessante à la surface de ce corps. Des gouttes de sueur me reprochaient un entraînement destructeur. Mais ce corps en voulait à mon corps. **Je** le suivais sans cacher mon agacement. Ce peu de paroles suffisait-**il** à lui donner la force de maintenir la distance?

— **Nous** achèterons un parapluie, dit-**elle**, et même deux si **nous** n'en trouvons pas un assez grand pour abriter notre amour.

— **Nous** avons décidé de partir demain.

— **Nous** avons mis fin à votre conversation parce qu'**elle nous** ennuyait, m'expliqua-t-**il**. Et puis **nous nous** sommes ennuyés sans **vous**. De **vous**, peut-être.

— **Nous** avons notre idée de la beauté et **ils** ont la leur. Reconnaissons que pour **nous** c'est nouveau et pour eux parfaitement étranger.

— **Nous** avons payé le prix du voyage. Mais **nous** sommes à la recherche d'une autre raison de **vous** quitter.

— **Nous** avons tous fait la guerre, me dit-**il**.

— **Nous** en parlerons à mon retour.

— **Nous** entendions l'eau d'un ruisseau.

— **Nous** n'arriverons jamais à temps, me dit-**il** dans l'oreille.

— **Nous** n'avions pas pensé à la pluie, dis-**je** en m'asseyant.

— **Nous** n'avons pas réussi à allumer le feu.

— **Nous** n'étions pas loin du village.

— **Nous** nagerons à la godille, m'expliqua-t-**il**.

— **Nous** ne partons plus.

— **Nous** ne reviendrons pas par le même chemin, me dit-**elle**.

— **Nous** ne savions plus où **nous** allions!

— **Nous** ne trouvions pas le ruisseau.

— **Nous nous** sommes perdus, dit-**elle**.

— **Nous** prendrons le bateau!

— **Nous** revenons, n'est-ce pas? dit-**elle**. Alors...

— **Nous** sommes seuls? Jette un œil dehors!

— **Nous** sommes tous faits du même sang, dit-**il** quand **elle** fut trop découragée pour

continuer de chercher à le convaincre.

— **Nous vous** cherchions, dit-il en arrivant.

— **Nous** voyageons ensemble, dit ma femme.

— **Nous** y habiterons un jour, me dit-elle.

**Nous** aimions **nous** promener autour de la maison. **Nous** n'allions jamais très loin. **Nous** regardions la rivière sans **nous** en approcher. **Nous** en connaissions par cœur ce fragment. La pluie **nous** surprenait sur le chemin du retour. C'était une pluie fine et presque tiède.

**Nous** aperçûmes la mer au-dessus de la roche. **Elle** me montra la goélette. **Nous** vîmes aussi un cargo fumant. En s'approchant, **nous** effrayâmes des mouettes. Nos pieds dans l'eau côtoyaient des coquillages. **Elle** trouva un galet à la mesure de ses espérances. Le soleil commençait à tomber sur l'horizon. Une barque arrivait à la godille. L'homme criait son nom.

**Nous** arrivâmes en même temps que la nuit. La porte était ouverte et le chien **nous** observait depuis un bon moment.

**Nous** arrivâmes un jour d'orage. **Elle** trouva le site grandiose. L'hôtel était médiocre. **Je** lui montrai les fissures dans le plafond. **Elles** ne tardèrent pas à goutter. **Nous** poussâmes le lit sous la mezzanine.

**Nous** arrivions par mauvais temps. **Je** ne voulais pas me souvenir de ce que **nous** venions de traverser. C'était peut-être beau. Mais c'était sous la pluie. Le ciel **nous** enfermait. Claustrophobie.

**Nous** atteignîmes l'auberge peu avant la nuit. **Nous** demandâmes le bidon d'essence et indiquâmes l'endroit où **il** attendait avec son camion. L'aubergiste haussa les épaules:

**Nous** attendions le retour de la péniche, assis à la terrasse d'un café où **elle** démontra son adresse. Les balles retombèrent finalement l'une après l'autre dans le panier.

**Nous** aurons des aurores pour commencer le bonheur et des brunes pour en finir avec l'angoisse. Pôles du jour et de la nuit. Poème du jour et roman de la nuit. **Nouvelles** indispensables à la compréhension du texte migrateur qui, soit dit en passant, n'éclaire rien de la géographie en question, en dehors de tes lettres bien sûr. **Nous** les lisons, rassure-toi.

**Nous** aurons une existence gâtée par l'idée du retour. L'enfant sera témoin. Et **je** consacrerai beaucoup de temps à t'interdire l'aventure d'une autre existence dont **tu** connais parfaitement les correspondances. D'où tiens-tu cette connaissance. De qui? De quel être dont l'existence est un aller simple?

**Nous** avons décidé de voyager!

**Nous** cherchâmes tout l'après-midi un endroit où passer la nuit. **Elle** devenait difficile. Ses prétextes pour refuser l'hospitalité dénotaient une certaine mauvaise foi. Et bien sûr **elle** exigeait qu'on en discutât ensemble.

**Nous** cherchions une issue. Des choix se proposaient. **Nous ne nous** sommes arrêtés qu'une seule fois pour prendre le temps de **nous** révolter contre ce traitement peut-être inhumain. Mais **nous** décidâmes assez sagement que **nous** n'étions que les victimes de notre propre cruauté.

**Nous** courons après le bonheur et **nous** ne ramenons que des souvenirs. À quoi diable peut bien servir cette mémoire? Et cette question, embarrassante, de lui être fidèle...

**Nous** déjeunions sous une véranda à l'abri du soleil, un peu loin des insectes

trompés par des pièges d'une espèce nouvelle. On ne pouvait s'empêcher d'en parler. C'était plus fort que **nous**. **Nous** détestions ensemble ces conversations à propos d'un mystère qui n'en était pas un. **Nous** finîmes par aller voir les insectes. **Elle** les trouva quelconques. **J'**étais de son avis.

**Nous** devons **nous** rejoindre dans cet hôtel. **J'**arrivai avec un jour d'avance. Et **je** les vis arriver.

**Nous** enterrons les statuettes un peu plus loin, dit-**il** en montrant l'endroit qui était une clairière sur la pente d'une colline de l'autre côté de la vallée.

**Nous** étions au milieu du lac.

**Nous** étions couchés. Les portes-fenêtres étaient grandes ouvertes. Le sol du balcon brillait sous la lune et à travers la balustrade, on pouvait voir le halo de la ville toute proche. Ses seins étaient étonnamment décrits par cette demi lumière. C'était la première fois qu'**elle** prononçait le mot baroudeur, en tout cas devant moi. Rêvait-**elle** éveillée? **Je** redoute ce rêve depuis longtemps. Mais **j'**ai une croyance aveugle en sa fidélité. **Je** m'endormis. Le lendemain, **nous** étions sous la véranda et **nous** attendions le retour de mon ami. Un mot laissé par lui sous un verre **nous** informait qu'un des fauves était malade et qu'**il** s'était rendu d'urgence en ville pour y acheter des médicaments.

**Nous** étions seuls. La pluie avait chassé les promeneurs. Même la barque s'en allait. **Il** était trop tard pour l'en empêcher. **J'**étais jaloux.

**Nous** n'avions pas prévu le chien. Mais **elle** attendit qu'on soit seul pour me le reprocher.

**Nous** n'étions pas ailleurs était plus juste.

**Nous** n'étions pas encore partis, mais **j'**avais pris l'habitude de regarder le quai en passant. **Nous** ne prendrions pas le train. **Je** ne me souvenais pas de ces voyages autour de la ville, toujours dans le même sens, **nous** revenions en voiture. **J'**avais oublié la crasse du quai, ce silence que seuls les enfants peuvent troubler, la voie en pointe d'un côté, la courbe qui s'amincit de l'autre, le hangar, la paille du hangar, toujours le même vieux wagon, la pluie n'a pas effacé les coups de craie, peut-être une écriture, non pas le début d'une langue, une langue réduite à des signes, coups de sifflet dans la nuit, **nous** dormions en haut du mur saturé de fumée, fenêtre fermée, volets coincés, la table tremblante, la radio. **Je** pensais m'embarquer. **Je** ne voyais pas les trains. **Ils** allaient se perdre sur un autre quai où des grues élevaient dans le ciel morne les wagons noirs et silencieux. Des bêtes se cognaient les unes contre les autres.

**Nous** ne comprenions pas la langue. **Il** était encore question de respecter une coutume, une croyance, un être au-dessus des autres, une relique ou la représentation d'une force souterraine. **Je** m'agenouillai pour prouver ma soumission. La femme en habit de prêtresse se mit à rire et une espèce d'enfant de chœur me prit par le bras pour l'obliger à me remettre debout. **Je** l'interrogeai du regard.

**Nous** ne fimes aucun commentaire, ni son frère ni moi. **Elle** ouvrit le rideau de la cheminée.

**Nous** ne **nous** tenons plus la main. **Elle** pose des questions et **je** réponds. **Je** dis ce que **je** sais et non plus ce que **j'**attends d'**elle**.

**Nous** ne sommes pas encore partis.

**Nous nous** couchâmes en **nous** promettant de ne pas en rêver. Ma femme redoute mes rêves qui sont la cause essentielle de ses insomnies. **Je** ne me réveille pas. **Je** n'ai même aucun souvenir des raisons de mes cris. **J'**ai l'impression d'avoir dormi paisiblement. **Il** fait encore nuit quand **je** me réveille. **Elle** dort peut-être. Pas question de la tirer de sa léthargie. **Je** la caresse doucement. **J'**ai une admiration profonde pour son corps. **Elle** le sait peut-être mais **nous** n'en parlons jamais. **Il** est vrai que mon corps n'est que le corps de l'homme

qu'**elle** aime. **Je** l'ai surprise plus d'une fois dans la contemplation muette d'un corps capable de l'émouvoir. **Nous** avons peut-être décidé de ne pas parler de nos émotions autres que **celles** à propos des**quelles nous** sommes toujours d'accord.

**Nous nous** haïssons. **Nous** sommes pourtant du même voyage.

**Nous nous** jetâmes la tête la première dans ce bouillonnement. **Je** retrouvai facilement le gisement de corail, mais **elle** était arrivée avant moi.

**Nous nous** mîmes à la recherche de l'**objet** perdu moins d'une minute après l'avoir perdu. **Il** aimait fouiller la broussaille. **Il** y avait un jour découvert le corps sacrifié d'une **jeune fille**. L'expérience se renouvellerait peut-être, toujours aux dépens de cette catégorie de femme.

**Nous nous** sommes rencontrés sur un quai. **Je** ne sais pas pourquoi **je** dis: rencontre. Ce n'était pas le même voyage, certes. Mais tout de même, le temps passé ensuite ensemble à penser seulement à **nous** ...

**Nous** passâmes dans le salon. **Elle** me confia qu'**elle** le trouvait un peu fou:

**Nous** ramassions des pierres que **nous** ne pouvions emporter avec **nous**. **Nous** les photographions toujours dans le même décor et ta main simplement posée en révélait la dimension. Des milliers de tes mains maintenant que ces pierres n'ont plus aucune espèce d'importance.

**Nous** rencontrâmes un voyageur fatigué de voyager. **Il nous** parla de ces années. Les avait-**il** perdues? **Il** pouvait en parler et même écrire à leur **sujet**. **Il** pouvait perdre son temps de toutes les manières maintenant que ce temps lui manquait. Mais **il** ne voulait ennuyer personne.

**Nous** sommes allés **nous** promener et **nous** avons été presque émerveillés de rencontrer un lac que **nous** ne connaissions pas. La barque **nous** parut incertaine. **Nous** préférâmes marcher sur la berge, laissant le loueur un peu dépité.

— **Vous** a-t-**elle** raconté notre aventure? Beau pays.

— **Vous** aimerez ces châteaux. Tout le monde les aime. Pourquoi pas **vous**? **Je vous** crois un peu critique et très voyageur. **Vous** les aimerez, **vous** verrez!

— **Vous** aimez les statuettes? demanda-t-**il** en souriant.

— **Vous** aurez oublié l'essentiel et **je** serai encore très motivé.

— **Vous** aussi, dit l'admirateur en se tournant vers moi.

— **Vous** avez tort, me dit-**il**, mais **je** vais **vous** rendre service.

— **Vous** avez trop bu, dit-**elle**.

— **Vous** aviez sans doute une raison de le penser.

— **Vous** changerez peut-être d'avis quand **il vous** aura séduite.

— **Vous** connaissez l'endroit? demanda ce gardien.

— **Vous** connaissez son goût pour les cartes. Les fleuves bleus, les routes rouges ou jaunes, vertes quelquefois, les chemins de fer noirs, et cette manie du compas. D'où les petits trous qui **vous** intriguent. Leur perfection. Leur nombre incalculable. **Nous** ne comprenons rien à ce voyage parce qu'**il nous** prend du temps.

— **Vous** devenez obscur. Écrivez-**vous** de cette manière?

— **Vous** en connaissiez une autre?

— **Vous** êtes amoureuse de moi, disait-**il**.

— **Vous** êtes bien sur le (ici le nom du navire).

— **Vous** êtes passé devant chez moi, mais **vous** n'avez pas traversé.

— **Vous** êtes venus de si loin, répétait-**il**.

— **Vous** feriez bien de mettre votre chapeau, dit le marinier à ma femme.

— **Vous** l'emmenez loin?

— **Vous** la reconnaissez?

— **Vous** me raconterez?

— **Vous** me ramènerez un souvenir, un fragment de cette réalité, mais **je vous** en prie, évitez les anecdotes concernant la civilisation en question, n'entrez pas dans la peau de ces personnages, ne prenez pas la place du narrateur.

— **Vous** n'avez jamais perdu le nord, **je vous** connais.

— **Vous** n'avez jamais voyagé? me demandait-il.

— **Vous** n'avez pas de parapluie, dit-il à ma femme qui s'était réfugiée sous le sien.

— **Vous** n'avez pas de parapluie? me dit la femme en m'indiquant la place qui serait la mienne à table pendant toute la durée de notre séjour.

— **Vous** n'êtes pas amoureux? lança-t-il lorsque **nous nous** fûmes trop éloignés pour répondre à cette offense.

— **Vous** n'êtes pas encore partis!

— **Vous** n'êtes pas encore partis! Une question d'argent?

— **Vous** n'êtes pas heureux avec **nous**? Votre femme non plus ne s'amuse pas. **Vous** ne jouez plus ensemble? Ni avec les autres?

— **Vous** ne me lirez peut-être jamais.

— **Vous** ne pouvez pas passer sans permission, dit le garde.

— **Vous** ne pouvez pas passer, me dit-il, la sentinelle aurait dû **vous** le dire.

— **Vous** ne pouvez pas revenir par ce chemin, **nous** dit-il.

— **Vous** ne reviendrez pas.

— **Vous** ne savez plus ce que **vous** faites, dit-elle. Aux oiseaux.

— **Vous** ne savez rien mais **vous** avez une recommandation.

— **Vous** partez seuls? **Je** veux dire: sans «s». Sans **elle**, quoi. Seul.

— **Vous** passerez sur ce pont, celui que **je** viens de **vous** décrire. **Je** m'en souviens comme si c'était hier. **Vous vous** en souviendrez, n'est-ce pas? **Jetez** une pièce de monnaie dans ce gouffre que **je** n'ai pas regardé.

— **Vous** pensiez l'avoir changée à ce point.

— **Vous** plus loin, plus loin, dit-il.

— **Vous** pouvez aussi **vous** perdre. Voilà une idée à travailler pendant tout le voyage. Ne pas se perdre, ce serait absurde au fond.

— **Vous** pouvez **vous** asseoir, dit-il. La nuit tombait mais le soleil illuminait encore cet endroit qu'aucun arbre ne protégeait tandis qu'une végétation anarchique décorait l'autre côté du chemin, qui pouvait être une pente ou un précipice.

— **Vous** répèterez mon expérience comme **j'**ai répété **celle** d'un autre. Que voulez-vous savoir de lui.

— **Vous** reviendrez ?

— **Vous** reviendrez ?

— **Vous** reviendrez ?

— **Vous** reviendrez plus tôt que **vous** ne pensez. Sinon **vous** ne pensez plus.

— **Vous** reviendrez souvent, dit-il, tout le monde revient, personne ne peut oublier.

— **Vous** savez jouer? me demanda-t-il.

— **Vous** trouverez des objets dignes de votre attente. **Vous** en ramènerez l'essentiel. Le temps perdu à choisir! Et le temps passé à se demander si on a eu raison!

— **Vous** venez, madame, dit le marinier.

— **Vous** voulez danser? me demanda l'une d'elles.

— **Vous** voulez dire sans **vous**?

— **Vous** voulez dire: parce que la pluie s'est arrêtée?

— **Vous** voyagerez sur le **fil** d'une explication. Funambules des charlatans. Lecteurs. Spectateurs. Prostrés des mythes.

— **Vous** voyez cet arbre jaune. Deux doigts à droite, le rocher et sur le rocher l'être dont **je vous** parlais hier soir.

— **Vous** voyez, dit-il, que le sol est plus récent que le mur.

**Vous** buvez trop, me dit-il. On **vous** ne buvez pas ce qui **vous** manque. Regardez comme **elle** semble heureuse avec les autres. Et **vous** n'y êtes pas.

**Vous** penserez à moi, **je** suppose, en termes de possibilité. **Vous** supposerez d'abord mon existence puis, revenant à l'idée que **j'**existe forcément puisque **vous** me connaissez, **vous** entreprendrez de douter de ma raison. Effroyable entreprise qui laissera des traces. Mais le vent est contraire. L'odeur du chasseur, chère proie, ne **nous** dit rien de son identité.

**Vous** voulez **tuer** un autre animal? me dit-il.

— **Ils** n'ont pas de parapluie, dit-il à une femme étrangement **belle** qu'il présenta comme l'une des siennes.

— **Ils** oublieront. Revenez l'année prochaine. Oubliez tout.

— **Ils** parlent donc la même langue que **nous**!

**Ils nous** ont accueillis avec des fleurs, des chants, des promesses.

**Ils** riaient. **J'**exagèrai ma grimace.

LA VAPEUR POÉTIQUE  
ICI J'AI RENVERSÉ

## II - L'histoire!

### Chapitre premier

Nous avons décidé de voyager !

— As-tu pensé à l'argent ? dit-elle.

— L'argent ?

Non, je n'y avais pas pensé.

— Nous prendrons le bateau !

— As-tu pensé au mal de mer ?

La mer ? Le mal ? J'y pense.

— Les paysages me feront rêver. Nous faudra-t-il parler des peuples ?

— Peut-être. Sans eux, les souvenirs, tu sais...

Savoir ? Quelle étrange question je lui posais ! Elle me regarda comme si je n'existais plus.

— Mais si, tu existes ! Mais si ! La preuve...

Une valise chacun. Mon journal de voyage. La poignée de stylos.

— Tu devrais écrire au crayon.

Elle me montre le canif que son père utilisait dans ces circonstances. Bon sang ! J'avais oublié qu'elle a déjà vécu cela.

— Vous me racontez ?

— Je ne sais pas. Les souvenirs... on ne sait jamais.

— ?

— Ce sera l'été ? demandez-moi.

L'été ou autre chose. Toute cette matière, cette quantité incroyable de matière. Nous rencontrerons des amateurs de calcul, tu verras. Oui, ce sera l'été, mais je n'y serai plus.

— Emportons-nous de quoi photographier ou bien nous faudra-t-il compter sur le talent des autres ?

J'aime ses questions. Il n'y aura plus de questions quand le rêve aura commencé. Y aura-t-il un quelconque commencement ?

— Mais, chéri, comment veux-tu que je le sache !

— N'as-tu jamais voyagé ?

— Voyager ? J'avais oublié.

— Oublié qui ? Raconte-moi.

Cette attente. Ce désir d'être n'est que le temps de me traîner. Mais je ne peux pas voyager sans elle.

— Tu écriras ?

— Tous les jours un peu. Ce sera notre mesure.

— Parle pour toi.

Mais pour qui d'abord si tu n'es pas suffisamment moi ?

— S'en aller ? Tu plaisantes ! S'en aller... avec toi ?

— Si voyager c'est exister dans les yeux.

— Mes yeux ? Ce qu'il faut voir. Tu t'imagines ?

— Pas encore. J'ai oublié le goût de la mer.

— On s'y noie. D'où cette idée de surface. Avec ou sans toi.

— Partons maintenant.

— Tu es fou ! Et l'argent. Le temps de se gâcher.

— Et la mer ? Sur face du ciel, l'eau, comme un moule, émerger.

— Une petite place, s'il te plaît.

— Il n'y en a plus. Il te restes des boîtes.

— Mais je n'en ai pas !

— Défaut de style. Mauvais choix.

— Je me sens nu !

Il était là, j'en suis sûr.

— Recommence. Mais sans moi.

— Sans toi. Les mêmes mots ! Mais ça n'a pas de sens.

Demain, nous y sommes. Le soleil ne s'est pas encore levé. Toi non plus. Ton visage est encore ouvert à la même page.

Nous ne sommes pas encore partis.

— Sans toi, commence-t-elle.

Et puis le commentaire de non absence. Veut-elle me convaincre ?

Sur le balcon, un coup de pied dans le bougainvillier qui frémit. J'ai envie de crier. J'ai commencé un autre roman, je le sais.

Je reconnais les signes de cette écriture à ce frémissement que j'ai cru provoquer une fois encore. Le geste y était. Voilà le vrai début. Manque l'incipit.

Je ne réveille pas la femme endormie de peur de voyager avec elle après l'avoir attendue si longtemps. Mais elle ne se tait pas.

— Un enfant ? Mais nous n'avons pas d'enfant ! Ce n'est pas ce qu'on emporte avec soi en voyage. On revient avec. Trop tôt peut-être. Avant que ton désir ne s'efface, mais je n'en sais rien. Parle, toi !

— Vous partez seuls ? Je veux dire : sans elle. Sans elle, quoi. Seul.

La réveiller, ce serait comme revenir à ce peu de temps qui nous a donné une existence de couple. Elle trouverait les mots pour exprimer son étonnement, malgré cette impression d'être la seule femme vivante.

— Je n'ai pas cru ceux qui me disaient que vous parliez en voyage.

— Vous avez sans doute une raison de le penser.

— N'exagérons rien. Je n'étais pas sur le point de jouer avec eux.

— Le jeu en valait-il la chandelle ?

— Au diable cette soirée où je me suis ennuyée en pensant à vous.

— À mes voyages, vous voulez dire...

— Ah ! Oui, ces voyages... j'oubliais. Vous partez quand ?

— Vous voulez dire sans vous ?

— Nous en parlerons à mon retour.

— Vous aurez oublié l'essentiel et je serai encore très motivé.

— Vous a-t-elle raconté notre aventure ? Beau pays.

— Elle y est retournée non ?

— C'est ce qu'elle raconte si on ne lui a pas prêté toute l'attention qu'elle exige sous peine de recommencer mais cette fois sans moi.

Ils nous ont accueillis avec des fleurs, des chants, des promesses.

— Ils parlent donc la même langue que nous !

Un amour de passage. Je m'ennuyais d'elle et elle souhaitait m'oublier pendant ce temps. J'en ai profité pour voyager un peu en dehors des limites que nous nous étions imposées pour ne pas risquer de se perdre de vue. C'est fou ce qu'une femme peut ressembler à une autre femme. Ou alors j'avais seulement traversé le miroir et c'était elle qui me reconnaissait.

Nous déjeunions sous une véranda à l'abri du soleil, un peu loin des insectes trompés par des pièges d'une espèce nouvelle. On ne pouvait s'empêcher d'en parler. C'était plus fort que nous. Nous détestions ensemble ces conversations à propos d'un mystère qui n'en était pas un. Nous finîmes par aller voir les insectes. Elle les trouva quelconques. J'étais de son avis.

Vivre ce que les autres ont déjà vécu, au moins une fois ce voyage inutile, avec elle de préférence, pour éprouver sa patience. Le canot glissait sans nous. Nous étions restés sur la berge.

— Vous connaissez son goût pour les cartes. Les fleuves bleus, les routes rouges ou jaunes, vertes quelquefois, les chemins de fer noirs, et cette manie du compas. D'où les petits trous qui vous intriguent. Leur perfection. Leur nombre incalculable. Nous ne comprenons rien à ce voyage parce qu'il nous prend du temps.

— Tu oublies l'enfant, le nôtre...

— Je n'oublie rien, je raisonne.

L'enfant était assis sur le perron, en plein soleil. J'admirais ses boucles rouges. J'écrivis son nom en haut d'une page du carnet, comme ça (écrive le nom de l'enfant en haut de la page suivante, exactement comme s'il était l'initiateur du chapitre suivant). Elle me regardait. Je pris le temps d'ormer chaque lettre, soignant particulièrement la majuscule. Ce temps perdu en beauté, j'imagine. Ou je n'imagine plus rien et elle existe.

— Voyager d'avis ? Non. Je n'y pense plus. C'est déjà demain. C'est demain chaque fois que je commence à y penser. Et encore demain, comme si tu prenais corps à la place du voyage. Nous ne partons plus.

Où sommes-nous ? À la fenêtre. Cherche sa vitre.

L'enfant récitait les vers d'une chanson. Nous l'écoutions. Le sens l'effleurait peut-être de temps en temps. Et nous changions un peu chaque fois, conscients d'être vos à défaut d'être regardés.

— Emportez des livres, bon vieux, comme monnaie d'échange. Vous verrez du monde. Et le monde lit ce que vous lisez. Jamais ce que vous écrivez.

Entre-temps, l'enfant grandira. Comme un roman. À la surface de nos choses. Il inventera les personnages qui manqueront sans se rendre compte qu'ils ne sont nécessairement existés. Sinon comment croire à notre existence de parents ?

Avoir deux pensées en même temps, l'une chevauchant l'autre. Comment imiter cette coïncidence ? Y croire...

Sans toi, le voyage est une aventure. Avec toi, c'est du temps comparé sans cesse à la distance qui nous sépare.

N'exister que par rapport à ce désir de franchissement. À un moment donné, un peu comme une fenêtre qui se referme sous l'effet du vent, se vider de sa vitre, de sa transparence, de ses reflets, se donner au vent.

Résister à la tentation de la nomenclature, même à la belle étoile, les lendemains d'anniversaire, le cœur connaît ces chemins, la raison s'y égare en petite retraite de l'écriture accomplie.

— Reviendrez-vous ? Serez-vous capable d'inventer ce regard ? Et nos yeux criblés par les éclats de votre fortune. Nos mains tranquilles.

— C'est elle ?

— Oui, c'est la femme qui m'accompagne. Vous ne la reconnaissez pas. Elle ne vous voit pas. Elle revient d'un autre voyage. Seul.

— Vous me ramèneriez un souvenir, un fragment de cette réalité, mais je vous en prie, évitez les anecdotes concernant la civilisation en question, n'entrez pas dans le jeu de ces personnages, ne prenez pas la place du narrateur.

L'enfant soudain marassé (poursuivi par les chiens). Notre silence. Nous avons pourtant parlé du même voyage. En quoi consistait cette différence ?

Il y aura deux voyages parallèles, comme des rails. Imagine le réseau, la géographie, l'encercllement d'une nécessité de transport, l'urgence du ciel. Qui empoisonne l'autre ? Qui est ce moi ? Toi plutôt que moi ?

Nous aurons une existence créée par l'idée du retour. L'enfant sera témoin. Et je consacrerai beaucoup de temps à l'interdire l'aventure d'une autre existence dont tu connais parfaitement les correspondances. D'où tiens-tu cette connaissance. De qui ? De quel être dont l'existence est un aller simple ?

Des livres et des voyages pour encercler l'existence. Quoi d'autre ? Rien d'autre que d'autres livres encore à l'état de textes et des voyages s'extrayant du catalogue fascinant des incisions engendrées par la chimie du cerveau.

L'usure anéantit les effets du temps sur l'argent. Inventons une usure de l'existence. Et je t'en prie, pas de solutions imaginaires. J'en ai soupiré !

Une après-midi après l'averse qui nous a réveillés ensemble de la sieste. Nous dormons nus, impossibles. Une mappemonde est punaisée entre l'armoire et le portemanteaux. Trace du crayon détournée de temps en temps par les reliefs de la tapisserie. Ayant

fermé les yeux par impatience, le crayon est descendu au fil de la jointure de deux lais, séparant l'océan en deux possibilités de voyage. Le sommeil de la sieste n'a pas calmes tes nerfs irrités par cette invraisemblable aventure. Mais que veux-tu ? C'est le seul texte où je te retrouve telle que tu existes. Tu ouvres la fenêtre pour me dire que la pluie a cessé de tomber. Elle imitait si bien le sommeil, regrettes-tu.

- Nous avons décidé de partir demain.
- Chacun de votre côté, je suppose.

N'en rien oublier et tout recommencer. En parler avec l'indigène. Se confier à lui. S'imaginer qu'il peut comprendre. Se soumettre à sa science de la divination si c'est nécessaire. Se laisser soigner aussi. Ne pas craindre d'en conserver les traces trop visibles. En jaloner le récit.

La nudité ne serait pas ou ne serait plus cette révélation de l'autre, ou son abandon, ou sa provocation. Nous ne nous débâillerions pas. Nos vêtements nous seraient arrachés par des intempéries. Ce ne serait ni un rêve ni un fait, pas même une idée. Cela viendrait, pour une fois, des autres. Et tu saisis à quel point nous avons besoin d'eux.

Peut-être ne pourrais-tu rien écrire, en tout cas rien qui m'émeuve. J'assisterais à cette réduction lente à l'impuissance. Ce sera la mesure du voyage. L'étaion que je ramènerai.

- Vous n'êtes pas encore partis ? Une question d'argent ?
- Nous avons payé le prix du voyage. Mais nous sommes à la recherche d'une autre raison de vous quitter.
- Il y en avait donc une. Je m'en doutais un peu. Je suis...
- Non ! Ne me dites pas ce que vous êtes. Ne trahissez pas notre attente !

L'enfant avait l'idée du hamac. Nous n'avons pas trouvé le moyen de l'accrocher dans notre appartement mais je lui ai expliqué ce balancement, une autre idée du sommeil. Il imagine tout en termes de fréquence maintenant. Comment toujours limiter notre réflexion à ce maudit hamac !

Vous penserez à moi, je suppose, en termes de possibilité. Vous supposerez d'abord mon existence puis, revenant à l'idée que j'existe forcément puisque vous me connaissez, vous entreprendrez de douter de ma raison. Effroyable entreprise qui laissera des traces. Mais le vent est contraire. L'odeur du chasseur, chère proie, ne nous dit rien de son identité.

Il y avait une fatigue incessante à la surface de ce corps. Des gouttes de sueur me reprochaient un entraînement destructeur. Mais ce corps en voulait à mon corps. Je le suivais sans cacher mon agacement. Ce peu de paroles suffisait-il à lui donner la force de maintenir la distance ?

Crois-moi, j'ai l'expérience de l'anéantissement, de ce qui devrait se solder par un néant mais qui n'est qu'une menace d'y retourner. Je suis un expérimentateur de la valeur des mots. Jusqu'à un certain point. Ce point.

N'oublions rien qui pourrait manquer aux innocents. Je redoute ces rencontres. Le premier mot compris. La première tenue à évaluer jusqu'à la fin de la conversation pour ne pas en perdre le fil.

Elle marchait sous la pluie à la recherche de l'oiseau tombé du nid. C'était peut-être un oiseau, mais c'était une cage. Je n'ai rien dit. De la fenêtre, je lui montrai le parterre de fleurs où j'avais vu choir l'objet de son regard. La cage se balançait dernière moi à cause du vent qui entraînait par bourrasque dans la chambre. Je disais :

- Pourquoi avons-nous loué cette chambre ? Nous n'avions pas commencé le voyage.
- L'oiseau, dit-elle, est tombé.
- Je me penchai à la fenêtre et calculai le point de chute.
- Descends, dis-je, je t'indiquerai l'endroit.
- J'entendis l'ascenseur, l'idée de la cage m'est venue.
- Tu le vois ?
- Elle secouait la tête. J'entendis sa voix :
- Ce n'était peut-être pas un oiseau.
- En rentrant, elle vit la cage.
- C'est curieux, dit-elle, je la vois maintenant.

- Vous la reconnaissez ?
- Ce n'est plus la même. Vous l'avez changée ? Je l'avais prévenue. Mais elle m'a oublié. Lui avez-vous parlé de moi ?
- Au début, oui.
- Et c'était vraiment moi ? Je veux dire : qu'est-ce qu'elle en pensait ?
- Je ne l'ai jamais entendue s'exprimer à ce sujet.
- Qu'attendiez-vous de moi ? De sa réponse ?
- Qu'elle changeât. Vous ne la reconnaîtrez plus. J'étais heureux.
- Mais vous saviez que je continuais d'exister.
- Elle ne pouvait pas changer sinon.
- Et ensuite ?
- J'ai voulu la quitter. Elle tenait à moi. C'est ce qu'elle m'a dit.
- Et vous l'avez crue ? Je n'étais plus là pour vous inspirer. Vous avez toujours eu besoin de cette tranquillité. Vous l'avez

quittée finalement ?

- Quelques jours, oui. Ou quelques mois. Je ne sais plus.
- Vous êtes passé devant chez moi, mais vous n'avez pas traversé.
- Je ne pensais pas vraiment vous rendre visite. J'allais ailleurs.
- Vous en connaissiez une autre ?
- Oui. Un peu la même. Brune. Petite. Bavarde.
- Mais vous aviez oublié son adresse ! Vous êtes revenu chez vous.
- Elle n'y habitait plus. Il n'y avait personne. Je me suis senti seul. Agacé.
- Vous n'avez jamais perdu le nord, je vous connais.
- J'étais... angoissé, mais sur les rails, vitesse constante, presque raisonnable.
- Le voyage...
- Non. Et je me demandais si vous la reconnaîtrez.
- Vous pensiez l'avoir changée à ce point.
- J'avais besoin de vous. De vos idées surtout.
- Et sur rien. Ces riens qui vous affligent.
- Je m'en rendais compte en effet. Je n'ai pas été toujours heureux.
- Sans moi, c'est difficile.

Nous n'étions pas encore partis, mais j'avais pris l'habitude de regarder le quai en passant. Nous ne prendrions pas le train. Je ne me souvenais pas de ces voyages autour de la ville, toujours dans le même sens, nous revenions en voiture. J'avais oublié la crasse du quai, ce silence que seuls les enfants pleurent troubler, la voie en pointe d'un côté, la courbe qui s'annonçait de l'autre, le hangar, la paille du hangar, toujours le même vieux wagon, la pluie n'y a pas effacé les coups de cratère, peut-être une écriture, non pas le début d'une langue, une langue réduite à des signes, coupé de sifflet dans la nuit, nous dormions en haut du mur saturé de fumée, fenêtre fermée, volets coincés, la table tremblante, la radio. Je pensais m'embarquer. Je ne voyais pas les trains. Ils allaient se perdre sur un autre quai où des grues élevoient dans le ciel comme les wagons noirs et silencieux. Des bêtes se cognaient les unes contre les autres.

- Qui sommes-nous ? J'avais demandé.

Les uns pensaient que nous n'étions rien et il les disait avec des précautions qui me braiseaient. Les autres se réclamaient de nos ascendances gauloises. Leurs conversations s'éloignent comme le feu, après une agitation de braise qui me laissait pantois. Les trains passaient sur le ballast. Nous étions dans le jardin, sous l'auvent en toile de la cabane. Une lanterne frémissait au passage du vent, comme si elle le reconnaissait. Nous mangions les radis du potager. Je te désirais déjà. Pas clairement. Il y avait ce sentiment de n'être rien, la douceur des autres et le feu que certains voulaient me communiquer. Tu jouais dans l'ombre. Si s'il me mettait à pleuvoir, nous nous abritions tous dans la cabane. Vous en possédiez une semblable au bord de la mer, en marge d'un port dont les eaux n'étaient que la fragmentation d'un animal fantastique au nom peut-être oublié depuis. Je ne te demande rien. Nous passons de l'autre côté du boulevard de la gare et tu ne sembles pas te souvenir, peut-être à cause de la circulation. Saluons nos passants. Ils font encore partis de notre vie.

- J'ai appris que vous projetiez de vous en aller pour quelque temps. Temps pluriels mais qu'est-ce qui les multiplie ?

J'ai voyagé en rond. Je ne veux pas dire que je suis revenu. Je n'ai même pas été au bout de ce voyage. Alors l'autre, vous comprenez ...

- Extraordinaire patience. Je ne me reconnaissez pas. Mon journal était un exemple de fidélité. Mais qui a trompé l'autre ?

Des chemins, des milliers et des milliers de chemins, et toujours sur les chemins, comme si les chemins étaient des chemins et ce qui n'était pas des chemins, des pays à traverser. Le ciel ? Oui, le ciel.

— Vous passerez sur ce pont, celui que je viens de vous décrire. Je m'en souviens comme si c'était hier. Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ? Jetez une pièce de monnaie dans ce gouffre que je n'ai pas regardé.

- Je n'espérais que des corps nouveaux, une autre initiation à mettre en jeu aux dépens des autres. Cris de détresse.

Nous arrivions par mauvais temps. Je ne voulais pas me souvenir de ce que nous venions de traverser. C'était peut-être beau.

Mais c'était sous la pluie. Le ciel nous enfermait. Claustrophobie.

Je me souviens d'une existence glissante, même la nuit quand nous dormions l'un près de l'autre. J'étais peut-être à l'intérieur de toi. Tu me portais peut-être. Et tu me suivais. Glissement inexplicable au fond.

Oh ! Les livres ! Les voyages ! L'autre ! Les enfants ! Il y avait une explication. Je prenais le chemin d'autres nuits. Infatigable.

Des pans entiers de cette réalité toute nouvelle pour nous s'écroulaient dans un inexplicable silence. Comment ne pas chercher les raisons d'un amorçement à goût de chair humaine ?

- Vous voyagerez sur le fil d'une explication. Funambules des charlatans. Lecteurs. Spectateurs. Prostrés des mythes.

Nous ramassions des pierres que nous ne pouvions emporter avec nous. Nous les photographions toujours dans le même décor, au même emplacement, on ne révélait la dimension. Des milliers de tes regards maintenant que ces pierres n'ont plus aucune espèce d'importance.

Il me semblait que nous ne reviendrions pas. Mais tu es là de nouveau et je te reconnais. Je ne suis pas parti. Tu ne m'as pas oublié. Tout est clair.

Nous cherchions une issue. Des choix se proposaient. Nous ne nous sommes arrêtés qu'une seule fois pour prendre le temps de nous révolter contre ce traitement peut-être humain. Mais nous décidâmes assez sagement que nous n'étions que les victimes de notre propre cruauté.

Des insectes magnifiques, une végétation infinie ! Je ne me souviens pas des oiseaux. Nous y pensions mais ils se taisaient. Nous en étions obsédés. Il fallut se résoudre à nier leur existence.

- Je veux bien qu'il n'y ait pas de problèmes, à condition d'avoir résolu celui que pose la langue maternelle.

Les cartes postales. Chapitre du journal de voyage. Tout le monde peut l'écrire. Et c'est un commerce qui l'illustre. Essayez d'envisager le contraire.

Cette eau qui coule, la même sans doute. La même distance entre nous. Seule la promenade a changé. Les passants étaient plus vieux. Ou diable étaient donc passés tous ces adolescents ?

- Échange travail contre bonheur. Vis actuellement dans l'esclavage. Tenir compte de cette expérience.

Jus de l'humain, moins facilement écriture que jeu, des charlatans révélèrent aux autres ce que les uns étaient. Intermédiaires juteux.

Nous aurons des dures pour commencer le bonheur et des bruns pour en finir avec l'angoisse. Pôles du jour et de la nuit. Poème du jour et roman de la nuit. Nouvelles indispensables à la compréhension du texte migrateur qui, soit dit en passant, n'éclaire rien de la géographie en question, en dehors de tes lettres bien sûr. Nous les lisons, rassuré-toi.

Des trains d'enfer. Je crus souffrir d'agoraphobie. Un voyageur me boucla le regard. Il avait des mains de jardinier. Crasse sous les ongles et cette douceur de glaise où nous finissons. Le train ralentit. Nous étions arrivés. Il se perdit dans la foule. Ma paupière était le seul témoin de son importance. J'ai conservé longtemps ce brin d'herbe et le ciel qu'il parasitait déjà.

- Ne craignons pas de nous avancer dans le noir qui nous habite chaque fois qu'il n'est plus question de voyager.

Son père venait de mourir.

— Prends ce que tu veux, dit-elle, on jettera le reste.

La veste coloniale me plaisait beaucoup. Elle ne savait pas que c'était une veste coloniale.

— Bon dieu, dit quelqu'un, qu'est-ce que c'est qu'une veste coloniale ?

C'était dimanche et nous sortîmes en habit de fête. J'avais récupéré un couteau de chasse et son étui de cuir.

— Ce qui est écrit là doit te paraître incompréhensible, non ? dit-elle sur le chemin de la fête.

La voiture cahotait. Je me souvenais des coups de feu dans le ciel chargé d'auroles.

— Qu'est-ce que tu as pris encore ? demanda-t-elle.

Son frère avait mis la main sur une horloge en panne sous prétexte qu'il connaissait quelqu'un capable de la réparer. Je n'avais pas insisté sur le caractère définitif de l'avarie. Nous cherchâmes le bled où se trouvait partout dans la chambre. Il s'imaginait que ça pouvait ressembler à une lune ou un soleil avec une tige et un axe. Nous découvrimus un trouble-fond dans un des tiroirs de la commode mais il n'y avait rien dedans et nous conclûmes qu'il n'avait peut-être jamais rien contenu.

— C'est toujours embêtant, dit-elle, ces choses qui peuvent devenir illégales en cas de trouble.

Nous ne fîmes aucun commentaire, ni son frère ni moi. Elle ouvrit le rideau de la cheminée.

— On brûlera les papiers ici.

Son frère n'y voyait pas d'inconvénient. Ils commencèrent à se passer les papiers qu'elle lisait la première le plus souvent. Il lisait moins vite qu'elle, il s'étonnait moins facilement, il voulait cacher sa révolte comme il avait toujours fait du vivant de leur père. Oui, il n'avait jamais agi autrement en ce temps-là. La mère était morte depuis longtemps lorsqu'il commença à ressentir les premiers signes d'une révolte qu'il assimila assez heureusement à une maladie et il ne s'en confia à personne. Il n'était pas encore tombé amoureux quand leur père mourut. Il prétendait n'avoir pas connu de femme et on le soupçonnait de préférer les hommes. Son mensonge consistait à ne pas l'avouer. Sa sœur, ma femme, haïssait ces conversations. Ils avaient deux cousins et ils adorèrent en parler en sa présence. Elle ne se mettait pas en colère mais elle se promettait de ne plus les inviter à notre table. En tout cas elle prit toujours la précaution de ne pas les inviter en même temps que son frère. C'était deux hommes assez semblables et très proches l'un de l'autre, qui ne se contredisaient jamais en public et qui n'avaient aucune intimité. Ils se voyaient chez les autres ou dans la rue. Ils allaient à des fêtes où l'un d'eux était invité avec le pouvoir d'annuler avec lui invité son cher frère se présentant comme étant ma femme. Son frère ne demandait jamais de leurs nouvelles. Pourtant, elle se souvenait de leur mère mais cela remontait à l'enfance, on change, disait-elle pour tout expliquer. Nous arrivâmes sur les lieux de la fête. Un orchestre jouait la Marseillaise et je descendis de la voiture pour me mettre au garde-à-vous en marge de la foule. Son frère me regardait, il me reprochait souvent cette habitude qu'il qualifiait de mauvaise mais je n'y pouvais rien, nous n'avait entamé mon amour de la patrie. C'était à prendre ou à laisser. Je n'y pensais même pas. J'agissais par instinct. Toutes les attentions au bonheur national me blessaient profondément. Elle me comprenait. Elle avait été douce et compréhensive quand j'étais revenu. Ma haine s'en était allée avec les promesses d'un autre bonheur. Elle me montra la maison, le couple et son père.

— Nous y habiterons un jour, me dit-elle.

Son père était un homme taciturne et il se montrait impatient quelquefois presque violent. Je le redoutais. Je ne parlais pas s'il parlait. Il finissait par se taire et elle attendait que je prenne la parole. Je demeurais muet, j'étais le poisson dans l'eau de son attente. Son frère se levait de table avant la fin du repas. Il allait dans la cour pour jouer avec les chiens. Le vieux s'assoupissait. Je dis le vieux parce qu'il le paraissait. Il parlait, il agissait comme un vieu. Il mourut comme un vieu.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? me demanda-t-elle.

Je ne voulais pas mourir de cette façon. J'avais failli mourir comme un homme ou comme une bête, ça n'avait plus d'importance. Est-ce qu'elle avait de l'importance, elle ? Je me souvenais du plaisir à la sauteville. Maintenant, nous avions le temps et nous le prenions avec des pinettes. Elle n'entrerait jamais nue dans le lit. Elle adorait ces déshabillages.

— Crois-tu que son dit à propos de mon frère ?

J'en étais persuadé mais je lui dis que les gens étaient de mauvaises langues, ce qui n'expliquait rien bien sûr. Je n'avais violé qu'une seule fois l'intimité de son frère, et encore sans le vouloir. Il se caressait sur le balcon. Je ne sais pas s'il s'est aperçu de ma présence et si c'était le cas, ce qu'il en pensait. Quelqu'un s'approcha de moi quand l'orchestre se tut. Je vis la main qui tapotait le tissu de ma veste.

— Mais c'est à Julien, ça ! dit cette voix.

J'eus l'impression que tout le monde le savait. De l'autre côté de la foule, mon beau-frère avait disparu.

— Hein ? fit la voix.

Et je dis oui.

— Nous sommes seuls ? Jette un œil dehors !

J'entreouvris le rideau. Nous étions bel et bien seuls. Je ne l'aurais plus.

Un homme me salua, que je ne connaissais pas.

— Décris-le moi, dit-elle.

Je le lui décris. C'est peut-être Untel. Ou Untel. Ma description correspondait à plusieurs personnes de sa connaissance. Et il en est ainsi de tout ce que je ne sais pas d'elle.

— As-tu oublié que nous partons demain ?

— Nous ne partons plus.

— Tu as changé d'avis ?

— D'avis, non. De femme, oui. Mais ça ne durera pas, rassure-toi. Nous partions un jour.

— Non, non ! dit-il. Il faut une raison pour voyager. Voyager, c'est quitter. Je ne sais pas quitter. Ce sont les autres qui voyagent.

— Vous aimez ces châteaux. Tout le monde les aime. Pourquoi pas vous ? Je vous crois un peu critique et très voyageur.

Vous les aimez, vous verrez !

— Vous trouverez des objets dignes de votre attente. Vous en ramènerez l'essentiel. Le temps perdu à choisir ! Et le temps passé à se demander si on a eu raison !

— Des cristaux. Oui, oui, je n'ai pas trouvé d'autres mots. Je leur ai parlé de ces cristaux. Il manque un personnage à votre cristallisation, me dit-on.

— Ne pas revenir est une idée séduisante mais c'est un peu inutile d'y penser à cause du pouvoir de séduction d'un objet qui au fond n'est qu'un objet.

— Vous pouvez aussi vous perdre. Voilà une idée à travailler pendant tout le voyage. Ne pas se perdre, ce serait absurde au fond.

— Nous avons notre idée de la beauté et ils ont la leur. Reconnaissons que pour nous c'est nouveau et pour eux parfaitement étranger.

— Essayez sans elle. Elle s'en remettra. Ne craignez pas de la désespérer. Après tout, qu'est-ce que la perte ? La retrouver plus tard, rien de plus.

— Je n'ai pas de conseil à vous donner mais recevez celui-ci comme un signe de l'importance que vous avez pour moi depuis que vous menacez de nous quitter. Suivez le conseil.

Il ne restera rien, sauf vos traces, mais qui les suivra ?

— J'y avais été avant vous. N'en suis-je pas revenu ?

— Ce prêtre au milieu de ces hommes nus ! Ils enfantaient et il baptisait. Les hommes chassaient ou dormaient. Ils ne craignaient rien, eux !

Je n'écris des livres sur rien, sauf sur le papier. Parlons-en.

— Beau soir d'été. Il manquait un balcon. La fenêtre était ouverte. Elle écrivait dans son cahier vert. Grattements. Ses soupirs. Le ciel était noir. Un reflet de la lampe sur les feuilles milléennes des géraniums. Depuis combien de temps rêvions-nous ensemble ? Pourquoi cette attente ? Je pensais ne pas dormir pour aller au bout de ma réflexion. Une nuit suffirait. Elle n'irait pas aussi loin que moi. L'écriture a cette limite, justement.

— Je vous croyais seul, un peu indifférent aux choses du temps. Je vous imaginais en trançage incessant. Rêver pointilleux aussi. Que fallait-il penser de vos errances dans le couloir ?

— Je n'ai jamais voyagé au-delà de ma porte. Cette paralysie ne m'a pas tué. Pourquoi m'aurait-elle tué d'ailleurs ? J'ai oublié ce que je savais d'elle avant d'en tout savoir.

— Vous reviendrez plus tôt que vous ne pensez. Sinon vous ne pensez plus.

Je ne me souviens plus de ce passage, sinon de l'avoir mal vécu. Que pensez-vous de moi si j'en avais tiré du plaisir ?

— Des êtres, qui pouvaient être des hommes, nous attendaient en haut des marches du palais. Nous gravâmes silencieusement cet escalier.

— Êtes-vous (ici mon nom) ? me demanda l'un d'entre eux.

J'opinaï.

— Dans ce cas, suivez-moi. (Ici le nom de notre hôtel) vous attend.

— J'otempérai. Nous traversâmes une salle de grandes dimensions dont le sol me parut légèrement pentu. Et au effet je constatai que celui que je prenais pour un domestique, et qui me précédaît en silence, oscillait légèrement pour lutter contre une accélération à laquelle je n'opposais moi-même aucune résistance. Je ne le dépassais cependant pas. Je ne m'efforçais pas non plus. Et je m'aperçus qu'il augmentait assez vite la distance qui nous séparait. Un peu plus tard, j'en parlai à notre hôte qui éclata de rire.

— Il glissaît, m'expliqua-t-il. Et vous marchiez, c'est toute la différence. Il n'y en a pas d'autre.

— L'homme m'avait pourtant paru hostile et je ne lui avais plus adressé la parole. Je ne le revis jamais. Et revêtait secrètement d'avoir à le faire.

— Elle écrivait encore. Elle aime l'encre. Elle soigne le façon de sa surface duval on a peu de chance de trouver une poussière ou une trace de doigt. Il est pourtant ouvrage dans un verre compliqué qu'il devrait légèrement laisser une place au volati et au glissant. Elle me sourit. Elle écrit peu. Elle voudrait laisser une histoire, laissant aussi à sa postérité le soin d'en élaguer les branches bâtarde. Nous avons déjà trois enfants volontaires et amoureux.

— Une fatigue lancinante m'a torturé toute la journée, une torture en surface, presque visible, mais impossible à décrire. Je me tais depuis ce matin.

— Nous sommes allés nous promener et nous avons été presque émerveillés de rencontrer un lac que nous ne connaissions pas. La barque nous parut incertaine. Nous préférâmes marcher sur la berge, laissant le loueur un peu dépité.

— Vous n'êtes pas amoureux ? dit-elle. Mais que nous nous fûmes trop éloignés pour répondre à cette offre.

Les corps des petites baigneuses s'étaient immobilisés. Qu'attendaient-elles maintenant de mon regard ?

— Faites un effort pour vous souvenir de cette seconde de néant. Vous voyagez dans un regard. Vous ne parlez plus depuis longtemps. Ne cherchez pas à prendre la mesure de ce temps. On ne vous demande pas d'être dans un costume, puis le personnage, la scène, non. Il ne s'est encore rien passé. Souvenez-vous de cette possibilité d'anéantissement. Une fixation de temps suffirait à témoigner de sa réalité. Qu'était-elle ?

— Nous nous sommes rencontrés sur un quai. Je ne sais pas pourquoi je dis : rencontre. Ce n'était pas la même voyage, certes. Mais tout de même, le temps passé ensuite ensemble à penser seulement à nous.

— Un étranger nous servait. Elle se renouait et s'amusaît. Il était presque volubile à certain moment. Je donnerais cher pour me remémorer un seul de ces moments. Mais je ne lui donne plus de visage. Même sa voix n'a plus de réalité au moment où j'écris qu'elle existe.

Les bords du paysage. Cette croix.

— Elle recevait des lettres. Elle les lisait loin de moi. Et je m'éloignais encore. Et c'était elle qui revenait comme si je n'avais pas bougé.

Une impression de bien-être, oui. J'oubliais vite. Mais je revenais.

— Les diels changeaient par essouffement du précédent et perspective du suivant. Rarement à cause du sommeil. Encore moins à cause d'un moment d'inattention. Nous étions toujours du même avis.

— Avait-elle oublié l'heure du rendez-vous, je m'y rendais seul. On me recevait avec cette prudence qu'elle seule est capable de démolir.

Je souffrais d'un vertige. La honte me fit rougir.

— Vous avez trop bu, dit-elle.

Nous nous haïssions. Nous sommes pourtant du même voyage.

La nuit tombée, nous nous rendions à la limite de ces lieux de prières où les voix humaines s'émergent à l'irréversibilité.

— Recueillement sur la tombe d'un voyageur qui a laissé son empreinte sur les lieux du crime colonial. Soupirs. Opinions. Séparations juste le temps de calmer les passions soudain réveillées. Nous ne sommes pas revenus. En tout cas pas ensemble. Disons que je ne suis pas revenu et que nous n'en parlons plus.

— Je lui confessai que je m'étais souvent trompé à propos des femmes que je prétendais posséder pour mon usage de l'infini. Elle était déjà nue et un peu dans l'attente d'une conclusion de la conversation qui nous avait rapproché au restaurant.

— L'infini ? dit-elle. Vous en usez ? Comme c'est étrange. Je le critique plutôt, ajouta-t-elle finement.

— Des êtres nous nous regardaient. Je m'imaginai le seul personnage, en moi, capable de leur ressembler. Il existait, et c'était d'ailleurs peut-être ce qui les intriguait à ce point qu'ils s'approchèrent sans cesser de me questionner.

— Il vous manque la langue, me dit mon compagnon. Je le laissai faire mais nous n'obtinrent pas ce que nous jalouissions.

Il était au bord du précipice et il nous faisait signe de le rejoindre.

— Êtes-vous sûr qu'on les voit ? demanda mon épouse. Il se jeta dans le vide. Il se passa une bonne minute avant qu'il reparût. — Je t'avais dit d'y aller jeter un œil, dit ma femme. Tu vois le résultat.

Nous courons après le bonheur et nous ne ramenons que des souvenirs. À quoi diable peut bien servir cette mémoire ? Et cette question, embarrassante, de lui être fidèle...

Éviter les voyages en étape. Se méfier du romanesque. Préférer l'étirement, la volubilité de l'instant, la tentation de l'infini.

— Un matin, je me réveillai avec une douleur aiguë dans la jambe. On chercha la piqûre. Ces têtes penchées sur ma jambe nue. Mon attente. Est-ce que j'avais encore le choix ?

— Une femme traversa cette ombre. Je la suivis, maintenant la distance. Où allait-elle ? Qui était-il ? Pourquoi lui ? Quand elle se jeta par-dessus bord, je fus presque déçu. Un peu plus, me dit le timonier et c'en était fini de cette beauté inexplicable autrement que par ce qu'elle inspire. Il voulait m'étonner. Il avait peut-être attendu lui aussi. N'avais-je pas alerté la bordée avant lui ? Une demi seconde plus tard, j'entendis le cri. Elle avait vu l'aïeron d'un requin.

— Ces gens s'étaient approchés du bord du quai et ils regardaient dans l'eau. Nous nagions à cinquante mètres de là. Les coups de miroir des éperlans illuminaient leurs visages.

— Un détail de son comportement m'avait intrigué, ces petits réflexes qui le faisaient reculer à l'approche des vagues. Il se laissait emporter comme nous, mais son bonheur était en jeu. Le démasquer en serait un autre.

— Leurs soirées m'ennuyaient. Je n'y dansais pas, je buvais peu, les conversations se continuaient sans moi, les femmes finissaient par me paraître belles et ennuyeuses, confuses jusqu'à l'incohérence.

— Non, dis-je et je prétextai des maux de tête.

Il ne put s'empêcher de me plaisanter.

— Des mots, expliquai-til aux autres, c'est normal pour un écrivain, mais la tête, de quoi parle-t-il ?

Ils riaient. J'exagérai ma grimace.

— C'est mieux, dit-il, la tête est de circonstance. On ne l'oublia pas.

Et ils me laissèrent seul quand j'aurais seulement voulu me séparer d'un requin.

L'horizon est un fil tendu entre les deux extrêmes de l'imagination.

— Une tempête menaçait. Nous regardions la côte dans la lunette.

— Ces personnages qui nous regardent, dit-il, ce sont des écueils ?

— Le vent s'acharnait sur le hublot et l'eau profitait de ces interstices. Elle ruisselait sur la paroi. Le lendemain, le calme était revenu. J'observai ces obliques. Elles étaient toutes orientées dans le même sens, et parallèles. J'avais bien eu cette sensation d'immobilité. Mais tout le monde parlait plutôt de fièvre. Voulaien-ils m'intriguer ?

Il me parlait de ses défauts et de ses fautes. Il ne devait pas en être à son premier essai de confession.

— L'exclusivité ? dit-il quand j'ouvris enfin la bouche.

Je l'abandonnai à sa perplexité de poisson dans l'eau.

— Jusqu'où irons-nous ? me dit-il.

— J'avais prévu de me laisser arrêter par le manque d'argent. Je le lui dis. Et il me demanda de lui en prêter. Que pensez-vous que je lui ai répondu ?

— Ce n'était qu'un exercice de l'attente. Notre expérience s'augmentait d'un échec.

— La prochaine fois, dit-il, nous serons femmes.

— Hier, nous avons parlé gréement. Nous étions dans l'allée où il passe maintenant la majeure partie de son temps. Il aime le bois, les métaux. L'usage qu'il ne pratique pas mais auquel il assiste avec des yeux d'enfant. Nous le taquinons. La charpente n'avance pas. Il ne semble pas s'inquiéter. Il s'exprime avec une tranquillité qui est sans doute le fruit d'une longue crise. On se souvient de cette absence. Nous n'en parlons plus. Je me demande si les travaux ont beaucoup avancé depuis. Il avait inventé un prétexte. Le taxi l'attendait dans la rue. Il serrait des mains. Il embrassa sa femme longuement. Nous agissions en spectateur faute de comprendre vraiment ce qui les séparait. J'y pensais pendant qu'il cherchait à m'étourdir de mots dont j'ignorais la signification. Il y avait une différence entre la goëlette qui l'inspirait et la goëlette américaine. Nous en vîmes à parler de l'Amérique. C'était là qu'il trait d'abord. J'avais pensé à l'Afrique, à cause de ses grands yeux noirs et de cette façon inimitable qu'il avait de se donner au soleil.

— Je ne serais jamais heureux, dit-il. Nous ne trouverons jamais ce bonheur. Mais je ne le tromperai pas avec une femme.

— J'ai bien reçu votre lettre. Merci pour le soleil qui nous manque et pour la mer qui nous tombe dessus depuis le début du mois. Nous avons eu peur d'avoir à passer du temps à réparer la toiture. Nous n'avons pu parler que deux jours. L'état de mes nerfs ne me permet plus ces épreuves. Mais c'est notre maison. Il n'y en a pas d'autre. Et puis que remplacerait-elle, si elle existait, cette autre manière d'abriter ce que nous ne pouvons changer ?

— Je l'ai reconnu. Vous pensez ! Ce nez, cette démarche, la voix. Je ne me suis pas approché. J'ai toujours craint son influence. Sa curiosité l'emporta finalement. Lui confesser ma tristesse ? Recommencer ? Sans le prétexte de la jeunesse ? Ou irions-nous ?

— Nous aimons nous promener autour de la maison. Nous n'allions jamais très loin. Nous regardions la rivière sans nous en approcher. Nous en connaissions par cœur ce fragment. La pluie nous surprenait sur le chemin du retour. C'était une pluie fine et presque tiède.

— Je suis heureux, dit-il.

— Heureux de quoi ? questionnai-je.

— Les objets du bonheur nous envahissent. Cet inventaire était son œuvre. Je le quittais dans le jardin. J'habitais de l'autre côté de la maison.

— Vous n'avez jamais voyagé ? me demandait-il.

— Il me fallait avouer que non.

— Jamais, disai-je en imitant le tremblement qui saisit les damnés sur le chemin de l'oubli.

Je risais.

— Vous êtes amoureux de moi, disai-til.

— Je courais le long du mur pour me mettre à l'abri. Quand je me retournais, il n'était plus sur le perron où j'étais assis. Il exigeait une réponse immédiate et je prenais le temps de ne pas lui répondre. Sa mort, étrangement, m'a laissée indifférente.

— Nous nous mîmes à la recherche de l'objet perdu moins d'une minute après l'avoir perdu. Il aimait fouiller la broussaille. Il y avait un jour découvert le corps sacrifié d'une jeune fille. L'expérience se renouvelerait peut-être, toujours aux dépens de cette catégorie de femme.

— Où étiez-vous ? me demanda-t-il.

D'habitude, il se contentait d'une salutation polie. Je répondis à sa question.

— Je le savais, dit-il. Et il me montra la lunette d'approche.

— Dans ses rêves, ceux à qui j'attribuais ses réails mélancoliques, la nudité des autres justifiait la sienne. Il n'avait jamais le temps de se déshabiller entièrement, le rêve s'achevait avec la vision de la fenêtre. Le chant des oiseaux l'étourdissait. Il était agacé par cette égaration. Le buste de Pallas le toisait encore, lui qui n'avait jamais eu d'inspiration propre.

— Un corps me visitait. J'exigeais sa jeunesse. Jamais le mot amour ne fut prononcé. J'imaginai ensuite un voyage d'agrément.

— Nous vous cherchions, dit-il en arrivant.

J'étais assis au bord du puits.

— Nous avons mis fin à votre conversation parce qu'elle nous ennuyait, m'expliqua-t-il. Et puis nous sommes ennuyés sans vous, de vous, peut-être.

— Le voyage est un effort physique. Exercice du muscle, de l'articulation et de la coordination. Mais nous nous sommes perdus !

— Un homme nous arrêta au coin d'une rue pour nous demander son chemin. Nous le lui indiquâmes et il s'en alla après nous avoir longuement remerciés. Il avait serré la main de mon compagnon de voyage. Nous y trouvâmes le prix de notre patience. Ou de notre sympathie. Je ne sais pas. Quelque chose lui avait plu en nous. Au point de nous payer en retour. Ce qui nous laissait perplexes. Nous voyagions depuis deux ans.

— Je ne vous demande rien en échange. Me croyez-vous ? Vous croirez ce que les lieux vous inspirent. Il n'y a pas d'autres solutions à votre problème.

— Le désir de nous divertir nous surprit au beau milieu d'une traversée. Je ne me souviens pas de cette forêt, de cette mer, une savane peut-être... Vous est-il déjà arrivé de prendre plaisir à vous dérouter ? La route était si claire, si évidente. Des fermes passaient.

Tromper la mienne.

Le temple s'ouvrit sur une parfaite obscurité. Nous dûmes attendre de nous habituer au peu de lumière en vérité. Mains soudées.

Je l'embrassai sur le pont. Le vent la décoiffait. On nous signala des oiseaux exotiques. Elle leva la tête, m'offrant le cou.  
— Vous ne savez plus ce que vous faites, dit-elle. Aux oiseaux.

— Ne regardez pas derrière vous.  
Le quai s'éloignait à bâbord.  
— Vous êtes bien sur (ici le nom du navire).  
Nous n'étions pas ailleurs était plus juste.

Posséder cette femme plus belle que les autres. Comme si elle appartenait à sa beauté. La dépresser était une plus juste idée.

Une rue étroite. Il pleuvait doucement. J'étais ivre ou sale. Les enseignes étaient éteintes. On entendait la voix d'une femme. Elle se plaignait. Qu'avait-elle vaincu cette nuit ? Pourquoi cette déception ?

L'animal gisait sous les arbres, là où il venait d'expirer.  
— Va chercher la part, me dit ma femme. La part du coup de fusil dans l'eau.

Maintenant nous glissons dans la neige. Il n'y avait plus que nous et cette copie continue de nous sommes tout.  
— Tu te rends compte ? murmura-t-elle au passage des rochers nus.

Le lac rutilait sous la lune.  
— Nous nous sommes perdus, dit-elle.  
Je la rassurai. Le palais apparut au fil de l'eau à l'endroit que je lui montrais.

Tu mens, dit-elle.  
Elle croyait à un mirage maintenant. Quand nous posâmes nos pieds sur la première marche, elle se retourna pour applaudir les eaux tranquilles du lac. Je n'existais plus.

L'oiseau tomba comme une pierre.  
— Mais tu n'as pas tiré, dit-elle sans se lever. Elle avait le nez dans son verre, prêt à buter.

En attendant, je cultivais des fleurs au pied des murs de la maison.  
— Que sais-tu des saisons ?  
Joyeuses fenêtres où nous nous rencontrions encore.

Nous étions seuls. La pluie avait chassé les promeneurs. Même la barque s'en était allée. Il était trop tard pour nous empêcher. J'étais jaloux.

Notre histoire pouvait commencer par ce voyage que nous n'avions pas encore entrepris. Nous étions d'accord là-dessus. En attendant, nous nous préparions à d'autres séparations.

Nous arrivâmes un jour d'orage. Elle trouva le site grandiose. L'hôtel était médiocre. Je lui montrai les fissures dans le plafond. Elles ne tardèrent pas à goutter. Nous poussâmes le lit sous la mezzanine.  
— Combien de temps pouvait-il pleuvoir dans ce pays, à cette époque de l'année ?  
L'hôtelier leva une tête absurde, si absurde que je n'entendis pas sa réponse.

— Nous ne reviendrons pas par le même chemin, me dit-elle.  
Hier, elle souhaitait le contraire. Je n'avais pourtant pas cherché à la convaincre.

Il y avait longtemps que je n'étais pas monté dans un train. Je reconnus les paysages. Une gare me sembla étrangère. Elle avait seulement changé de nom, m'expliqua-t-on.

— Ne vous laissez pas aller. Contractez ce muscle. Pensez que rien ne se finira sans vous. Guidez pléonasmes.

Revenir ne me tourmentait pas. Retrouver ne m'affecterait pas plus. Revivre était si improbable que je crus un instant que c'était justement ce qui était en train de m'arriver.

Nous ne comprenions pas la langue. Il était encore question de respecter une coutume, une croyance, un être au-dessus des autres, une relique ou la représentation d'une force souterraine. Je m'agenouillai pour prouver ma soumission. La femme en habit de prêtresse se mit à rire et une espèce d'enfant de chœur me prit par le bras pour m'obliger à me remettre debout. Je l'interrogeai du regard.

— Différent, dit-il en français.  
— Différent de quoi ? lui demandai-je.  
Pas comprendre fut sa seule réponse et il se mit à rire lui aussi. Je m'éloignai. Suite du voyage solitaire : s'éloigner en regardant derrière soi.

L'homme semblait prier. Je fis un détour. J'arpentais le pré maintenant. Le château me sembla très différent de ce que j'en connaissais par les livres. Mais l'accueil était le même. A ma fenêtre, je constatai avec stupeur que l'homme priait toujours.

Nous devons nous rejoindre dans cet hôtel. J'arrivai avec un jour d'avance. Et je les vis arriver.  
— Pourquoi eux ? me demandai-je.

— Ne goûtez pas à la nourriture des rues. Vous le regretteriez vite. C'était un conseil. Je passai outre. Des regrets ? Oui. Mais peut-être pas les mêmes.

Le bonheur est le même. Sinon, oui, c'est exotique.

L'homme nous offrit ce qui pouvait être une amulette. J'en observai longuement la géométrie.  
— C'est parfait, me dit l'homme.  
Il détraquait la perfection que je croyais avoir découverte sans lui. Je lui fis signe de s'en aller. Il s'éloigna lentement. Je ne l'avais pas remercié. Mais il était trop loin maintenant pour comprendre mes sentiments à son égard. Tristes tropiques !

Notre hôte improvisait. Nous le regardions voler entre la table du salon autour de laquelle nous demeurions silencieux, et l'étroite cuisine où il débouchait des bouteilles et ouvrait des boîtes.  
— Vous êtes venus de si loin, répétait-il.  
Mais il était arrivé avant nous.

— Prenez garde à ne pas vous prendre dans les filets de cet animal, dit-il sans se retourner.  
Il marchait devant nous, plus vite que nous, et il s'éloignait. Nos tentatives de réduire cette distance n'y pouvaient rien. Il arriverait avant nous. De quel animal parlait-il ?

— Voici le jardin. Vous y prendrez l'air le soir venu. Vous apprécierez la fraîcheur. Je vous y rejoindrai. Mais commencez la conversation sans moi. Et rassurez-vous, je n'y changerai rien.

La chaleur nous accabla. Elle se plaignit de l'humidité. Un insecte était la cause d'un œdème qui déformait son épaule. Puis le lac, immobile et vert. Une embarcation des plus précieuses était amarrée au bout d'un ponton dont les planches affleuraient la surface de l'eau. Elle y découvrit des poissons et s'arrêta pour les observer. Le marinier s'impatientait. Il se tenait debout dans la barque, l'aviron sur l'épaule.

— Nous nagerons à la godille, m'expliqua-t-il.  
De l'autre côté du lac, nos amis sautilaient sur un autre ponton pour nous saluer.  
— Vous venez, madame, dit le marinier.  
— Ce sont des..., dit-elle en passant entre lui et moi.  
— Des quoi ?  
Et elle répéta le nom des poissons.  
— Asseyez-vous, madame, dit le marinier.  
Elle prit place à la poupe.  
— Non, dit-il, nous nageons à la godille, et elle se leva sans lui demander d'explication. Je n'ai jamais entendu ce nom, dit-il en installant l'aviron.

La barque pivota. Je venais de décrocher l'amare.  
— Ce sont vos amis ? demanda le marinier.  
Il aurait peut-être désiré commenter leurs gestulations.  
— Nous voyageons ensemble, dit ma femme.  
Nous étions au milieu du lac.

— Vous feriez bien de mettre votre chapeau, dit le marinier à ma femme.  
Elle mit le chapeau et passa une bonne minute à y intégrer ses cheveux.  
— Comment appelez-vous ça ? dit-elle.  
— Un aviron, madame, dit le marinier.  
Elle eut un geste d'impalience.  
— Non, non, dit-elle, cette manière de... de...  
— De nager, madame. Godille, madame. Je ne l'ai pas inventé.  
Son oeil brillait. Il me regardait.  
— Et vos poissons, dit-il, ce sont vraiment des comme vous avez dit ?  
Elle répéta le nom des poissons. Elle regardait les muscles du bras.  
— Je ne l'ai pas inventé non plus.  
— C'est-à-dire, dit-elle, il éclata de rire. Et elle se mit à rire elle aussi. J'étais furieux, mais pourquoi le paraître ? me dis-je. Et je leur montrai le dessin de leur parapluie parfaitement artificiel. Il disait sans s'arrêter de rire :  
— C'est un parapluie compliqué pour moi.

Elle était entomologiste. Et je me vantaient d'avoir étudié l'entomologie quand elle était encore au berceau. Depuis le début de mon voyage, je m'étais moi-même ennuyé de connaissance. Je reconnaisais tous les insectes dont nous croisions le chemin. Elle avait trouvé par elle-même un vulgaire moustique. Comme elle ne l'avait pas vu et qu'il était échappé à ma vigilance, je m'étais mis à inventer le nom pour elle. Cette grossièreté ne l'avait pas amusée. Le marinier avait dit devant nous, me demandant de décrire. Ma description ne pouvait pas l'inspirer. Il n'avait jamais vu cet insecte. Je me tins donc à l'écart.  
— Je suis entomologiste, dis-je sur le ton de l'universitaire qui s'adresse à un technicien de surface parce qu'il vient de ramasser quelque chose sur terre.  
— J'y vais, crois, dit-il.  
Je n'aurais pas voulu me moquer de lui mais elle se mit à rire et aux roses. Il ne m'en voulait pas. Il avait d'ailleurs oublié le nom et la description fantastique de l'insecte qu'elle n'avait jamais vu. Il avait inventé. Nous arrivâmes sur la berge du lac. L'épaule de ma femme avait enté.  
— Nous n'arriverons jamais à temps, me dit-elle.  
— Qu'est-ce que vous en savez ? lui dis-je.  
— Ce n'est pas une plaisanterie, dit-il doucement mais il n'entendait pas ma question, il était déjà dans la barque et faisait signe de le rejoindre.

La maquette était séduisante. Il nous précisa qu'elle était incomplète. L'essentiel échappait encore à...  
— L'autre oeil, dit-il, le suivant, et ma petite pipe.  
Nous passâmes dans le salon. Elle me confia qu'elle le trouvait un peu fou :  
— Vous changerez peut-être d'avis quand il vous aura séduit.

Il me demanda d'éclairer le bas du mur.  
— Vous voyez, dit-il, que le sol est plus récent que le mur.  
Il gratta la plinthe.  
— Ou'est-ce que je vous disais ? exulta-t-il en me lançant à diriger le faisceau de lumière sur l'éclat qu'il venait de pratiquer avec, dit-il, tant de facilité.  
Je m'approchai.

Notre monde a mis sur le chemin des voyageurs. Il nous a offert lui des récits d'aventures pour remplacer la passionnelle de nos théâtres. Puis le même monde nous a offert des appartements et dans nos rues, et nous nous sommes investis dans l'investigation policière. Aujourd'hui, nous perfectionnons nos regards si vous préférez l'utile à l'agréable. Il n'y a plus de nous. Nous ne demeurons plus. Finies aussi les balades d'été. Nous n'avons pas trouvé le repos. Nous sommes assaillis par des réductions géométriques et aux vecteurs complexes. Seront nous compris ? Comme nous sommes les seuls et les policiers ? Quelle sera notre place dans le temps libre qui nous devra tout ?

— Cet homme pourra éclairer votre chandelle, dit-il.  
L'homme en question nous souriait.  
— Non, non, je n'éclaire rien, dit-il, mais je connais l'origine des choses qui vous intéressent. Et vous êtes notre hôte.

— Ne regardez pas derrière nous. Ils nous surveillent. Ils attendent que nous soyons en prépondérance de leur présence. Les lieux ne leur appartiennent pas. Ils ne prétendent pas le contraire. Ils veulent que nous soyons présents. Ils veulent que nous soyons présents. Magie des lieux.

Un bain nous remit les idées en place. Nous venions, nous venions, nous venions en échange de quelque chose farfelues. Nous prétendions nous connaître, peut-être nous aimer. Mais nous étions séparés. Nous étions séparés. Nous séparés. Je nageais jusqu'à l'autre bout du bassin. Enfin seul.

— Si vous en trouvez un semblable...  
— Je ne vous promets rien.  
— Mais je ne vous demande pas de me le promettre !

L'homme qui nous attendait sous la pluie se signala par l'agitation de son parapluie. Il avait l'air heureux. Il avait fini avec cette attente.

— Vous n'avez pas de parapluie, dit-il à ma femme qui s'était réfugiée sous le sien.  
— Non, dit-elle, nous ne pensions pas... mais elle n'acheva pas sa phrase. L'homme ouvrit son parapluie et nous arriva à entrevoir. Ils n'ont pas de parapluie, dit-il à une femme étrangement.  
— Le cochon, me dit ma propre femme pour commenter.  
— Vous n'avez pas de parapluie ? me dit la femme qui avait la mienne à table pendant toute la durée de notre séjour.

— Nous n'avions pas pensé à la pluie, dis-je en me levant.  
— Oh ! Il pleut beaucoup ici à cette époque de l'année.  
Je le regrettais presque.  
— Non, non, dit-elle, la pluie est bonne.  
Son regard me chavirait. Ma femme s'en aperçut.  
— Nous achèterons un parapluie, dit-elle, et même deux si nous n'en trouvons pas un assez grand pour nous.  
La femme rougit et dit que l'amour était le plus beau des sentiments. Elle le mettait au-dessus de tout.  
— Un parapluie pour deux, exulta-t-il.  
Ma femme lança un :  
— Il n'y a pas de miracle !

Les animaux nous encadraient. J'avais éteint la lampe.  
— Es-tu couché ? demandait-elle. Elle était restée près du feu et buvait.  
— Vous voyez cet arbre jaune. Deux doigts à droite, le rocher est derrière moi. Vous parlez hier soir.

N'écrivez pas à vos amis. Ils n'attendent rien de vous si ce n'est de leur écrire. Revenez un jour et excusez-vous de ne pas avoir écrit. Leur patience ne résistera pas à cet aveu.

— Je disais que je vous aimais en femme du jour.  
— Mais j'y suis encore. Regardez !

Un homme misérable appartenait le quai. Nous venions de l'arrêter. Il s'adressa à l'automne sur le conseil de notre ami.  
— Sinon, expliquez-lui, vous les aurez tous sur le dos.  
Tous... la misère, la différence, ce contre quoi nous ne pouvons plus rien maintenant que le monde est devenu.  
Il valait un remerciement de notre part. Nous nous y résolûmes sans nous consulter, simultanément vers le ciel.

Surtout ne deviens pas obscur par abondance de reflets !

Le chemin montait vers le temple. Un homme multicolore interdisait l'accès. Il nous regardait avec des lunettes. Je souris. Mon nom ne lui disait rien. Il fallait attendre. Il nous montra les rochers en haut du talus.

— Vous pouvez vous asseoir, dit-il. La nuit tombait mais le soleil illuminait encore le ciel. Aucun arbre ne protégeait tandis qu'une végétation anarchique décorait l'autre côté du chemin, qui pouvait être une pente ou un précipice.  
— Vous connaissez l'endroit ? demanda ce gardien.  
Je fis non de la tête.  
— C'est un bel endroit, dit-il.  
Il secoua son aigrette en éternuant.  
— Vous reviendrez souvent, dit-il, tout le monde revient, personne ne peut oublier.  
Je dis que je le croyais.  
— Ce n'est pas moi qui faut croire, dit-il, vous comprendrez quand vous serez à l'intérieur, on ne peut pas en parler, même après dix visites, c'est grandiose. On se sent meilleur aussi, plus proche de ce qu'on devient, exactement ce que tout le monde devient, on n'a pas le droit d'appeler cela la mort.  
Il frémait en prononçant ce mot. Il me montra le dessin sur son tablier.  
— Je suis initié, dit-il, ce n'est rien, il ne faut pas croire ce qu'on vous a raconté.



— Vous ne reviendrez pas.  
Je ne suis pas revenu. Vous haïrez ces tentatives, mais vous n'y croirez plus.  
— Vous répétez mon expérience comme j'ai répété celle d'un autre. Que voulez-vous savoir de lui.  
Puis nous nous sommes arrêtés. Nous avons marché jusqu'au haut de cette rue. Les maisons étaient désertes. Encore une rue et nous avons atteint la plage. Toi et moi dans cette immense cité où tous les habitants reviendraient le jour prochain. Je ne le croyais pas. Mais c'était bien le fin de la fête.  
— Nous ne savons plus où nous allons !  
— Perdu pour perdu, nous avons tenté de descendre, nous promettant de nous en tenir à une ligne droite.  
— Ces rochers ! Ces fleurs que je ne voulais pas pléier.  
— Nous entendions l'eau d'un ruisseau.  
— Le vent dans les branches. J'ai cueilli un fruit. Peut-être une prune.  
— Nous n'étions pas loin du village.  
— D'allieurs il y avait des traces de pas.  
— Un vieux brabant rouillé. Une pancarte illisible.  
— Indéchiffrable. Il l'a décollée.  
— Ne pas toucher au brabant !  
— Tu ne riais pas. Tu disais que nous étions perdus.  
— Tu te plainais de l'humidité.  
— Tu exagérais pour me rendre folle.  
— Je n'en voyais plus la fin. Elle avait envie de pleurer.  
— Pourquoi n'ai-je pas pleuré ?  
— Pourquoi t'ai-je écoutée ?  
— Nous ne trouvions pas le ruisseau.  
— Tu pensais que c'était un ruisseau.  
— C'en était un ! Mais tu ne le cherchais pas.  
— Ce n'était pas un ruisseau. Plutôt un bruit mécanique.  
— Mécanique ! L'eau ? Tu avais peut-être peur.  
— Non, non, pas peur, il me semblait que c'était... calculable.  
— Il s'est mis à regarder un arbre comme si c'était une personne.  
— C'était un chêne (évitons le jeu de mot facile : elle ne comprend pas !)  
— La broussaille était ouverte. Je l'ai pensé à une bête.  
— Mais c'était un être humain.  
— La peur !  
— Un paysan aux mains occupées à écarter les branchages. Il nous invitait à passer devant lui. Vous êtes les locataires ? me demanda-t-il. Je ne compris pas tout de suite. Je le regardais en attendant l'explication.  
— La maison doit être froide à cette époque de l'année, dit-il.  
— Humide surtout.  
— Nous n'avons pas réussi à allumer le feu.  
— Cette cheminée n'a jamais marché. Elle a pris feu une fois.  
— Je le savais. D'où ma prudence. Et la taille du feu que je tentais d'allumer.  
— Et moi qui me caillais !  
— Un verre à la main, un peu partie.  
— Tu étais ridicule. Ce feu ! Il n'y a pas assez de bois !  
— Il faut des braises. Ensuite il n'y a plus qu'à l'entretenir.  
— Je vais chercher du bois.  
— Il y en a bien assez. Reviens !  
— Mais je voulais un feu à la hauteur du froid. Je suis sorti cinq minutes et je n'ai pas trouvé le bois.  
— Je t'avais dit derrière la grange.  
— Derrière, il faisait noir, la terre descendait le long du mur...  
— Je rentrerai le bois, proposa le paysan. Si vous voulez.  
— Il nous a conduit jusqu'au chemin. Elle lui parlait du ruisseau. Il y avait des tas de ruisseaux. De belles truites ! Il me montra sa main : Je n'ai pas besoin de tout leur attirail, allez !  
— Il parlait de toi sans le savoir. Tu as rougi. Il s'est demandé pourquoi. Mais c'est d'un discret, ces paysans ! Nous ne reviendrons pas l'année prochaine.

— Je m'en vais sans toi.  
Comment le lui dire ? Partir, c'est ne plus la revoir. Voyager avec elle, c'est lui donner raison. Or, elle a tort.  
— J'ai perdu l'argent du voyage. Au jeu ? Quelle idée ! Je l'ai perdu ou on me l'a volé. Je dis que je l'ai perdu parce que je connais le voleur.

— Trouver une excuse. Inventer un personnage. Mettre l'histoire dans sa bouche. Se souvenir qu'on ne lui ressemble pas.

— Il pourrait pleuvoir. Ce serait plus facile. Fenêtre ouverte sur cette lenteur.

— Une fugue me fit traverser une forêt. J'y rencontrai d'autres fugueurs. Nos silences. Nos distances. Cette manière de nous séparer. Nous étions agités par des idées et nous revenions pour nous ressourcer.

— Route accidentée par les orages. L'humidité pénètre et dérouté. Une paresse légitime nous engourdit. Peu de questions. Mais on s'interrogeait encore sur des significations. Autres ruines, même dialogue.

— Lire les 340 versions du même conte. En tirer un enseignement sur la seule manière de l'écrire.

— Le feu couvait dans la broussaille. Des pailles de braise traversaient la route. Des gens étaient réunis autour d'un puits. Quelqu'un s'était jeté dedans.

— Des oiseaux tournoyant sous les nuages. Nous les regardions à travers le feuillage des arbres. Nous étions couchés sur l'herbe humide. Des escargots nous exploraient. À quoi jouons-nous ?

— Nous aperçûmes la mer au-dessus de la roche. Elle me montra la goélette. Nous vîmes aussi un cargo fumant. En s'approchant, nous effrayâmes des mouettes. Nos pieds dans l'eau côtoyaient des coquillages. Elle trouva un galet à la mesure de ses espérances. Le soleil commençait à tomber sur l'horizon. Une barque arrivait à la goélette. L'homme criait son nom.

— Nous nous jetâmes la tête la première dans ce bouillonnement. Je retrouvai facilement le chemin de l'homme. Nous arrivâmes à la rive avant moi.

— Pouvons-nous aller plus loin ?  
Nous ne nous tenons plus la main. Elle pose des questions et je réponds. Je dis ce que je sais et non plus ce que j'attends d'elle.

— Des enfants jouaient dans les rochers. Ils s'éclaboussaient, se poursuivaient, se surprenaient, se mesuraient. Et nous nous abandonnions.

— Nuit qu'il faut partager avec les autres parce qu'ils font la fête en plein air. Je ne me décidais pas à les rejoindre. Elle perdit patience et s'endormit.

— Quels rêves l'agitaient ? Ils agissaient sur la lettre que j'écrivais à une autre pour lui demander si elle m'avait oublié.

— Un matin, sur la terrasse, elle découvrit le nid de fourmis qui nous importunait depuis le début de notre séjour. Nous en informâmes le gérant. Il promit de nous débarrasser de ce fléau. Il montrait du doigt le tueur de parasites. C'était un homme de taille moyenne, un peu chauve, toujours hésitant. Je ne l'avais jamais entendu parler. Il nous serra la main et réitéra la promesse du gérant. On pouvait lui faire confiance. Il n'en était pas à son premier essai.  
— Partez tranquille, nous dit-il, et revenez avec la certitude que j'en aurai fini avec ces satanées fourmis...  
C'était sa vie qu'elle détruisait, pas la nôtre.

— Une nouvelle fleur, un insecte ressemblant à un autre insecte mais qui en diffère par les reflets de sa cuirasse et le chant de ses ailes, nous n'en finissions pas, les ruines parlaient, les chemins menaient quelque part, les nuits à la belle étoile avaient un sens. Elle trouva une nouvelle couleur dans la terre et des cristaux inconnus au fond d'une flaque. Ses mains transportaient une histoire ou préparaient le futur. Mais je n'ai pas eu le temps d'achever le livre que je lisais pour oublier que c'était elle que je suivais.

— Excellente occasion de vous divertir un peu, nous dit-il. Naturellement, les femmes sont intouchables et je ne vous conseille pas d'aller au bout de cet alcool. Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Il avait une recette contre la mélancolie. Il avait une recette pour chacun des maux qui nous affectaient quand il se mettait à pleuvoir ou que nous étions perdus. Il aimait ces mots. Il n'en avait jamais éprouvé le contenu mais leur agencement le réjouissait facilement. Il se demandait s'il retiendrait tous ces noms de plantes, de minéraux et même d'animaux qui étaient majoritairement des insectes et des reptiles. Il oublierait peut-être tout. Comment ne pas oublier ? Et nous avions ces maux. Ils étaient peut-être réels. Ils

convenaient à sa recherche. Qui sait ?

— Écrivez-vous ce qu'elle ne veut pas lire ? Non, n'est-ce pas ? Et bien je ne dis rien de ce qui l'éloignerait de moi. Pourquoi cet attachement ? Ce n'est pas de l'amour, nous dirons toujours su que ce n'était pas de l'amour mais nous n'en avons jamais parlé. Elle me ressemble si peu.

— Elle était dans une brèche dissimulée par la broussaille. Nous le vîmes s'enfoncer lentement. Il s'accrochait aux branches de cette étrange végétation et nous ne voyions plus la fin de trois jours.

— Une heure de repos nous exaspéra. Elle soulevait de nausées et ma cheville me torturait. Une femme en avait sucé le venin. Étrange femme entre elle et moi. Elle ne parlait pas notre langue.

— Nous arrivâmes en même temps que la nuit. La porte était ouverte et le chien nous observait depuis un bon moment.  
— Il n'est pas méchant, nous dit-il, vous pouvez entrer.  
Le chien nous suivit.  
— C'est un bon compagnon, vous verrez, nous dit-il en nous quittant.  
Nous n'avions pas prévu le chien. Mais elle attendit qu'on soit seul pour me le reprocher.

— De loin, c'était deux enfants tournoyant autour de l'arbre. Puis ce ne furent plus des enfants. L'un d'eux tenait un couteau, l'autre un bâton. Et l'arbre était leur père. Infranchissable et central.

— Le puits sentait mauvais.  
— Buvez, dit-il, l'eau est bonne, c'est la fleur que vous sentez, elle est bonne aussi, pour l'amour, pour tout.

— Rêve de ce matin : je poursuivis un personnage que je ne reconnais pas. Il se jette dans l'eau d'un canal. Je m'arrêtais et le menaçai pendant qu'il marche sur l'eau. Son nom me brûle les lèvres et je me réveille. Depuis ce matin, je ne peux plus faire pour empêcher de retrouver son nom. Je lui en parle. Elle a une théorie. Nous passons une bonne heure à tentes de la vérifier. Invain. Puis le nom me revient. Elle veut savoir. Elle me harcèle. Nous avons fini par nous disputer en plein repas à propos d'autre chose.

— Des gosses jouaient au tison avec des chauves-souris. Nous étions à la fenêtre et elle me demandait si c'était une manière de les capturer. Je n'en savais rien. Dans mon enfance, on utilisait les mégots du grand-père, qu'on fichait au coin d'une lige de noisetier. Mais je n'avais jamais capturé de chauve-souris de cette manière. Une seule avait mordu à l'arrêt, un soir de pleine lune, et le mégot avait cessé de brûler.

— Le soir, nous nous attardons sur une terrasse que nous partageons avec nos voisins. Nous avons chacun notre table et nous partageons la lumière de la même lampe. L'interrompteur est dans leur chambre.

— Elle revint du marché avec une robe qu'elle ne mettrait jamais. Elle l'avait achetée pour mettre fin à son désir de la posséder.

— Il y avait des soldats de l'autre côté du parc. Ils fumaient et ils buvaient, ils jouaient aux cartes et se disputaient. Un officier venait de temps en temps et ils retournaient à leur poste. L'officier repartait par le même chemin. On voyait la fumée de sa pipe au-dessus de la broussaille.

— Personne ne savait mais le bouffier se lança dans une explication que tout le monde comprit.

— Vous reviendrez ?  
— L'année prochaine. Ou peut-être pas.  
— On oublie vite, dit-il, surtout s'il ne s'est rien passé.  
— Je vous remercie pour hier. Ma femme aussi vous remercie.  
— Ils oublieront. Revenez l'année prochaine. Oubliez tout.

— Le verre contenait un vin épais. Elle y trempa un doigt et le suça. Ils la regardèrent. Ils attendaient son opinion. Elle recommanda pour les exaspérer. L'année dernière, elle avait bu le veig d'un trait.

— Il n'y avait pas assez de place pour tout le monde sur le pont de la goélette. Nous n'étions pas arrivés assez tôt et nous dansions sur le quai. Quelque chose se passa sur la goélette. Le capitaine parut pour nous dire que ce n'était rien de grave, mais nous savions qu'elle était à bord et à bout de nerfs.

— Les soldats nous demandèrent si nous avions des cigarettes. Elle offrit son paquet. Ils voulurent tous embrasser. Ensuite ils me demandèrent si c'était ma femme et je le leur dis. J'étais seul contre eux, incapable de lutter contre cette solitude.

— Elle glissa. Nous l'avions prévenue mais elle s'était entêlée comme d'habitude. Nous glissâmes à sa suite tour parce que l'un de nous avait glissé derrière elle. Quand mon tour arriva, la glissade me surprit un peu avant l'endroit où nous étions sensés reproduire la sienne. Les suivants se méfiaient de mes traces. Ils les évitaient comme si elles étaient capables de leur transmettre le mal qui me rongeaient.

— L'extase nous surprit un peu. Nous avions d'abord songé à une conversation. Des oiseaux surgissaient de l'ombre des dunes. Puis les volées de la goélette apparente. Elle me dit qu'elle venait de songer qu'elle ne quitterait plus jamais cet endroit.

— Le vent, la pluie, des éclaircies, les changements de la lumière. Nous avions passé la journée à guetter leur arrivée.

— Il n'y avait plus rien à savoir. Nous nous éloignâmes. L'étranger est méprisable quand on est en voyage sur ses terres. Quand il visite les nôtres, et que notre tour est venu de l'instruire, sa tranquillité nous angossa.

— Ne répondez pas, me dit-il, laissez-moi répondre à votre place.  
Et il se mit à gesticuler. De temps en temps, il me frappait le front avec le bout de son index. Plus tard, quand ils eurent enfin succombé à ce qui avait dû être les explications valables de mon compagnon, je lui demandai ce que signifiait cette agitation et le doigt sur mon front.  
— Rien, dit-il, mais j'avais eu l'impression que vous vous moquez d'eux.

— La neige tombait maintenant. Le monde se refermait. On entendait les chevaux dans la nuit.  
— Ne restez pas dehors, me dit-il, il va faire nuit. Je rentrerai. Le feu procurait une lumière dansante mais aucune chaleur. Elle était avec eux et écoutait leurs conseils. Je ne voulais plus rien savoir.

— Un minute nous mentit plusieurs fois à propos des reliquats. Il voulait vendre des copies. Il pouvait bénir toutes les reproductions. Il regretta seulement de ne pouvoir multiplier les originaux que de cette triste manière. Il nous montra les moules, la matière première qui était une terre lisse et grise, le four qui crachait le feu comme un dragon, les enfants chargés de peindre les lettres, il n'avait pas de secrets pour les voyageurs. Il me regarda fixement pour me demander ce que je pensais de ce qu'il pensait des voyageurs. De toute évidence, il n'attendait aucune réponse. Mais comment oublier cette question ?

— C'est facile, nous dit-il, et il recommença.  
Le neud était le même. Je l'examinai encore une fois.  
— Il n'y a pas de secret, dit-il, ce n'est qu'une devinette.

— Il nous demanda de réfléchir. Sa lampe promenait un disque de lumière sur la paroi. Puis il nous rassura : personne ne comprendrait jamais. Nous sortîmes et il nous vendit la carte postale où tout était expliqué.

— La végétation s'épaississait. Je lui demandai s'il était sûr que c'était le chemin.  
— Un autre chemin ? dit-il. Vous vous imaginez que c'est possible de trouver un autre chemin qui ne soit pas le bon. C'est que vous n'avez rien compris à notre forêt.

— Je n'avais pas vraiment faim. Nous avions mangé du rat à C\* et du serpent à K\*. Nous avions aussi goûté les délices de la salive de leurs femmes. Il grimpa quand je lui appris que chez nous, on broie le raisin avec les pieds.

— Les femmes ne sont pas des femmes, nous expliqua-t-il. Il n'y a que des hommes. Nous voyons des femmes à la place des hommes et des enfants à la place de notre passé.

— La route disparut dans le lit d'une rivière. Pas de pont, ni de gué et sur l'autre berge aucune trace de route. Nous traversâmes tout de même la rivière. L'horizon nous avait manqué pendant plus d'une semaine et maintenant nous étions sur le point de regretter nos crises de claustrophobie.

— La porte s'ouvrit.  
— Non, non, dit-il, plus loin, plus loin.  
Il sortit et referma la porte derrière lui. Il pouvait nous accompagner jusqu'au bout de la ruelle, mais pas plus loin.  
— Vous plus loin, plus loin, dit-il.

— L'officier ne montait pas le cheval. Il le sortait de l'écurie et l'attachait au dossier du banc où il passait lui-même à peu près tout le temps de la garde. Si les soldats faisaient trop de bruit, il allait les raisonner. En général, ils se montraient dociles, mais si l'un



L'étape suivante se passa en résolution d'énigmes. Elle était enchantée. Elle trouva même quelques-unes des réponses à ces questions de tranquillité. Il était ravi. Le soir, il me demanda si je m'étais ennuyé. Je répondis que non, je m'ennuyais rarement, en tout cas pas avec elle.





Elles se baignaient d'ailleurs. Il n'en aimait aucune. Il n'aurait pas conçu un enfant avec elles. Ce désir de croissance le fascinaient mais il ne leur adressa jamais la parole en dehors du jeu qu'il jouait avec elles pour le bien de la cause. Elles ne pouvaient mourir. Elles mouraient pourtant. Il s'amusaït avec elles. Les autres ne l'aimaient pas, sauf la compagne doucesourire, elle avait des cheveux et du alcool. Elle aimait aussi la vitesse. Il prit des renseignements avec elle. La route ne s'arrêtait pas. Il voulait les survivants du désastre. Le vent lui arrachait des foulards qui avaient l'air de lambeaux de peau. On s'enfonçait dans une nuit improuvable. Devrait-elle le contourner ? On arrivait jusqu'au village où sa famille possédait un château. C'était dimanche ou peut-être lundi. Le château, de dimensions modestes, dominait le village. La muraille avait été détruite par les colons. Aucune trace de ce formidable fracas d'obus arrachés à l'histoire. Une femme majestueuse, blanche et bleue, formait un rectangle obscur sur le flanc d'une colline couverte d'arbres et de fleurs. Il la voyait dans l'écran de la fenêtre. Le corps de la femme s'arrondissait obscene. Il n'exagérait plus rien d'elle. Il la prenait parce que c'était une femme. Elle n'avait pas le pouvoir de le prendre lui-même comme un homme. La femme brilla sous la lune. Il voyait les chevaux dans le pré.

Son père lui avait parlé des chevaux. Il s'était toujours vu au moment d'aborder le stéat des femmes. Il héritait les silences de son père. Ils aéraient vieux leur vie comme une sans ces silences ou alors sans la haine. Il allait que l'un c'était à l'autre ce que l'autre avait provoqué, parfaite absurdité, il ne connaissait pas de plus parfaite absurdité. D'ailleurs son père était une aberration. Il ne le sentait pas. Il avait beau être sa mère, ne lui souhaitait que du bonheur matériel ou sentimentel, il ne se désolait pas de elle elle le possédait entièrement, ce qu'aucune femme n'était autorisée à tenter. Nu contre elle il n'avait pas d'importance, et regardait les chevaux dans la nuit lunaire. Il revoyait la chausseuse qui ne le connaissait pas. Pourquoi motif-elle ce désir de la posséder définitivement. Les paroles paroles qu'il aimait elle n'avient fait l'objet d'un échange. Elle ne lui avait sans doute pas compris elle-même, et certainement pas pour lui. Il en voulait plutôt au musicien de s'être perché à ce jeu. Sans la musique, elle n'eût pas dansé. Il n'aurait pas découvert ce corps de destructeur du corps de l'autre. Il avait sans le raisonnement, sa pensée ne se désolait pas de cette apothéose. Il avait d'ailleurs eu le temps de se renseigner sur elle. Noblesse oblige.

On le vit avec elle. Il avait changé de volonte. Il l'habitait. Ils imaginèrent ensemble sa nouvelle coiffure. Son amant fut chassé un soir de dimanche. Il lui montra la maison, petit palais blotti dans la mièrre tranquille des autres. Ils visitèrent des tableaux où l'on se sentait libre. Les musulmans ont ceci de commun avec les évangélistes d'Amérique : le commerce. Il finit à des pratiques néocons de Grenade. Qui peut lutter contre l'intolérance des religions, sinon les poètes ? Elle comprénait. Avant de s'annoncer au spectacle de son corps en mouvement, mélancolie qu'il imposa à la place de la danse pour qu'il peut mesurer avec lui les différencés par rapport à la femme. Elle avait fréquenté des rêveurs, de deux changements de monde, à travers des hommes saisi dans l'orgasme, des pans entiers de ce texte lui revenaient encore en mémoire. Il l'embrassa, d'un baiser d'adieu.

C'était l'après-midi. Il avait pu l'ordre du chèvrefeuille s'effondrer dans la pluie. À la fontaine, elle se baissa pour se désaltérer. Il admira la souplesse de son corps, ses possibilités de convulsions, elle possédait l'importance. Les filles se jalousaient paisiblement au pied d'une haie de rosiers, étouffées elles aussi de parfums, ne s'éveillaient pas malgré les cris des enfants jouant avec le bord de l'eau du bassin. La femme se dressa, des couleurs d'ombre disparaissaient avec la tension progressive de la robe. Elle avait choisi une robe blanche et jaune, sans qu'il pût décoder de l'importance du jaune. Le même jaune qu'elle avait rencontré dans la corolle d'une rose. Ils amontrèrent l'autre bord du bassin. Elle marchait devant lui. Il salua les filles assises joyeusement. Je ne voudrais pas importuner, répéta-t-elle sans se retourner. Un petit signe qu'elle fit firent les filles se répécra sur son visage. Cette femme est un homme, pensa-t-il. Ce n'était pas la première femme qui lui inspira cette comparaison.

Des miroirs, la maison en était pleine, à droite et à gauche, sur des tableaux figuratifs. Elle aimait surtout les miroirs en cuivre. Un ancien miroir au tain oxydé lui rappela son enfance. Il aurait le vertige si elle se mettait à évoluer ce temps. On dansa la mère qui chiffonnait l'embrasure d'une porte. Elle sentait maintenant l'encausécure. Le père lisait dans le salon. Tu es fou ! dit la mère.

Le père avait changé depuis la prison. La prison ne l'aurait pas changé sans les tortures infligées quotidiennement, il avait assisté à la décapitation d'un ami. Lâché au bout de six mois, amiari et vainqueur d'un ne savait quelle bataille, il rentra directement à la maison. Dans les rues étroites, les portes et les fenêtres étaient entrouvertes. Il ne reconnaît personne. Il avait fait son peuple pendant deux jours puis la visite d'un ancien complice l'avait ramené à la raison. L'enfant n'avait pas été puni. On avait compris au regard du père qu'on emmenait que la punition lui était réservée. L'enfant devait avoir souhaité la mort ou au moins la perpétuité pour ce père toujours le veüt à part. La mère le nourrisait de fragilités sucrées. Un précepteur prit les rêgles de l'éducation. Ce furent six mois de liberté sans peine dérangée par des exigences de politesse auxquelles il se prêtait sans commentaires. Après tout, s'il était condamné à la mort ou à l'exil, ce n'était pas la conséquence de sa petite trahison. Il devrait cette sentence à des usages. On ne lui demandait rien d'ailleurs. Il s'inclinait avec le respect dû à la maturité. On le repoussait négligemment. Il s'asseyait à l'écart, ne perdant rien des conversations où il s'instruisait encore de leur intolérance. On ne l'avait jamais réduit à la révolte. Ils n'avaient pas pensé à la justesse d'un tel sentiment au moment où les autres s'adonnaient à des idées de réforme. Les filles le bouadaient. Il avait renoncé à s'expliquer avec elles. Mangeant avec la mère deux fois par jour dans la cuisine saturée d'odeurs, il entretenait avec elle un dialogue de sourds. Elle soignait ses petits maux, notamment ces infections du lobe de l'oreille qui tourmentaient son sommeil. Une histoire courait à propos de ses poux. Il n'en avait pas. On se gaussa discrètement. Saule la mère pensa que le désinfectant utile aux oreilles avait quelque chose à voir avec cette description explicable autrement que par ce qu'il on comportait sournoisement.

Elle entra dans le salon. Le père se leva d'un coup. Il tenait un livre, le doigt dans les pages. Toute main avait posé le pipe sur le cuivre de la table, la femme qui entrerait était rapide, il n'eût pas le temps d'exprimer son étonnement où lui indiqua un siège à l'opposé du fauteuil qu'il venait de quitter. Elle s'affala. Les jambes se croisaient dans la robe. Elle eût l'air distingué sans ce regard inquisiteur. Elle n'aurait pas les hommes murs. Il était vieilli, ce qui rendait sa maturité amère. Il préférait les femmes murs, sinon il ne les distinguait pas du reste de la société.

Que savait-elle de son fils ? Des années étaient écoulées depuis sa trahison. Dans son adolescence, il avait joué avec un instrument avec une virtuosité de parfait hypocrite. Il était égoïste aussi, et menteur, seule la jalousie n'avait pas de prise sur celui qui était exceptionnel. Il plaisait aux femmes soucieuses de féminité. Qu'est-ce qui flattaït chez elles ? Il ne concevait pas de fines poutures ou du moins il ne trouvait pas d'autre influence dans la poésie qu'il lui adressait. Rusaït-ils ces pages aussi souvent que s'ingénierent à lui imposer ? La femme exhibait une maturité pointilleuse. Sa conversation l'étonnait. Il lui résistait et elle s'en rendait compte. Maîtresse du jeu qu'il lui avait pourtant imposé, elle appela les autres femmes, sachant sans doute qu'elles ne viendraient pas mais qu'elles étaient à l'écoute. Le fils ne cherchait même pas à arrondir les angles de cette géométrie de fuses. Il jubilaït. On ne changea pas une seule fois le sujet de la conversation. Elle régnait. Le père se promenait de la figure.

Plus attentive, moins serene aussi, l'enfant prévoyait des catastrophes irréparables. Elle avait une expérience sargée des catastrophes, héritée. L'expérience, d'une enfance antérieure aux traditions. Voyant la femme passer dans le corridor balaie de pierre, elle se douta qu'elle venait en exploration. Comme elle avait la faiblesse de se reconnaître dans toutes les femmes regardant un peu leurs menstres, elle avait été un instant charmée par ce style glissant de cette passante. Elle admira les hanches, les courbures, la rapidité. Le père ne resterait pas indifférent à cette théâtralité du désir. Il était levé précipitamment. Le livre glissa. La poésie le plongea dans des douleurs facies. Son esprit rejoignait les temps d'une poésie plus libre. On était facilement ailleux avec lui. Il la convaincrat elle aussi. Heureusement il avait prématurément vieilli. Il se coiffa rarement, chassa des mites, passa une langue noire sur les tremblements de sa lèvre inférieure. Le fils, moins cérémoniel, était déjà assis sur un pouf. Il portait des pantalons ce qui augmentait encore l'inconvenance de sa posture. La femme, c'était évident, n'avait pas sa place dans ce salon où d'ailleurs les femmes n'entraient jamais sauf pour lui livrer à des travaux ménagers. Elle père réfléchissait. La la fin, il ouvrit la porte d'entrée donnant sur un jardin aussi intime et secret et il invita la femme à s'y promener en attendant que le feu fut prêt. Elle glissa en arrière, exagérément des parfums dont il savait but longtemps. Le jardin fleuraït à l'ombre de trois tilleuls peûrés. L'air gnaït. Des petits jets d'eau sourdaient à l'anglais. Un étroit sentier de galets conduisait à un banc de pierre. Il l'époussetait avec un pan de sa robe. Le fils lui suivait en silence. Elle s'assis.

C'était sa deuxième visite. Elle ne regardait pas surpris ceux qui voient. Une troisième visite où lieu dans les mêmes conditions de respect mutuel. Il l'encourageait à se livrer avec audace. Il était sûr d'une délicatesse d'adolescente mais elle était musclée comme une statue. La mère se désolait de le voir après le regard qu'il avait posé sur la galerie derrière une mousseline irisée. Elle s'effrit vert chatoyant dans les branches. Il demandait des nouvelles de son mari. Elle se mettait nue et ne disait presque rien. Elle mangeait avec les filles, le dos appuyé contre la murette envahie de lierres. Il était seul sur le tapis. Il parlait. Il avait encore augmenté sa connaissance des textes, parallèlement à l'indiscutable, à la certitude des autres. Il y avait deux jours qu'il ne le voyait plus. Avant-elle été affectée par ses propos ?

Il se souvenait vaguement de cette conversation. On avait enchi le mobilier déjà hétéroclite du salon en lecture d'un fauteuil à la mesure de ses jambes. Elle n'avait pas commenté cette discordance. Elle s'était assise et cette après-midi-on ne l'eût pas sorti dans le jardin. Il se souvenait de la chaleur éprouvante et de la tiédeur de l'eau. Il avait peut-être froissée en évouant sa souffrance. Il avait accusé d'autres moues. Cette fois, on lui avait donné une soucoupe avec la tasse. Il avait prévu que la hauteur de la tasse, en l'obligeant à se pencher, joignant la poitrine aux genoux, observait la question de sa présence parmi eux. Elle accepta la soucoupe surmontée de sa tasse. La cuillère était des éclats de prisme. Il reposait le trops pendant qu'elle touillait méticuleusement. Il avait déjà admiré cette patience, la précision, la croissance de son propre bonheur, ce qu'elle promettait par réflexes, par instants. Il avait maintenu l'habitude de sa conversation. Le fils les laissa seuls. La maison était englobée par les silences des immobilités, des lenteurs. De l'autre main, elle goûtait à un biscuit dont il le tenait dans la main. Elle ne regardait pas. Cependant le biscuit ne s'achevait pas. Il découvrait des dents partiellement blanches, une langue rapide, une habileté de cet exercice à qui le regard s'ajoutait, comme de noir et de bleu, la pupière rose, les iris adoucis, et les mèches de soie qui caressaient sa tête. Il aspira son thé tandis qu'elle buvait. Ils en plaisantèrent. La porte du jardin était restée entrouverte. Elle se plaignit d'un courant d'air et il se leva pour la satisfaire, la prévenant qu'elle allait avoir chaud. Elle décroisa ses jambes. La porte était fermée. Il s'assis, changeant de siège. Le père craquait sous lui. Avant-elle lui les poètes ? Que pouvaient-ils chanter sinon la femme à l'aurore de son éternité ? Elle aimait moins les enfants qui selon elle salissaient tout. Il souffroca. Elle insistait. Elle ne comprenait ni les nationalités ni les religions. Il lui semblait que l'enfance n'était au fond que cette croissance des différences. Les poètes parleraient-ils de cette fertilité ? N'avaient-ils donc point songé à une stérilité pour sauver l'humanité de l'indifférence ? Quel équilibre serait-il d'un monde où la femme est portevaine de fruits, l'homme un agent économique et le sorcier, plus sagement revêtu de religiosités, n'il n'aurait. Mais c'est votre monde, s'écria-t-il, qui mélange les genres ! Sommes-nous seuls, vous et moi, dit-elle, ou bien faut-il parler des autres ?

Il la haïssait. Il ne finit pas son verre. Il sortit dans le jardin. Elle ne le rejoignit pas. Et depuis, il ne l'avait plus revue. Elle envahissait son sommeil. Ce matin, il s'était réveillé au milieu d'un cauchemar tranquille. Sa femme dormait sur le sofa à l'autre bout de la

chambre transformée en fleuve. Il suffoqua un instant. Il avait toujours vu dans la géométrie des objets qui s'élevaient le lit du sofa, une eau tranquillement destructrice de son voyage du lit au sofa. Je ne recommencerais plus, se promit-il. Il s'engagea, se souvint, qu'il avait pas son fils. Elle non plus ne pouvait pas mentir sur cette parole. Quand elle avait amené ce texte, il avait eu un instant de bonheur. Elle le convainquait de son bien. C'était le premier enfant de leur existence. Les autres, ils les avait achetées. Elle lui avait dit, assise sur une chaise, qu'elle consentait à ce qu'il lui achetât.

Il avait fait tout dire à cette femme. Heureusement, il s'était distingué de elle. Il avait aimé cette capture d'un temps s'enforce à venir. La nuit, il luttait avec elle, finalement vaincu par l'étreinte de ses cuisses. Sa femme le surveillait. Elle voyait le lit dans le miroir, il y avait des années que n'était existant dans ce miroir. Elle avait naïvement pensé à une traversée. Mais le miroir se brisaït toujours. Seule la vie avait le pouvoir de le recomposer. Des traces de blanc d'Espagne révélèrent un entretien négligé. Elle se frotta littéralement chaque nuit en se couchant. Pourquoi ne lui-elle plus ? Ne sont-ce pas les femmes qui ont toujours assuré la pérennité de la littérature ? Elle eût certainement préféré que le fils fût né et peut-être volé ne cherché pas à devenir le poète d'une nouvelle nation. Il s'agissait si bien l'origine des temps ! Les dieux revenaient si facilement à la place de cette abstraction comme quoi n'influence plus les hommes. Priant devant un mur qu'avait effacé sur son ordre, elle s'étourdissait dans la langue, la connaissant par la poésie et y revenant par la texte. Elle était d'une époque d'être engagé sur son ordre, elle s'étourdissait dans la langue, la connaissant par la poésie et y revenant par la texte. Elle était d'une époque d'être engagé sur son ordre. Elle avait des ames naïves. Les hommes lui cédaient le passage, chez elle comme ailleurs. Dans la maison de Cordoue, elle avait eu un malaise et, sous les oranges du puits lui avaient cru ensemble l'attente d'un enfant. Il avait tiré cet événement préparatoire comme sa caméra film. Elle riait pour rassurer les autres. Un tueurau s'extrait du dallage. Les voix se répétaient sur les limites invisibles de la cathédrale. À l'hôtel il cassa de ventre effréné. Il fut une réaction de courte durée et crut encore l'avoir possédée. Ils avaient déjà eu deux enfants, mais les accompagnants dans ce pèlerinage courtisé. C'étaient deux filles qui n'avait malgré leur âge. Un médecin leur affirmait qu'elle était enceinte et qu'elle attendait un garçon.

Cela s'était passé à Cordoue. On avait acheté des livres et du tissu. Il lui avait offert un bijou de pacotille. Ils n'allèrent pas aux courses de taureau, ils entrèrent dans des restaurants discrets. Les filles les accompagnèrent docilement. Elles écoutaient ces étranges dialogues, n'en comprenant pas la nature. Sur le visage de la mère, on lisait la peur à ce qu'il finit finalement qu'elle l'avait trompé et que l'enfant n'était pas le sien. Elles étaient dans ces restaurants. On était assez aimable pour ouvrir les fenêtres et elle pouvait voir la rue animée. Le médecin revint pour la couaïser. Il lui parla de leurs origines communes. Il portait un nom révélateur et pouvait ne ressentir qu'un désir de possession. Elle aimait l'événement. Elle ne s'abandonna peut-être pas. Heureusement, de retour au pays, un autre médecin lui affirma qu'il n'était pas encore né. Elle trouva jeune sur son âge et malgré deux grossesses. Il poursuivit son examen par une exploration ginitale. Selon lui, elle était normale et même étonnamment fraîche. Il la félicita. Il se leva les mains encore une fois. Il parlait sans arrêt. Que voulait-il savoir ? Avait-elle deviné ? Sans que lui demandant rien, il lui apportait de précieux renseignements sur la sexualité masculine. Elle ne devait pas le revoir en consultation. Il venait régulièrement à la maison pour soigner les filles qu'il traitait gentiment de capricieuses.

Le garçon fut une surprise pour lui. On ne l'avait pas informé de cette grossesse. Il demanda des explications. Elle mentit. Elle avait passé ces neuf mois dans l'embellie. Ne s'était dit en se frottant le menton. Il examina l'enfant qui toussaït. Il le trouvait beau. Il provoquaït des sourires. Elle eût peur, peut-être, il ne se doutait de quelque chose et elle s'embruïna dans une explication qu'il n'avait pas recherchée.

Elle en savait plus maintenant sur la sexualité et sur la reproduction. À Paris, elle était entrée dans une librairie universitaire et elle avait acheté tous les livres qu'il lui avaient parés susceptibles d'augmenter son savoir. Elle lisait en cachette. Il l'aurait tué sinon. On pardonne toujours à l'homme offensé. Elle donna le sein à l'enfant comme elle avait donné aux filles mais une nourrice la relayait. Il payait la nourrice sans songer à lui demander ce qu'un peu d'imagination lui aurait inspiré. Ses érections étaient foudroyantes. Il l'inondait. Il lui demanda même de se laisser aller au plaisir. Elle gémissait comme si la torturait document.

Il donna son nom à ce premier fils. Il détesta cette confusion mais c'était une tradition familiale. Les filles se réunissent plusieurs fois autour de cet héritier. Il n'avait pas douté un seul instant que ce fût son fils. Ensemble, ils avaient acheté la première fille. Ils avaient pensé à une fille pour ne pas attirer les soupçons. Elle s'était pas revêtu contre cette complicité obligatoire. Il avait inventé la scène du bain et l'opération de la nourrice. Il était inventeur de la mensonge. Jamais elle ne lui inspira une idée capable d'améliorer la crédibilité de toutes les scènes qu'elle jouait pour ne pas devenir la femme. Ils achetèrent une seconde fille. Elle ne comprit pas pourquoi il fallait que ce soit un garçon. Un file, il se déplaça lui-même et revint avec l'enfant. Il convoca un sorcier qui s'exprima toute une nuit sur le corps immobile de l'enfant. Au matin, l'odeur des fumigènes devint éblouissante. On ouvrit toutes les fenêtres. On avait peut-être manqué de discrétion. Elle fut honte pendant plusieurs jours puis il lui parla d'un fils.

Il voulait aller au bout de cette logique. Il avait l'air d'un fou quand il était seul avec elle. Il l'obligeait à dormir nue et elle se souvenait de ses ches anatomiques. Ou as-tu caché ces livres ? lui demandait-il en rêve et la tapisserie de la chambre s'effondrait pour livrer le passage à un nombre incalculable de livres très aussitôt obsolète. Elle se réveillait. Il lui demandait pourquoi son sommeil était si agité. Elle n'avait rien à se reprocher, continuait. Devant Dieu, il prendrait toute la responsabilité de ce mensonge destiné à l'humanité.

Il allait à Cordoue mais il n'était pas leur premier voyage. Elle connaissait l'égypte et Athènes. Il y avait ce moment suprême où la terre disparaissait. La mère était toujours agitée avec ses petites déconnaïtes d'effiche, se bécotaït menacées par le jaune des bouses détrempes par les fleuves. Il y avait un tube à l'Almería dans l'eau ne coulait plus dans ce lit calciné. Elle avait inventé la scène du bain et l'opération de la nourrice. Il était inventeur de la mensonge. Jamais elle ne lui inspira une idée capable d'améliorer la crédibilité de toutes les scènes qu'elle jouait pour ne pas devenir la femme. Ils achetèrent une seconde fille. Elle ne comprit pas pourquoi il fallait que ce soit un garçon. Un file, il se déplaça lui-même et revint avec l'enfant. Il convoca un sorcier qui s'exprima toute une nuit sur le corps immobile de l'enfant. Au matin, l'odeur des fumigènes devint éblouissante. On ouvrit toutes les fenêtres. On avait peut-être manqué de discrétion. Elle fut honte pendant plusieurs jours puis il lui parla d'un fils.

Ce fut d'abord une expérience doucement douloureuse. Après plusieurs semaines, on ne regardait plus les personnes. On se oranges étaient peut-être faites dans les feuillages redécouverts à la mesure d'un compteur électronique. On engraït dans le temps. Les flashes fusillaient. La perspective des colonnes changeait le monde auquel les hommes avaient s'habituer, allait-il conclure les filles de se tenir tranquille ? On évolutait lentement sans franchir la cathédrale, tout rapport les questions entretient avec le ciel qu'ils touchaient ? Il pria discrètement devant un colonnade, ayant d'abord mélangé la tasse de sa main à la surface de l'événement du temps dont il ne connaissait que l'histoire. Il lui restait d'autres colonnes dont le face était incertain. Il eut vite fait de l'abandonner. Il étreignit sa main. Il comptait toujours sur. Elle le poussaït dans son propre nid. Peut-être eut-elle érection dans cette lumière corisée d'ombres. Elle n'avait aucun désir. Jamais elle ne trouverait un fils à acheter, tout cas pas avec leurs moyens. Elle eût aimé passer à sa famille. On lui avait promis de l'aider. Elle lui avait vérifié. Ils entrèrent dans la cathédrale. Les fidèles les dévotaient. Ils s'inclinèrent devant l'autel. Il voulait voir le retable. Impossible de demeurer immobile devant le chef-d'œuvre d'orgueil. Toutes les régions entrèrent des dorsiers à la vue de tout le monde. Il n'y a pas une seule religion sans cette activité économique. De même qu'il n'y a pas d'existence possible sans privilège ni recommandation.

Elle étaient venus dans leurs plus beaux habits. Elle aimait la mode égyptienne, ses traces d'Empire, la taille mince et les boucles sur les joues. Il s'habitait à l'européenne. Les filles étaient effrénées de volonte. On entendait quelque fois boucoups ou gonges et d'étain. Elle avait salement couvert ses cheveux. Le noûd un peu serré gonflait ses joues. Elle avait descellés mains. Peut-être musicienne, on ne sait jamais, ce temps elle avait consacré sa jeunesse. Les efforts méritaient, elle avait, s'adonnaït avec la sainte brutalité des gens de la montagne. L'aveugle pendant un peu courbée, comme si son corps était destiné à former finalement un noûd inextinguible. Il ne prétendait pas aimer, l'ayant épousée pour son argent, qui lui suffisait pour une influence que sa famille pouvait exercer sur leur destin, influence maintenue cependant à leurs propres intérêts et même à ses convictions. Il compensait une virilité défaillante par une importance relative au niveau des autres. Jamais elle n'avait exprimé cette pensée. Elle se gardait de toute critique. Elle préférait les arrachements patients de la matière affective. Elle ne l'avait pas encore blessé mais il se sentait influencé par sa comédie du bonheur. Maintenant elle lui promettait un fils. Il avait le choix entre y croire fermement ou accepter les faits. Elle ne savait plus. Quelqu'un, il lui semblait tout, puis elle s'apercevait que cette perception pouvait être faussée par sa propre ambition. Il pleuraït sincèrement quand le médecin espagnol leur annonça qu'elle était enceinte.

Elle étaient venus dans leurs plus beaux habits. Elle aimait la mode égyptienne, ses traces d'Empire, la taille mince et les boucles sur les joues. Il s'habitait à l'européenne. Les filles étaient effrénées de volonte. On entendait quelque fois boucoups ou gonges et d'étain. Elle avait salement couvert ses cheveux. Le noûd un peu serré gonflait ses joues. Elle avait descellés mains. Peut-être musicienne, on ne sait jamais, ce temps elle avait consacré sa jeunesse. Les efforts méritaient, elle avait, s'adonnaït avec la sainte brutalité des gens de la montagne. L'aveugle pendant un peu courbée, comme si son corps était destiné à former finalement un noûd inextinguible. Il ne prétendait pas aimer, l'ayant épousée pour son argent, qui lui suffisait pour une influence que sa famille pouvait exercer sur leur destin, influence maintenue cependant à leurs propres intérêts et même à ses convictions. Il compensait une virilité défaillante par une importance relative au niveau des autres. Jamais elle n'avait exprimé cette pensée. Elle se gardait de toute critique. Elle préférait les arrachements patients de la matière affective. Elle ne l'avait pas encore blessé mais il se sentait influencé par sa comédie du bonheur. Maintenant elle lui promettait un fils. Il avait le choix entre y croire fermement ou accepter les faits. Elle ne savait plus. Quelqu'un, il lui semblait tout, puis elle s'apercevait que cette perception pouvait être faussée par sa propre ambition. Il pleuraït sincèrement quand le médecin espagnol leur annonça qu'elle était enceinte.

Une sage-femme de sa connaissance, qui accepta une consultation, affirma que ce serait un garçon. Elle vanta d'abord ses succès en la matière. Elle s'était trompée une fois à cause de l'influence maligne d'un étranger au Livre. Elle aimait évoquer ce livre. Elle lui montra les endroits du texte où elle trouvait son inspiration. L'autre aurait pu se scandaliser, mais elle se dit. Il jubilaït.

L'ami n'avait pas d'enfant. Il acceptait cependant de fêter la bonne nouvelle. Il s'enivra, devint obsécine et s'abandonna à la solitude. On le quitta le lendemain pour aller à l'hôtel. Il comprénait qu'il avait dépassé les bornes. Il fut l'être très triste sur le seuil de sa maison. On lui les emporta. Il riait encore du bon tour joué au destin. Les filles étaient inquiètes, patientes, comme stigmatisées par ce changement. L'hôtel était au-dessus de leurs moyens. Il écourtaït leur séjour. Elle modifia l'emploi du temps. Elle traçait des colonnes et des grilles sur le papier à lettres de l'hôtel. Y figurèrent des horaires faussés par les additions et les soustractions auxquelles elle soumettait ses prévisions de bonheur. Il l'étreignait plus facilement. Il y avait même quelques effusions publiques. Le hall de l'hôtel lui inspirait des rencontres fortuites. Elle s'y exerça. Fugaces, les baisers avaient un goût de cannelle. Les mains s'effleurèrent. Elle eût plusieurs fois le désir d'être nue. Elle n'en parla jamais. Pourtant, c'était le genre de conversation qu'il attendait d'elle. La pudeur avait pu en dire que si elle était vécue au plus près de la surface tremblante imposée par les autres.

L'hôtel était soigneusement redimensionné par les jeux de miroirs. Il y observa d'autres femmes, toutes étrangères à son culte. Il aimait les différences. Il n'y avait jamais goûté que dans la clandestinité. Il avait connu d'autres hommes obscurs et faciles. Les mêmes miroirs y scintillaient. Seule l'attente était obsécine. Le luxe était véritable. Il l'avait vérifié. Ces femmes lui manquaient. Il n'en avait pas







pourrions peut-être voyager ? avait-elle proposé du temps de sa splendeur. Ils avaient voyagé. Il avait vu, entendu, senti. Elle n'avait pas prêté attention à ce jeu avec les facilités de soi. Il avait fallu le premier attentat, et la perte de l'audition, pour mettre fin à cet ennui. Jamais il ne s'était ennuyé d'elle comme dans ces parages lointains et différents. Il avait même espéré ne plus la haïr aussi facilement. Mais tout était facile et il ne pouvait rien pour empêcher de l'influencer encore quand il écrivait aux autres ce qu'il pensait d'eux. Tout commença avec la mort du vieux. Elle avait sans doute assisté à ce moment suprême, l'ayant aussi certainement provoqué. Maintenant il revoyait le jardinier debout sur le mur surplombant l'allée. Les enfants renseignaient la femme qu'il venait d'épouser. C'était simple maintenant. Elle prévoyait d'autres simplifications. Et ce n'était pas fini, cette servitude. Des facilités aux simplifications, il y eut des voyages. Un attentat mit fin à cette pratique. Soumis à l'attention crispée des orthophonistes, il des derniers fragments du bruit. Ce silence fallit le rendre fou. On cessa de voyager pour habiter une maison. Elle aimait la maison comme elle avait aimé les pays. Les saisons s'installèrent sur ces fondations d'une autre conception de la vie. Elle se prêta au jeu des conversations lentes qui construisent la vie des villages. La maison était à l'écart. On n'y accédait pas facilement. Le chemin était rendu boueux par des écoulements froids. Il reviendrait en aveugle. Mais en avait-elle vraiment l'intention ? Il eût donné cher pour revoir ce visage infini. Impossible. Des simplifications à l'impossible. L'idée lui plaisait. Il en tirerait sans doute des effets inattendus. Il commençait à réfléchir. La fenêtre à peine fermée, la température augmenta sensiblement. Il eut un petit accès de fièvre. Une goutte roula sur sa joue, sœur ou larme, il ne pouvait s'agir d'une goutte de pluie, il se mit à désirer cette pluie qui continuait de tomber selon ce qu'elle disait. Elle remarqua finalement les effets de la fièvre sur le visage. Elle chercha la sonnette derrière le dossier. L'obscurité entra en vibration.

On le manipulait. Il sentit le glissement sur les draps. Peut-être l'odeur de son parfum. Il y eut une consistance d'éponge. Il pensa à une hémorragie mais sans s'inquiéter. Les hémorragies sont précédées d'une période de bien-être. Il devait y avoir des exceptions à la règle. L'autre règle consistait en ceci : ne le raconte pas d'histoire. Il prononçait son nom. Il entendait très bien ses monologues. Rarement une voix l'interrompait. Il prenait de la vitesse. Les trépidations du lit s'accéléraient. Il ressentait les courbes, les croisements, les changements de niveaux. Aucune douleur pour donner un sens au mouvement. Son parfum persistait. Elle les suivait. Le lit heurtait des portes, traversa des zones, franchit des limites. Un objet commença à pénétrer en lui, lentement, appelant une douleur oscillante, fangeuse. Il songea alors à mettre de l'ordre dans son esprit. Cette occupation le tranquilliserait un moment, le temps pour la douleur de le vaincre définitivement. Il n'en était pas à son premier attentat. Il connaissait la procédure. Tout recommençait.

Il fallait maintenant se souvenir de ce qui avait été important la première fois. Les sollicitations de la douleur présente lui assuraient une résistance à l'oubli. Sur une ardoise d'écolier, elle avait écrit les premiers mots. Il y avait de la poussière de craie sur ses doigts. Il avait lu le diagnostic sans y croire d'abord. La perspective de ne plus entendre lui apparaissait encore improbable. Sur l'ardoise, il écrivit : Qu'est-ce que je n'entendrais plus ? Ta voix ? Elle avait souri, comme s'il venait de défendre le ressort qui l'animait. Ce fut peut-être ce jour-là qu'il commença à la considérer comme une marionnette. Il eut une crispation, sans douleur, provoquée par ce qu'il ne savait quelle autre douleur. Tout ceci deviendrait cohérent. Il n'avait jamais vraiment tout de sa peau. Maintenant ses oreilles se fermaient au bruit mais demeuraient à l'écoute. L'oisiveté le sauverait peut-être de l'angoisse. La nature du temps devait être changée par la perte d'un sens aussi évident que l'ouïe. Il devait s'en rendre compte au fur et à mesure des rapports médicaux. On l'enferma dans une cage face à des haut-parleurs. Il se servait de ses doigts pour désigner la source des sons qu'on lui envoyait depuis un pupitre devant lequel était assise une orthophoniste distinguée. Il pouvait la voir aussi. Elle souriait pour l'encourager. Mais en quoi devait consister son effort sur le silence. Personne ne l'avait renseigné sur cette démarche. Il s'abandonna au hasard. On ne le crut pas. On avait enchevêtré habillé une maison sur le bord d'une rivière. Finis les voyages ! Elle ne sembla pas regretter cette époque d'errance et de recherche. Elle s'installa dans des meubles. Il y eut une abondance de meubles. Il allait se promener avec le chien sur le bord de la rivière. Il rencontrait des pêcheurs gesticulants. Il préférait les animaux, leur fixité inquiète ou l'instantanéité des fuites. L'eau révélait des secrets de surface. Il découvrit des mondes de lenteurs dans les trous d'ombres. C'était absurde, cette surdité. Qu'un musicien devienne sourd, cela se comprend. Il ne risque rien à perdre l'audition. Mais les mots exigent le bruit. Comment l'inventer ?

Son éditeur lui réclamait une dénonciation de l'action violente. Il comprenait le terrorisme. Il l'avait défendu. Cela se saurait un jour. Il n'écrivit pas le livre commandé par l'éditeur. Il écrivit sur les animaux et sur les grottes. Il n'y avait plus de personnages. Il détruisit les bruits du texte. Restait le cri comparable à celui des animaux dont les traces hantaient les surfaces russes et les grottes où il imaginait l'humanité. Finalement un blockhaus du mur de l'Atlantique lui inspira un drame bourgeois qui eut du succès. Pourquoi parlait-il d'autres choses ? Elle encourageait son silence, toujours plus douce et plus proche. Il l'avait déjà haïe au cours de leurs périples mais par intermittence, sans y croire vraiment, en passant. Maintenant il reconnaissait l'importance de ce sentiment. La maison engendrait d'autres déformations. Par exemple sa beauté qu'il remettait en question. Nous n'aurons plus d'enfant, le griffonnel dit. Le premier était mort au cours du premier voyage. Le second n'avait eu qu'une existence de papillon. Il sembla à partir de ce moment qu'ils ne retourneraient plus à la maison. Ils n'avaient pas de maison et ils n'habitaient plus la résidence familiale où elle se sentait étrangère. Ils achèteraient une maison dans la campagne française. Elle connaissait les arbres et la rivière. L'horizon était peuplé de collines boisées. On incinéra le corps de l'enfant et on répandit ses cendres sur une plage lointaine. Il n'y avait rien d'autre à faire. Le premier, on l'avait recouvert de terre dans le cimetière familial. Il était devenu important. Sa tombe fleurissait au printemps et on entretenait cette floraison pendant tout l'été. Le voyage s'acheva sur une formidable explosion. On acheta la maison.

Il y écrivit des livres différents. Il eut du succès. On appréciait son silence. Cela aurait pu durer une éternité. Mais ses amis lui en voulaient encore. Ils le poursuivraient jusqu'à le détruire. Il avait l'habitude du frisson. Il s'attendait tous les jours à voir surgir son assassin. Un coup de revolver mettrait fin à cet étrangement d'un temps pris pour traire. Pourquoi traire-on ? Il n'entendait aucun plaisir à interrompre les petits bonheurs de l'entente. Il ressentait la profondeur de la blessure, souvent mortelle, qu'il se faisait à soi-même. Les voyages n'avaient rien changé à cette pratique. La sédentarité nourrissait le même terreur. Il y aurait une autre tentative de réajuster. Peut-être au cours d'une de ces promenades sur le bord de la rivière. Quand à l'aube le matin de bonne heure, il s'apprêtait à rencontrer le feu qui en finirait avec sa souffrance de doublure. Le second attentat eut lieu dans un restaurant. Ce fut encore une ombre. De même qu'il n'entendit pas l'explosion de la première, il ne vit pas la lumière provoquée par celle-ci. Chaque fois, en retrouvant une chambre morte, il s'était inquiété de l'existence de sa compagne. Cette fois encore, elle n'avait pas été blessée. Il en avait conçu un bonheur presque entêtant mais il ne lui avait rien confessé de l'intensité de ce soulagement. Il avait sagement attendu qu'on le secourût. Son sang coula le long d'un bras. Le silence était atroce. Il pouvait encore penser que sa cécité était momentanée. S'étant blottie contre lui, elle le reconfortait. L'air devait être saturé de poussière, sa langue en témoignait. Tout vibrait. Impossible de reconnaître une cohérence à cette catastrophe. Il sentait le jet de sang quelque part au niveau de l'épaule, croyait-il. Comment imaginer que ce n'était pas lui qui saignait ? Il allait s'en déchirer ses vêtements. Il perdit connaissance et ne la retrouva que plusieurs jours après.

Il allait mourir. Cette deuxième hémorragie ne l'épargnerait pas. Un masque se posa sur son visage. Il lutta. Il ne voulait pas mourir sous un masque. Sa voix exigeait peut-être qu'on le laissât mourir à la surface de ce qu'il lui restait de sens. Il entendait vaguement cette voix. Quelque chose pénétra dans son abdomen. La peau venait de s'ouvrir. Ils ne lui laissèrent pas le temps de lutter contre la mort, mobilisant par leur action sur son corps toutes les forces qu'il était encore en mesure d'opposer à la dernière maîtresse de soi. Toute sensation disparut. Il était conscient, c'était tout. Ne plus posséder que l'infime partie de ce monde, division infinie de ce que l'esprit peut imaginer ou découvrir. Il concevait encore de la matière verbale, soignant peut-être la syntaxe. Sans futur désormais, le présent occupait toute la place, ayant balayé les traces du passé, ce que la mémoire savait de ces preuves d'existence. Qu'est-ce que le temps réduit au présent ? Du mouvement sans doute. Il n'y a pas moyen de le vérifier.



## Chapitre III

Qu'elle partit en voyage n'était déjà inadmissible. Elle le laissait seul. C'était tout ce qu'il avait trouvé à lui dire quand elle avait annoncé son départ. Elle ne disait rien, elle allait ni combien de temps, ni combien de temps d'absence. Non, éloignement convenait mieux à ce changement. Il n'aurait évidemment pas les moyens d'en mesurer l'importance. Je ne peux pas le laisser seul, dit-elle. Mais ce n'était pas la réponse qu'il attendait. C'était ce qu'elle attendait. Elle se souvenait de l'attente venant de commencer. Il détestait ces plongées forcées dans le futur. Depuis des années, il vivait de l'écoulement des temps. Il épousait ces temps. Et sa mémoire se rétrécissait. L'enfance se confrontait à un passé d'adulte étrangement court, ressuscité, à moitié méconnu. Elle se souvenait de l'enfance, mais elle ne se souvenait pas de détails arrachés à une imagination inopiné. L'enfant qu'il avait été régnait en maître sur cette vie d'homme détruit, incomplet, incapable de l'effort nécessaire à sa reconstruction. Elle s'exprimait comme un enfant quand l'obscurité et le silence s'imposaient à l'existence. Même ses caresses n'avaient plus de sens.

Il perçut une vibration étrange au quotidien. L'odeur des valises de cuir était assez forte pour activer son angoisse. L'armoire contenait les objets du voyage. Elle n'avait pas attendu qu'il fût sorti de la chambre pour se mettre à la préparation de son voyage. Pourquoi pas cette précaution ? Le provoquait-elle ? Elle était moins présente depuis quelque temps. Depuis le printemps peut-être.

Au printemps, il exigeait qu'elle lui portât une brassée de fleurs de cerisier. Il se souvenait parfaitement du cerisier le plus proche sur cette pente qui en contenait d'innombrables. Le tronc formait un V parfait dans le bleu printanier. On dormait dans un carré de terre aménagé depuis longtemps, depuis tous les siècles sans doute. Il y avait une pierre plate et un bouquet de fusain. Le silence devenait nécessaire. Seule l'obscurité l'indisposait encore. Elle interrompait d'incompréhensibles moments de bonheur relatif. Elle marchait vite. Il remontait à pied jusqu'à la route puis le fauteuil glissait dans le néant.

À la maison, il y avait l'odeur de la cheminée et des chandelles du soir. Un cycliste amenait les repas à la fin de l'après-midi. Il commençait à faire frisquet. On fermait les fenêtres. La table glissait sur le carrelage. Il sentait la main du cycliste sur son épaule. Qu'est-ce qu'il étreignait ? Elle le nourrissait enfin.

À midi, ils avaient mangé les restes de la veille. Le matin, au lever, le café au lait l'écœurait. Pourquoi y mélangeait-elle ce beurre presque rance ?

Tels étaient les fragments de sa vie quotidienne. Dans les intervalles, elle le forçait à parler et l'encourageait en lui fournissant des sucreries dans la bouche. Peut-être pouvait-elle encore. Il sentait la vibration mais elle était-elle aussi articulée que le laissaient supposer les infimes douceurs du sucre et des arômes.

Le matin il attendait sous la veranda ou devant la cheminée, selon le temps. L'après-midi, ils sortaient, allant même quelquefois jusqu'au village où s'ébouriffait à force de deviner. Le soir, elle épousait les dernières caresses puis la nuit s'étirait, se peuplait infiniment, se précisait, projetait des ombres qu'il voyait nettement. Seul le silence était impossible à percer mais ne s'entendait-il pas crier ?

Ils étaient encore dans la chambre quand elle lui annonça qu'elle partait. Il comprit qu'il s'agissait d'un voyage. Il articula une question à propos de la durée. Il maltraitait son angoisse.

L'odeur du cuir devint insupportable. Il eut une crise. Dans ces cas, elle le vainquait toujours. La piqûre le saisissait dans un moment de grande violence. Il avait quelquefois abusé de ces retours à la tranquillité. Avant-il vraiment ce pouvoir de feindre l'improbable ?

Cette fois, elle n'usa pas de la piqûre. Il s'attendait pourtant au plaisir de l'effondrement. Il était comme suspendu au sommet du triangle de la crise de nerf, comme sur un pal, jouissant par avance de l'événement attendu, recherché par le biais de l'attente et de la provocation. Il allait tomber de haut. Le matin du matin envahissait la chambre. Il avait plu dans la nuit. Les feuillages renvoyaient des odeurs tenaces. La deuxième porte de l'armoire s'ouvrit. Elle contenait les outils du voyage : jumelles, astrolabe, cartes, piquets, tente, sacs de couchage et autres ustensiles dont il avait abusé lui aussi.

Quel égoïsme les avait formés cette puissance ? Ou plutôt, avec quel autre complice revenait-elle à cette puissance ?

Il n'imaginait pas qu'elle eût deviné le moyen de voyager seule. Il avait plus d'une fois tenté cet impossible voyage. Jamais il n'avait trouvé cet unique plaisir. Il redoutait maintenant qu'elle ne fût jamais capable de lui communiquer ce bonheur. L'autre, qui ne pouvait qu'exister, l'en empêcherait. Il l'avait perdu.

Ce fut l'ouverture de l'armoire qui provoqua ces nouvelles sensations. Elle n'avait encore rien dit. Leur conversation avait ses rites. C'était lui qui posait la question et elle répondait par des attachements devenus signaux par la pratique. L'armoire continuait de jeter son poison. Il réfléchissait à ce qu'elle lui avait dit. C'était à lui de commencer. Comment pouvait-elle prendre l'initiative de cette conversation ? Avail-elle conscience de ce qu'elle provoquait en ouvrant l'armoire ? On n'avait jamais l'armoire, du moins pas en présence de l'autre. Lui-même ne l'ouvrait jamais. À part les odeurs et les inévitables tremblements à la surface des objets, il n'avait plus la capacité d'aller au bout de ses recherches.

Il touchait le miroir quelquefois avec humour et toujours devant elle. Il aimait la perspective de ce rite. Il s'approchait de sa gorge et la touchait. Il cherchait en elle le moyen de traduire la vibration. Elle se prêtait presque tous les jours à cette aventure de l'esprit. Il finissait par caresser les seins et elle s'abandonnait. Sinon il s'exerçait sur lui-même. Elle le voyait dans les miroirs, la main posée à peine sur la gorge tendue par le renversement de tête. Il avait perdu la parole et ne s'en doutait pas. Il continuait de s'exprimer cependant. Elle avait fini par trouver un sens à ces borborygmes.

Ils communiquaient assez facilement, estimait-elle. Mais ils n'avaient plus grand chose à se dire. Elle regrettait le temps où il l'avait aimée pour ce qu'elle donnait à voir de sa présence. Maintenant il tentait de s'intéresser à ce qu'elle valait. La comparaison devant le détruire aussi sûrement que l'immobilité.

Elle l'abandonnait sans savoir qu'il lui était encore possible de vivre avec les autres. Oui, il y eut bien ce débâcle au pied de l'armoire. La clé tournant dans la serrure, elle laisse faire comme si elle avait elle aussi attendu ce moment. L'idée d'un autre voyage était née avec l'enfermement de ces objets de cette armoire d'un autre temps. La clé avait tourné avec la même facilité. Le rite du miroir avait promené son incohérence sur les fibres de la tenture. La porte émettait un bruit qui était autre chose qu'un grincement. Il n'était plus là pour être moqué. Assis dans ses coussins, il semblait attendre. Une lampe surmontait ce crâne impertinent.

Il avait conservé des cheveux sur les tempes. Ils descendaient en broussaille sur la mâchoire, se mélangeant dans un autre désordre à la barbe grisonnante. Pendant une fraction de seconde, son visage apparut dans le miroir.

La porte tournait lentement avec une régularité d'horloge, marquant le temps, cette mémoire, définitivement. Elle voulait fermer les yeux mais cette attente n'était pas plus supportable, elle le savait par expérience. Ce fut la ferraille contenue dans les vieux bagages qui composèrent pour elle l'essentiel de l'odeur qui ne mit pas longtemps à envahir l'air instable de la chambre. Le cuir était une autre histoire. Elle se souvenait de toutes les détails.

### LE FORGERON

Tous leurs voyages avaient cet aspect de mosaïque inachevée. On reconnaissait des ensembles flous, sortes de cartes à la géographie incertaine, des villes apparaissant soudain des forêts en expansion. Ils n'avaient pas connu les peuples. Ils savaient tout de leur histoire. De temps en temps, dans ce désordre de l'usage, surgissait une statue noire qu'on n'avait pas songé à valoir. Une pointe de lance, noire elle aussi, traversait un horizon d'autres pacotilles arrachées au souvenir. Ils avaient épinglé des photographies sur les murs, surtout dans l'escalier, sans le lustre ni même le miroir. Ils avaient amené la ferraille dans un cageot. Il avait examiné ces objets comme s'ils étaient les débris d'autres objets, désagréments déjà l'ensemble en vue de sa future composition, car on lui faisait confiance. Il avait fallu un mois à ce valais pour se tirer du labyrinthe où il avait accepté de s'aventurer sans eux. On venait en voiture. Elle poussait ensuite le fauteuil qui calcinait les roues sur la pierre du sol. Il n'allait jamais plus loin. Le feu couvait à l'autre bout de l'atelier. Un apprenti surveillait le commutateur de la soufflerie. On pouvait voir son visage qui avait l'air d'une pièce de monnaie. Il imaginait parfaitement ce visage dans cette situation particulière. Elle trouvait facilement les comparaisons nécessaires à son emploi de l'obscurité et du silence. Elle avait une préférence marquée pour les images. Ses analogies avaient moins les faveurs du silence souvent obtus dans lequel il sombrait plus tranquillement. Il ressentait la chaleur sur son propre visage, derrière lui l'air de la nuit agitée de petites épingles agréablement douloureuses. Le forgeron s'inquiétait pour ces poumons pris entre le feu et la lumière mais elle ne poussa jamais le fauteuil au-delà du seuil. Des étincelles jaillissaient, fruits sans doute des contractions exercées sur les yeux par ces mousses circulaires qui s'imposaient au rictus. Le forgeron finit par accrocher le lustre dans la cage d'escalier. La porte de la chambre demeurait

close pendant tout ce temps. Le forgeron demandait s'il était malade et il rappelait à la mémoire de la femme qu'il l'avait prévenue. Non, il n'était pas malade, dit-elle. Il traversait des crises de mélancolie. Il fallait le comprendre, ajouta-t-elle. Le forgeron comprit et en même temps il perdit tout espoir de remettre ses pieds dans cette maison. Il était intrigué par des apparences trompeuses. Perché sur une échelle instable, il mesurait ces différences, ces écarts de l'infirme et de l'indubitable. Elle surveillait plutôt le fin des travaux. Il lui avait promis de ne pas laisser de traces et en effet, une fois accroché, son plafond noir, le lustre avait l'air d'avoir toujours été là. Elle le remercia sans penser à prêter attention à ses recherches. Il n'avait pas grand-chose. Il retourna chez lui pour témoigner d'un certain mystère mais on n'y attachait pas longtemps l'importance que d'autres étrangers avaient incrustée dans la mémoire.

On plaignait plutôt l'infirme et on se demandait pourquoi elle supportait ce calvaire. C'était bien assez, comme substance, pour alimenter les conversations. On luttait faiblement contre l'ennui.

Elle apprit elle aussi à ne pas se laisser emporter par les ressacs. Les vagues chahutaient son intimité mais elle demeurait sur ce sable fin, ce rocher mouillé, solitaire jusqu'à ce qu'il se plaignît d'une douleur dont il exagérât l'importance. A son chevet, elle se montra patiente et compatissante. Elle haïssait la présence de ces interventions d'elle la connaissait tellement maintenant qu'elle était tout pour lui. Elle le soumettait quotidiennement à des exercices de toucher et de l'odorat. Elle cultivait moins le goût, il ne savait pour quelles raisons obscures. Les caresses avaient l'avantage de concerner aussi le sexe. Elle intellectualisait le goût. Il avait appris avec elle tous les adjectifs applicables à ces étroites aventures. Elle enseignait sa propre doctrine mais elle ne se laissait pas influencer au point de ne plus savoir ce qu'il lui devait. Ainsi, son être s'était dédoublé sans qu'il perdît de vue l'essence d'existence. Un peu elle dans les moments de détresse, il lui arrivait de pleurer malgré elle.

Une soirée comme sa le voyage. Les préparatifs succédaient à l'unique du voyage. Il en était ainsi de tout ce qu'ils vivaient ensemble. Mais cette fois, l'expérience menaçait de s'achever sans elle.

Qui était ce compagnon qu'il ne connaissait pas ? Elle prétendit s'en aller seule, l'assurant que cela ne durerait pas. Et l'on attendait ? Il ne pouvait plus rester seul à la maison. Qui était cette nouvelle compagne ? Il attendait une réponse amusée. Il tomba de haut.

Il n'y aurait pas de compagnon pour lui. Elle avait réservé la place à l'hopital. Le quand datait cette demande ? Il y avait plus de deux ans qu'elle attendait ce moment. Il était enfin arrivé. Elle n'avait plus de raison de le ménager.

Le soir même, il emménageait une modeste chambre avec vue sur les pas. On apercevait la toiture informe d'une ancienne usine. Une cheminée traversait la façade jaune d'un aplomb surmontée de peupliers. Le lit était fait et soigneusement ouvert. Il en serait ainsi tous les jours.

Comme il était sept heures, il pouvait demeurer dans la chambre et se coucher s'il le voulait. Demain matin on viendrait le chercher pour le conduire à la salle à manger et lui attribuer une place lui serait la sienne pendant toute la durée de son séjour. Séjour, voyage. Cette durée dépendait d'elle. Elle ne savait pas. Il apprit l'enfermement qu'il ne pourrait guère rester ici plus d'un an.

— Un an, ce n'est pas long quand on a votre âge, dit la directrice.

Il vit les vieux poula première fois. Ils s'inquiétaient de sa mauvaise mine. Il n'avait pas dormi. Il y avait encore deux ou trois nuits de cette espèce. Ensuite, il aurait le sommeil lourd qu'écoulaient l'ennui. Il savait cela. On poussa aimablement le fauteuil dans les couloirs. La salle de jeu claquait des dominos. Vous jouerez demain.

On se promenait sur une piste montante bordée de filets. On palliait comme on pouvait l'absence de parc. Vous n'irez jamais plus loin que la limite décrite par une ligne imaginaire passant par l'angle de la piste et à borne de la première rue à droite. Le soleil continuait de se lever. Elle était fertile sans doute. Il regarda le ciel, le même ciel.

Avait-elle loué la maison ? Il avait laissé des objets personnels.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle, elle a pensé à tout.

On emplit un peu la chambre. Il fallut pousser le lit, déplacer l'armoire, inverser de l'espace. Il conseillait sans vouloir imposer sa vision de ce nouvel espace. La fenêtre était barrée de parçous elle se situait au rez-de-chaussée. Au-dessus, ils avaient des volets. La nuit, une lampe éclairait cette géométrie et projetait des angles droits. Il se souvenait faiblement.

### LE MAGNÉTOPHONE

On lui assigna un compagnon de séjour qui forma au premier homme connaissait le langage des aveugles-sourds. Il traçait les signes avec une rapidité qui témoignait d'une connaissance héritée de l'expérience.

— Les aveugles-sourds dit la directrice, on n'est pas si fréquent que ça.

L'homme avait vécu seul. Il était infirme lui-même. Une femme accompagnait ses déplacements. Il toucha le pommeau pour y reconnaître la tête d'un animal domestique.

Qui lui sommes-vous ? Elle voyageait. Elle était elle aussi bien qu'elle avait prétendu ? Il manipula les boutons du magnétophone. L'homme écoutait, semblait. On n'entendait plus les froissements du pommeau contre sa joue.

— J'aurais donné cher pour avoir raison.

— De qui parlez-vous ? Ça ça ça l'homme.

Il écoutait.

— J'écris le journal d'un type dans mon genre. Pas facile de convaincre quelqu'un qui ne dispose plus de l'image et du son.

L'homme n'a. La chemise était entrouverte. Il avait une poitrine aux poils durs comme la soie. Le doigt effleura une ténue crispée.

— Avez-vous une idée d'où j'en suis venu ?

Il eût aimé s'immobiliser devant une carte de géographie, comme dans l'enferme. Il ressentait parfaitement le langage et des embruns cisaient sûrement son visage éboui par un orage brûlant.

La douceur d'un abricot ou d'un sirop jarracha à cette vision. Quelqu'un caressait sa nuque, une main de femme. Il reconnaissait cette faculté qu'il ne baquait d'abuser par le toucher. On lui fit boire un vin coupé. Ensuite on descendit dans le feu. On s'assessait sur les bancs de pierre et on regardait la place s'étendre doucement. Il y avait peu de monde à cause de la pluie qui menaçait. Le fauteuil traversa une chaire moite et acide. Un quel chose avait-il tourné ? Il importait peu que ce fût du côté du plume. Peut-être avaient-ils exposé en face d'eux. Il n'était pas aimé être l'objet d'une particulière attention. Ils ne pouvaient pas ignorer. Quelqu'un lui fit savoir qu'il était sourd-muet, ce qui est plus amusé. Comment engager le dialogue ? Avec elle, il vivait d'elle. Jamais ces mots étrangers n'accepteraient de se soumettre à ses exigences de magnétophone. Il le transportait toujours avec lui. Quand la bande arrivait au bout de sa course, il la remplaçait mais cette fois elle n'était plus là pour en extraire la substance. La plume mit à tomber. Je ne résisterai pas à un à cette aventure de la séparation, pensa-t-il. Le fauteuil glissa. Le couloir était traversé de coups d'air chaud. L'odeur de la glycine étourdissait. La canne poussa la porte puis s'insista entre elle et l'embrasur pour l'empêcher de se refermer. Le fauteuil s'immobilisait contre le lit. Comme il portait le magnétophone en bandoulière et que la courroie marquait la peau fragile de son dos, une main le massait attentivement à cet endroit.

— Couchez-vous maintenant.

Combien de paroles, fragments d'une conversation inimaginable, disparaissaient ainsi dans son silence obtus ?

Il se tournait vers le magnétophone, sentait la poignée de la main. Il aimait ce nouveau modèle qui s'enclenchait au son de sa voix. Le magnétophone était aussi muni de plusieurs boutons dont il avait appris l'utilité mais il n'y avait aucun signal pour indiquer que la bande était arrivée au bout. Il fallait mesurer ce temps par attachement de la bobine. Il utilisait des bobines à rayons, il fallait préciser ce détail avec insistance auprès du vendeur. Les signes devenaient imprécis dans ces moments de tensions extrêmes. Tranquillisez-vous, mon ami. Il avait plusieurs bobines d'avance sur ce temps qui lui restait à écrire.

Avait-il du succès depuis ? Il recevait des visites feutrées. L'homme qui lui servait d'interprète devenait peut-être un jour son ami. Cela durerait un an et il faudrait recommencer. Quelle serait l'influence de cette année d'attente ? Il n'avait pas prévu l'année suivante ? Combien de voyages lui inspirerait-il encore ? S'elle revenait, si personne ne l'accompagnait désormais, si elle était prête à ne jamais l'abandonner tout à fait. Il avait le temps de réfléchir.

Son instinct s'appliquait aux petites choses de la vie quotidienne. Il connaissait la mesure qui permet de produire sûrement une oeuvre ou un bien quelconque. Dix lignes par jour suffisaient. Il pouvait y consacrer une heure. Les écrire n'était pas difficile. Le plus dur était de la écrire entre dix et dix précédentes et cela du lendemain. Il pouvait ainsi produire un livre tous les deux ans. Après les dix dernières lignes de l'ouvrage en question, il ne restait qu'à entreprendre le suivant dix minutes pour écrire, dix autres pour corriger et quarante pour se préparer au travail du lendemain. Ensuite, après cette heure passée avec ses démons, il n'avait plus rien à faire.

La lecture lui était intéressante et comme elle n'était plus là pour dialoguer avec lui, il avait tendance à sombrer dans l'ennui. On le croyait mélancolique. On le surveillait. Ses mains, agiles ou hésitantes selon l'instant, ne rencontraient que la douceur des surfaces ou la mollesse outragée des rideaux et autres tentures dont on semblait abuser dans ces lieux. Il était plutôt méticuleux. L'homme qui l'accompagnait (était-ce un pensionnaire ou un employé à son service ?) avait accepté de transcrire le texte sur du papier. La machine à écrire était posée sur une table étroite près de la fenêtre. Les dix lignes représentaient cent vingt à cent cinquante mots. Il ne fallait pas plus de trois minutes à l'homme (qui était peut-être une femme) pour taper le labour du jour et trois jours de ce labour patient et attentif pour remplir une page.

Il ne se reposait pas le dimanche. Elle l'avait converti à ses croyances mais il ne pratiquait pas ces rites étrangers à sa sensibilité d'oriental. Il reviendrait peut-être à la sagesse traditionnelle si elle ne revenait pas ou si elle revenait en visite. Elle était d'ailleurs partie en voyage comme elle le prétendait ? Et si elle était partie, qui occupait la maison maintenant ?

Il attendit la fin de l'été pour commencer à penser à ces possibilités. Les pluies revenaient maintenant, avec moins d'orages. Il sentait le changement de consistance de l'air et ses vibrations profondes, l'après-midi, ils étaient assis sous la véranda, face au déluge grondant et l'homme qui l'accompagnait ajustait la couverture à odeur de naphthaline.

Ils communiquaient mieux maintenant. L'homme avait appris à nuancer ses attachements, ajoutant au code ce qui lui manquait de confiance et de légèreté. On buvait du chocolat. Les biscuits répandaient une odeur de vanille et de beurre.

On ne voyait pas la maison. À quelle distance existait-elle encore ? Ils n'en parlaient pas mais il se gardait bien d'évoquer ce qu'elle lui inspirait. Il feignait de se soucier du comportement de la toiture et des fenêtres. L'autre, qui méconnaissait la science de l'habitat, posait des questions naïves, ne se doutant pas qu'on était en terrain glissant.

Avait-elle écrit cette semaine ? Les lettres arrivaient par paquets. Il déchirait lui-même les enveloppes. Il n'aurait laissé à personne la primeur de ces odeurs d'outremer. Elle décrivait beaucoup, accumulant les images, exagérant des sonorités qu'il avait vécues avec elle en d'autres circonstances. Des fleurs séchées accompagnaient les feuillettes qu'elles avaient marquées de leurs froissements. L'homme précisait toujours qu'il ne manquait pas de discrétion. C'était une précaution superflue mais il tenait à s'assurer de la parfaite adéquation de son influence à l'inertie qui conditionnait son objet à une espèce d'inexistence. Avait-il cette impression de s'adresser à une partie seulement de l'être ou au confiat à sa vigilance ? Que pouvait-il savoir de ce qu'il n'avait plus qu'une existence sacrée ? Du texte croissant, il ne disait presque rien, sauf que c'était trop tôt pour en penser quelque chose. Ces précautions irritaient l'infirme mais il ne tenta jamais d'en contrecarrer les effets. Il se laissa envahir au lieu de chercher à échapper à l'encrement. L'autre devait pondre des rapports circonstanciés. Autant le priver de substance. Si je suis l'objet d'une expérimentation, pensa l'infirme, que ce soit celle de mes désirs à fleur de peau et non pas de cette profondeur reproductible qui les encouragerait à supplier les animaux ! Heureusement, il ne s'exprima pas sur le sujet. Les animaux ! Personne ne l'eût compris aussi bien qu'il se comprenait lui-même. Mais ils avaient supprimé le chat pour d'autres raisons. Ils en trouveraient un autre et ils le castreraient. Encore une attente et des preuves à donner que tout cela n'avait pas d'importance.

À qui ressemblait son sourire quand il s'efforçait d'exprimer le bonheur ou la tranquillité ? Quelle crédibilité accordaient-ils à ces manifestations théâtrales ? On lui coupait les cheveux une fois par semaine. Il préparait la lavande au tabac. On l'aspergeait avec une exagération amicale. Sa tête dans le coussin s'évertuait à conserver la mise en plis. Quelle déception, au matin, en se rendant compte que les épis s'imposaient de nouveau à l'apparence ! Il était plus facile d'embroussailler ce désordre hérité de l'ascendance. On le reconnaissait à cette négligence.

Dans ses errances courtes, il croisait d'autres fauteuils. Leurs passages provoquaient des déplacements d'air et d'odeurs géométriquement différents de ceux qu'il accordait aux corps capables d'autonomie. Les mains l'effrayaient si ce n'était pas celles du compagnon qu'il lui attribuait et qu'il avait fini par reconnaître sûrement. Les mains semblaient vouloir se renseigner. Il ne les agressait pas, par peur de perdre si elles se mettaient elles aussi à lutter, mais son esprit prenait la fuite et il fallait de longues heures pour refaire le chemin à l'envers.

Aussi prit-il l'habitude d'écrire le matin en se levant, avant même le premier repas. Il n'avait pas faim d'ailleurs. Il mettait en route le magnéphone, vérifiait que la bobine tournait, dictait lentement, reprenait en n'oubliant pas les indications utiles à celui qui se chargerait docilement de la transcription, mesurait le temps pour en déduire la longueur du texte et finalement, s'arrêtait au beau milieu d'une phrase qu'il allait s'efforcer d'oublier jusqu'au lendemain matin à la même heure. Il n'y avait pas d'autre alternative à son désir d'édifier ce qu'il considérait comme une oeuvre intéressante que d'ailleurs ses contemporains ne négligeaient pas. En cela, il avait plus de chance que le meilleur de ses amis. Mais c'était écrit là une de ces relations qu'elle avait brisées à force d'exigence.

À sa minute d'insecte, elle avait toujours opposé son exigence de femme. Leur bien commun s'était brisé bien avant sa métamorphose d'insecte en exception de la condition humaine. Maintenant il la croyait fugitive artisanne de son isolement. Il se sentait refondu par elle.

Cela avait commencé par un voyage fragmentaire. Elle en savait plus que lui sur les autres civilisations mais ce connaissait-il lui-même de la sienne ? On ne devrait pas trop s'éloigner de chez soi. Le risque de trahison augmentait avec la distance.

Avait-il jamais écrit dans une autre langue que celle qu'elle lui imposait dans la continuité circulaire de leurs rapports amoureux ? Que pouvait-il imaginer de ces personnages nés dans le terroir d'une enfance qu'il n'avait pas vécue ? À cela il avait toujours répondu que l'intrigue se passe des contenus ethnologiques. Il en avait conçu de traquagemment parfaites. Il aimait les mécaniques sans défaut, ce qui le soumettait régulièrement à des naivetés indignes de son souci de perfection. Que restait-il de ces abstractions faciles à force de recommencements ? Chaque jour il palpait anxieusement le paquet de feuilles sous les presse-papiers. Il reniflait avec nostalgie l'encrier débouché. La machine à écrire était environnée d'une poussière fine qui collait aux doigts. Il n'y avait plus d'explication pour aucun détail. Il fallait se contenter d'explorer avec la peau la surface des choses. Heureusement ! Les odeurs jetaient sur ce fumier des poignées d'inertitude.

Il y avait aussi la présence glissante de cet inconnu qui l'accompagnait, un inconnu à odeur de jasmin, au doigté précis, ponctuel aussi, le soir il ne refermait pas la porte sans secouer les patins sur le seul peut-être encombré d'un paillason. Un moustique valsait. Les draps commençaient à s'humidifier. Ses images apparaissaient, figeant les poses puis leur donnant le sens d'une angoisse personifiée et il voyageait seul dans des mondes prometteurs de découvertes langagières. Le sommeil l'assommat.

Réveillé, en cette fin d'été, par le chant des oiseaux, il n'avait dormi qu'un instant. Il était paralysé par la paresse. Il ne se levait pas avant d'avoir dicté les deux ou trois phrases qui continuaient le flux intérieur mis en jeu dans la perspective d'un livre de plus en plus évident. Il s'extrayait de l'aporie comme un imago de sa cellule. Il renaissait dans la même peau.

Il criait rarement. C'était la douleur qui provoquait les cris. Elle existait sous la peau froissée des cicatrices. D'un attentat à l'autre, leur nombre et leur profondeur avaient augmenté. Il creusait cette fleur comme pour s'en approcher. Son cerveau décollait des zones de sensibilité extrême. Il mémorisait difficilement cette géographie, peut-être parce qu'elle était changeante.

On le surprénait quelquefois en pleine profondeur. Leurs efforts pour le ramener à la surface, ce qu'ils croyaient être la raison ou le bon sens, avaient l'odeur de la formation.

— Avez-vous écrit ce matin ?

L'inconnu répétait le numéro sur le compteur et actionnait la marche arrière de la bande. La machine émettait des odeurs d'huile et de fonte puis le rouleau grinçait et la feuille glissait sous les presse-papiers. On pouvait alors descendre avec les autres. Il n'était concerné que par les trois marches d'une légère différence de niveau. L'inconnu était musclé, ne transmettait aucune vibration au fauteuil.

Le café avait investi l'air immobile du matin. Les courants d'air étaient provoqués par les passages et les pivotelements des portes. Le même chariot l'effleurait et il riait comme s'il sentait qu'on le chatouillait gentiment. Il déjeunait sans calmer sa faim. La perfusion était dosée en fonction de cette différence. Il ne fallait pas plus d'une heure pour l'épuiser.

On lui apportait une lettre si c'était elle qui écrivait. L'autre hésitait devant la complexité des signes. Il était confronté à la réalité quand elle s'imposait par ses lettres remplies de détails incompréhensibles pour un sédentaire de son espèce. Il fallait avoir voyagé avec elle pour aller au bout de ce texte apparemment fantaisiste. Vous l'insérerez à tel endroit. Il n'y avait pas d'autres solutions. L'inconnu se remettait à la machine et l'attendait.

Ce n'était pas un journal. Il visait plutôt un flux qui s'apparentait à une rivière. Il pensait à un bain pris par une communauté nue. Aucun signe de divertissement sur ces visages abstraits. Le ciel forme une quantité de polygones bleus qui reste à calculer. Les arbres s'imposeraient avec le temps nécessaire à l'exécution.

Avez-vous torché vos fesses ?  
Buvez votre tisane.  
C'est l'heure de la promenade.  
Redressez-vous que je puisse arranger les coussins.  
Vous devriez vous lever aujourd'hui.  
Voici la trace crachée de mon plaisir.  
C'est le dernier jour de l'été.  
Penchez-vous, il n'y en aura peut-être pas d'autres.  
Vous avez rêvé au lieu de vous avoir fait un cauchemar.

Le temps passait au fil des répétitions.

Les voyages interstellaires sont conditionnés par la découverte de la gravité artificielle.

Encore une lettre !  
Vous voulez leur dire qu'elle n'écrivait pas assez souvent.  
Avec qui est-elle partie ?  
Si je vous le demande, m'amèneriez-vous jusqu'à la maison, avant que l'hiver ne rende le chemin impraticable ?  
Qui m'accompagne depuis avec cette fidélité qui ressemble à ma minute ?

Ce visage ne se laissait pas explorer.

Cachez vos mains !

Qu'est-ce qui est infranchissable entre nous ?

Je n'ai pas compris ce que vous avez écrit ce matin.

Vous voulez dire : Par rapport à ce que vous avez écrit hier. Où trouvez-vous le plaisir nécessaire à notre survie ?  
Quand vous n'aurez plus besoin d'autant de soins, vous partirez avec les autres pour d'infinies promenades en autocar.

Perspective.

Les baigneurs s'apparentaient à la composition.

L'odeur du fuel remontait jusqu'à sa fenêtre.

— Je vous empêche de partir avec eux.

L'inconnu frissonnait.

— On ne peut pas vous laisser seul.

Si cette conversation nous était permise, que préférez-vous de l'abandon ou de la possession ?

Où déposée l'autre quand il s'agit de voyager ensemble ?

Les baigneurs sont des hermaphrodites.

Croyez-vous à l'existence des personnages ?

Le temps s'installait entre les répliques.

## LA PROMENADE

— Si vous voulez, au lieu de parler pour ne rien dire, nous pourrions aller jusqu'à la maison afin de mesurer son importance.

L'autocar démarra. Sa toiture touchait les feuillages.

— J'ai maintenant besoin de vos descriptions.

L'autre se mit à la recherche des adjectifs.

— De combien d'objets se compose votre description. Avez-vous pensé aux verbes qui la structurent ?

Ils se penchaient à la fenêtre, l'un scrutant la perspective de la place, visage crispé à force d'en douter, l'autre était sur le point d'exprimer son angoisse. Il était envahi d'odeurs.

L'autocar disparut à l'angle de la première maison. Il remontait toujours ainsi vers le foirail, faisait le tour de la halle puis s'engageait dans une route étroite bordée d'acacias. On le revoyait quand il arrivait au sommet de la colline, rouge et blanc au-dessus de la verdure. Ils avaient toute la journée devant eux, ce qui restait de la matinée, moins le temps du repas de midi, plus tout l'après-midi jusqu'au retour de l'autocar, à l'heure du dernier repas. On leur avait refusé le bonheur d'un pique-nique. Ils mangeraient avec les impotents, un peu en marge de cette société qui sentait l'urine et l'haléine.

— D'ici là, nous avons le temps d'aller jusqu'au moulin, dit l'autre. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, ajoutez-là de sa voix sirupeuse.

Sa canne frappait le plancher. Avait-il décrit l'amorce de tuiles sur le toit de l'église ? Le campanile était à moitié visible. Mais malgré les signes annonciateurs d'un temps moins serein, l'air était tiède, propice à une sueur discrète et à cette lenteur du promeneur qui connaît le parcours, sa longueur, le temps qu'il faut pour la franchir, ce qu'il en coûte d'effort et quelquefois même d'enlun.

J'ai pensé à ce moment-là que j'avais à faire à un vieillard. Je ne reconnaissais pas l'odeur pourtant caractéristique de leur toilette.

— Venez, dit l'homme qui vous accompagnait.

Vous pouviez conduire le fauteuil jusqu'aux marches d'escalier, par habitude de l'espace. Il marchait devant, frottait sa canne contre la plinthe. Il y avait des tableaux sur les murs.

— Voulez-vous que je vous les décrive ?

Au-dessus d'un radiateur, naissait l'autoportrait du peintre. Il sentit la différence de niveau, cinquante centimètres à peine. L'autre planta sa canne dans le plaid. Il avait besoin de ses deux mains pour manoeuvrer le fauteuil par ses poignées. Il avait l'habitude de ce ralentissement, l'amortissement des pneumatiques, le crissement du caoutchouc sur le carrelage puis le glissement plus rapide vers la porte s'ouvrant sur le patio. Quelqu'un tenait la porte avec le pied, appuyé nonchalamment contre les vitres sales, une cigarette jaune pendait sur le coin de la lèvres. Au passage, ces odeurs se mélangeaient. Ils utilisaient tous la même eau de toilette, ce qui le différenciat. Le portier sembla se pencher. Il voulait savoir où on allait. L'autre évoqua les rues aux façades vertes, d'une façon si précise que le portier renonça à les accompagner. Il craignait l'humidité. Son odeur de tabac se dissipa d'un coup. On passait sous la charmie.

— C'est une ombre, dit l'autre, comment dire ?

Peu important l'ombre maintenant. Cette promenade ne changerait rien.

— Si nous avons le temps d'atteindre la maison cette après-midi, nous n'aurons peut-être pas celui de revenir à temps pour profiter avec les autres du dernier repas.

La rue se rétrécissait. L'odeur des moisissures remontait par les soupiraux.

— Voyez-vous la rivière ?

On descendait toujours.

— Nous arriverons par le moulin ou par le pont.

Il ne savait plus. Pouvait-il considérer qu'il y avait longtemps entre l'instant présent, vécu par soumission à la mélancolie de l'autre, et la dernière fois qu'il accompagna quelqu'un sur ce rivage obscur ? Une petite montée l'essouffait passablement. Cette fois, on voyait la rivière. D'un côté, le travail dissimulant encore le parapet du pont, et de l'autre, le moulin exhibant la carcasse d'une turbine. Des femmes passaient, se croisant comme des regards. L'absence d'enfant était un fait têtue.

— Quand avez-vous vu un enfant pour la dernière fois ?

Bel enfant que j'étais.

## LA TERRASSE

Il aimait les miroirs comme lui-même.

— Nous prendrions un apéritif.

Ils avaient le temps. La terrasse du café était déserte, le rideau à moitié soulevé, le sol venait d'être rincé à grande eau. Une guenon aux longs bras nus les accosta. Elle amenait un bol d'olives et un morceau de pain. Ils commandèrent du vin. Ils en achetèrent une cruche entière. L'autre veillait au partage.

— Buvez, disait-il pour obliger l'autre à le rattraper sur la pente dangereuse de l'alcoolisme.

— Nous aurons des couleurs, dit celui qui était dans le fauteuil.

Il sentait l'odeur de la femme.

— Elle n'est pas aussi coquette que vous l'espérez, plaisanta l'autre.

Entendait description, minutieuse jusqu'à l'obsécrite, l'offense, l'impardonnable. La femme revenait avec d'autres olives et du pain. On entendait la rivière s'engouffrant dans le tunnel de l'ancienne turbine.

— Un jour, on mangera ici, vous et moi.

C'était donc possible ? Il demanda à la femme si les repas étaient servis sur la terrasse. La salle à manger était plus confortable pour des gens de leur âge. La femme l'écoeurait. Il se garda bien de cette confiance. Son compagnon avait touché la main au moment où celle-ci se détachait du bol. Excusez-moi. Pourquoi cette excuse ? La femme virivolta comme si elle avait elle aussi ressenti cette douleur.

— Le vin commençait à faire son effet.

— Nous serons un peu pompettes tout à l'heure.

Il redoutait la tristesse des autres. Leur influence ne l'avantageait pas. Qui était-il ? Pourquoi ne pas lui poser la question une bonne fois pour toutes ? Il était agité maintenant, peut-être parce qu'il consultait sa montre. À un moment donné, il prendrait la décision de rentrer et il faudrait se soumettre à cette accélération nécessaire. Pourquoi ne pas lui proposer de ne pas rentrer ? Pourquoi éviter cette conversation sur un sujet qui lui tenait à coeur ? C'était la première fois qu'on se trouvait en position de choisir la substance des quelques heures qu'il leur faudrait pour lancer les recherches. D'ailleurs on ne tarderait pas à les retrouver. La femme pouvait-elle les renseigner sur ce sujet, à savoir si c'était dans son établissement qu'ils cherchaient d'abord ? Elle répondrait à leurs questions si l'autre cessait de l'ignorer. Que savait-elle de cette tentative de l'abstraire jusqu'à sa disparition ?

— Nous sommes des animaux, répéta l'autre en traçant des cercles sur l'asphalte de la terrasse avec le bout ferré de sa canne.

La nuit, sur une autre terrasse moins visible, il arrachait des étincelles bleues à sa solitude.

— Nous devenons tristes comme ces bagnards du passage de la ville au port, cent mètres de cette tristesse infligée par l'homme à son semblable, on devrait pardonner et même oublier le crime, la vengeance à la place de la justice, un équilibre proche du bonheur s'insinuerait entre les hommes, on atteindrait cette indifférence nécessaire à la pensée, sans cette distance on a ni le choix, nous avons maintenant besoin de ne penser qu'à notre vieillissement, sans lutte, sans angoisse, lentement, comme la vie nous achève parce que nous sommes à l'abri du hasard.

Il déblâtait des naivetés.

— Si vous voulez, dit la femme en s'approchant encore, je peux mettre à réchauffer le cassoulet d'hier.

Je sentais à quel point il est facile de détruire la troisième personne.

S'était-elle assise avec eux comme elle s'asseyait avec les ouvriers de la forêt ? Ses jambes se croisaient sous la table.

— Le fauteuil, expliqua l'autre, c'est à cause des yeux surtout.

Elle avait un sourd-muet dans sa famille. Elle n'avait jamais imaginé qu'il devint sourd par-dessus le marché. L'autre exhiba un billet de cent.

— Je vais mettre le cassoulet à réchauffer, dit-elle mais il la retenait par le bras.

— Nous borons un peu de vin, dit-il.

Elle descendrait à la cave. Elle montra le soupirail aux carreaux couverts de toiles d'araignée. Son buste venait de pivoter, une

mèche de ses cheveux tomba sur l'épaule et elle tourna la tête pour la peigner d'une main rapide. La tête se retrouva donc dans le sens du bassin et des jambes. Seul le buste déplaçait l'horizon de ce corps incalculable.

— Mais peut-être que ce monsieur préfère autre chose.

Il aimait le cassoulet à condition qu'il y trouvât beaucoup de viande, confite de préférence. Quand elle fut retournée dans son entre, il demanda à l'autre si c'était raisonnable. L'autre renifla puis la canne tapota rapidement le bord de la table. Raisonnable ? Il ne raisonnait plus depuis longtemps.

— Voyez, dit-il, ce qui s'est interposé entre votre réussite et votre future vieillesse.

Il n'avait pas vécu ce genre de transition bien qu'il eût consacré un temps précieux à analyser les maladies qui affectaient les autres. Il avait trébuché sur un premier instant de l'espérance et l'instant suivant était le deuxième de cette longue et impitoyable vieillesse qui ne finissait pas de l'instruire sur l'aneantissement de l'homme.

— Avez-vous connu un seul moment de bonheur ?

Il y avait eu une espèce de bonheur après le plaisir recommandé.

— On partage le bonheur comme pour excuser la pénalité du plaisir, vite convaincu que la solitude est la plus terrible des vocations.

Il alluma sa pipe. Le vin continuait de couler entre eux, envahissant et immobile.

— Pourquoi lui avoir expliqué sur la femme ? Elle n'avait pas besoin de ça.

Et disant cela, il se leva et se fit à marcher en direction du crucifix portant l'autre venant le dispenser. Le regard accumulé ses petits obstacles pointus et brillants. Jusque là, avait gâché sous sa table. L'autre le ramassa et le plaça soigneusement sur le dossier d'une chaise.

— Où va-t-il ? demanda la femme qui serrait du café. Une gousse cuillère de bois à la main. Elle portait un gilet maintenant noué très serré autour de la tête. L'homme était assis dans un rétro. La cuillère lui tendait au carnie, amusé par la blancheur croissante et par le temps qu'elle détraquait.

— Imaginez, dit-à la femme et elle perdit sur le bout du cou sa confiance.

— Tout l'univers vous arrive en tête et par ses pores, quel raffiné sur la langue.

Elle lutta pour se détacher de lui. L'activité saine des comissis répondait, aminée par le vent, d'une levait sans toutefois menacer la tranquillité humide de sa pipe.

— Sa femme est partie en voyage, dit-il quand elle se décolla.

Et il précisa que cela durerait un an et il cita de mémoire quelques fragments de la composition que comme le diminué tentait d'imposer aux autres.

— C'est triste, dit la femme.

Elle préférait qu'on badinât. Une recherche de la douceur lui semblait réelle.

Passa un beau jeune homme intrigué par un comportement systématiquement péjoratif qui semblait fuir le couple formé sur la terrasse. Ses yeux bleus clignotaient. Une graine de parole sans cesse de marcher souriant en forme quand son regard revenait de ce côté.

— Beau corps d'athlète, fit l'autre après il se pencha vers elle et lui dit une phrase et la femme se redressa pour sourire elle aussi au jeune homme.

— Où allez-vous ? cria-t-elle et elle se retourna le doigt pour indiquer au jeune homme que ce n'était pas à lui qu'elle s'adressait puis le doigt désigna l'homme qui se traînait vers le milieu de la table.

Le jeune homme comprit que c'était un infirme. La canne blanche était entre les mains du vieillard assis sur la terrasse en compagnie de la femme. Il s'arrêta enfin. Les deux autres regardaient la femme troublée par cette pénétration inattendue.

On entre toujours dans la femme, pensa l'autre, par obsession de sa surface ou de ce qu'elle en fait. Comment avez-vous pu penser une pareille chose à un moment pareil ? Il anticipait.

Le jeune homme toucha l'aveugle-sourd comme pour le rassurer.

— C'est sûr, dit l'infirmes d'une voix douce, mais ça ne va pas.

— Qu'est-ce qui est absurde ? demanda le jeune homme.

Il ramena le visage, le tenant sur l'épaule, parla lentement, s'attachant avec cette allure particulière à lui affilée les corps usés ou partiellement détruits. La femme vint à leur rencontre. L'autre, réduit à sa blancheur tremblante, agitait la canne dont le mouvement s'enfonçait dans la table.

— Vous feriez mieux de rentrer, dit-elle sans savoir si elle s'adressait à celui qu'on lui avait dénoté comme aveugle et sourd.

Le jeune homme souffrait visiblement de l'aveugle. La femme ne parvenait pas à l'autre. Il vit le fauteuil et comprit qu'on se dirigeait vers lui.

— Où allez-vous ? demanda la femme en attendant le plaisir des paroles et tremblaient encore.

Le jeune homme était assis sur une chaise. L'autre qu'on lui proposait.

— Aveugle-sourd ? dit-il.

Il suçait du bord du verre. Les parfums de la cuisine agitaient ses cheveux.

— Ve étre moi, dit-il.

On ne voyait pas l'horizon de compagnie. Les tours bleues terminées autour du parapluie.

— Vous avez encore le temps de passer par le bureau pour l'autre femme.

L'autre haussa les épaules. Le jeune homme observait dans le fauteuil, l'infirmes s'élevait tranquillement.

— Vous voulez manger ? dit la femme.

Le jeune avait faim. Il se tortilla le ventre sans rien. Son nez avait rougi. Il montra de belles dents et s'en servit pour couper le filtre d'une cigarette.

— Ça fera trois assiettes, dit la femme en retournant à la cuisine.

— Je ne vous connais pas, dit le vieillard au jeune homme.

Celui-ci souriait, son visage comme il s'avait déjà ce qu'il y cherchait.

— Je travaille au usine, dit-il se référant sans doute à la menuiserie.

La cigarette qu'il avait pas se leva. Il aspirait de longues bouffées aussi longuement rejetées dans un lentement circulaire. S'il se mettait à pleuvoir, la température de la charbonneries. Il s'appuya son front avec toute la main puis la main passa sur les cheveux qui devenaient brillants. Il portait des boucles d'oreilles et un tatouage dans le cou, sous la mâchoire. L'autre man manipulant le paquet de cigarettes. Il avait de gros doigts agiles aux ongles saes et des petits cicatrices sur le dos de sa main. De temps en temps, il jetait un regard rapide sur l'infirmes. Il était passé de l'ennui à l'inquiétude. Les doigts s'agitaient sur la surface miroitante du paquet de cigarettes. Il tambourinait l'air, se servant son esprit. Il place des idées qui lui auraient donné une certaine constance.

— Vous passez tous les jours devant la maison de Bois-Gentil ? demanda le vieux.

— Avez-vous vu la femme ? demanda le vieux.

Le jeune homme ne demandait pas pourquoi cette femme et pas une autre. Il continuait de parler à la maison. Il n'était pas au courant pour les intentions de voyage.

— Mais vous ne comprenez pas dit le vieux qui perdait patience. C'est une tromperie !

Le jeune homme écarquilla ses beaux yeux. Il n'avait jamais vu personne dans les fenêtres. La voiture était inutilisée depuis longtemps. Il disait cela à l'aise des traces de l'herbe continuait de pousser. Combien de temps correspondait à cette croissance ? Elle avait inventé ce voyage au début de l'été. Du moins ce lui fut une révélation.

L'herbe pousse vite.

C'était une herbe épaisse et jaune. Une approche plus indiscrète eût révélé la nature de la poussière déposée sur la carrosserie.

— Introduisez-vous dans cette maison. Je vous paierai. Je veux savoir si c'est elle et dans ce cas je veux savoir pourquoi elle n'est pas partie.

Le jeune homme recommença à sourire. De la cuisine, la femme n'avait rien perdu de la conversation. Le cassoulet était prêt. Elle attendait de remplir les assiettes chaudes. Cependant le jeune homme ne répondait pas. Était-il de ceux qu'un peu d'intrigue condamne au silence ? Elle-même ne s'était jamais posé ce genre de question au sujet de l'étrangère du Bois-Gentil. Elle savait ce que tout le monde savait et pensait sans doute la même chose que ce monde bien connu. Elle eût été déçotée de découvrir qu'elle avait eu une opinion différente de celle que son esprit ne songeait pas à discuter. Elle aimait les nuances cependant.

Ainsi la femme avait-elle inventé un voyage pour s'offrir un repas cassoulet d'une durée d'un an. Combien cela lui coûtait-il ? Elle avait eu d'influences pour obtenir une place aussi rapidement. Cet homme était-il celui dont elle se débarrassait ? On pouvait comprendre ce désir de disparition même limitée aux exigences de quelle institution sur qui elle avait exercé une influence exacte. La graisse du bord des assiettes commençait à se figer. Il était temps de servir. Elle n'aimait pas les critiques. Elle annonça son arrivée par un cri de victoire. Un silence gêné remplaça le roulement du fourneau.

— Si vous voulez, dit-elle au vieux, je peux me charger de lui donner à manger.

Elle avait déjà poussé une chaise contre le fauteuil. Le vieux se mit à gratouiller l'avant-bras de l'infirmes qui réagit mollement.

— Il n'a plus faim, dit le vieux.

La femme parut vexée.

— Il adore le cassoulet, dit le vieux, mais c'est un jour de mélancolie, vous comprenez ?

Fallait-il perdre le contenu de l'assiette ? Il n'y avait pas touché. Elle avait juste trempé le bout de la cuillère, toute prête qu'elle était à se dévouer pour se mêler à la conversation. On la privait soudain de l'essentiel. Elle rougit, comme si son cerveau se servait de son apparence pour excuser sa déception. Heureusement, le vieux n'était pas jaloux de son obsession. D'une voix chaleureuse, il invita la femme à participer. Elle suça le contenu de la cuillère d'une langue agitée.

— Vous la connaissez peut-être, vous ? dit enfin le vieillard.

Le visage de la femme lutta contre la honte de s'être laissée démaquée aussi facilement. Sachant bien qu'elle ne trompait personne, elle demanda de quelle femme il s'agissait. Cette coquette, loin d'agaçer le vieillard, l'émoustilla un peu. En bon musulman, il mesurait ces tentatives de réduire la différence. Le jeune homme, intrigué par l'intérêt que la femme accordait d'un coup à ces deux vagabonds d'un autre monde, avait encore des choses à dire. Il ouvrait une bouche gracieuse à l'unisson d'un regard non moins fascinant. La femme, assez fière depuis toujours de ses origines berbères, s'interposa.

— Si vous voulez parler de l'étrangère du Bois-Gentil, préviens-elle, je ne sais rien de plus que ce que tout le monde sait.

Le vieillard depuis un moment, passait ses doigts dans sa tignasse crépue. Cette blancheur mate agaçait le regard de la femme.

Quelques fois, elle allait au Bois-Gentil pour prendre un repas. Elle n'avait jamais vu l'homme mais elle en avait entendu parler. Elle n'imaginait pas qu'on put vivre seule de femme avec un infirme de cette espèce. La femme écrivait au bord d'une fenêtre fleurie. Elle n'y avait pas de chats. Des chats fleuris occupant l'ombre et la lumière des feuilles. La femme était habillée de vert et de jaune. Elle était coiffée d'un béret gonflé par une bavoune sans doute aboyante. On la voyait penchée sur une table jonchée de feuilles où trônait une lampe toujours allumée. Son visage apparaissait dans cette face contre géométrie de lumières.

## LA FEMME DU BOIS-GENTIL

Il y a une clochette au portail. Elle lève la tête et sourit. C'est peut-être une belle femme (aveu déguisé d'une femme). Elle fait signe d'entrer. Elle sait qui vous êtes. Elle vous attendait. Vous ne la dérangez pas. Elle disparaît de la fenêtre et réapparaît aussitôt sur la galerie, sur l'ombrée de vigne vierge. Elle tend des bras nus et vigoureux. C'est cette force physique qui s'impose d'abord à vous mais au lieu de perdre ce plat que vous lui tendez au prix d'un effort qui colore vos joues, elle vous conduit sous la treille, vous pousse le long des fenêtres qui reculent l'intérieur feutré, vous atteignent une porte-fenêtre grande ouverte sur la pièce où elle écrit. Vous glissez sur des baignis, l'époussette entêtée à ce moment puis c'est un passage qui vous emporte vers la salle à manger. Sur un geste d'elle, vous descendez le plateau couvert de son torchon. Dans votre panier, vous avez amené des fruits et une bouteille de vin. Le pain est déjà sur la table, avec son couvercle à la moutre de beurre. La femme que vous venez servir le temps d'un repas tourne autour de vous pour vous féliciter de votre ouvrage. Vous êtes à l'heure et en habit de fraîche domesticité. Votre coiffe met en valeur votre minois un tantinet maigré de elle de la terre et d'un inconnu. Vous avez été très bixoux de bourgeois qui a pignon sur rue par l'entremise du commerce. Vous sentez la pomme et la mandarine, discrètement, à votre manière de bâtarde de l'intriguer que dans la distance. La femme a soulevé le couvercle, une seconde d'approche du plaisir qu'elle va partager avec votre présence. Une fois encore, sa musculature vous envahit. Cette fois c'est le cou qui a impressionné votre fragilité relative. Elle essore l'entourage, ceinturée d'un cuir osé, la chemise bouffe sur des hanches étroites.

À quel endroit de la scène vous situez-vous quand elle entre ? Elle réchiffie. Elle ne vous veut, finalement, ni discrète ni trop voyante. Du panier, vous tirez, comme d'un chapeau de magicien, le petit tablier amoné qui fera la différence. Il est encore soigneusement plié et la main de la femme caresse cette surface accrochée au luminaire. Le tablier, oui, pourquoi pas ? Elle dote un instant, vous juge, revient pour vous jurer encore, vous parle d'autre chose. Elle finit par nouer elle-même vos petits rubans. Vous êtes parfaite maintenant. Ce rôle vous convient parfaitement. Une question encore, c'est est pas indiscrète : vous avez déjà joué cette comédie, n'est-ce pas ? Vous prendriez-elle pour ce que vous n'êtes pas ? Vous avez débuté dans les rôles de soubrète, certes, et vous en avez fait davantage sur la laideur pour être plus intéressante et provocante. Mais vous voilà au sommet de votre petite société. Vous n'avez plus de leçon à recevoir. C'est à prendre ou à laisser. Avez-vous vraiment l'air d'une putain ? Elle vous arrache le tablier en riant.

— Vous mangerez avec nous.

Elle vous fera passer pour une amie. Quelle amie ? Évoquez-vous une jeunesse qui le fascine encore à l'heure où elle vous parle ? Qui était cet homme et que veut-elle de lui ? Je ne sais pas, dites-vous. Elle vous prend au dépourvu. Vous ne saurez pas improviser avec si peu d'avance sur la réalité. Vous serez tellement rougi qu'elle vous croit en colère. Du coup, sa peau s'est couverte d'une légère sueur. Vous venez de la condamner au silence. Elle ne vous comprend plus. Tout à l'heure, vous avez semblé facile. Je suis facile, proclamait-elle, mais je crains de ne bastarder à la hauteur. A la hauteur de quoi, mon chou ? Vous vous asseyez toutes les deux. Elle tait le tablier sur ses genoux. Vous découvrez la cage et l'oiseau dehors. Les meubles sont soigneusement criés. Il y a de la dentelle et du cuir osé. Des coussins s'ajoutent à un désordre raffiné. Les murs imitent une végétation mêlée de personnages falots. Votre regard revient au bureau qui jouxte la fenêtre.

— Non, dit-elle, c'est lui qui écrit.

Elle vous explique. Votre esprit commence à s'enfoncer dans une complexité douloureuse. Vous laissez la douleur des autres. Vous avez déjà caressé des corps en perdant. Vous avez arraché ces plaisirs momentanés à des êtres perdus en eux-mêmes. Il y a longtemps que vous ne vous livrez plus pieds et poings liés à des pratiques qui ont fait le lit de votre torture. Que sait-elle de vous ? Quelles conversations ont nourri cette connaissance ? L'horloge normande indique midi.

— C'est l'heure, dit-elle en se levant presque précipitamment.

Elle époussette sa pipe, secoue la tête et passant devant un miroir, abandonne ses patins au pied de l'escalier. Que vous a-t-elle demandé ?

— Soyaz présente, glissante, odorante, froide. Il aime les femmes rebelles à l'idée de l'amour. Il préfère les conquérantes du bien, les calculatrices expérimentées, les reines de l'indépendance. Vous vous assiez à cet endroit de la table qu'il peut atteindre en tendant sa main droite. Il touchera un bras brûlant. Ne rejetez pas le vin qu'il vous offre. Il tentera de vous griser. Fumez avec lui ces longues cigarettes parfumées à la menthe. Il appréciera vos silences comme si le silence n'existait pas.

Elle attendait au bord du canapé, les mains croisées sur les genoux, le petit tablier blanc avait disparu sous un coussin, cuisine précaution. On entendait les manipulations de ce corps aveugle et sourd sur le plancher. Dehors, le soleil transperçait des feuillages rouges. Vous souvenez-vous de ces tentatives d'abstraire le temps nécessaire à l'accomplissement de votre mission ?

Une porte coulisait, métallique. Des portes subsissaient des moments d'une lenteur infinie. La cage d'un ascenseur apparut en même temps que sa porte s'ouvrait. La femme fit pivoter le fauteuil. L'homme était masqué de blanc. Quelle autre blessure fallait-il deviner derrière cette canicule de visage ? Une cigarette ? Elle était dans une tente.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom.

Comment vous appellera-t-elle si c'est nécessaire ? À quel moment secret de sa propre vie fera-t-elle référence en s'adressant à vous devant lui ? Peu importe s'il est incapable de vous juger à votre apparence.

Le fauteuil approcha. Il contenait un infirme agité de crispations. Le masque agressif. L'explication était la suivante : Vous indiquerez vous-même le moment où sa cécité n'éra plus d'importance. Que voulait-elle dire ?

La soubrète se leva pour s'incliner cérémonieusement. Les volutes tournaient autour d'elle. Une amie d'enfance ? Une rencontre plus tard au moment des activités professionnelles qui ont marqué à jamais mon entrée dans le monde ? L'amie d'une amie ? Une parente que le hasard a placée là, entre elle et lui.

— Si vous choisissez ce que vous êtes pour moi ?

Pas facile d'exister à la frontière du mensonge inventé par l'autre pour nuire à l'inconnu. Vous pouvez aussi arracher ce masque. C'est déjà aller. Il caresse votre main d'écriture, la reconnaît, imagine quelle sorte d'amie vous avez pu être pour elle. Un chat s'inspire. Il est, argumentant la fente du masque, certainement vous inspire une gentillesse qui n'appartient pas aux gens de sa classe et elle intervient pour forcer le trait.

Ce sera l'enfance. Seule l'enfance promet des rencontres de classes. Vous imaginez alors la ruelle ou le rivage, elle ajoute à votre évocation pour l'enrichir de sa propre nostalgie ses doigts tracent les signes correspondant sur l'avant-bras dénudé jusqu'au coude. La voix qui émerge de cette pratique incube la conversation vous attendant comme la rencontre fortuite d'un animal dans la forêt. Il vous aime déjà. Elle soulevé le torchon, désignant la sauce brune et luisante traversée du rouge foncé des viandes. Il inspire religieusement cet air vicié par vous-même, par votre laïant, par cette patience qui caractérise vos œuvres de femme au fourneau.

L'homme vous attire. Il a de belles mains agiles et précises qui vous exploitent. Vous ne connaissez pas le code nécessaire aux réponses qui vous brûlent la langue. La table est ronde, quelle intention vous a poussée au bord de ce néant ?

Il mange avec délectation. Il renifle le contenu de la cuillère, exprime son admiration, des remerciements, son étonnement devant la simplicité du plat que vous venez de révéler pour lui être agréable. De temps en temps, elle interrompait la conversation pour ne s'adresser qu'à vous.

— Nous passerions toute l'après-midi ensemble si c'était possible.

Elle regrette votre disponibilité relative. Elle vous reproche votre discrétion. Aucune de ces paroles n'est transformée en petits signes rapides sur l'avant-bras immobile.

— Nous n'avons plus d'amie, finit-elle par confesser.

Il parle d'autre chose, demandant toujours s'il interrompé une conversation. Souvent, au lieu de répondre, elle caresse le visage sous le masque.

— Nous avons voyagé toute notre vie.

— Que s'est-il passé ?

— Vous n'avez pas lu les journaux ?

Le masque tombe. C'est elle qui a dénoué les petits rubans, encore. Cette fois elle n'a pas replié le tissu parfaitement blanc. Elle l'a roulé en boule et l'a jeté sur le canapé. Le visage, à ce moment-là, n'est pas encore visible. Vous regardez ailleurs, par pudeur, discrétion, crainte, contentement savoir ?

Si j'étais à votre place, je m'enfuirai. Mais vous n'êtes pas moi !

Votre récit comporte des obscurités difficilement acceptables quand on n'a que la prétention de savoir ce qui s'est réellement passé entre vous et ce couple étrange.

Elle avait cessé de parler et même de tracer les signes correspondant à vos approches préhensives. Il mangeait un fruit. Le visage était calme malgré la balafre qui semblait à vif. Il parlait de lui, vous grave et monotone qui vous étourdissait. Il ne parlait plus de la nourriture. Il avait longuement hésité au bord d'une enfance élitopique puis des sujets plus terre à terre avait surgi de l'indifférence qu'il lui inspirait. Vous n'écoutez plus. Elle vous attirait. Il était tellement facile de s'abandonner à son attente. Jamais il n'entrerait dans cette complexité. Réduit à vos odeurs discrètes, il n'avait aucune chance de détruire ce qu'elle était en train de construire. Il allait se fatiguer, d'elle et de vous, de lui-même.

— On passa sur la galerie. Le fauteuil franchissait les limites du sommeil.  
— Vous voyez ? dit-elle.

Le visage était éclairé par des reflets. Il semblait souffrir maintenant. Il n'imposait plus, vous ne saviez qu'une toute obscure contre un ennemi invisible ou en tout cas incompréhensible. Les mains cherchaient les limites d'un pied qu'elle avait oubliées de porter. À quelle attente allait-elle vous soumettre maintenant ? On l'entendit remonter, escalader puis traverser le corridor à l'étage. Demain ? Les pas n'en finissaient pas. Tout le temps vous était consacré désormais. Une abeille vous vola, porteurs d'intuitions. D'autres abeilles butinaient dans la vigne. Peu d'oiseaux pour peupler cette attente. Un jet d'eau éparpilla dans le vert d'un bassin. Consentez-vous à l'accompagner dans une promenade qui vous montrerait à son bras ? Jamais. Elle ne cessait le fait qui contenait de sa charge de temps perdu. Elle apparut à la fenêtre, secouant la pointe d'un article. Elle vous invitait à regarder avec elle un conversationnel inachevable. Comme il est agréable de savoir que les contenus sont articulés autour de la même occupation. Le bruit vola. Il traversa le feuillage rouge de la vigne, éclaboussant l'air d'insectes rapides et bruyants. Ils se posa comme l'oiseau qu'il avait pris de prendre à voler.

Enfant, sur le peron où un homme vous a violée, vous imitez vous aussi des oiseaux volants. La raison ressemblait à celle-ci. C'était la même rue. Vous habitez avec des gens qui vous avaient joué un petit parce que vous êtes seule et qu'ils n'avaient plus d'enfants. Ces enfants, trop vite grands, revenaient pour vous haïr. L'un d'eux vous a violée et des oiseaux devraient le tuer de leurs cris.

La rue est bourgeoise. Elle abrite les notables. Les jardins coulent dans la rue. Ils ont ombre de leurs transparents. La lumière est compliquée par les reflets. On entend la rivière. Les bielles du moulin s'accrochent au temps qui passe. Les animaux domestiques se montrent. Ils vous ont servi sans vous respecter parce que vous étiez des leurs. Vous rêvez de retourner où vous venez mais vous n'avez exprimé ce désir qu'une fois volée et par conséquent qu'une fois encline à pardonner.

Vous avez fait chanter ce cercle familial. On vous a condamnée sans pouvoir vous vaincre. Quel fut le montant exact de votre héritage ? Vous y songez quelquefois quand votre fortune vous donne la tentation de la solliciter qui est le prix à payer. Vous qui elle revient pour recevoir ces confidences. Elle ne s'attendait certes pas à tant de proximité, en tout cas pas dès le premier jour. Vous avez arrangé le plaisir avec elle, machinalement.

La maison où j'ai vécu est visible à travers le feuillage épais d'ouïs des frênes menacés par la ronce aux feuilles rouges à cette époque de l'année.

— Vous revenez ?

Il faudra mesurer cet abandon des travaux qu jusque-là vous ont occupée entièrement. Vous êtes une comptable précise et sans illusion.

— Oui, c'est possible, vous et moi.  
Elle est heureuse.

— Vous voyez que le bonheur tient à peu de choses. Vous saurez ce qui manque au bonheur pour le partager. Vous avez d'autres expériences à relater. Vous ne direz pas tout le premier jour. Il faudrait que cet instant soit possible pour faciliter l'existence. L'instant suivant mais la nature humaine est ailleurs, vous le savez. La vie n'a rien de quelconque, elle s'en rendra bien compte assez tôt. Vous vous amusez maintenant, un rien vous libère de l'enfermement, un rien vous soulaine plus facile, comme éphémère, comme accessible d'oubli ou de tolérance ou plus simplement réduit au statut de l'évidence. Elle n'a presque rien dit d'elle-même. Vous ne lui demandez rien. Ce jour est le vôtre. Elle continue d'exhiber sa souffrance d'athlète.

## ENFANCE

À quatre heures, le vent se lève, doucement tournoyant, porteur de nuit. Les feuillages s'agitent et les animaux disparaissent. Elle est toujours étonnée de ce changement. On rentre. Le fauteuil franchit toute cette distance. Elle ajoute un coussin, déplace une table basse, coupe le tapis, fait vibrer des verres de cristal. La lumière est atténuée. Les rideaux prennent de l'importance, les carreaux miroitent. On s'assoit de chaque côté de la table basse revenue à sa place. Elle allume une lampe discrète, limitée, qu'évoque votre esprit occupé à mesurer votre influence sur cet intérieur chaleureux. Chacun vous, les objets nomment les intrusions. Ici, ils s'imposent que leur apparition, le temps de cette apparition, ils ne disparaissent jamais. Les fois que vous les avez découverts mais les souvenir s'estompe et vous ne savez plus où vous êtes déjà venu dans d'autres circonstances. Elle une fille du pays ? Vous reconnaissez la rougure des joues mais la rougure des cheveux est étrangère à la terre qui n'a plus de secret pour vous depuis que vous lui avez donné un enfant qui vous ressemblait. Encore un aveu. Cette fois vous avez exagéré la pudeur, vous avez même interrompu le jeu qui vous vivait. Elle vous a regardée avec compassion. À qui ressemble l'enfant qu'elle a abandonné ? Combien d'abandons ont jalonné ses voyages ? Elle a à peine parlé des voyages. Il faudrait évoquer tant d'émotions communes mais vous ne souhaitez pas vous même qu'il revienne dans la conversation. Il faut de dormir ou bien il est ailleurs, dans cet ailleurs dont elle sait peu de choses sinon quelle n'y régné pas comme elle a régné sur son existence de voyageur.

— Voyageriez-vous avec moi si je vous le demandais ?

Elle ne demande rien encore mais il n'est pas absurde de penser qu'elle songe à voyager avec vous. Chaque minute qui passe se vide de sa participation au dialogue qui par contre se peuple de vos évènements. Vous si discrète d'habitude, si encline à la mesure, au prix, au résultat. Quelques mots vous auraient dépayés. Vous avez poussé voyagé sur le fil des conversations si les mots vous étaient étrangers. Plus souvent abusés par les promesses, vous avez mordu la souvenance des chemins de l'existence à la révolve. Heureusement, vous avez atteint votre dimension à l'heure propice à l'enrichissement et même à la notoriété. Ce soir les autres qui voyagent vers vous, pour goûter à votre cuisine ou à votre chair, selon le prix convenu. Allez-vous exiger d'elle qu'elle tienne le prix de ce bonheur promis du bout des lèvres ? Vous fermez les yeux pour revoir le fil des heures qui ont précipité cette question. Vous avez à peine existé. Il est encore temps de ne pas partir. Vous avez pensé à un autre voyage, plus tard, au crépuscule. Elle vous a ruelle au printemps. Vous n'êtes plus seule désormais. Pas facile de penser à soi en présence de l'autre. Hier encore, vous repoussez l'existence d'un bonheur abstrait jusqu'au soupçon. De quelle manière est faite votre existence ? Elle vous contraind à vous le demandez. Est-ce qui est agréable ? Vous avez plutôt songé à des intrusions étonnées. Elle arrive en conquérante. Votre douceur de fruit s'est accompagnée avec sa tension de femme capable de lutter avec le regard. Chez vous, l'enfant est discrète. Vous les nourrissez d'attention ? Elle vous rassemble quand elle résiste aux tentations. Elle a ce charme glissant sur les corps. Son vocabulaire est limité à l'usage de la douceur. Elle ne trouvera pas le bonheur. Vous lui enseignerez les glissements. Sa maturité sera celle de la patience. Un homme s'insérera-t-il entre elle et vous. Vous y pensez le moins souvent possible. Le soir, elle ne s'attarde pas. Elle réapparaît le matin pendant la nuit de silence qui précède sa venue quotidienne parmi les autres. Vous donneriez beaucoup pour les connaître, ces personnages d'une autre vie. Quelquefois, on se croise et on se sourit. Ils s'attablent un jour sur la terrasse, fatigués de courir après le bonheur de pacotille promis à l'espoir. Vous avez vécu semblable rite. Le temps était le même. Ce qui change n'a rien à voir avec le temps. On change les délais le prix, le temps. Elle revivra ce que vous avez vécu-même vécu pour ne rien devenir que cela, cette femme au bord des femmes, différente par l'attente et semblable dans la destruction lente de la différence.

La femme de l'écrivain ne peut pas en dire autant. Son enfant a disparu au cours d'un voyage. Souvenez-vous. Un océan vous séparait. L'enfant naquit dans un hôpital entouré d'une végétation menaçante. On y arrivait par une route noire de monde. La pluie tombait sur cette agitation tranquille. La vent emmène l'orage. Il fallait attendre. Vous étiez seul au milieu des autres, en habit de conquérant fatigué du voyage. La mort chuchotait avec les ombres de votre hallucination. La douleur criait, voix de femme, la vôtre en l'occurrence, jamais elle n'avait accepté cette idée de souffrir à votre place et pourtant c'était vous qui attendiez et elle qui entourait de soins professionnels. La journée allait se terminer. La douleur n'en finissait pas.

Dans quelques heures, quel serait le nombre de vos existences ? Trois ? Deux ? Seul ? Et la patrie qui est au diable derrière soi. Vous ne parlez pas la langue mais elle en connaissait les rudiments. On l'interrogeait et ses réponses prenaient de l'importance.

Dernière le paravent, la fenêtre provoquait des éblouissements. La tiédeur vous envahissait. Il y avait un chapeau sur vos genoux, encore mouillée, passablement poussiéreuse à l'intérieur. Vos doigts tambourinaient l'accouder. Les pieds, l'un sur l'autre, s'agitaient au bruit des chants surgissant du paravent comme d'un écran de cinéma. La pluie obscurcissait le ciel. Les feuillages avaient été absorbés par des couleurs de jaune. Ne peignez pas ce paysage dans votre mémoire. Une femme vous conseillait la prière et priait elle-même pour vous ne saviez diable quelle calamité. Vous racontiez cela de cette voix rocailleuse qui est la vôtre depuis que vous êtes sourd.

Le jeune homme ne vous écoute plus. Cependant, il semble bien que la femme vous accorde le meilleur de son attention. Elle a interrompu son récit pour laisser la place au vôtre.

Vous ne parlez pas de l'enfant mais des derniers moments de l'innocence du voyage. À partir de l'enfant, le voyage devient symbolique et vous ne songez qu'à revenir chez vous. D'ailleurs l'enfant est mort. Vous n'avez pas vu son cadavre mais vous avez assisté à son inhumation au bout d'un cimetière gorgé d'eau. La cérémonie fut de courte durée, non pas par souci de simplicité mais parce qu'on ne vous connaissait pas.

À l'hôpital, elle posait des questions sur sa convalescence. Elle avait repris des couleurs. Vous veniez de traverser une foule compacte et grise sous une pluie continue. Votre chapeau dégainait. Quelqu'un se chargea de vous débarrasser de votre manteau. Assis sur la chaise molle, vous contempiez la beauté musclée qui servait de prétexte au voyage. Buvant des tisanes, elle confiait son désir de tout oublier.

Vous reveniez du cimetière avec le poids du malheur sur vos épaules de vagabond métamorphosé en voyageur. Le soleil

faisait des apparitions brûlantes. Dans les intervalles, la pluie tempérât l'atmosphère d'une tiédeur suffocante. De quoi prétendait-elle souffrir maintenant ? S'agissait-il de recommencer avec des moyens différents ? Vos bagages n'avaient pas été ouverts. L'hôtel avait fini de vous émettre à force de bruits et de courants d'air. Vous avez cet air des grandes traversées du désert de l'amour. Vous fumiez une pipe humide le plus souvent éteints ou bien elle empestait, ce qui provoquait des retournements écorchés à votre passage. Vous sentiez ce godron et elle vous reprochait des négligences certes un peu mauvouées. Qu'est-ce qu'on avait jeté dans la fosse commune ? Le contenu d'un bocal plus nécessaire à l'expérience de la vie. Elle vous étreignit pour exiger de vous la continuation du voyage. Jamais personne n'y mettrait fin sans son assentiment.

Comment lui arracher la condition d'un retour ? Vous rentrez à l'hôtel harassé et violent. La nuit était le seul témoin de votre rage, d'où ce visage détruit qui croisait des regards compatissants dans les couloirs de l'hôpital. Du balcon toujours mouillé, on pouvait voir le cimetière aux allées miroitantes. Impossible de cette distance de localiser le carré de terre jeune où vous aviez une heure durant trempé vos pieds de voyageur immobile. Vous reconnaissez pourtant la route encore peuplée malgré le peu de pouvoir de la lumière artificielle. La façade de l'hôpital luit des feux d'une végétation agitée par le vent. La foule descendait lentement. Vous l'avez précédée peu ou plus vivra avec elle cette lenteur. Vous êtes tombée plus dans les pièges de l'alliage. Vous revenez à contre courant et vous êtes seul dans vos sens, presque libre vous vous êtes sentie libre à votre fois que les circonstances Vous avaient amené à abandonner les fruits de votre imagination. L'enfant, l'enfant n'est né de chaque facile à les imaginer. Restait la femme dans un lit d'hôpital et l'enfant sous la terre. Il y avait aussi les mots, perspectives d'un voyage sur le fil d'un désir qui n'avait plus d'emprise sur cette imagination.

Réfléchissez encore un peu à vous en arriveriez à la conclusion que ce que vous êtes aujourd'hui n'est que la parodie d'une vie que vous avez été pour elle ce moment crucial de votre existence double.

Le voyage reconnaît à votre fin deux saisons des pluies. Le bateau traîne l'océan et sur votre écritoire s'accumulent les fragments de ce qui n'aurait pu être un bonheur. Vous songiez à ces désirs de vous ne. Il vous était arrivé deux ou trois fois de répondre à d'autres personnes. Une fois vous vous rendez qu'un bonheur aviglé que vous avez regretté cette précipitation pourtant expliquée d'avance. Le bateau s'est enfoncé dans une lenteur comme de votre attente.

Sur le pont, environnée d'embruns, elle renouait le corps mis à l'épreuve par l'enfermement. Elle n'avait pas pleuré. Les corps inspirent l'admiration bien qu'il fut prudent à l'heure de l'apocryphe. Elle se déplaçait à l'aise sur son appui. Elle habitait des inconnus compagnons de voyage, pour lui les besoins à remonter l'appareillage dont elle se logait si tôt que le jeu de poëlles correspondait exactement à l'effort qu'elle allait fournir devant eux.

Vous observez sans vous dissimuler. On vous a pourtant conseillé la dissimulation. Vous ne pouvez pas continuer de l'accompagner au bout du monde si elle sait tout de vous. Vous combiez des esprits chagrins, y encrez à cause de sa facile complicité avec le sang, vous inspirait des menstres inégalables autrement.

Le corps était pressé nu. Sa surface soigneusement huilée respindait. L'effort réalisait des muscles entraînés depuis longtemps. L'écartement nia souffrance n'avaient gagné cette impeccable organisation. Beau visage au regard liquide, on ne le rencontrait pas sans craquer de le retrouver. Les poignées qu'elle saisissait gisaient dans l'air autour. À l'air, elle semblait lutter contre les résidus de l'effort intérieur. Ses dents rutilaient. Le peignoir coulait sur une peau traversée de perspiration.

Elle refusait des verres conçus pour la griser. Vous scrutiez ces visages de conquérants, d'après mais opiniâtres. Couchée avec elle, il ne vous restait plus à la casserole jusqu'à ce que elle se lassât de cette pratique pour autant exigée de vous. Vous avez écrit tellement à son sujet qu'elle vous accusait de plagiat. Ces reproches enviaient vos relations mais il n'y eut jamais de tentatives d'y mettre fin par la pratique jugée. Usage de chez les autres, de s'administrer des antidotes spécifiques de torture.

Le bateau servit à caboter. Elle s'en plaignait dès le deuxième jour. La cabine finissait pas. Elle proposait des hélices circulaires. La machine où elle s'exerçait avait attiré d'autres adeptes de la transience. Elle s'est dressée avec vous. Votre intervention fait bien vous coûter la vie. Blessé par l'usage surgi du néant de la conversation, vous reconnaissez avoir dépassé les bornes.

Elle vous soulagea en massant votre chair. Ses mains auraient pu vous modeler comme elle. Elle était la créatrice de votre immobilité. Transformé en statue par ses soins, vous revintes sur le pont avec des pansantiques qui simposaient à ceux qui vous avaient agressé. Exhibant la plaie d'un dent, vous exigez des excuses. On ne vous frappa point de cette fois et on usa de la machine avec parcimonie à partir de ce jour.

Vous êtes l'impression d'avoir agi par délégation et vous retournez à votre travail pour y prendre des notes. Nue jusqu'à la ceinture, elle souffrait une charge qui lui fit plier les jambes. On l'applaudit.

Elle eut encore une longue conversation à ces detracteurs et au bout de cette attente, on vint vous présenter de plates excuses. Vous n'avez pas compris grand chose à ces rites d'adhésion mais vous acceptâtes qu'on vous fittait à dos que vous aviez trahi la cause de la position couchée et de l'effort. Vos jambes restèrent pliées pour recevoir l'annonce tache à l'encre.

On s'enivra. On avait exprimé le désir de stabiliser un pas. Vous aviez toujours accepté qu'on s'abandonnât à votre plaisir. Vous les regardiez se diriger dans la nuit éclairée par des lampions. Une guirlande de chandelles coulait sur vous. Des mets épiques vous contraignaient à de rapides instances dans les toilettes et on rit de vous. Vous leviez des verres de vin.

Soulevée à la hauteur des regards, elle parla de vous. Ce furent dix minutes d'extase, à laquelle mit fin elle-même pour vous éviter de répondre au désir des femmes.

C'est entouré d'un essaim bruyant que vous vous êtes enfoncé dans l'obscurité, vous laissant chatoüiller, on chuchotait à vos oreilles et vos jambes étaient parcourues de sollicitations obscènes. Le voyage se terminait à un apothéose.

Elle annonça une nouvelle grossesse. Elle se vous ménagerait plus désormais. Le choc du pays vous lui laissa. Vous réfléchissez pendant qu'elle se préparait. Promise à une souffrance certaine, elle consulta des solitaires, hâtées par ailleurs pour partager ses repas. Cet entourage vous inspira un recueil qui eut son heure de succès. Vous absorbiez des pansantiques douteuses ou vous reconnaissiez dépendant des herbes promises à l'oubli. Chaque jour, vous reveniez à peu pour vous informer des voyages en cours. On approchait votre tentacé.

Pour l'enfant, vous ne savez pas, vous n'avez déjà vécu cette aventure et elle avait mal tourné. C'était un fruit de conversation riche en découvertes moutonnées qui s'annulaient malgré votre effort pour les hérisser en vue d'une réaction. Une d'hormes dit vécu un lit noir pour vous. Vous enflammiez pour vous ne saviez quelle raison vous poussa à revenir et à recommencer la même nuit sans fatiguer votre auditoire.

Vous avez jamais accepté le caractère éphémère de cette oeuvre. L'acharnement que vous mettiez le tenir de l'évidence à un texte ne déboucha finalement que sur un épuisement de la matière. Las d'être vous-même, vous ne reveniez plus sur les lieux de cette expérience. On vous regardait fur cette évanescence. Vous sauliez de loin sans vous approcher. On buvait à votre santé, de l'éternité de l'oeuvre accomplie en terrain glissant.

Vous eûtes une aventure sentimentale avec une femme que l'attente terrorisait. Elle vous communiqua des péchés destructures du peu d'assurance que votre sexe confierait encore à votre personne.

La gestation, sous la surveillance d'un médecin qui s'en méfiait, suivait son cours. On alla cette femme de force, c'est à dire qu'il fallut la convaincre de ne plus se livrer à sa passion du corps. Des administrateurs se plaignaient à son chef. Il s'apportait des fruits et des biscuits achetés sur le marché grouillant où vous aimiez vous perdre avant d'atteindre le port. Vous dérangiez des conversations obstinées. On ferma la porte de la chambre pour vous signifier que vous n'étiez pas le bienvenu. Le soir, cessant ses seins pointus, vous tentiez de lui arracher une confidence qui vous mit sur le chemin de sa secrète existence d'inspiratrice ou d'exemple. Elle ne se dérobait pas à votre tentacé de voyageur en panne loin de chez lui.

Vous évoquez presque tous les soirs la mort inopinée de l'enfant représenté maintenant dans une boue de cadavres. Vous ne vous souveniez plus s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon. On vous avait expliquée les signes annonceurs du sexe des enfants sur le point de voir le jour mais était-il encore possible de se rappeler si c'était la pluie qui tombait verticalement sur les feuillages ou si les robes échappées du fleuve en crû avait arraché un peu de sa couleur bleue aux façades baignées jusqu'aux premières fenêtres.

Ces paysages avaient sombré dans la pénombre inquisite de votre mémoire. Y puiser demandait un entraînement à une douleur inconnue, seulement observée chez les autres considérés comme matière à personnages.

Penché sur ce nouveau lit, éprouvé par les allées et venues incessantes des prétendants, vous caressiez à point des seins sans oser descendre sur le ventre encore marqué par des abdominaux surdimensionnés. Pas un mot d'amour pour adoucir la carence trop visiblement exploratrice. Il y avait des relents de parfums dans votre cou mais vous ne vous en approchiez pas à ce point qu'elle pût s'en inquiéter.

Ayant soufflé la chandelle exigée par ses yeux, vous retourniez dans votre intimité outragée, un lit de camp prêté par l'hôtel, une lampe jaune, un panier d'osier pour ranger vos outils d'écrivain, la lame d'un couteau pour ouvrir les fruits... Vous étiez à l'hôtel pas loin de chez vous mais chez vous c'était aussi chez vos parents et elle ne voulait pas revoir cela. Ils vous recontraient dans le hall et vous les invitait à faire preuve de discrétion, de compréhension, de patience... Personne ne savait pour le premier enfant. Reveniez-vous un jour sur ces lieux ? Vous aviez ce désir pénibleux d'en parler avec quelqu'un qui fût de votre sang.

Avec elle vous évoquiez plutôt d'autres lieux malgré votre ardent désir (un autre désir) de ne plus voyager ou de se contenter de revenir sur les lieux. Elle n'eût pas aimé cette perspective circulaire. Son trajet à elle était une ligne droite, un véritable infini interrompu

seulement par la nécessité de mourir sans laisser de traces. Vous préférez le cercle, sa perfection, le centre créé par vous pour éterniser un peu votre existence, une bonne occasion pour cultiver les héritages prudemment contestés. Il n'y avait pas d'autres raisons de vous lire.

Vous possédez des lecteurs convaincus d'être vos inspirateurs. Convoqués à vos conférences, ils exultaient. Seule la femme aux cheveux rouges comme les feux de l'enfer, espèce d'homme devenu femme par quelle force obscure, pouvait les condamner à ce silence inexplicable autrement. Votre agent, tremblant des pieds à la tête, vous conseillait de le finir à l'aide de votre professionnelle mais elle s'imposait toujours l'expression de votre pensée, physique et monstrueuse, bête comme jamais avec une femme ne l'avait été à vos yeux.

Le médecin avait toujours dit, aussi était un phénomène. Amusé par ce que vous imaginiez de sa présence malgre entre ces cuisses de statue, vous abusiez des balais. Il vous écoutait cependant, sans doute par respect pour l'écrivain cupulaire que vous aviez su devenir dans les années qui précédaient l'occupait tout entier. Encore un peu et vous deveniez un héros de l'arrière garde. Vous n'aviez jamais comploté dans un tel amas de prétentions.

Le lit de votre témoin d'un certain désarroi mais il ne trouva explication à ce qui lui sans doute qui venait de début de légende. Des enfants vous suivaient sans vous importuner et vous arriviez au port en pleine possession de vos moyens. On vous aimait aussi en contemplant des navires aux équipages médusés.

Dans la rue, vous achetiez des escargots. Vous aviez condamné ce pauvre marchand à la nécessité d'une rupture de stock. Un chanteur des rues poussait en hochant sa channonnette de délin ronger par rouille. Votre influence sur les gens de la rue était contraire à leur bonheur. À votre contact, les petites choses en révélait d'autres plus importantes et on s'inquiétait sans toutefois vous reprocher de semer des graines d'angoisses quand on attendait de vous des signes d'espérances. Le même témoin atteignait d'une maladie de la peau qui envahissait un visage peut-être bave, engloutit les maïs dans son burnous crasseux à votre passage. On n'attendait rien d'autre de votre présence que cette possibilité de mettre en évidence l'accroissement de sens caractéristique du silence effleuré par les fragments choisis d'une conversation tenue en haut lieu. La chanson du délin, toute crispée et la plainte de vous de laire, contenait des gémisses.

Merle les enfants avaient compris de quoi s'agissait. Vous donniez au monde un moyen de se rapprocher encore d'un autre. Vous n'avez pas péché par orgueil et il vous en rendait grâce. Plongé dans ces eaux troubles, vous ne pouviez que vous y noyiez et votre lutte, au fond, ne consistait qu'à repousser cette égoïste faule de pouvoir et changer la nature.

Avec l'enfant qui occupait maintenant l'essentiel de son corps et régressait son corps de sa tranquillité, elle était toujours et vous étiez seul à vivre l'existence, nu exposé du désir exprimé sans nombre croissant d'admiration, vidé de croyance comme un animal de ses entrailles, prêt à tout et incapable de rancir le seul de raison. Qu'il ait été forcément déterminé de vous pêcher dans une rigole, bourré d'alcool et d'insultes, presque fou de rage et impossible à manier autrement que par la violence.

Vous buviez une cachette et la nuit tempérait ces buveries inévitables. Un lecteur attentif les avait pourtant décelés entre les mots. À la place de l'éloge de la patrie et de la condamnation des impériaux, on aurait très bien pu découvrir votre fragilité intellectuelle face au vu et de la femme pu, exemple, sans compter que votre pensée était loin d'avoir fait le tour de la question de l'enfant, de ses nuits et de son abandon aux doctrines des parents.

Vous buviez pour revenir à une relaxation pure, détachée aussi, libre de choisir le terrain littéraire le plus favorable à sa croissance. Plongé dans la nuit obscure, vous regardiez un instant sur la possibilité d'injecter une dose calculée du venin qui contre révèle contre vous-même vous-même.

Elle ouvrait dans les lieux si irritantes d'une lampe, fleur de nuit, odoriférante et instable. Le corps résistait au contact imposé par cette autre croissance. Le parallèle était inévitable. Vous nourrissiez ce ferment avec une patience digne de votre réputation d'historiographie.

Les livres vous conduisaient par l'équivalent de la substance textuelle. Le vin rassemblait les idées avec leurs représentations. Étrange ballet joué devant vos yeux émerveillés par ce qu'ils ne pouvaient confondre avec l'imagination. Le cerveau se partitionnait nuit après nuit.

Un matin, rétesable par avance, naissait de l'abandon. Un verbe commençait par fonder le lit préparé avec une attention de docteur. Vos mains tremblaient à proximité de votre sexe. La lampe n'atteignait pas ces lieux. La ville, endormie dessous, recevait des images fugitives.

Demain matin vous serez un des premiers à ouvrir le journal. Le kiosque avait l'habitude de vous. Le trottoir recevait depuis longtemps votre démarche de crabe. Vous aviez en marge des fleuves. Le café vous attendait. La ville était prête, il n'y manquait que la chaleur et le feu au lait. Le feu était légèrement soulevé pour vous permettre de regarder dans les yeux. On ne va pas tarder à vous étonner pour accuser votre opinion.

Dans le journal, il y a trois types de nouvelles. Les dernières, dont vous reconnaissez facilement le caractère éphémère, ou au contraire dont la durée vous apparaît avec une évidence qui vous vaut votre réputation de révélateur. Les dernières, qui forment le corpus de votre doctrine et dont vous vérifiez assez régulièrement l'orthodoxie ; et enfin, les tables personnages du quotidien, les feuilletonnages, comme vous les appelez, les nouvelles à suivre, nouvelles sans conclusions car l'enchaînement est laissé à votre connaissance du monde.

Vous avalez votre petit déjeuner devant un auditoire chahiné. Le vin de la nuit a creusé votre regard. On prend ces stigmates pour une preuve de l'exercice de la profondeur. Vous prononcez une sentence, relativisez le jugement d'un autre procès, condonnez sans référence une passion exprimée sur d'autres ondes. Le journal, vous l'abandonnez. La ville est ouverte de griffonnages et on déchire qu'on n'est plus là. Vous connaissez ces adeptes du chair, ils répandent vos idées. La rue vous accueille, vous aimez la mise en scène sociale, ses feux, ses affiches, ses fenêtres et autres ouvertures, les véhicules pour enfants, les ascenseurs, les ateliers, de tableaux, de coiffeurs, les cabinets des médecins et des policiers, les bureaux, les chaînes, les tuyaux, les poteaux à vide, immobiles et croissantes, vous fascinent.

Elle préférait les voyages mais l'enfant naitrait de cette anxiété calculée dans les compromis et les menaces de désordre. Elle croyait. La chambre avait cette odeur d'attente forcée. Elle avait rêvé d'un enfantement sur un bateau, ou pleine mer ou dans un port. Peut-être s'agit-il au cours d'un voyage et vous, facilement trompé par les apparences, vous ne savez pas pour certain à cet arrêt.

Le vin n'arrangeait pas les défauts de cohérence qui affleuraient. Surface irisée d'écueils à force de facilité. Elle se levait l'après-midi pour faire de l'exercice. Elle avait accédé de ne pas aller au bout de l'effort que lui inspirait la vision de son corps dans des miroirs du gymnase. On admirait sa volonté tandis qu'il assistait, impassible et envieux, à des démonstrations de force encore plus. Elle sombrait comme pour le premier. La douleur s'annihilait devant sa réalité de femme. Elle vendrait votre corps sans âme au diable pour obtenir une dose d'antalgique. Cette fois sur son rapport, ils la lui réserveraient et elle serait emportée, le temps de cette sanglante écolation, par la complexité d'une douleur maintenue à jamais du sceau de la faute originelle. L'enfant devait vivre cette fois et il souffrirait lui-même dans la folie.

Elle finirait par le rendre fou. Un enfant pouvait le sauver de cette fatalité. Il surveillait donc l'alimentation, les temps de repos, la composition de la nourriture et devenait peureux quand elle atteignait la tangente de l'effort au cours de ces exercices limités par la prescription médicale. Elle exhibait une peau sulfureuse, une rose parcimonieuse au lieu des ruissellements, elle floussait et ne s'émoussait plus.

L'après-midi s'achevait par un repas tranquille à la terrasse d'un restaurant où on consommait des crustacés et où on buvait du vin d'Espagne. On avait vu sur le port commercial. Les oursins ne la dépouillaient plus depuis qu'elle en avait pêché elle-même dans les eaux transparentes d'une île lointaine. Elle désirait d'autres découvertes, d'autres victoires sur l'écoulement et il se laissait convaincre par ses raisons. Dans son assiette, il avait préféré la chair des palourdes cuisinées dans une sauce piquante qui floutait son palais et sa conscience.

Le soleil se couchait ensuite. On assistait à ce spectacle en connaissance des admirateurs qui avaient reconnu mais ils n'osaient pas s'approcher sans doute parce qu'il n'était pas seul. En tout ce que vous, elle avait quelquefois figuré à ses côtés dans des magazines curieux de la formation et de l'éclatement des couples. Elle avait répondu à des questions indiscrettes, profitant de l'occasion pour donner à constater les effets de son intelligence sur l'indigence de cette curiosité de journalistes égarés au pays de la sensation facile. Le soleil se reflétait sur un visage tranquille, peut-être dur.

Ensuite on rentrait à l'hôtel. On s'arrêtait au bar pour prendre un dernier verre. Elle en profitait pour avaler ses pilules. Le fard avait coulé un peu sur ses pommettes. Il renouvelait le verre devant un miroir séché. Des nausées nus ondulait avec des algues. Il avait une habitude douloureuse de cette fausse transparence. Elle le regardait s'enfoncer dans ce qu'elle croyait être l'inspiration, à peine désolée de ne plus être à la source de ce flux incessant, obsédant.

Les médicaments commençaient à faire leur effet. Elle s'empourrait d'un coup, consciente d'un disfonctionnement d'elle ne savait quel organe à la consistance d'entrailles. Absorbé par le spectacle des naïades, il ne la regardait plus. Elle montait. Le lit recevait un corps soumis à des fantômes de dédoublement. Elle ne fermait pas les yeux, pleurait sa journée avait été particulièrement difficile, difficile constamment le plus souvent dans le combat avec le silence ou plutôt avec la retenue qu'elle s'imposait pour ne pas troubler les visions du poète qu'elle accompagnait pour le meilleur et pour le pire.

L'enfant était à moitié mort. Il aurait toujours cette influence sur elle, une mort déjà arrivée et un avenir menacé par des crises d'amour blessé. N'avait-elle pas désiré cette mort ? La saison des pluies était marquée à jamais par le déroulement impeccable de

cette tragédie. Une irrésistible aspiration s'était achevée dans une abondance d'averses. Elle se souvenait de l'effet de l'humidité sur les apparences. La lumière avait acquis, depuis le commencement des pluies, une douceur de peau recherchée pour la tranquillité.

Il détestait les lieux. La blancheur des murs et des objets, des tabliers, des visages. La mort était une hôteesse attentive aux derniers détails. Il apparait des fleurs trop jaunes, trop rouges, enveloppées dans un papier trop blanc, trop soigneusement plié. Il lui fallait parcourir toute la longueur du dortoir pour l'attendre, temps nécessaire à la compréhension. Il commençait par s'excuser mais maintenant que l'enfant était mort et enterré à l'autre bout de la ville, le chemin était devenu presque impossible à refaire chaque jour. Les fleurs avaient subi l'ouragane du vent et de la boucsloute. On revenait plus facilement de ces lieux, plus vite, comme si la lutte était nécessaire.

Il consultait la fiche accrochée au pied du lit. Ou en pensait-il ? Elle aurait aimé en parler avec lui. Rien ne l'effrayait comme les questions de santé. Il préférait se plonger dans l'observation distraite de la cour traversée de passages rapides. Elle se plongeait dans ce silence avec la même obstination. Combien de jours ont été sacrifiés à cette cristallisation de la matière sentimentale ?

On ne devient pas étranger l'un pour l'autre. On ne s'ignore pas. On ne se surveille pas. On attend. Un enfant aurait-il changé ce penchant déjà confirmé par d'autres événements moins tragiques ou simplement ordinaires ? Quelle était l'influence de sa mort ? Que signifiait cette strangulation ? L'étouffement ? La procédure d'évacuation du petit cadavre voué à la damnation ? Le glissement vers la conscience ? Les premiers mots destinés à relativiser l'importance des faits ? Le retour à un quotidien seulement nuancé par des lieux blancs et par la pluie incessante ?

Maintenant l'enfant venait par accident, moitié mort, moitié probable. Il fallait encore attendre que cela se finit, espérer une autre fin tout en redoutant cette différence à qui se réduisait et se réduisait toujours cette vie croissante jusqu'au bonheur ou au contraire jusqu'à la révolte. Le lit avait la dimension d'un couple ordinaire. Elle l'occupait entièrement. Elle n'avait pas allumé la lampe. Il s'en chargeait lui-même avant de se retirer pour écrire ce qu'il savait des géantes. En attendant, elle accroissait le peu de lumière et s'entourait de présences incertaines. Les bruits du corridor étaient amortis par un rideau immobile dressé comme un rempart au-dessus d'un trait de lumière horizontale. La fenêtre était ouverte à cause de la chaleur et les moustelles annimaient mollement ce côté de la chambre. Le spectacle était fantomatique par impuissance à en renouveler la substance. Elle aurait préféré être écrasée par le poids des habitudes dont il se plaignait. Les objets, vaguement présents, étaient dangereux à force d'inertitude. Au moins, il savait ruser avec ses personnages. Les fantômes sont moins influençables, sans doute par manque de récit.

Le voilà ! Il arrive lentement, toujours animé par cette puissance de calcul qui le précède pour préparer le terrain de ses interventions. Elle bouge, la lumière s'écarte comme une paire de jambes. Il actionne la serrure. Que sait-il de ce moment ? Il allume la lampe. Elle éclaire à peine la surface du lit. Le corps s'étire. Il dit :

— Qui veux-tu que ce soit ?

Elle a donc parlé. Il croise les perles, tire sur le fil qui décroche la moustiquaire, répand un parfum dont elle ne sait plus si c'est elle qui l'exige, le tapis absorbe toute la scène.

Il n'a pas demandé des nouvelles de l'enfant, le ventre ne l'intéresse pas, la femme l'a-t-elle repoussé comme elle le pense avant de se endormir ?

Le matin, quand elle se réveille, il est déjà debout devant son miroir pour soigner l'aspect de sa barbe. Il active les petits ciseaux rapides. Il se regarde avec une attention sans doute jamais atteinte à d'autres moments d'observation de soi. Elle le voit à travers la miroiterie. Il sait qu'elle l'observe. Il ralentit les ciseaux, semble s'appliquer maintenant, comme s'il atteignait des zones plus délicates. En effet les ciseaux s'approchent des lèvres entrouvertes. Il va parler.

C'était curieux, ce mélange de précision et d'habitude. Il la regardait dans le miroir, en arbre. D'où tenait-il cette fraîcheur ? Quels mots avaient trouvé le chemin de l'auto-satisfaction ? Et à quel prix ? Au prix de quel sacrifice ? Les petits ciseaux claquaient comme des robes. La comparaison devait peut-être son existence à la brise secouant les perles encore closes à cette heure monumentale. Le pays des nues résonnait du retour à la réalité tangible. Avait-elle rêvé à un bonheur retrouvé comme il l'avait imaginé dans la conscience d'un personnage qu'elle incarnait ?

Il avait écrit cette nuit, comme c'était probable, il suffisait de lui parler d'autre chose pour l'attirer au bord du lit. Il avait déjà commandé le petit déjeuner, celui qu'elle avalerait sans lui parce qu'il avait un autre rituel à accomplir, elle ne savait à peu près rien de ces accoutrements. Assis près d'elle, il continuait de parfaire les boucles de sa barbe dans un miroir tenu obliquement vertical pour la voir. Le petit déjeuner, une douceur compliquée d'arrangements et d'adaptations. Il froissait sa joue contre son épaule encore nue. Elle caressait les os désagréablement. Elle n'avait encore rien dit. Il attendait d'elle un moment d'inutilité exacte comme le néant s'appliquait à son travail. Les nuits avaient pas cessé son ouvrage. Ses mouvements étaient affectés d'une lenteur de lassitude et non pas de paresse comme il prétendait et présenter avec elle quand l'évidence atteignait son paroxysme. Ensuite elle était seule.

Elle ne savait pas le temps d'une toilette approfondie. Elle préférait perdre le temps sur le balcon devant le petit déjeuner refroidi. Il essuyait sa tête échauffée. À midi, il était de retour pour un rapide repas pris sur la terrasse. Elle ne l'accompagnait pas. Elle floussait et se remuait devant un miroir médical. Seul l'enfant mort-né avait réussi à briser le flux porteur de sa propre destinée.

La perspective d'un enfant à éduquer ne l'enchantait pas, d'autant qu'il n'était pas sans d'accord sur les principes à partager avec lui, cette fois elle respectait les prescriptions médicales. Elle avait donc ce désir insensé d'avoir un enfant. En cela, elle reproduisait ce qu'elle avait lui-même vécu un an plus tôt. Qu'espérait-il de cette nouvelle tentative d'être trois dans le sac et l'amour s'amusaient de leur naïveté.

Il était peu loquace au moment d'échanger des impressions avec elle. Il parlait plutôt de ce que les autres pensaient de lui. Elle en savait autant que lui sur ce sujet délicat et pas seulement parce qu'il l'informait. On la visitait l'après-midi quand elle était en réunion avec d'autres artisans. C'était toujours des femmes, un cercle assez restreint de femmes qui en amenaient d'autres appartenant à des cercles voisins. On interrogeait sans précautions. Ses voyages étaient commentés avec précision mais depuis qu'elle en avait éclairci les points obscurs et les motifs précis, elle paraissait moins distante, plus véridique. Son journal de bord avait eu quelque succès dans les limites raisonnables qu'on imposait à ses jugements et ses estimations. Une espèce de notoriété dans la notoriété, une intrusion qui l'aurait acceptée si elle ne pouvait pas le dépasser sur son propre terrain, celui de l'expression à la recherche de l'approbation pour cause de points de vue différents et contradictoires. Ses divergences recevaient cependant les applaudissements des femmes qui s'amusaient ainsi aux dépens de celui qui les froissait si mal. Sa virilité s'en trouvait augmentée, estimait-il en riant avec elles. Il les recontrait dans l'escalier qu'il montait d'un pas léger, agent obtenu de nouveaux avantages dans le courant de l'après-midi. Elles croisaient un personnage ronflant qui les étourdissait. Lui, main teignaient des fuites obliques dont il connaissait la tangente. Géométriquement captives non pas de sa séduction mais de son pouvoir de conviction, elles remontaient un peu avec lui, au moins jusqu'au palier qu'elles venaient de quitter d'un autre pas moins assuré.

Il n'avait rien à leur dire. Il cherchait seulement à les impressionner. Il leur promettait d'écrire des romans, considérant à juste titre que ce genre est réservé aux femmes. Les poussant dans le corridor vers les vireaux qui commençaient, à cette heure tardive, à répandre leurs mélanges. Il leur déclarait des passions confuses qu'elles prenaient au sérieux. Quelquefois un sein glissait comme une colombe et elles se révoltaient passablement. Son âme de violeur connaissait les limites du jeu à jouer avec elles. Il s'effaçait avec autant de facilité qu'il avait vu pour les encercler. Il était de retour et on se séparait à descendre sur le port pour y profiter d'un repas de chambre et des spectacles de l'avenue. Inspirés par un horizon barré de courbes à odeur de rouille et de coquillage.

Elle se parait dans l'exagération. Le genre nus qui se relaçait toute la journée dans un lit se métamorphosait en mauvais exemple. Elle le réduisait par tous les moyens depuis qu'elle lui trompait avec d'autres possibilités de paraître un homme chez les hommes. Un chapeau surmontait ce temple. Il allait très vite. Portant le gant de la main droite dans la main gauche du côté gauche, elle se pavait dans un accoutrement exigeant. Des talons la hissaient encore très au-dessus de lui. Il semblait la soutenir.

Leurs pas résonnaient à leur tour sur le pavé et elle se jouissait secrètement. Il sautait des connaissances médusées qui ne s'exprimaient pas. La nuit tombait sur des lampions. Une allée de bienvenue menait aux gargoles. On trébuchait sur des cordages. Le clapotis s'intensifiait. Elle sentait l'humidité lui tomber dessus, affligeant les plumes et les fruits de son chapeau. Il choisissait une table en fonction du point de vue. Si on les connaissait, c'était pour leurs voyages. Il annonçait les éléments du repas à une serveuse toujours trop jolie pour être vraie selon lui et trop attentive, selon elle, pour être improable. Les crustacés bougeaient dans les sauces avec une lenteur d'aveugle. Pour un peu, elle les eût libérés mais sans savoir quelle porte leur ouvrir maintenant que les condiments s'étaient chargés de les rendre appétissants.

Il se réglait facilement, maniant sûrement le petit trident extracteur de chair vivante. Les coquilles s'accablait. Les pattes, brisées sous le dale, semblaient rejoindre des carcasses crévées au bord de l'assiette. Il faisait couler le vin avec délice.

Elle caressait un chien sous la table. Il y avait souvent eu un chien dans les moments d'innocence, face à un bifteck ou à un plat de crustacés, un chien pour la sauver d'une mastication forcée. Il la surprisait quand elle s'y attendait le moins et bien sûr il lui reprochait de faire l'enfant.

Géante aux yeux des autres, elle n'avait pas su devenir la femme qu'il avait devinée en elle.

## L'ENFANT

*« L'enfant ? Mais il n'y eut pas d'enfant ! Nous voyageâmes encore. Ce furent plutôt des traversées. Les huit civilisations de notre monde avaient censées nous révéler de secrètes solutions, des démonstrations fragmentées par le sceau du secret et de plus secrètes vérités pour alimenter notre propre puis. Les bateaux, les avions, les dos des animaux, les véhicules tractés, poussés, conduits ou dévalant les cours d'eau et les routes soulevées de poussière et de pluie, nous avions à peu près tout connu des transports quand nous décidâmes de nous arrêter pour souffler un peu. »*

Nous choisîmes Paris pour ce séjour incalculable. Je connaissais Paris pour y avoir vécu le temps d'une de ces affectations qui régulent la vie familiale imposée par mon père et ses soucis de carrière. Paris n'avait pas changé, évidemment. Nous eûmes un appartement confortable et clair, avec un arbre sous le balcon et une statue au milieu d'un bassin visité des oiseaux. Il n'y avait plus d'enfant dans notre vie. Il militait pour l'indépendance de son pays et je tenais la chandelle pour l'éclairer un peu de ma tranquillité.

J'avais acquis cette tranquillité. C'était une conquête et non pas un don. Je travaillais tous les jours à cette image de moi-même à côté de la sienne. Conjointement l'orthographe de ses pamphlets, je n'avais qu'une idée assez sommaire de ce qu'il était en train de tenter. Je vivais en marge d'une révolution, ne mesurant rien du risque qu'il prenait et dont je pouvais être moi-même la victime si je ne me tenais pas assez à l'écart. Cet effort supplémentaire finissait de m'épuiser.

Les fins de journée n'apportaient aucune conclusion à tout ce qu'il avait fallu vivre d'incohérence et de menace depuis l'aube. Il avait sans doute vécu ces événements dans le fil d'une parfaite logique mais la solitude des célibataires ne m'apportait que des raisons de désespérer de parvenir un jour à élucider la complexité qui nous séparait sans nous éloigner démesurément. Nous étions de la même traversée mais chacun dans sa petite barque et moi sans connaissance précise de la surface de l'eau.

Pas d'autre rivage à l'horizon que celui que nous venions de quitter, la perspective d'une vie tranquille à Paris avec la Seine pour toute ambition.

J'écrivais des mémoires circonstanciés. Il parcourut le texte comme s'il n'était pas de moi, comme si j'avais pu mentir à propos de ce que je savais de vous. C'était, selon lui, une tentative honnête de transporter notre bien commun sur le terrain de la fiction. Il n'était pas séduit ni par le style ni par la démonstration mais il m'encourageait à continuer sans tenir compte de sa critique.

Je consacrais donc mes soirées, dont il était l'absent fantomatique, à ériter encore et encore l'écheveau de ce que je croyais être l'essentiel de la vie passée, si vite passée et passée pour rien.

J'inventai l'enfant au cours d'une nuit particulièrement agitée. Je n'avais rien écrit. Je n'écrivais plus rien depuis des jours et il s'était passé de plus innombrables jours dans la constatation que le désordre du texte primait maintenant sur son contenu. Je ne lui donnais plus rien à lire, sans doute parce qu'il ne me demandait rien. Il rentrait tard dans la nuit et se couchait dans un lit séparé. C'était la même chambre, la même femme hâletante, la même insomnie. Je venais d'inventer un troisième enfant, de papier cellu-la, car je ne voulais plus vivre les effres de l'enfamment et surtout ne plus reproduire cet assassinat dont il devenait, par droit autant que naturellement, le seul juge. L'enfant était conçu, cette fois, pour vivre et même nous survivre. Il était inachevable, certes, et j'étais dans cette nouvelle angoisse. Je ne le nommais pas, de crainte de donner, involontairement, des pistes aux limiers de la matière littéraire. Je m'imaginais qu'ils seraient nombreux à s'éreinter pour trouver une solution à un problème qui n'en était plus un depuis que je n'avais pas à payer chèrement ce qui, au fond, m'était dû.

Il dut constater le changement. Je me comportais, ou du moins je pensais me comporter comme un être différent c'est-à-dire le contraire de ce que j'avais toujours été à ses yeux. Je me rapetissais, je prenais moins de place, je le cédaïis si le danger venait de lui ou si les autres menaçaient nos entrées dans le monde. Il s'habitua. Je n'avais pas espéré autre chose de lui que cette facilité d'adaptation.

Il ne me demandait pas si j'avais des raisons de ne plus être tout à fait la même. Il continuait son chemin en se félicitant peut-être de m'avoir influencé au point de me rendre compatible avec ses exigences de maître à penser.

L'enfant prenait forme. Sans nom, sans visage précis, sans âge, il croissait de mon insistance à l'éterniser dans un cercle restreint à l'enfance, le menaçant de suicide s'il prenait de l'importance, le menaçant de toutes sortes de calamités s'il donnait des signes de vie, j'avais en horreur ses prétentions à l'autonomie et beaucoup de choses à apprendre sur ces êtres qu'on appelle des personnages tant qu'ils n'échappent pas au contrôle de notre imagination.

Je me suis mise à y penser tout le temps. Je le surveillais. Je guettais sa moindre nuance. L'autre, agacé par des absences qui rendaient son travail difficile, me pinçait pour me sortir de ma torpeur, me menaçant en même temps de prendre une secrétaire si je continuais de me rendre inutile. Réveillée par la petite douleur cérébrale, je me remettais à ma tâche avec un entraînement qui ne réussit pas, par contraste, à éveiller des soupçons concernant mon état de santé mentale.

Rien.

Nous continuâmes comme nous avions voyagé. Paris demeuraît aussi étrange que les traces d'une civilisation perdue dans une autre et l'enfant croissait dans ces rues aussi prolifiques que diverses. Je considérais d'abord le texte qui était comme l'incarnation de mon petit personnage. J'eus beaucoup de mal à imaginer le corps. Sa transcription me décevait constamment. Ce fut un enfant avant de devenir un nouveau-né. Je travaillai des mois durant à cette décroissance. Je mesurai la profondeur d'une possibilité. Dénudant le corps déjà petit de l'enfant qui allait me servir de palimpseste, je pensais à des monstres littéraires, de la Méduse à Bovary, cette lente adaptation de la pensée dramatique au réel mille fois changé depuis.

Je dus moi-même changer d'aspect physique car je constatais qu'on me regardait moins ou en tout cas avec moins d'insistance, cet artéri sur mon apparence, cette apparence mal revue et corrigée par les miroirs à mon service, au service de mon désir d'enfermer le néant dans la totalité.

L'enfant balbutiait dans la première seconde d'existence.

Je lui amachai la langue !

Je sentais à quel point il me faudrait désormais négocier avec la crauté du geste.

Rendu au silence, ou seulement réduit à la possibilité du cri et du charabia, l'enfant me parut plus facile, plus probable. J'étais maintenant persuadée qu'il n'avait pas parlé sous peine d'influencer l'arrangement textuel. Aucune action pour élayer cette thèse de papier. Seul le lit écoulement verbal, indifférent au temps, était minutieusement décrit. L'enfant évoluait dans les limites du raisonnable avec pour hypothèse que je l'aimais et ne souhaitais que son bonheur.

C'était comme une poupée d'argile réduite par l'abondance d'eau et de caresses. J'actionnais des petits jets de sang pour marquer les limites de sa blessure. Comment imaginer un être sans au moins une blessure pour le pousser en avant sur le chemin du bonheur ?

Débarassé de ses vêtements (il n'avait pas de sexe), il apparut dans une nudité parfaite. J'entends par perfection cette question posée par le corps lui-même concernant la nature de son duré.

— Veux-tu que ce soit un garçon ?

Il ne répondait pas autre chose que :

— Mais qu'est-ce que tu écris ?

Ce n'était pas une question. Cela voulait dire que je n'écrivais pas ce qu'on attendait de moi.

Paris s'était cristallisé dans un regard porté avec indulgence. Il pleuvait maintenant. Les cheminées crachaient des tourbillons de petits personnages rapides vite dispersés dans le ciel dur. J'avais vu les ramoneurs au début de l'automne. Ils parlaient dans les conduits. Je serrais contre moi le manuscrit encore fragile.

Par quoi commençait l'enfant ? Une question posée pour créer ses premiers mots ? Son apparition dans une rue ou derrière la nappe surmontée d'une carafe remplie d'eau qui scintille sous la lampe ? Son ombre fuyant des lumières jetées des vitres des commerces traversant des villes peuplées d'autres ombres ? L'enfant commençait-il par une existence expliquant son âge et son enfance ? Que savais-je de ce passé ? À quel moment du texte en viendrais-je à m'interroger sur cette existence préliminaire ? La réduction de la taille du personnage me mettait-elle sur cette voie tracée d'avance par je ne pouvais savoir quelle puissance ? Était-ce mon intention d'ailleurs ? Je décretsais que c'était illisible pour l'instant et je donnais rendez-vous sans préciser aucune date.

Il m'abandonnait encore mais était-ce ma faute cette fois ? Il profitait plutôt, il se glissait dans la brèche, il prétendait ne pas laisser de trace de son passage et du coup j'augmentais son importance. Seule désormais, l'enfant m'appartenait et je n'étais plus prête à le partager. Je le pomponnais d'abord comme c'est l'usage chez les mamans gâtéaux. Le petit chéri m'obéissait au doigt et à l'oeil. Il paraît à peine et de toute façon je n'avais pas décidé de son vocabulaire. Il marchait dans mes pas. J'aimais ces coïncidences. Cela dura quelques jours seulement. On s'enmuie vite de ce qui n'a coûté qu'un effort relatif.

Il me fallait lutter maintenant. Mais contre quoi ? Nous n'avions pas d'histoire. Nous nous regardions en chiens de falence. Était-il possible que le changement vint de ce regard rempli de ma propre existence ? Quelle pensée pouvait naître de cette lenteur ? Le texte se figeait doucement.

J'avais tracé un portrait convaincant, certes, mais qu'en était-il du personnage ? Il jouait à mes pieds, assez peu attentif à mon agitation. Nous étions, je crois, au bord d'un bassin avec des poissons rouges dedans et des feuilles mortes tournant autour des points de chute des jets d'eau. Nous ne nous aimions pas encore. Il ne savait pas qui j'étais. Comment lui expliquer notre séparation ? Et comment justifier des retrouvailles après tant de temps passés à s'ignorer, lui ne se doutant pas de mon existence et moi très peu encline à regretter un abandon imposé par l'absence, inexplicable autrement que par la négligence, d'un avortement qui eût tout changé, y compris la nécessité maintenant de se reposer la question.

Un enfant, à cette époque, aurait brisé ma vie. Je n'en voulais pas. J'aimais les voyages et les plaisirs du repos. L'homme qui m'accompagnait avait des allures d'aventurier. Il prenait des notes en vue d'un futur roman où je jouerais le rôle de la compagne

nécessaire. Il n'y avait pas d'enfant au début. Nous voyagions pour le plaisir. L'enfant est né de l'impossibilité de l'empêcher de nous empoisonner la vie. Il mourut par étouffement, petit visage bleu bouffi par l'effort. Les petites mains avaient quelquefois saisi le cordon ombilical comme pour tenter de le dénouer.

Je regardais l'homme s'éloigner dans la blancheur d'un hôpital. Il me rendait visite dans l'espoir de pouvoir fixer la date de notre prochain départ. J'étais folle de ce désir de savoir ce qu'un enfant aurait bien pu changer dans notre vie de vagabonds.

Il a fallu que Paris m'enchaîne. Le temps a pris tellement d'importance que j'ai songé à me mesurer à lui. Le texte perlaît comme sur un pétale. Je ne voyais pas la fleur. J'ai trempé ma plume dans cette encre sympathique.

L'enfant avait forcément un passé. Je ne pouvais pas me l'imaginer autrement. Il commençait avec moi sinon je le volais à une autre. Autant revisiter la mémoire. Ce fut presque facile. Je m'acharnai durant des jours, un nombre incalculable de jours. J'écrivais sans rature, sans blancs, sans ponctuation. Il s'agissait maintenant de rapetisser l'enfant jusqu'à sa dimension de nouveau-né. Une histoire naissait au fur et à mesure du texte croissant par exagération de l'idée première. Qu'est-ce qu'un enfant, qui est le mien depuis toujours, a bien pu vivre sans moi pour que ce temps ait le sens de nos retrouvailles ?

Il fallait inventer la partition. Le lieu de cet engagement retrouvé, les personnages témoins de la souffrance et du bonheur. Les petites mains me montraient alors le chemin de l'abandon.

Ma folie.

J'en étais à l'invention d'une grosseesse quand eut lieu le premier attentat contre la vie de mon mari. Mon roman, si c'était un roman ce que j'écrivais au sujet d'un enfant à inventer, était interrompu par la déflagration d'une bombe placée à tout exprès pour tuer notre existence. Il fallut s'intéresser à cette toile de fond. Il y eut un long séjour à l'hôpital puis la maison de repos où il ne trouvait pas le repos. J'habitais à l'hôtel, pas trop loin du théâtre de sa souffrance en formation. J'étais seule, à des kilomètres du manuscrit et de l'enfant trop vite abandonné. Je groubillais dans un carnet, n'osant reprendre le fil de l'encre. Les lieux étaient paisibles. Je gagnais moi aussi le silence. On m'entretenait de sujets très éloignés de mes préoccupations. Nous pensions le plus clair de notre temps à nous regarder, pas vraiment en face, nous regardions nos mains et nous les caressions. »

## ATTENTATS

Convoqué presque tous les jours dans un cabinet feutré où son oreille était soumise à des résonances de plus en plus grossières, il s'exaspérait. Il haïit. L'oeil prit de l'importance, toujours surpris par des apparitions. Elle se posait sur une chaise ou sur une murette animée seulement par des lézards. Il le regardait. Il avait une revuë dans les mains. Il chiffonnait un angle déteint, boulocheux. Ses yeux tremblaient. Voulait-elle continuer ce qu'elle avait entrepris ? Il se souvenait de cette tentative de tout expliquer à propos des enfants. Elle répondait par des signes d'agacement.

Il encouragea à voyager sans lui. Voyager sans un homme ? Elle ne croyait pas encore à cette possibilité. Il connaissait les jardins par cœur. Elle rechercha, à sa demande, le plum des arbres dans un dictionnaire. Des fleurs apparaissaient dans ce monde déjà peuplé de fleurs moins difficiles à identifier.

Dans le carnet qui ne la quittait pas, ces annotations remplaçaient peu à peu les fusées de son coeur. Elle finit par s'intéresser notamment au mal qui affectait son douloureux compagnon (moi). Elle ouvrit des livres d'orthophonie pour tenter de pallier les défauts de prononciation qui agissaient sur la conversation pour en ralentir le rythme d'ordinaire hâletant. Elle se renseigna aussi sur la psychologie des sourds. Elle oubliait allègrement les traumatismes de l'explosion et surtout les effets de cette volonté, attribuée à d'anciens amis, de se débarrasser de lui. Le sourd qui approchait dans l'allée, sous un soleil timide, avait des allures de vieillard.

L'enfant réapparissait quelquefois dans ces circonstances. Elle était alors saisie par les pleurs et il se trompait sur la raison d'un tel chagrin. Elle ne le détrompait pas et cessait de pleurer et qu'il lui avait saisi le coude pour l'entraîner dans les mêmes lieux. On s'arrêtaït pour méditer devant un jet d'eau d'aplatant sur la pierre verte. Des ombres inspiraient des frémissements dociles.

Voulait-elle l'abandonner le temps d'un voyage ? Il l'y invitait encore. Elle disait qu'elle réfléchissait mais que son esprit était ailleurs. Considérant le désastre causé au texte, elle préférait montrer du doigt le danger qui la guettaït elle-même. En voulaient-ils, ces soldats de l'ombre, à cette pauvre vie de géante perdue au pays où les enfants sont périssables à volonté ?

C'était lui qui posait la question, pas exactement en ces termes mais comme pour la condamner à ne pas répondre. Sa bouche avait le goût des sucres dont elle abusait. Il dénonga un pli de la peau sur le ventre, relief qui attirait désormais sa main quand elle songeait vaguement à ce qui l'obsédait. Il remarqua aussi le crissement de la poitrine entre les seins. Elle opta en suivant pour des coïts exagérément montants. Il était désolé de me plus entendre le tréusement des bijoux. Elle abusait, en conséquence, d'un parfum qu'il mit le temps à être dans une gamme trop diversifiée.

Il ne se remettrait jamais de sa mutilation. Il évoqua les testicules de son père, sans humour cette fois. Ou bien il se félicitait qu'elle n'eût pas été blessée. Elle exhibait volontiers une petite cicatrice sur la nuque, une enflure d'écran, rien qui justifiait la peur tant le miracle avait été grand. Il s'intéressait à cette chance, soutenant que lui-même, qui n'avait pas corrigé, avait bénéficié d'une chance tout aussi appréciable. Son premier réflexe avait concerné son entourage, ensuite il avait pensé à elle et la vue du sang l'avait ramené à lui-même.

— N'en parlons plus, consentait-il quelquefois, au couple nous formait encore, peut-être à la faveur d'un temps élément qui finissait de jaunir les dernières feuilles.

On aurait dit deux vieillards. Ils portaient des casques bleus et elle était coiffée d'un foulard de la même couleur. On voyait la fumée d'une cigarette sans savoir qui la fumait aussi profondément.

Ils représentaient un véritable danger. On tirait les entrées depuis leur arrivée. Elle craignait moins pour sa vie. L'hôtel était inhabité. Elle remontait l'escalier avec des livres sous le bras. Elle les commandait dans une petite librairie obscure et ils arrivaient deux ou trois jours après. Il s'était plus question de l'enfant. Elle se renseignait sur l'histoire qu'il racontait maintenant, l'histoire d'une nation. Elle n'avait jamais été aussi proche de cette réflexion en marche. Il figurait parmi les héros. Ses réflexes compagis avaient sans doute une bonne raison de vouloir l'éliminer. Trahison ? La meurtre n'est-ce pas qu'il contenait de compromission ? Le carnet entraït dans une troisième phase. Il se remplissait de date, de zones chiffrées, de grilles logiques.

— Nous n'aurons plus d'enfant, décréta-t-elle à haute voix ; elle se tenait sur le petit balcon de sa chambre.

Quelqu'un l'écouterait. Elle prononça son nom, comme si cette présence avait été quelques jours d'existence. L'homme entra dans la lumière.

Le fil du ardinier n'avait pas changé. Il tenait un verre où fondaient deux blocs de glace microscopiques. Il fumait à travers un court fume-cigarette doré. Il était en chemise, portant encore les boutons de manchettes et la cravate soigneusement nouée. Je ne vis pas son sort, dit-il. Il avait passé la journée à lire. Il avait aussi écouté la radio et joué avec les cartes de la patience inachevée qui l'occupait plus l'esprit de la femme depuis plusieurs jours. Elle l'avait attendu. Il était arrivé à l'heure d'une voiture remplie de personnages figés portant tous un chapeau limant les bords du regard. Ils avaient passé la nuit ensemble, tourmentés et silencieux. Elle n'avait plus ce désir de se venger et il continuait d'affirmer qu'il n'avait rien à voir avec la décision de ses supérieurs. Il n'appréhait pas plus qu'elle cette supériorité d'hommes capables de se servir des faits avec une opportunité précise comme les couteaux de leurs assassins. Il lui demandait de s'écartier de ce danger. L'homme qu'elle accompagnait était destiné à mourir de mort violente. Il croyait même que l'attentat eût échoué, ce qui voulait dire qu'il avait pas participé à cette action menée contre un traître, sinon il n'aurait pu être activé avec cette précision qui faisait de lui un dauphin. Il était prêt depuis longtemps. Il n'avait plus le choix. Ce serait lui qui le tuerait, c'était décidé. Elle devait donc se tenir à l'écart.

Il agita les petits blocs de glace dans le verre. L'odeur du whiskey grisa la femme. Maintenant elle voulait boire dans ce verre et s'abandonner jusqu'au matin. Il recula. La main glissa sur la sienne.

— C'est absurde de venir jusqu'ici pour commettre une exécution, fit-elle.

Il portait une barbe postiche. La tignasse était sans doute celle aussi un leurre. Il devançait pervers.

Elle caressa encore les doigts crispés autour du verre sonore. Il la tuerait. Il était venu pour la raisonner. Il n'y a pas d'amour assez fou pour... Il ne terminait plus ses phrases. Il fit le verre pour augmenter le silence. Assise sur le lit, elle commença à brosser son immense chevelure. Il connaissait cette efficacité. Il frémit. Le verre était vide. Il le posa sur une console, poussant les plis d'une dentelle et les bords glissant d'un bibelot.

— Je ne suis pas venu pour ça, dit-il.

Elle penut soulagée. Il s'en voulait de la pousser à cette attente.

— Nous ne nous aimons pas, dit-elle enfin.

Ils aimait les voyages et cette possibilité d'en traduire la complexité. La surdité, ce n'était rien à côté des possibilités entrevues dans le moindre projet.

Oui, ils avaient encore des projets. Quelle conversation eût été possible sans vision du futur ? Il les avait vus se promener dans les jardins. C'était lui qui les avait pris pour deux petits vieux. Il se cachait d'eux tout en venant à la pas donner aux autres l'impression qu'il se soustrayait à quelque chose que les concernant pas. Il s'était donné des airs de touriste discret. Il savait manier les regards et les petites avancées prudeutes sur les terrains jaloux. Il n'avait pas oublié de saluer. Sa barbe avait l'air authentique et les boucles de ses cheveux lui donnaient une allure enfantine.

Il avait pensé à la possibilité d'un tir précis à partir de l'angle d'où il les guettaït. Il savait quelle arme utiliser dans ces circonstances. Il en parlerait à ses chefs qui préféraient l'efficacité des bombes encore que cette fois leurs exécutions avaient lamentablement échoué. Mais il est plus facile de transporter une bombe qu'un beau fuis extrait de la panoplie du tueur. Il ne s'agissait pas

de laisser des traces aussi parlantes. Il comprenait et continuait d'exercer son esprit à des tirs d'une précision indiscutable.

L'angle était celui d'un arbre surplombant les jardins. Derrière lui, la rue descendante et la place en virgule limitée par des façades hautes et grises. Il avait attendu qu'ils fussent hors de portée avant de quitter son observatoire. Rente à l'hôtel, il avait pensé à elle comme à un objet précieux et il s'était demandé s'il aurait quelque jour les moyens de s'en permettre la possession. Il l'avait attendue. Il avait fait monter une bouteille de whiskey et il avait réfléchi au moyen de la convaincre. Elle avait bien falli perdre la vie ou la beauté dans cet absurde attendue. Pas une égratignure. Il songea à un miracle qui valait bien le merveilleux de la révolution en cours. Il entendit ses pas dans le corridor et il passa sur le balcon. Quels enfants évouaient-elle ?

Il se montra. Elle aimait prononcer ce nom. Elle était d'une douceur infinie. Comment une femme aussi parfaite pouvait-elle voyager au lieu de se donner ? Le whiskey le trahissait. Il préféra parler tout de suite de la question à laquelle elle avait répondu négativement une première fois dans le lit. Elle n'avait pas changé d'avis.

— Nous ne voyagerons plus, dit-elle. Nous retournerons à Paris.

Le même restaurant. La même table. La même ombre.

Cette fois la déflagration le rendrait aveugle. Elle aurait encore de la chance. Ensuite, ils renonceraient à l'éliminer. Paris deviendrait impossible. Finis les voyages ! Ils s'installèrent dans la maison pas chère que celle elle avait hérité.

Le bonheur était-il encore possible ? Plongé dans le silence et l'obscurité, il fallait devenir fou, il n'y avait pas d'autre alternative à son malheur. Elle aurait pu prévoir ce scénario. Cependant, l'heure la vie s'éclaircit et l'abandonner à son sort. Il fut presque heureux en apprenant que l'attente avait encore échoué. Il lui fit la leçon. Ses chefs mais la réduction du trinitite à l'état d'aveugle-souffit les satisfaisait. Il colla encore son œil dans le collimateur, sans tirs, sans même avoir espéré en finir de cette manière. Il disparut. Personne n'entendit plus jamais parler de lui.

On s'installa dans la maison de campagne, animés par les meilleures intentions. Elle s'activa au début et il remonta la pente dangereuse avec son aide. On ne les voyait pas beaucoup mais ils n'acquiesçaient personne, ils avaient aménagé dans l'endroit convenant exactement à leur attente. Un petit village dans la campagne française. Le Sud, les Pyrénées, peut-être d'un côté la plaine traversée de cours d'eau et de l'autre le mur impassable des Pyrénées. On voyait le piémont de la fenêtre. Maintenant que l'imagination devenait une activité ordinaire, autant pour lui que pour elle d'ailleurs, le temps subissait un étirement où les crâpuscules n'avaient plus aucun rôle à jouer. L'égalité des jours et des nuits devenait évidente. On s'habitua à cette équation parfaite, entre autres perfection où il serait trop long de décrire un avantageusement.

Elle cuisinait, n'écrivait plus, ne répondait pas aux lettres pourtant nombreuses, que les lecteurs encore assidus de ses mémoires des voyageuses lui expédiaient avec une ponctualité exemplaire. En toutes choses on frisait aussi l'exemplarité comme s'il s'était agit de couper des fêtes sur la place publique. Elle agissait aussi, des meubles surtout mais aussi des massifs de fleurs emportés dans de lourdes jardinières de terre cuite vernissée. Elle coupait des branches, croyant participer à une harmonie et croyant surtout en avoir compris les nœuds.

Les rides avaient changé, en mieux quelquefois mais rarement d'une manière aussi péremptoire qu'elle avait espéré en les cousant. Elle sifflait en s'adonnant à ces menus travaux parce qu'il lui avait confié être sensible à cette vibration particulière. Elle avait même prouvé le ton, se souvenant avec nostalgie d'une enfance favorable à une oreille parfaite, juste disant dans le milieu petit bourgeois qu'elle avait voulu sans vraiment s'y développer. Elle découvrit le charme des runes et des amas. Le ciel portait sur ces excursions. Elle n'allait pas loin, rarement au-delà des chemins et encore, en ces occasions elle ne se risquait qu'à regarder dans la trace des animaux. Elle ramenait des fleurs et des cailloux qu'il achevait de polir et qui finissaient par l'immobiliser complètement.

Elle profitait de ces moments de sagesse pour s'occuper de son corps. Harmonisée comme un gladiateur, elle élevait des paus et se regardait dans un miroir. Ses efforts l'embellissaient. Elle n'avait jamais été aussi belle. La rougure de ses cheveux et sa peau en faisait quelque chose comme l'automne de la beauté féminine, à ceci près qu'elle dépassait les limites qu'on accorde généralement aux dimensions de ce sexe. On la regardait sans doute beaucoup. Elle éprouva même de temps en temps le désir de se payer la tête des hommes qui la regardaient sans équivoque.

Dans ces conditions, le portail donnant sur le chemin était resté ouvert. Le chien en profitait pour aboyer, pa qui dérangeait des passants hâletants. Revenant par le même chemin, elle croisait d'autres femmes et échangeait avec elles des propos apparemment dénués de profondeur. Ils étaient chargés de sens, bien entendu. Elle n'avait dégrisé à cause de ce qu'elle n'avait pas répondu pour remettre les pendules à l'heure. Il s'en rendait compte.

Ce diable n'avait pas perdu sa sensibilité. Il la taquinait, sachant qu'elle bouillait. Elle finissait par s'en aller de nouveau, n'allant cette fois pas plus loin que le mur oriental du jardin, où poussaient des hortensias. Postée dans cette humidité odorante, elle pouvait encore participer aux conversations, sa tête dépassant les feuillages bouffés. On s'étonnait. On s'était suffisamment approché d'elle pour la mesurer. Les hommes pâtissaient de ces comparaisons. On connaissait moins l'aveugle-souffit. On imaginait très bien ce que pouvait représenter une pareille infirmité. On la mimait quelque fois ou on interdisait mollement aux enfants d'en jouer sur ce registre particulièrement éloquant qui est celui qui conditionne toutes les critiques de l'enfance à l'égard du monde imposé, par les adultes et la nature, Hyde à deux têtes. Elle savait que cela remplissait sa mémoire au détriment d'autres alternatives à la vie sociale. Elle était indulgente à cause de l'influence des enfants, beaux regards au fond dépouillés de cruauté. Chez eux, la cruauté était plutôt un effet de la curiosité. L'esprit ne vise alors rien d'autre qu'un nouvel éclairage, l'ancien ayant perdu de son pouvoir attractif. Elle les approchait plus facilement que les femmes et avec moins d'intention que les hommes qui d'ailleurs s'empressaient de la quitter.

## LE VOYAGE

De fut ainsi qu'elle rencontra la fille de l'aubergiste, un peu par hasard, un peu parce qu'elles étaient faites l'une pour l'autre. Cela arriva plus simplement que la place, dans le triangle formé par l'église, l'hôtel de ville et l'auberge. Les miniers regardaient leurs pigments et se vent et les semelles se chargeaient de les emporter dans les rues. Une enfant jouait dans l'ombre obscure du croquis surmontant un piédestal noir. Elle avait tracé la marelle assez maladroitement mais elle en jouait plutôt bien comme si d'un instrument apparemment informé on pouvait tirer les harmonies les plus complexes et par conséquent les plus belles. Quelques clients s'attardaient devant des assiettes vides. Les verres se remplissaient encore, beaux rouges des verres qui n'ont pas leur pair pour éclairer les nappes. On se précipitait sans s'écouter.

Elle (vous voyez qu'il venait d'abandonner son triste compagnon à une sieste forcée par les tranquillisants. Elle moments de tranquillité relative s'offrait à sa précipitation. Elle se levait courir. On aurait dit que l'enfant était l'objet de sa trajectoire. Elle l'évitait de justesse. L'enfant ramassa le galet en mettant le pied en enfer. La dame s'excusait. Elle fumait rapidement une courte cigarette et s'excusait de l'avoir bousculée. La fillette la toisait avec envie. Ses yeux méritaient la comparaison avec le velours. La dame s'apercevait qu'elle l'aimait. Elle l'avait peut-être déjà vue, dans ce cas son esprit s'était préparé à cette rencontre. Elle s'efforça de paraître clairement désolée d'avoir faussé le jeu. Enfant, elle n'avait pas compris elle ne plus.

Les mots s'éloignent du vocabulaire auquel l'enfant était habituée. Elle se baissa pour ramasser elle aussi quelque chose. C'était le morceau de plâtre qui avait servi à tracer la marelle. Elle continuait de parler sans se faire comprendre. Pendant ce temps, elle s'était baissée de nouveau et, maniant le morceau de plâtre, elle recréait les parallélismes et les perpendicularités. On ne pouvait pas se montrer plus précis.

Elle était-elle aussi grande qu'elle paraissait ? Pour l'instant, la fillette ne disposait d'aucun élément de comparaison. Il fallait attendre qu'elle eût fini de corriger les défauts de la marelle. Accroupie, elle était plus grande que la fillette qui la toisait maintenant avec plus d'expérience.

Le soleil fit un bond derrière les nuages. On se retrouvait souvent ainsi aveuglé par la diminution de la lumière. Les ombres portées disparaissaient et le tapis de feuilles et de mètres penché de l'importance. Les molets de la femme se contractaient sous l'effort et les lignes chevauchaient l'effacement imparfait de l'ancienne marelle. Une mêche bouclait sur l'épaule nue, rouge d'un feu intérieur, à moins que les percées du soleil eussent leur rôle à jouer dans les effets de la chevelure sur l'esprit de la fillette.

La marelle s'acheva par une réécriture du mot «enfer» écrit en majuscules anguleuses. Le mot «ciel», écrit en bleu, posait une question. La fillette avait le morceau de craie bleue, craie à tableau cette fois, petit cylindre bisecté que la femme observa un moment avant de se servir. Il y avait une nostalgie dans ses yeux, ce que la fillette pouvait prendre pour de la tristesse. Elle était triste elle même tout d'un coup. La femme s'en aperçut. Elle écrivit le mot «ciel» et se releva. La dame rendit le morceau de craie bleu, un peu tremblante, ce qui augmenta la tristesse de la petite fille qui un fois de plus ne se demandait pas pourquoi elle était triste sans raison autre que ce qu'elle imaginait être la tristesse des autres. La femme, belle et géante, caressait le galet. Il s'agissait maintenant de jouer.

La mère s'approcha. C'était une femme assez longue et pas très jolie. Elle avait des mains aux ongles courts et des rougeurs jusqu'aux poignets. Elle allait les bras nus et la jupe relevée sur un côté. La jambe, gantée de noir, était chaussée de gros souliers. Elle coiffait ses cheveux par-dessus les oreilles d'une main rapide qui revenait sous les seins pour se croiser avec l'autre. Elle connaissait la dame pour l'avoir déjà rencontrée. La fillette n'avait pas assisté à cette rencontre. Elle dormait ou bien elle était à l'école. Il se passait toujours quelque chose quand elle n'avait pas la possibilité d'en être le témoin. Du moins ces choses-là se passaient en ces moments-là parce qu'on avait voulu les vivre à son insu. Il en était ainsi des hommes et tout le village colportait ce genre de nouvelles.

Sa mère avait un joli corps quand elle ne l'habitait pas en domestique. Il était joli quand elle croyait être à l'abri des regards et qu'elle le déshabillait avec une lenteur d'insulte.

Le corps de la dame devait être une monstruosité, peut-être beau vu à une distance telle qu'on n'est plus capable de le mesurer. De quoi valaient-elles parlé ? Le domas, pensa la petite fille en se mordant les lèvres. Elle attend ce moment pour me cailler l'essentiel, aurait-elle pu penser, ces mots avaient eu de l'importance mais ils n'en avaient pas. Les deux femmes se saluèrent avec des mots semblables, des mots n'appartenant pas à la conversation telle que se la figurait la fillette. Elle traça un petit cercle bleu à la surface du galet. Tiens ! Ou est le morceau de plâtre ?

Elle le ramassa sur le bord du calvaire. La poche de son tablier contenait tout l'attirail nécessaire à la création d'une marelle. Elle avait dessiné celle-là au début de l'été. Chaque jour, elle en repassait l'imparfaite géométrie avec une application que l'intervention de la dame rendait maintenant vaine et presque honteuse. La fillette n'avait jamais vu et tout à fait honte et elle connaissait tous les degrés de cette triste ascension vers le désespoir sans en avoir jamais atteint un sommet seulement imaginé. Elle avait presque honte d'un tas de complications que la vie augmentait régulièrement mais pas au point de tout mélanger. Il y avait encore un certain ordre dans l'esprit de la petite fille, question honte et désespoir. Elle ne concevait d'ailleurs pas que le désespoir fût causé par autre chose que la honte. Quel pouvoir on a sur sa propre vie !

Elle suivit les femmes qui entrèrent dans le restaurant vide à cette heure. Le soleil éclairait rose les fenêtres aux meneaux violets. Les femmes étaient attablées et buvaient de la pousse. Elles semblaient se confier l'une à l'autre des secrets de femme. La petite fille avait une idée presque précise de ce qui différencie les idées de femme de celles des hommes. Là encore, elle avait été contrainte, par elle ne savait quelle force occulte (la taille du corps et des organes contenus), de s'arrêter avant de toucher la cime mais elle n'en concevait aucune amertume. L'enfance aurait ce goût de demi-victoire sur les déferlements de sens.

Elle se posta à l'entrée du restaurant. Elle ne pouvait pas les entendre mais elles pouvaient la voir. Leurs mains se touchaient de temps en temps, non pas comme des mains qui se cherchent mais comme des mains de maitriers qui se choquent. Pourquoi avoir un instant pensé que les deux femmes s'aimaient comme s'il s'était agit d'un homme et d'une femme ?

On entendit un bruit de gamelle dans la cuisine. La mère se leva et la dame s'effondra sur la table. On entendit les éclats de voix dans la cuisine. Les gamelles recommençaient leur bruit. La dame se leva à son tour pour regarder par la fenêtre. Les roses du couchant l'enlouraient de jets violets et verts. Sa tête dépassait les lampes, repéré plus judicieux que la taille de la mère. Une baguette scintillait, étoile bleue.

Les gamelles cessèrent d'occuper l'espace sonore pour laisser la place aux gros souliers qui traînaient jusqu'à la table. Il y avait ces moments de tranquillité éternel du temps, tout le temps nécessaire à la réflexion, cette lenteur qui s'installait parce qu'il devenait urgent de bien réfléchir à ce qu'on allait faire.

La dame la devinait dans les reflets du cuivre suspendu entre les lampes. Elle voyait petit corps immobile en contre-jour et la perspective rose de la place avec un rectangle d'ombre qui devait figurer le portail de l'église. Elle ne possédait pas encore la géographie des lieux où pourtant elle cherchait à s'imposer. La femme revint en grommelant. Son visage était tout rouge d'une petite colère qui ne finissait pas de s'exprimer malgré elle. Assise de nouveau, elle redressa son buste engoncé dans des linges apprêtés, une dentelle coulait du corsage et des poignets.

Elle était d'accord pour le voyage de l'enfant. Elle remerciait pour le prêt des vêtements et du reste de l'équipage. Ce serait un beau voyage, elle n'en doutait pas. Elle avait elle-même rêvé à ce genre de circonstances pour égaler sa triste vie de patachonne et de restauratrice. Elle était heureuse que ce fut plutôt sa propre fille qui eût l'occasion de réver les yeux courts violets. Elle ne se sentait pas frustrée. Elle commençait même à mesurer toute l'importance de ce bonheur. Il y avait un retour et un récit détaillé pour affiner son désir d'être la prochaine sur la liste. Les voyages n'en finiraient pas de la condamner à la sédentarité d'une commercante appliquée et jalouse de son héritage. On n'en parlait à personne. Il y aurait les cartes postales et les linéaires reproduits au dos des enveloppes. Pour elle le voyage s'arrêterait à Shanghai mais bien sûr elle admettait qu'il durerait beaucoup plus longtemps. L'homme dont elle parlait vivait peut-être encore à Shanghai. La dame connaissait un tas de ces hommes dont une moitié était restée au pays. Elle connaissait Shanghai et reconnaissait les maisons sur les photos. La femme compliquait sa confiance par l'abondance de détails accumulés dans les premières années de sa solitude. Elle montrait la dernière carte, sa signature d'encre transparente, le mot «Shanghai» dans le cachet violet, la moisissure dans les cassures du papier. Ses doigts furaient dans la poussière légère de l'encre et de la colle. Aucune larme dans ses yeux, juste la fixité, l'obsession. Elle dénouait des rubans jaunes.

Un pétale.

Ici, la trace de ses doigts. Regardez.

La lumière rasante révélait une présence minuscule. Elle n'inspirait tous les jours de cette minute. Elle n'y voyait plus les signes d'un acharnement à la convaincre de quitter sa vie. Les mots disaient le contraire. Je reviendrai. Quand ? Comment le savoir ? Attendait-elle encore ? Elle servit plusieurs repas chez l'écrivain aveugle-souffit. Sa femme préparait le voyage dans le plus grand secret. Elle savait bien avec qui il courait qu'elle était partie. Elle reviendrait. L'enfant aurait grandi d'un an, ce qui est énorme pour un enfant de cet âge.

— Je ne la reconnaitrai pas, amusa la mère de l'enfant.  
L'écrivain apparaissait au moment des repas. Il mangeait avec application. Son nez rougissait au premier verre et il devenait enjoué sans qu'on sache ce qui le mettait ainsi en position de goûter au bonheur. Qu'est-ce que c'était, ce bonheur ? Il avait un code. Peut-être du Morse. Ils se tapotaient la paume de la main ou le dessus de l'avant-bras. La dame prétendait traduire ces conversations et la femme qui les servait tout en les accompagnant tentait de s'en mêler sans trahir le projet de voyage où sa fille avait l'importance dont elle avait toujours rêvé pour elle-même. L'homme lui transmettait des sensations essentielles visuelles qui la troublaient à ce point que l'hôtesse exprimait une jalousie presque impudique.

— Avez-vous parlé à l'enfant ? demandait la dame en se pressant contre elle.

Il n'était pas facile de réunir toutes les conditions favorables à une bonne compréhension de la nécessité du voyage par l'enfant qui allait en être le motif.

La femme n'en avait pas parlé. Elle réfléchissait à la manière d'aborder le sujet. Cela se passait le soir. Elle avait un petit verre et entrait tous dans la chambre où couchait sa fille. Celle-ci était devant un miroir, peignant une lourde chevelure. On parlait d'autre chose. La fillette était toujours rasée de parler des autres pour ne parler que de soi. Elle était loin de s'imaginer au centre d'un voyage à l'autre bout de la terre. Elle agitait sa jolie bouche dans le miroir, fascinée par sa facilité. Sa mère attendait qu'elle fût couchée pour quitter la chambre. Elle descendait dans son enfer. Toutes les portes étaient fermées et les vides clos, les lampes éteintes excepté celle de l'escalier, le mobilier était plongé dans une obscurité grise, l'humidité envahissait les lieux.

La femme s'essayait devant la cheminée éteinte. La cendre a une odeur de fin du monde. Elle désirait tellement ce voyage par procuration ! Penchée sur les gros souliers qu'elle délaçait, elle pensait ne pas être en mesure de satisfaire la femme de l'écrivain. Au bout d'une heure, elle avait renoncé au voyage plus la sensation d'une perte immense l'envahissait et elle se promettait d'en parler à son fille dès le lendemain, à n'importe quelle heure pourvu qu'elle fût favorable au destin promis. Elle se couchait sur une bouillotte. Le sommeil arrivait bientôt et le rêve commençait. Au matin, elle avait oublié ses tergiversations. Le travail avait des vertus réparatrices. La fillette s'éloignait vers l'école dont la toiture était visible au-dessus d'un champ de trèfles. Ce pan de neige ou de fleurs occupait l'esprit au moment de revenir au point de départ. Les premiers bureaux s'abattaient sur la terrasse, tranquilles et silencieux. Le soleil chassait les derniers nuages. Il était dix heures.

La femme de l'écrivain, écrivaine elle-même, passait avant onze heures afin que le repas, cuisiné au restaurant, fût prêt pour midi sonnant. Elle demandait pour le voyage. Elle n'insistait pas. Elle ne menaçait pas non plus il fallait s'attendre à ce qu'elle finit par en parler elle-même à l'enfant. Elle ne restait pas plus de dix minutes, assez pour se rendre compte qu'elle s'impatientait. Quelquefois, elle passait en vitesse, elle n'expliquait pas pourquoi, et il fallait livrer le repas et le servir en domestique d'ailleurs invitée à le partager. Tout cela semblait ne pas avoir de fin.

Le cercle fut pourtant rompu une première fois avec l'enfermement, réputé provisoire ou conservatoire, de l'écrivain qu'on plaçait ainsi au début d'un voyage qui le laissait sur le quai. D'abord suffoqué par la vélocité des choses, les uns s'enfuyaient, d'autres s'imposant comme des meubles, il ne songea pas à se révolter. Contre qui d'ailleurs eût-il exercé ce maigre pouvoir de convoquer les autres ?

Un compagnon surgit de ce néant, doux, attentif, précis et bavard. Nous en étions donc à ce moment de leur vie commune où l'un écoute les récits d'une aubergiste rendu loquace par les effets de manche d'un garçon ouvrier qui passait par-là, — l'autre est plongé dans sa nuit obscure, seulement averti des changements par les tapotements exercés sur l'avant-bras dénudé jusqu'au coude. Ce dernier est posé en tangente sur la table non encore desservie. Une flaque de vin miroite au fond d'une carafe. La gélantine et la graisse se sont mêlées au bord des assiettes. Couteaux et fourchettes ont été placés dans une corbeille dont le fond est recouvert d'un napperon aux carreaux verts et noirs, couleurs du restaurant qui figurent dans le blason, en chape, avec une rose d'argent dans l'abîme.

Le jeune homme est couvert d'une légère sueur qui perle sur sa peau partiellement poilue.

La femme, qui vient d'achever ou d'interrompre son récit, s'est un peu ralatinée dans le fauteuil. Elle tripite un torchon et de temps en temps sa main fourge la tignasse sur la tempe. L'écrivain chasse les arômes du repas pour ne s'intéresser qu'aux odeurs des personnages. Sa propre odeur le dérouté. Son compagnon a cessé de lui transmettre le sens de la conversation. Est-elle partie avec l'enfant et non pas avec un amant comme il le voulait ? L'enfant apparaîtra-t-elle au beau milieu de la conversation pour lui donner raison ? Il peut imaginer la scène, imaginer l'enfant, se prêter au jeu de ce corps en formation, l'agiter comme une marionnette. L'enfant démentirait la nécessité du personnage de la femme qui vient de l'imposer comme son propre enfant.

Le jeune homme en saurait plus sur la question de l'enfant.

Qui tirerait les vers de ce nez sinon le compagnon fidèle qui récurse son assiette parce qu'il adore les restes de graisse et de gélatine ? Une brise tiède et lente a remplacé les menaces d'averse. On sent l'insecte qui se pose sur soi, porteur des distances. Le paillement incessant des éboulements perce l'armure du silence. L'acidité répandue par les mûriers change la présence de l'autre en proposition de statue.

J'ai souvent cette impression d'avoir affaire à des statues d'un genre nouveau, immobilité de chair imprévue, la cécité-surdité les tourmente. L'insecte explore une surface guettée par l'esprit en position de critique.

— Rentrons, dit le compagnon en se levant.

Rien n'annonçait ce retour aux pénates. La main de la femme caressa la main de l'invalide. Et l'enfant ? Il avait ouvert la bouche pour ne plus la refermer. Inquiet, le compagnon avait exercé une pression sur l'avant-bras, signal qu'il allait traduire quelque chose, sa pensée ou la parole d'un des personnages perçus par abstraction des autres personnages possibles. Mais la main ne se détachait pas, elle maintenait la pression, signe que la conversation venait de s'achever, que les personnages avaient peut-être disparus, qu'il était temps de rentrer.

Le fauteuil s'ébroua. Il descendit mollement le trottoir et se mit à cahoter sur le pavé. On passait sous les mûriers. Ensuite l'humidité de la rue ascendante, l'haléine des soupiraux, les portes qui renvoient l'odeur des magasins, la papeterie, le cordonnier, l'épicerie, le marchand de ciment, les pierres de l'atelier du tailleur, les copeaux de la menuiserie et le vernis des meubles exposés au soleil encore vivace à cette heure d'une interminable journée d'été. Puis le talus chargé de fleurs reconnaissables au toucher, la main se baladait en même temps et les commentaires jaillissaient de l'esprit pour traverser la nuit obscure.

Chacun son voyage maintenant que les corps n'ont plus les mêmes facilités. Et peu importe si c'est un enfant ou un amant. L'enfant aurait pu paraître dans une lumière provisoire, au bout des tables réduites à leur géométrie. Elle était peut-être là, attentive à ce qu'on disait d'elle, avec quel sentiment de n'avoir pas été finalement du voyage ? La toucher pour lui transmettre quelque chose, pour répondre à sa question, la devoir à force d'explications.

On atteignit la charmille. Le voyage de la terrasse du restaurant à l'asile était de courte durée. On s'arrêta à cette durée. C'était le temps nécessaire à la formation d'une idée exacte de ce qu'on venait de glaner. On allait au restaurant pour manger des spécialités toujours égales. Cette constance avait de quoi fasciner un peu. Le vin pouvait modifier cette espèce de certitude mais sans toutefois créer le doute. On finirait par se connaître. Cela n'était jamais arrivé, cette connaissance par obstination. Elle avait parlé d'un an mais, à en juger par la connaissance acquise depuis son départ, les ans s'étaient accumulés. Elle avait eu un enfant, avait-elle grandi dans la déception causée par le choix de l'amant ? Pas facile de distinguer l'enfant dans cette foule de tous plus significatifs les uns que les autres. Il n'avait jamais touché l'enfant. Il avait souvent cru l'avoir approché mais elle ne le montrait que la chair des autres qui s'affligeaient doucement. La pluie nous confinait dans la salle à manger. Il montrait ses mains comme si elles avaient commis l'irréparable.













côté, ils savent pourquoi je ne les ai pas rejoints mais ils ignorent comment je puis détruire leur vérité. Il me suffit de vous convaincre, vous comprenez ? Vous seule détenez le pouvoir d'en finir avec ces diaboleries. Restreignez votre entrevue avec la directrice aux questions de séduction. N'oubliez pas que la mère qui veut la mort de son enfant ne peut pas espérer ainsi sauver son enfant de l'enfer. C'est votre sens des réalités contre l'imaginaire de cette enfant sans quoi la rumeur n'est plus que vaine spéculation. Je possède la clé. Vous avez la force de conviction. Vous sommes vous et moi la condition du rétablissement des faits. Ne me fuyez plus. Ses derniers mots évoquaient votre féerie. Vous avez été sa nourriture imaginaire. Je vais vous montrer !

Il lui montra l'endroit où il s'était pendu, au bout du patio sous le couvert, en pleine nuit. On a découvert la tragédie au matin. Il ne savait plus qui était ce premier personnage. Le cri avait réveillé tout le monde. Il les avait vu décrocher le corps qui s'était pendu en touchant le sol. Il n'avait pas vu le visage ni même cherché à le voir. La veille il avait parlé de vous comme si vous deviez venir le lendemain. Il avait évoqué vos pouvoirs sur son esprit. Ces paroles étaient oubliées maintenant mais ils sans mémoire. On avait transporté le corps dans la morgue qui se situe au sous-sol. On ne passa jamais devant cette lourde porte sans frémir. Elle demeura ouverte toute la nuit après en fin qu'enqu'un songea à la fermer. J'ai voulu témoigner mais il était trop tard.

Trop tard ? dit-elle. Elle n'avait plus le temps. Le vieillard devina son impatience. Il faudra bien que vous sachiez ce qui s'est passé, dit-il. Le jour diminue. Les grandes fenêtres du couloir projetaient leurs mineaux sur le mur aux portes toutes fermées. Elle n'avait plus le temps de passer chez le maître pour la question du procès. L'oblique de ses piliers était trahi par l'angle du mur qu'elle ne pouvait pas soupçonner d'obliquité. Elle avait bien mesuré cette différence. Elle découvrait d'autres défauts, dans la charpente notamment si elle réussissait à ouvrir la trappe du grenier. Elle était prise de descendeuse dans la cave et la façade orientale avait pour l'instant échappé à ses fébriles inspections. Une fois réglée la question de l'inumation et celle des réparations que nécessitait le Bois-Gentil, elle se préparait à la suite du voyage. A quel moment l'avait-elle interrompu ? L'autre aurait peut-être mieux fait de revenir juste après la mort de l'écrivain. Les choses n'auraient pas atteint ce degré de crédibilité contre laquelle elle ne se voyait pas lutter maintenant. Elle n'avait aucune envie de participer au désir de s'impliquer elle-même dans l'imaginaire d'une population qui envisageait le plaisir correspondant avec un sens de l'attente dont elle n'avait pas idée. Elle était pressée et ne cherchait plus désormais son impatience. Elle commençait à se libérer de l'emprise du vieillard. L'entretien avec la directrice ne déborda pas les questions qu'elle était venue traiter. Passant devant l'hôtel, elle récupéra un bijou oublié sur la table de chevet. De retour au Bois-Gentil, elle s'attabla pour rédiger un emploi du temps où les artisans occupaient la meilleure place. Elle calcula la durée de son séjour le lendemain, une fois évaluées les prétentions desdits artisans. Ils se présenteront à tour de rôle au Bois-Gentil. Les travaux commenceront au début de la semaine suivante après un dimanche où la rumeur se trouva malmenée par ses promenades solitaires et polies. Elle était prête à revoir la petite fille si déçue de n'avoir pas voyagé avec elle. Elle faucha elle-même les herbes coupées du jardin pour n'avoir pas à les interroger de la fenêtre de sa chambre où on la voyait se pencher si on passait du côté des champs et des prés.

La maison s'emplit d'ouvriers chaufourés. Elle avait elle-même établi les devis. Elle visita un changement discret. Pas question d'effacer les traces de l'écrivain. Il suffisait de détourner l'observateur appliqué. On conserva les objets du voyage. Elle en profita pour se remémorer les premiers temps du périple dans lequel elle avait projeté cet homme naturellement enraciné. Ne se voyait-il pas en arbre dans plusieurs de ses poèmes où il prétendait parler d'elle et du sentiment d'éternité qu'elle lui inspirait ? L'arbre était plutôt à mettre en rapport avec la taille physique de l'être aimé. Il ne trouva rien d'autre, dans cette nature prospère où il puisait son eau, que les montagnes et les arbres. Très peu enclin à se minéraliser pour les besoins de la cause, il préféra les arbres, sans les nommer d'ailleurs. Le voyage révélait des tailles à la hauteur de son ambition de compagnon et les noms lui paraissent toujours dignes de ce qu'il attendait d'un mot destiné à cristalliser un moment de sa pensée. On avait ramené des spécimens dont l'acclimatation avait soulevé des questions demeurent sans réponse. Il était toujours déçu, peut-être triste, de voir un exemplaire rare se dessécher sous le climat doucereux où il avait choisi de se replier régulièrement avec elle. Le mur de l'appentis portait des noms étranges qu'elle interdit aux ouvriers de recouvrir de la peinture qu'elle avait pourtant commandée. L'incident la poussa à plus de vigilance et les ouvriers finirent par s'impatisser. Elle déboulait en plein préparatifs d'un nouveau chantier et se mettait à inspecter les lieux comme si elle allait y découvrir une richesse cachée. Une rampe lustrée du temps où l'écrivain avait encore tous ses sens fut préservée de l'application d'un vernis. Seule la partie haute de ce souvenir subit les outrages du papier de verre. La plâtre d'un mur jusque-là caché par un dossier fut sauté du piquage sur l'initiative d'un ouvrier qui y découvrit un graffiti. Elle félicita le bonhomme et lui offrit une bouteille qu'il partagea avec les curieux venus voir de quoi il s'agissait. La démolition d'un plafond provoqua la découverte d'un objet, une faucille, étranger à leur histoire. Elle s'interrogea plusieurs jours avant de décider son extraction et la faucille fut conservée, jusqu'à l'oubli, sur une étagère du grenier. Diverses dépouilles desséchées d'animaux reconnaissables mais dont elle ignorait la nature terminèrent leur existence de preuve dans une poubelle après mûre réflexion. Elle s'activait d'ordinaire et les matériaux non utilisés l'amenaient à rediscuter les devis. On ne résista pas à sa fébrilité. On cura le puits un dimanche. La première eau recueillie après les travaux était claire comme on l'espérait. Même la pompe fonctionnait et elle se baigna dans une salle de bain restaurée. À l'approche de la fin du chantier, elle commença à se désespérer. Il fallut de nouveau revoir les devis qu'elle augmentait maintenant de menus travaux. On la trouva tatillonne alors qu'elle manquait simplement de temps pour se préparer à une rencontre décisive. Elle n'avait plus revu les acteurs avec qui cette farce avait commencé. Elle passait une partie de la nuit à réfléchir aux enjeux. Dormant d'un sommeil agité, elle rêvait à des solutions imaginaires dont l'absurdité n'apparaissait pas immédiatement au réveil. Le temps consacré à ce bonheur d'avoir trouvé était perdu d'avance. Elle se couchait en connaissance de son impuissance à résoudre la question cruciale de la réputation de l'écrivain. Elle n'avait pas encore lu les coupures de journaux que lui réservait le compagnon défenseur et la mère accusatrice. Elle mettrait tout en oeuvre pour ne les découvrir qu'après avoir rencontré celle que l'un qualifiait de diabolique et que l'autre, plus proche de la vérité, admettait sans doute sa nature de provocatrice seulement par son souci de conformité avec la rumeur et plus encore, choisissait de défendre avec des moyens d'ordinaire réservés aux victimes des prétendues des prétendues l'évidence sexuelle. Elle ne se souvenait pas qu'il eût alimenté de ce désir un texte d'ordinaire consacré à des recherches moins sujettes aux poursuites judiciaires. La question du dédommagement lui était posée clairement. Le vieux compagnon avait une idée plus haute de ce procès mais la sagesse imposait de ne pas lui laisser la parole de crainte d'envenimer le débat. Elle l'écarterait donc, quitte à l'offenser. Pourquoi qu'il ne fût pas de taille à lutter ! Elle craignait plus les exigences de la fille qu'on avait eu le temps d'éduquer dans le sens d'une équité tout à son avantage. L'indemniser, c'était reconnaître les faits. Ils contredisaient toute l'oeuvre. Accepterait-elle de les nier si la somme convenue dépassait ses espérances ? Qu'arrive-t-il quand votre adversaire vous sent à ce point vulnérable ? Il ne servait à rien de spéculer avant de l'avoir rencontrée ni d'avoir mesuré la profondeur de la blessure et ses effets sur la compréhension exacte du sujet à débattre. Elle avait bel et bien perdu de vue cette enfant qu'elle lui envisageait pas la déception à la veille du voyage qu'on lui promettait. Autre spéculation, le mensonge, sur des événements passés qu'on n'a aucune chance de changer. Quand les ouvriers quittèrent la maison, elle se sentit abandonnée. D'abord elle se reprochait d'avoir dépensé trop d'argent en inutiles réfections de ce passé entamé par l'usure. Ensuite, rien ne s'offrait à son imagination pour reculer encore l'échéance de la rencontre, d'autant qu'elle ne céderait sans doute pas ni de la date ni du lieu. Pour l'instant, celui-ci ne serait pas un tribunal. Elle comptait son argent, celui du voyage et celui de la retraite inévitable. Elle était encore riche. Elle pouvait même s'attendre à une augmentation sensible de ce capital avec les droits d'auteur qui promettaient de se multiplier si elle savait jouer avec les circonstances. Quel risque prenait-elle si elle jouait seule ? Elle n'avait aucune envie d'un conseil. Elle n'attendait pas aussi longtemps. Elle avait rencontré les derniers ouvriers jusqu'au portail restauré. Son esprit s'activait dangereusement. Elle bafoilla et ils ne comprirent pas à quel point elle avait encore besoin d'eux.

La nuit s'achevait. Il consulta la montre-bracelet qui ne le quittait jamais. Les phosphorescences indiquaient que le jour n'allait pas tarder à se lever. Il avait peut-être dormi. Il se sentait reposé. Il ne se rappelait pas jusqu'où l'avaient mené ses réflexions. Il lui en parlerait dans la journée. Elle avait le droit de savoir même si elle n'avait jamais cherché à s'enquérir du sort de sa fille. Il regretta maintenant cette attente à quoi elle l'avait condamné en acceptant le verdict de la tradition. Pourquoi n'avait-elle pas accepté de rester avec eux ? Il avait reçu la clé du bonheur des mains de ses ascendants. Il eût aimé s'en servir avec elle. Le destinée de leur fille eût été différente, il n'avait aucun mal à concevoir cette probabilité. Elle avait manqué d'une mère. Comme il avait été facile de lui en chercher l'existence ! Il avait longtemps discuté la nécessité de ce mensonge. Elle était morte avec cette idée de rejoindre sa génitrice dans le paradis promis aux combattants de la liberté. Ils avaient conçu un mensonge à la mesure de son attente. L'enfant avait grandi avec cette injustice à réparer. Il avait été plusieurs fois sur le point de lui dire la vérité mais il avait renoncé à prendre le risque de se confronter à l'enfant qu'elle demeurait à ses yeux.

Elle dormait. Il caressa l'épaule froide. Il ne lui parlerait pas d'un mensonge qui compliquait l'avoué l'impuissance. Il se contenterait de la version officielle, une belle mort selon les critères de la révolution. Il la connaissait assez pour craindre l'enquête qu'elle ne manquerait pas d'entreprendre après un instant de stupéfaction. Avec elle l'allait s'attendre à un combat. Elle voudrait le vaincre sur un terrain déserté depuis une éternité. Elle reviendrait à ce jour décisif. Elle lui avait échappé. S'il l'avait retrouvée, sans doute l'aurait-elle séquestrée. Il disposait de toute l'aide nécessaire. Elle n'aurait pas résisté longtemps à la complote mise en oeuvre pour la réduire à son devoir de mère. Chargé d'en finir avec l'homme qu'elle avait finalement rejoint, il l'avait revue et elle lui avait parlé de son malheur sans se référer une fois au fruit de leur relation. Il l'avait quittée écoeuré par son indifférence. Elle lui avait parlé du voyage interrompu et de la vie qui s'enfermait. Il avait constaté la dure punition à quoi son instinct de survie condamnait finalement l'écrivain réduit à l'impotence. Il avait rédigé un rapport dont on avait tenu compte et la vie de l'écrivain fut épargnée. Elle eût choisi la mort pour reprendre le voyage où elle l'avait laissée pour accompagner l'infirme. Elle n'avait pas exigé cette mort mais elle en avait parlé clairement. Il transportait son fusil sous le planchier de la voiture. Il avait hésité. Que lui promettait-elle ? De passer de temps en temps pour prendre des nouvelles. Il ne pouvait pas prendre une telle décision sans consulter sa famille. Il préféra s'adresser à ses supérieurs pour leur conseiller d'arrêter la chasse à l'homme, arguant de l'état de celui-ci et du sens qu'on pouvait accorder à la chance dans ce cas précis. Ils ne convainquirent. Il avait usé de l'humour et on avait retenu ses arguments. C'était le meilleur choix. Il croyait la comprendre elle aussi mais c'était un peu plus tard compte de sa félicité. Elle se libérait au tard de cette contrainte. Il avait envisagé cette possibilité sans s'en inquiéter. Elle ne menaçait pas son équilibre. On le rassura de toute façon. Ils avaient les moyens de l'empêcher de venir troubler leur surface d'eau dormante. Jamais elle ne franchirait les limites où l'enfant continuerait de vivre et où elle n'aurait en effet. Et si elle avait vécu ? Que se passe-t-il quand un enfant survit aux événements ? De quels moyens dispose-t-on pour l'empêcher de savoir ce qui lui est dû ? Quand on ramena le corps blessé à mort, il sut que cette histoire venait de s'achever. A moins de se voir et d'en parler. Elle ne lui avait posé aucune question. Elle paraissait heureuse qu'il eût accepté de la rejoindre. Il avait lui-même prit du plaisir à régler un emploi du temps sans cesse compliqué par la nécessité de se mettre à l'abri de ses poursuivants. La planque n'était pas mauvaise. Il avait eu le temps, en se promenant avec elle, d'examiner les possibilités de fuite que lui offraient les lieux. Il avait passé une nuit relativement tranquille. Bien sûr il n'avait pas pu éviter de réfléchir à ce qu'il allait lui dire si elle en parlait elle-même. Le choix était limité. Il pouvait la déclarer morte au service de la nation et pleurer avec elle cette disparition prématurée. Elle achèverait peut-être son récit et révélerait comment elle avait pu enfin reprendre le cours d'un voyage impossible à ne plus désirer. Il pouvait aussi lui raconter qu'elle vivait encore et elle le croirait avec la même facilité d'adaptation. On parlerait alors de son avenir et de la possibilité pour elle de la revoir. Il finirait par la tuer et il retournerait chez lui. Il était peut-être venu uniquement pour ça mais elle ne mourrait pas avant de lui avoir tout dit de ce voyage qui était la cause de tous ses tourments. Il la tuerait facilement. L'endroit était favorable à ce genre d'assassinat.

Rien n'est plus vivant qu'une aurore par temps clair. La mer renvoyait un seul reflet sur l'alignement des façades. Il fut bientôt à portée des jeux de lumières que les carcasses métalliques multipliaient sur les quais. Les baraquements des pêcheurs se fondaient dans un horizon de pentes. Il avançait sans résistance, baigné d'air et de lumière. Une partie du paysage avait sombré dans les lieux. Il tenta de se rappeler les détails entrevus avec elle. Sous lui, le défilé trahissait un envahissement d'aiguës. Les odeurs ne se mélangeaient pas. Il disposait d'un quart d'heure pour profiter de ces recompositions. Les barques avaient quitté le quai dans la nuit. On pouvait les voir, immobiles dans les miroitements. Il attendrait le phare avant elle. Le chemin commençait au bout du quai. On descendait un escalier de pierre. Une charpente d'un bateau en chantier projetait sa géométrie sur le sable gris. Pour arriver au phare, il fallait suivre la courbe lente du rivage. L'aurore serait achevée quand il l'attendrait enfin. Il avait besoin de ce temps pour réfléchir. Il faisait nuit encore quand un jet de lit. Elle dormait. Il avait glissé dans cette obscurité et n'avait pas pris le temps d'un café. Il était sorti au moment où le soleil lançait un quai le long de l'hôtel. Dernière lui, une porte de verre se mit à tinter. L'air traversait une rosée avant de se couler dans le moule facile des rues. Il se dirigea d'abord vers la plage puis choisit finalement la direction du port. Il voyait le sommet du phare. Il ne rencontrait personne. De glissement en glissement, il atteignit le quai. Harcelé par les reminiscences d'un calcul encore à l'état de projet, il s'arrêta pour se soumettre à la lumière ascendante. L'observation de son ombre était un jeu emprunté à l'enfance. Il s'y adonnait en cas d'échouage. Il n'était pas sûr de l'écouter jusqu'au bout, en admettant qu'elle se décidât à parler d'autre chose que des péripéties d'un voyage dont il ne comprenait pas le sens. Il avait perdu ensemble la précieuse journée de la veille. Il ne l'aurait pas perdue s'il lui avait imposé le seul sujet de conversation qui rendait encore possible leurs soirées respectives. Qu'espérait-elle de la relation d'un voyage et de ses interruptions ? Il allait lui révéler la mort de leur bien commun. Elle mesurerait alors toute l'étendue de leur tragédie. Elle comprendrait que le voyage n'avait été qu'une fuite. Il avait désiré captive et influente. Elle avait traversé le monde avec un autre et l'avait pas supporté que cet autre succombât à ses blessures. Il y avait un troisième prétendant mais il n'était pas nommé. Comment supposer qu'elle eût la force de voyager seule. Elle avait ce besoin insatiable de la pensée vivante. Devenue homme au bout de ce voyage, qui avait-elle sacrifié sur l'autel de son orgueil ? Il aurait donné cher pour connaître cet élu. À quels rites l'avait-elle soumise avant de le supplicier ? Parlerait-elle d'autre chose que de l'impassé où l'écrivain prétendait s'approprier de sa force naturelle ? Trouverait-ils les moyens de l'enfermer enfin dans cette prison où l'enfant ne jouait plus ? Ou bien faudrait-il évoquer une toute autre histoire, celle qu'elle avait vécue dans le secret le plus absolu, loin de ses souvenirs, à proximité de la victime exploitée enfin trouvée au fil d'un voyage qui n'avait pas d'autre fin que cette prise de possession. De ce qu'il était-elle finalement nourrie ? Ce personnage, né de la réflexion de la nuit, commençait à prendre forme. Il ne s'agissait évidemment pas d'un père ni d'un écrivain. Elle avait su à un moment donné qu'elle se trompait en tentant d'absorber les substances que ces deux ratés lui proposaient. Un enfant l'aurait condamnée au silence, à l'immobilité, paralysie des sens, écroulement des matières intimes, fixation intolérable sur l'objet imposé par la semence d'un homme qui avait sa propre vie parallèle à laquelle au détriment de toutes les autres vies. L'écrivain proposait une concurrence crispée, une comparaison de textes, ses frictions inspirées d'une réalité dont elle ne connaissait que ses propres influences contre la fidélité à la mémoire d'un voyage destiné changer le destin. Mais si elle s'était appliquée à écrire sur la trace de l'écrivain jugé plus facilement assimilable toujours dans la perspective d'un changement radical de personnalité, elle n'avait pas perdu de temps avec l'enfant et ce qu'il impliquait de conformité à la tradition. Il y avait donc un troisième homme pour expliquer l'abandon du voyage et cette instance tranquille dans une station balnéaire. Mais comment imaginer qu'elle convoquait le seul survivant mâle de son voyage pour lui faire le récit de la dernière étape du périple et du même coup tracer le portrait du personnage qui y avait trouvé une fin rituelle ? L'esprit harcelé par cette idée, il fit demi-tour sur le sable et rejoignit la route au-dessus de la plage. Il marcha encore longtemps avant d'apercevoir la façade de l'hôtel. Il avait ce sentiment absurde de ne pas être capable de la tuer avant de savoir ce qu'elle était devenue une fois l'enfant abandonnée et l'écrivain mort et enterré dans cette terre qu'il n'avait pas rejointe elle-même pour y terminer sa vie de mante religieuse. Mais avait-il la force de lui arracher les conditions d'un nouveau personnage ?



assez nombreux pour finalement la vaincre mais elle n'avait rien tenté. Elle ne se le reprochait pas. Elle avait convenu avec eux un horaire précis pour la prise des médicaments. Ils promettaient la visite d'un médecin mais celui-ci demeurait introuvable. On attendait plutôt une visite de plusieurs médecins spécialistes des maladies dites à complications. On ne tenait pas compte de son âge sans doute à cause de sa taille et de son apparente puissance physique. On s'était moins intéressé à sa beauté. On s'en tenait à des compétences limitées. Quand l'homme qu'elle avait vu sur la plage et sur lequel elle avait tiré entra sans s'annoncer ni par la voix ni par le bruit de ses pas dans le couloir, elle remarqua tout de suite le pansement et le bras en écharpe. Elle l'avait seulement blessé. Soulagée par cette annonce d'une sentence moins lourde à porter pour le restant de ses jours, elle lui sourit. Il souffrait encore. Un coin de sa lèvre supérieure remontait, secouée de petites crispations. Il ordonna qu'on la détachât et se renseigna aimablement sur la médication prescrite. Elle se mit à parler comme s'il la libérait aussi de l'angoisse qui la minait depuis deux jours. Le pansement saignait un peu. Elle s'efforça de ne pas attirer l'attention de l'homme sur ce petit défaut de sa cuirasse. Il s'agitait, en proie à ce qu'elle pouvait prendre pour de la gêne. Il s'inquiétait de ses poignets et de ses mains bleues par l'étreinte. Il la félicita enfin de ne l'avoir opposé aucune résistance à l'autorité publique. On ne sait jamais comment les choses peuvent tourner si on s'y prend mal depuis le départ, dit-il. Que se reprochait-elle ? On ramena le contenu sous-traité au sac à main, y compris le petit couloir. Pour le revolver, elle ne se souvenait plus de l'endroit où elle l'avait jeté pour ne plus être tentée de s'en servir contre elle ne savait quelle puissance. Était-il mort, lui ? demandait-elle pendant qu'il hésitait à lui répondre. Qu'était-il pour vous ? dit-il pour mettre fin à ce premier entretien.

— Était-elle libre ? L'homme se présenta comme un enquêteur chargé de surveiller une souricière mise en place depuis des années.

— Il s'en est passé des choses autour de vous, dit-il sur un ton presque admiratif. Elle se promenait dans un autre miroir pendant qu'il vérifiait le contenu des documents que les policiers attendaient de classer. Ce n'était plus la même pièce.

— Si vous voulez, avoir-il proposé, ils vous apportèrent de quoi manger.

— Elle avait préféré soigner son apparence dans le miroir publicitaire surmontant le classeur ouvert. Ils ne l'approchaient plus maintenant. Ils l'avaient forcé à s'asseoir depuis ce matin, sans doute pour pallier leur statur. Ils ne le regardaient plus. Il était plus grand qu'eux, plus distingué, marqué par la patience, lent comme n'importe quel objet vu de loin. Il lui apprenait qu'il la connaissait depuis des années. Il avait soupçonné de froquer avec la révolution dont il était un des obscurs ennemis. Il était soulagé de la savoir, étrangement crime qu'il n'avait pas fini de poursuivre. Il connaissait les sources de cette régénérescence mais sans jamais avoir nourri sa curiosité instinctive. Il ne lui en voulait pas de lui avoir tiré dessus.

— Ce qui les a inquiétés, dit-il, c'est cette possession d'arme à feu. Vous n'avez pas le droit de posséder et a fortiori d'utiliser ce genre d'arme. Il fallait s'expliquer là-dessus. Que craigniez-vous à ce point ?

— Il la toisa encore. Malgré son âge, elle imposait une beauté définitive. Elle achevait de souligner le regard, proche du miroir qui éclairait son visage.

— Il y a les voleurs, dit-il, mais ça ne justifie pas le port d'arme. On ne tue pas les voleurs, vous m'avez pris pour un assassin ?

— Il fallait expliquer le port d'arme. On pouvait comprendre qu'elle avait tiré pour défendre quelqu'un qui n'était pas prêt d'être battu par une personne devant ses yeux.

— Ils sont taitillons, dit-il. Ils exigent une explication. Il referma le dossier. Elle acheva une courbe sous l'oeil à demi-fermé.

— L'homme en soi ne les intéresse pas, dit-il. C'est n'est qu'un cadavre de plus et c'est moi qui l'ai tué, ce qui constitue à leurs yeux une bonne explication. La blessure que vous m'avez infligée s'explique aussi parfaitement. Vous avez de la chance de ne pas m'avoir tué.

— Elle les observait dans le miroir. Ils barraient la porte, épaule contre épaule. Elle refusa à son esprit le plaisir de les dévisager. Ils apparaissaient comme le même être multiplié par une imagination en plein travail. Elle n'avait plus à se justifier à leurs yeux sauf au sujet du petit revolver dont elle s'était servi aveuglément. L'enquêteur surveillait son visage.

— Je n'ai aucune explication pour la possession illégale du revolver, dit-elle se retournant.

— Il soupira comme si elle venait de le blesser encore plus profondément.

— Ils ne se contenteront pas de cette déclaration, dit-il.

— Il se tourna vers eux.

— Vous avez entendu ? leur dit-il. Un homme se détacha du groupe.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, dit-il à l'enquêteur. Celui-ci lui tendit le dossier. L'autre l'ouvrit et se déplaça jusqu'au bureau pour poser sa signature au bas d'un texte qui figurait déjà celle de l'enquêteur.

— Elle ne peut pas rester ici, dit l'homme. Emmenez-la avec vous. Mes hommes se sont occupés de faire ses bagages. J'espère que vous savez ce que vous faites.

— Il referma le dossier et le rangea dans le classeur. Il avait dû s'approcher d'elle. Il voyait la chevelure rouge et blanche dans le miroir. L'enquêteur se leva et lui tendit sa main valide. Ils s'étreignirent longuement. Elle était déjà sur le chemin. Les autres avaient renfilé dans le couloir, laissant libre le passage vers la sortie. Dans la rue, il marcha devant elle.

— Ils n'ont pas compris, dit-il. Ils auraient préféré comprendre et en finir avec cette affaire.

— Il marchait rapidement le long des façades, s'écartant pour contourner des escaliers ou des arbres. Elle le suivait, jant de temps en temps un regard inquiet derrière elle. Dans sa tête, ils étaient en train de la tromper. Le visage et les formes qu'elle voyait parfaitement soudees. Elle n'avait rien ajouté à leurs allégations. Elle n'avait pas non plus cherché à cesser leurs convictions. Des coups de cavale l'avaient édifiée. Il la conduisit à l'hôtel. La hall d'entrée était surveillé par des hommes en armes. Les bagages étaient empliés près de l'ascenseur. D'un coup d'oeil, elle constata qu'ils n'avaient rien oublié. L'enquêteur l'attendait dehors dans l'allée. Il avait juste entrouvert la porte pour lui demander si elle désirait récupérer sa voiture. Elle n'avait pas répondu. Un homme arrivait avec un chariot. Il la chargea lentement. Ensuite il la regarda porter ses ordres. Elle appela l'enquêteur.

— Je vous accompagne, dit-il. Je ne peux pas vous abandonner sans justification. Vous retournez chez vous, ajouta-t-il avant de refermer la porte une nouvelle fois.

— L'homme émit une petite plainte en arrachant le chariot à sa gauche.

— N'ont-ils rien oublié ? demandait l'enquêteur à un homme qui se tenait à l'écart.

— Une voiture attendait. L'enquêteur ouvrit la portière.

— Nous avons un chauffeur, dit-il en riant. Le porteur chargeait le coffre.

— Je suppose que tout a été fouillé, dit-elle en prenant place sur le siège.

— Ils n'ont rien trouvé, dit-il. Ils n'ont aucune raison de me chercher.

— Ils ont simplement souhaité vous entendre au sujet de ce revolver que leurs lois ne leur permettent pas d'utiliser.

— Qu'ont-ils fait du corps ?

— Si c'est n'est pas important pour vous, je vous conseille de penser à autre chose.

— Elle se pencha vers l'enquêteur. Il était pelotonné contre la portière et l'accoudoir était baissé entre eux. Elle se pencha vers le pansement qui saignait toujours. Pourquoi ne prenait-il pas le temps de se soigner correctement ? Ils franchissent la frontière dans la nuit.

— Tout se passe bien, dit-il avant de s'endormir.

— Qui êtes-vous ? Vous savez tout d'elle, de ses voyages, de ses retours, l'importance psychologique des départs. Vous êtes l'enquêteur, comme il y eut un écrivain (que vous avez lu, notamment ses notes de voyages qui ont tellement influencé votre pensée) et un tueur finalement tué par vous-même, ce qui met fin à votre enquête. Vous n'êtes plus un enquêteur, si nous comprenons bien ce qui est en train de se jouer maintenant. Vous faites semblant de dormir, séparé d'elle par l'accoudoir sur quoi repose votre chapeau et son foulard. Votre tête supporte mal les effets centrifuges à quoi vous soumettez la conduite imprévisible d'un chauffeur dont vous vous méfiez. Vous ne dormirez pas. Vous queffiez la demi-croisière du voyage sur la route du retour à Vermont ou Castelnou, vous ne savez plus très bien où se situe exactement le Bois-Gentil dans cette géographie qui ressemble à celle où vous avez vécu avant de vous consacrer entièrement à votre travail. Vous reconnaissez le château et sa tour de guet, la campanille, les toits noirs, la perspective des cotéaux, les montagnes que l'aube inonde d'une lumière lente, les chemins jaunes et verticaux, la présence d'une rivière dans les feuillages. Tout cet environnement vous est connu depuis toujours. A-t-elle dormi ? Vous découvrez son profil de statue contre la vitre humide. Ses mains apparaissent dans le foulard déplacé sur ses genoux. Le chauffeur fume une cigarette dont les volutes s'écrasent contre la vitre. La route se rétrécit entre les platanes. Vous reconnaissez le pont, sa chapelle pointue surmonté d'une croix de fer, l'arbre non identifié dont la ramure descend sur l'eau. Le soleil vient de s'enfoncer dans la rue. Le ralentissement de la voiture vous tire de cette sorte d'hébétement qui vous a servi de sommeil. Le pavé s'annonce par un glissement imperceptible. La voiture s'arrête. Elle vise de la femme est tournée vers vous. Vous étreignez votre corps, écrasant le chapeau sous le coude. Le chauffeur demande le chemin à la femme. Si elle avait vu, dit-elle, on aurait trouvé avant le pont. Il y a un autre pont plus loin. Mais puisqu'il faut traverser le village, continuons dans la rue encore déserte. Sur la place, le rideau du restaurant est à demi levé. Une lumière jaune se répand sur le dallage de la terrasse. La voiture s'engage dans le chemin du Bois-Gentil. On ne va pas tarder à apercevoir la toiture de la maison sur les arbres. Le ciel s'est embrasé. Le chauffeur se plaint de l'abondance de reflets. Qui est-elle ? Vous souffrez de ne pas pouvoir répondre clairement à cette question. Il est sans doute que vous redoutez mais vous n'en savez rien. Un passage d'ombre vous plonge dans l'inconnu. Elle n'a pas bougé, vous regardez comme si elle attendait de vous une explication que vous ne lui donneriez jamais. On arrive devant le portail du Bois-Gentil. Cette fois, il faut l'ouvrir. Vous êtes chargée de cette besogne. Vous découvrez une allée fraîchement tondue. Des fleurs s'épanouissent dans l'herbe rase. La façade est éclairée perpendiculairement ou presque, portant l'ombre d'un arbre qui fonde un angle dans l'indéfinissable jardin que prolonge une amorce de chemin. La voiture s'engage dans l'allée, hésitante malgré la charité. Elle est déjà devant la porte, manipulant la clé. Elle tourne l'interupteur et vous éclaire lorsque vous arrivez sous le porche. Le chauffeur vous suit avec le petit déjeuner contenu dans une poterie qui miroite. On entre directement dans un salon. Les murs sont surchargés de souvenirs. Une lampe révèle un deuxième niveau que vous enjambez derrière elle. Sur son indication, le chauffeur pose la poterie sur sa table. Elle avance des chaises. Nous arrivons plus tôt que prévu. Le chauffeur extrait les vituelles de la poterie. Vous aurez préféré un café. Elle est désolée mais la cuisine est vide. Le chauffeur ne vous a pas attendu pour se mettre à table. Il a vaguement disposé les vituelles à portée de vos mains. Elle n'a pas faim. Elle ne revient jamais au Bois-Gentil sans éprouver un petit pincement au coeur. Qui est-elle si elle que décrivent vos rapports est une autre ? Vous vous apercevez que votre pansement a saigné. Vous dissimulez ces traces sous votre chapeau cabossé. Vous grignotez un morceau de biscuit sans la quitter des yeux. Que vaut cette mise en scène, le chauffeur, vous-même, la femme qui s'agit comme un poisson dans un bocal ? Vous devez laisser ses traces. On ne vous a rien dit au sujet du chauffeur. Vous laissez-l'initiatrice d'une mise en scène des faits à venir ? Vous tremblez depuis que vous êtes monté dans cette voiture. Le chauffeur, la voiture elle-même, la rapidité du voyage, la

traversée du village. Vous n'avez rien maîtrisé jusque-là. De plus, vous tombez de sommeil. Comment dormir en présence du chauffeur ? Mais n'est-ce pas plutôt d'elle dont il faut se méfier ? Maintenez que votre esprit est presque paralysé par la fatigue de votre corps, il vous semble que les choses auraient dû, depuis hier, vous apparaître moins clairement. Vous n'arrivez pas à vous raisonner si vous ne dormez pas maintenant. Or, chauffeur à l'air parfaitement dispos et elle parle de sortir pour aller se reposer à propos de vous ne savez quelle question touchant au fonctionnement de la maison. La main dans le chapeau, vous avez dit à l'homme de se reposer et de laisser le chauffeur ne voit aucun inconvenient à rester seul. Il en profitera peut-être pour se débarrasser de vous. Elle a déjà repéré par lui, annoncera votre retour ? Dans l'allée, tandis qu'elle s'accroche à votre bras, vous ne remarquez rien d'exceptionnel. Les oiseaux ou des oiseaux s'agitent.

(Sur le chemin)

— Je n'ai pas compris pourquoi vous m'avez accompagnée.

— Vous ne voulez pas savoir ce qui s'est réellement passé.

— J'ai songé toute la nuit au phare, à ce qu'il allait y avoir.

— J'ai falli mourir. C'était il y a trois jours maintenant.

— Vous m'avez perdue de vue. Je le voyais sur le ciel.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je ne savais pas que vous étiez là.



longtemps ? Aviez-vous les moyens de prouver le contraire ? Quel temps exigerait-on de vous pour aller au bout de ces suppositions ?

- Vous avez de la fièvre, dit le policier.
- Rien à côté de ce que j'ai déjà donné à la douleur, dit l'enquêteur.
- Vous n'êtes pas raisonnable, dit le policier. Nous trouverons la femme avant ce soir. Il faudra qu'elle s'explique.
- Je me charge de l'autre, dit l'enquêteur.
- Mes hommes sont sur sa trace mais nous ne sommes pas sûrs qu'elle existe. Nous n'aimons pas cette histoire avec deux femmes pour excuser votre incompréhension.

Le policier avait fini par rejoindre l'enquêteur dans la salle à manger. Il paraissait moins calme maintenant. Il tenait son téléphone dans une main gantée. L'autre main accompagnait ses paroles. Une femme qui connaît son métier. L'enquêteur réfléchissait sans parvenir à décider d'une action décisive. Le policier venait d'évoquer son incompréhension. C'était la première fois qu'on en parlait. Il devait reconnaître qu'il n'était laissé séduire par les événements.

- Ce soir, dit le policier, nous saurons exactement ce qui s'est passé. Vous devriez retourner à l'hôpital et vous reposer. Vous ne ferez plus rien de bon ni aujourd'hui ni demain.

L'enquêteur proposa un dernier verre que le policier refusa poliment.

- Vous ne savez même pas par où commencer, dit le policier.
- Il n'avait plus aucune raison de dénigrer son hôte. L'enquêteur détestait l'ironie. Il vida son verre d'un trait. Le policier sourit.
- Chacun son métier, dit l'enquêteur qui cherchait à blesser l'orgueil du policier. Le votre consiste à retrouver la femme de l'hôtel. Je n'aurais pas dû vous parler de celle du phare.

— Elle en parlera ce soir, dit le policier. Elle nous dira si c'était une femme ou si ce personnage n'est plutôt pas le fruit de votre imagination. Cela ne résoudre pas la question de savoir qui était au phare et malheureusement nous ne pourrions plus nous imputer de nous faire perdre un temps précieux. Vous ne savez pas à quel point votre hiérarchie est exigeante ni comme il est difficile de résister aux pressions de celle qui nous dirige.

- Le policier interrompit cette confiance à cause d'un verre cassé dans la cuisine.
- Vous ne pouvez pas vous battre avec une pareille blessure, dit-il.
- L'enquêteur tapota négligemment le pansement.
- Je ne peux pas tout vous dire, dit-il. Trouvez la femme et je chercherai l'autre. Il n'y a pas d'autre alternative.
- Vous avez fait preuve d'une grande incompréhension ce matin.
- Dites-moi d'abord ce que vous savez.
- Le policier se pencha un peu sur la table, rapprochant ainsi sa tête de celle de l'enquêteur.
- Ce que je sais ?
- Vous m'avez déjà dit ce que vous pensez.
- Rien ne vous fera changer d'avis, n'est-ce pas ?

Si c'était une femme, c'était forcément elle. Il avait eu tort de l'épargner. Dans son rapport, il avait parlé d'évasion. On avait réfléchi sur cette incompréhension manifeste mais on n'avait pris aucune décision. Elle était morte dans un combat quelques mois plus tard. Il n'y avait plus rien à faire pour elle. C'était la dernière gémée de sa vie et il ne l'avait même pas possédée. Il avait lu la relation de son combat dans les journaux. Il conservait une photographie de l'entertainment. On voyait un morceau de la plaque de marbre qui honorerait cette mémoire. Il avait été persécuté de sa mort pendant quelques années puis, au fil d'une autre enquête, il retrouva sa trace. Maintenant elle agissait dans l'ombre. Il ne souhaitait pas la revoir. Il se renseigna ainsi minutieusement que le permettait les moyens mis à sa disposition pour une autre enquête. Il ne restait plus qu'à redouter que la hiérarchie fût mise au courant. Depuis, il vivait dans la crainte d'être interrogé. Il ne pourrait pas longtemps cacher qu'il avait épargné. Il faudrait tout raconter, la rencontre, le coup de foudre, le désir, la déposition finalement. Ils prendraient le temps de l'écouter jusqu'au bout. Ils ne le jugeraient pas avant de tout savoir. Ensuite, ils se montreraient implacables. Les modalités de sa disparition lui demeuraient inconnues jusqu'au dernier moment. Ce matin, il venait de franchir le seuil de la maison des morts. Autant la retrouver lui-même et l'abattre avant que la torture lui arrachât tous ses secrets. Il était déjà dans le rapport qu'on exigerait de lui. Il avait l'habitude de ces constructions. On commença son habitude, pour ne pas dire sa perversion, mais jamais il ne fut en flagrant délit de mystification. L'utilisation des faits avait une habitude. Tout se passerait bien s'il le retrouvait avant ces stupides policiers. Heureusement, ils n'y croyaient pas. Ils n'avaient pas dû se priver d'en toucher un mot au service. Les dés étaient jetés. Il regrettait seulement d'être seul et donc condamné à laisser le destin de l'autre femme entre les mains des policiers. Il le contrôlerait pas tout mais en avait-il déjà été autrement depuis tant de temps consacré à l'élucidation des complots ? Le médecin n'avait pas vu d'inconvénient à doubler la dose d'analgésique. La blessure finirait par ne plus le faire souffrir au point de l'empêcher de penser à tout. Il se débarrassa du policier à la faveur d'une avenue. Il l'abandonna sur un trottoir soudain envahi par une bourrasque. Il ne savait pas par qui commencer mais il n'avait jamais rien entrepris sans d'abord se replonger dans sa solitude d'inventeur des faux-semblants qui arrondissent les angles de la réalité. Il ne faut pas contondre leur goût de l'énigme avec leur désir de cohérence.

L'homme avait achevé son petit-déjeuner et la table était propre. Seul le verre de blanc avait été épargné par sa minute. Il s'était servi un verre plus petit d'un rhum qui chatoyait confidentiellement dans la lumière. Il continuait de parler de lui, de son métier, de sa maladie, de la convalescence, il arrivait au bout d'une confidence destinée à encrencher la personnalité chancelante du fonctionnaire qui ne buvait plus. Il mesurait l'importance du chapeau et du pantalon. Le visage du fonctionnaire transissait un intense besson de sommeil. Il avala d'un coup le verre, en répandant aussitôt les arômes. La femme avait fait une remarque mélancolique sur cette habitude du matin puis elle était revenue à la conversation que l'autre n'avait pas interrompue. Ce désenchantement intrigua l'enquêteur. Il dit à ce sujet l'effet qualitatif de raisonnable si le regard n'avait pas interrompu l'usage des mots. Elle ne s'était pas intéressée à son désir d'en savoir plus. Il précisa qu'il n'était concerné que de loin. Il avait fait beaucoup de choses et qu'il appréciait une histoire. Il prétendait ne vouloir juger personne mais, dit-il, on ne peut pas empêcher les gens d'avoir une opinion. Il en parlait souvent avec eux. Heureusement, les portraits de l'écrivain séjournaient rarement au Bois-Gentil, surtout depuis le jour de l'écrou. On avait même brûlé les mémoires manuscrites d'un pauvre vieillard qui mystifiait les faits. Il n'avait pas lu lui-même ce document légué par testament à la communauté. Le notaire en avait pris connaissance, passablement déconcentré par les objets que le vieillard avait réunis dans une boîte en carton. Outre le manuscrit, il comptait des photographies et des cartes postales. Ce manuscrit était soigneusement relié, les photographies réunies dans un album et les cartes postales venaient des quatre coins du monde.

— Elle lui écrivait, dit l'homme à voix basse. Allez donc savoir pourquoi ! Le testament ne la mentionnait même pas. Les cartes postales et les photographies étaient légues à l'instituteur, à cause de leur exotisme, je suppose. L'instituteur les a acceptées au nom de l'administration et il les a mises à la disposition de ses élèves après avoir raté tout ce que, de ce qu'elle avait écrit, pouvait prêter à confusion. Vous connaissez la curiosité des enfants. Seul le notaire et l'instituteur avaient connaissance de ce qu'elle avait écrit à ce vieillard. Ils en conservent encore le secret. J'imagine qu'ils ont dû en informer la justice avant de détruire ce qui aurait pu servir de preuve s'il y avait eu un procès. Mais personne n'a jamais prononcé ce mot. Le notaire avait brûlé le manuscrit des mémoires, sans doute après consultation des mêmes autorités. Si vous voulez examiner les photos et les cartes postales, il faudra vous adresser à l'instituteur. Vous pourrez aussi interroger les enfants. Si vous en avez de ce qui vous intéresse, vous pouvez essayer de les pousser à chercher à vous influencer. On a bien fait de brûler ces infamies mais les t-ou brûlés ? Ici, je n'en doute pas mais il faut comprendre que tout le monde n'avale pas aussi facilement ces colures. Avec le temps, on peut espérer que l'oubli s'installe à la place de l'attente. Vous savez ce que c'est, d'attendre ? Moi, par exemple, j'attends de reprendre mes activités. C'est légitime non ? Je ne vous demande pas ce que vous attendez mais je suppose que votre esprit est à la manoeuvre tout la semaine pour ne pas sombrer dans un océan de doutes.

L'homme s'interrompit le temps de vérifier que les deux femmes étaient occupées à leur conversation.

- Vous devriez finir votre blanc, dit-il. Ensuite, vous goûtez à ce petit rhum. Je veux vous laisser une bonne impression de l'hospitalité dont nous sommes capables. Elle s'est toujours tenue à l'écart. Il était plus facile, du moins jusqu'à ce qu'il lui arrive ces malheurs. On savait ce que les journaux en disaient. On n'était pas tranquille en sa compagnie. Elle a eu du mal à convaincre l'hospice de le prendre en charge pendant qu'il voyageait. Tout le monde ne comprenait pas ce goût des voyages au détriment du devoir qu'il impose à vous quand un de vos proches a sombré dans l'infirmité ou le démence. Elle l'a abandonné et elle n'est revenue que pour constater qu'il était mort entre-temps. Croyez-vous qu'elle s'est renseignée pour savoir comment il avait fini sa triste vie ? Le vieillard dont vous ai parlé a bien essayé de l'informer mais elle avait d'autres chats à fouetter. À l'époque, je n'étais qu'un membre obscur de la communauté. J'observais avec les autres. Comment me suis-je rapproché de ce drame, ce serait trop long à vous raconter. Le fait est que j'ai épousé cette femme en connaissance de cause. Elle ne s'est jamais contentée à moi mais vous comprendrez que la proximité a joué en ma faveur. J'ai forcément été le témoin de ce que j'ai pu penser. Vous ne pouvez pas vous en plaindre. Vous n'avez pas pu être un grand influenceur. J'ai moi-même proposé de m'occuper de l'entretien du Bois-Gentil. Vous avez constaté que je acquiesce de ma tâche. J'en fais toujours un peu plus, c'est un plaisir. Maintenant vous savez que je suis à votre disposition si des obscurités apparaissent dans votre analyse de la situation. Il ne s'agit pas de condamner mais d'accorder à la vérité la place qui elle mérite. N'hésitez pas à me poser toutes les questions qui vous viendront à l'esprit pendant votre séjour parmi nous. Vous avez une petite idée de mon importance. Ne complexez pas sur votre façon de vous éclairer sur ce chemin qui ne mène nul part si on se laisse séduire par une belle lurette que je ne me méfie que de ceux qui peuvent sur les pauvres hommes que nous sommes quand on les a épousés pour leur forme.

Votre histoire commençait par un voyage interminable. À la fin, vous êtes au centre d'une énigme qui n'a pas grand intérêt. Deux personnes occupent votre pensée, deux filles, l'une née de votre chair, l'autre d'une imagination blessée que vous lui avez communiquée en un temps de désespoir. Tout devrait s'arrêter là, brusquement, comme s'il n'était plus question ni de vous ni des personnages qui vous ont accompagnés tout au long de ce qu'il faut bien considérer comme votre propre histoire. On évite de lire les romans se terminant par un dénouement des intentions qui ont été proposées à l'imagination et à la pensée. Tandis que l'enquêteur se pencha le point de tout savoir sur la fille que vous avez abandonnée à l'idée de voyage, sa mémoire écoute la relation circonstanciée des deux jours que vous avez passés avec l'autre qui a commencé par vous honorer. Vous ne promettez plus rien, ni à l'une, ni à l'autre, ni vous-même en enfance. Vous allez vous enlever au Bois-Gentil et essayer de trouver l'équilibre sans quoi vous êtes condamnée à l'obscurité. D'ici ce soir, l'enquêteur vous aura peut-être raconté ces deux mêmes jours sur son côté. Vous n'irez pas sans avancer sur le chemin qui conduit à votre mort prochaine. Vous avez atteint ce point où la vie n'a plus de sens. De voyage qu'elle est, elle devient attente. Vous avez des souvenirs. Peut-être est-il temps de les mettre en forme. Dans ce cas, accordez-vous quelques libertés d'interprétation. Ne risquez pas la beauté du récit en cherchant à tout prix à exprimer la seule vérité. Quel projet, au seuil de la mort ?

Vous venez de penser à votre mort à peu près en ces termes. L'enquêteur suivait l'homme entre les tables. Il avait salué les femmes tandis que l'homme inventait le prétexte de leur sortie. Elles se plongèrent alors dans un profond silence. La femme de l'écrivain était responsable de cette interruption mais l'autre n'était plus à l'écoute depuis un moment déjà. Où en étiez-vous ?

Ils rencontrèrent l'instituteur dans la cour de l'école. Surpris en plein travaux d'élagage d'une haie, il s'en expliqua d'abord. Ensuite il déclara qu'il était enchanté et il accepta de reculer sous le préau, à l'abri du soleil. L'homme présenta rapidement sa requête. L'instituteur n'était pas homme à hésiter. On se retrouvait vite dans la classe déserte. Les photographies étaient contenues dans un tiroir

du bureau. On les avait classées par pays d'origine. L'instituteur montra la carte sur laquelle on les punaisait pour voyager et s'instruire. Les enfants adoraient ces moments où leur imagination était sollicitée. L'homme paraissait attendre l'apogée de cette conversation à laquelle il participait sur un pied d'égalité. L'enquêteur surveillait ce visage presque joyeux. Quand enfin il apprit que l'instituteur avait épousé la fille de l'aubergiste, il se reprocha de ne pas l'avoir deviné. On monta dans l'appartement au-dessus de l'école et on s'assit autour d'une table. Elle était en voyage. L'enquêteur était frustré. L'homme lui lançait des regards déçus. L'instituteur, qui sentait le végétal, remplissait des verres soumis à une lumière grise malgré le soleil.

Le récit semble s'imposer à votre esprit. Vous ne connaîtrez pas les détails de ce que ces trois hommes ont évoqué au sujet des photographies et de leur importance mais vous en saurez suffisamment pour que votre esprit y revienne malgré vous. Vous ne songez qu'à achever votre propre interprétation des deux jours passés à expliquer vos négligences. La femme vous écoute, distraite par ce sinistre. Il y a longtemps qu'elle est méfiée de vos confidences. Vous continuez cependant, ne perdant pas de vue ce que nous savons déjà sinon nous ne serions pas condamnés à vous lire.

L'instituteur n'en finissait pas. On avait fait plusieurs fois le tour du monde. L'enquêteur patientait. Il avait du temps à perdre aujourd'hui. Tuer la femme de l'écrivain n'était pas une tâche facile. Il redoubla ce remords. La question du chapeau n'était pas moins délicate. L'homme qui l'accompagnait dans cette recherche avait une vérité annexée buvalet joyeusement malgré des allusions constantes à sa convalescence. Dernière fois devant le soleil s'agrippait, traçant l'ombre des géraniums avec une netteté qui fascina un moment l'enquêteur. De temps en temps, l'homme touchait sans s'arrêter avec la pointe de son soulier. L'enquêteur n'avait pas toujours à déterminer à quelle partie du discours de l'instituteur s'appliquait cette pratique risquée de la mise en garde. Il évitait alors de regarder l'homme qui courait. L'instituteur traitait des lignes imaginaires sur la nappe pour délimiter les territoires du voyage. L'enquêteur se penchait docilement. Son esprit ne parvenait pas à inventer des analogies dignes de la découverte qui lui était proposée. L'instituteur continuait néanmoins d'épuiser le sujet d'une conversation qui s'élevait, sans le perdre de vue, du but que l'homme avait soumissionnement recherché. Les murs étaient ornés de petits tableaux de peinture représentant d'innombrables paysages. Comme l'enquêteur les regardait, l'instituteur précisait que leur manque d'exotisme était simplement dû au fait qu'il ne voyageait jamais avec elle et qu'il préférerait s'en tenir à la terre de son enfance. Il fallait reconnaître un joli coup de pinceau. Des mirages se renvoyaient des zones d'ombre que l'homme éclairait de propositions ironiques. L'instituteur était blessé par ces propos mais il avait assez d'expérience en matière de médecine pour éduquer toute allusion à son épouse. L'enquêteur songea à rendre à l'homme un petit coup de pied appuyé sur le tibia mais la matinee prometait de se passer sans précipitation.

Elle quitte le restaurant bien avant midi. L'enquêteur n'était pas revenu. Elle reprit le chemin du Bois-Gentil sans l'attendre. Sur la place, elle attendit le retour de ses esclaves rapides. La soleil venait juste de pénétrer sous les acacias du chemin. Elle croisa une charrette conduite par un enfant fatigué et deux passants qui ne la connaissent pas. Le chauffeur l'attendait dans l'alle. Il était nonchalamment appuyé contre la voiture et il regardait dans sa direction. Il l'attendait déjà sur l'absence de l'enquêteur. Il scruta la haie.

- Est-ce que l'instituteur dirait...
- L'instituteur ?
- Il croit se renseigner sur mon passé.
- Le chauffeur grimaca comme si elle venait de lui donner une raison de se méfier. Il avait fait le tour de la voiture pour se protéger éventuellement d'un tir venant de la haie. Elle passa devant lui.
- Vous lui avez parlé ? dit-il.
- Elle ne s'arrêta pas. Sous le porche, elle suspendit le charreau à un clou et dénoua lentement son foulard. Il n'aimait pas s'approcher d'elle. Il s'avança jusqu'à l'escalier de pierre.
- Vous m'avez promis de lui parler, dit-il.
- C'est fait, dit-elle. Ce n'est pas facile de mentir à une amie, surtout quand j'ignore ce que vous recherchez.
- Vous n'avez guère le choix.

Elle le connaît. Elle pouvait voir la main à moitié entrée dans le gilet. Elle avait peur depuis qu'elle l'avait rencontré. Il l'avait menacé avec la main.

- Ou'est-ce que vous voulez savoir ? dit-il.
- Il avait reculé pour se soustraire à l'influence de ce corps. Derrière lui, la haie frémissait.
- Je n'ai pas dit que je voulais savoir, dit-elle. Croyez-vous ce que c'est elle qui veut questionner maintenant ?
- Il vous avait dit ce que vous lui avez dit. Il n'agit jamais autrement.
- Il ne vous connaît pas.
- Je le connais, moi. Vous devriez vous préparer.
- Je ne comprends pas où vous voulez en venir.
- Elle entra. Il la suivit. La porte demeura ouverte. Elle observa les effets de la haie encore visible sur cet homme qui n'avait pas sa vie depuis trois jours. Elle ne s'était pas révoltée longtemps. Elle avait agi exactement comme il l'avait demandé. Quelles proportions ce qui allait arriver malgré elle mais avec son concours ? Elle avait choisi de mourir loin de ces lieux, dans les circonstances les plus favorables à un moment décisif de l'évolution de la maladie. Ce serait fini dans peu de temps. Elle n'avait rien préparé pour faciliter ce passage de la vie à la mort. Elle embourbaissait sans doute la vie des autres mais elle ne refusait pas au départ de ce qu'elle exige le nécessaire pour se faire oublier. Elle laissait un peu d'argent pour couvrir les frais de succession. A défaut de voyage promis, elle donnait le milieu de sa fortune destinée à la surface du monde. La maison était remplie de souvenirs personnels.
- Ou'est-ce que vous voulez savoir ? dit-il.
- Il n'y avait rien à dire. Le chauffeur, il perdra le temps précieux en réflexions. Il reviendra vers vous.
- Il faudra vous montrer à la hauteur. Nous avons l'avantage. Attention aux renversements de situation !
- Il y a un instant donné un feuillet. Il voyait le portail et la haie et toute la perspective de l'enceinte rompue par la voiture.
- Il n'y croira peut-être pas, dit-elle. Il n'est pas assez stupide pour y croire sans vérifier chaque détail de la contradiction.
- Son esprit est assez confus pour tomber dans le panneau.
- Vous avez peur de lui ?
- Il craignait surtout d'être trahi par cette femme. Elle était rapide comme un animal. Ne l'avait-elle pas rattrapé tandis qu'il essayait de s'enfuir après les coups de feu échangés derrière la jetée ? Il attendait depuis une heure. Il avait vu le soleil se lever sur le port et la jetée. La voiture lançait de dangereux reflets en direction des hôtels. Il avait d'abord aperçu le leur sur le quai puis il avait vu disparaître lentement dans la lumière. Elle avait manqué vainement peu après au moment endroit suivie d'une autre qu'il n'identifiait pas non plus. Il avait commencé à se méfier et il avait quitté le phare pour se rapprocher de sa voiture. Il s'était dissimulé derrière un petit monument. Il n'avait pas attendu longtemps. Les coups de feu avaient écarté. Il vit la femme remonter dans les dunes un instant après, un homme la suivait, ralentit par une blessure. Ce n'était pas le leur. En quelques minutes, tout s'était considérablement compliqué. Les trois étaient blessés. Mais au moment de pénétrer dans la voiture, elle avait surgi de nulle part, armée de ce qui pouvait tout elle venait de se servir. Il avait tout senti, tout il avait efflué. Elle s'approcha sans cesser de le menacer. Il n'avait plus le temps de réfléchir. Il pensa à l'homme blessé qui était méfié d'elle et elle avait peut-être trompé. Il coura lentement à ses pieds. Le canon du revolver était sur sa tempe.
- Qui êtes-vous ? dit-elle enfin.
- Il était mort s'il tentait de la désarmer.
- Je suis un homme policier, dit-il.
- Honnête ?

Le canon se retira. Elle n'avait pas l'intention de lutter mais comme elle sortait d'un combat, il s'en tint à l'immobilité et au dialogue.

- Quelqu'un vous suit, dit-il.
- Il ne me suit plus, dit-elle avec un mauvais sourire. Il se sait plus ce qu'il suit.
- Vous l'avez tué ?
- Il est blessé. Je ne sais pas ce est l'homme que j'ai blessé. L'autre est mort.
- Elle faiblissait. Le moment était mal choisi pour entamer une conversation sur un sujet encore incohérent.
- Allons-nous-en ! dit-il sans bouger.
- Le canon se retira.
- Ou m'emmenez-vous ? dit-elle.
- Il monta la voiture. Elle le laissa se relever. Elle lui avait coupé les jambes, la gorge. Maintenant il devait supporter sa taille.

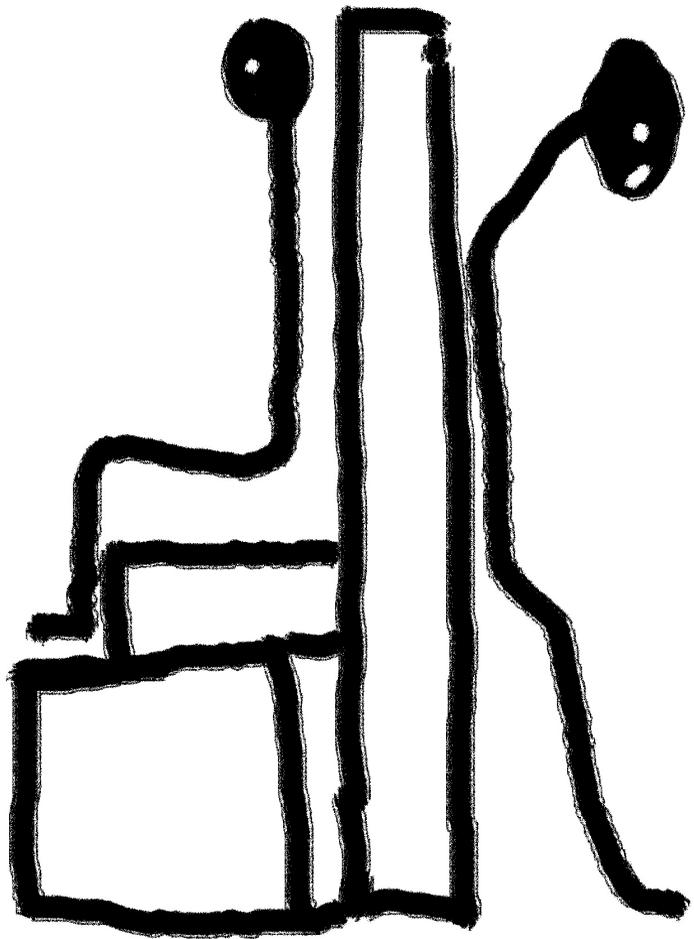
Avait-il répondu à sa question ? Elle s'impatientait. Le petit revolver était agité d'un tremblement dangereux.

- Un policier ? dit-elle. Il ne fréquentait pas les policiers.
- Les policiers dans mon genre.

Le jardin avait changé. On l'entretenait avec trop de minutie. Ses allées en croix étaient ratissées, les bordures de ciment repeintes, la haie du mur avait retrouvé ses personnages. Le banc avait été légèrement déplacé. Elle consacra un peu de temps à la raison de ce déplacement infime, s'essayant même dans cette ombre pour retrouver des sensations vagues reconnaissables. Un tilleul s'épanouissait au-dessus du mur. La vigne descendait en cascade d'un autre mur, sous des fenêtres aux volets clos. Elle n'était pas encore retournée à la matière interne de la maison. Elle imaginait cette attente. À quelle autre matière le désir était-il réduit ? Sous la galerie, des oiseaux picorèrent le sol, agités par l'angoisse. Une fenêtre ouverte formait un rectangle aveugle. De temps en temps, le chauffeur apparaissait comme une ombre grise. Il ne s'arrêtait pas. Elle eut la sensation qu'il se débattait pour échapper à la matière mais sa lenteur témoignait plutôt d'une certaine confiance. Elle était là. Il avait mesuré tous les angles de ses possibles et avait même déplacé la voiture qui traitait sa présence derrière le rideau. Elle n'avait pas vu l'arme mais avait entendu les clics, la carresse. Peu important se passez. Il était méfié à un moment où le personnage de l'enquêteur était inconnu. Elle savait seulement qu'elle devait être là. Ses instructions étaient précises. Jusque-là, tout était arrivé comme le chauffeur l'avait prévu. On avait atteint le dernier segment de temps consacré à l'obscurité. Elle ne désirait plus que le retour à la lumière que la mort jetait sur ce qui lui restait de vie. Elle n'avait aucune idée de ce qui allait arriver. Elle ne participerait pas à ce dernier acte d'une histoire qui avait arrachée à la vie tranquille qui avait été la sienne depuis que le Bois-Gentil n'était plus le centre du monde. Pourquoi lui avait-il demandé de mentir à la femme de l'hôtel qui était presque une amie ? Elle n'avait pas eu de mal à mentir, peut-être parce que le mensonge n'était pas de son invention. Elle avait tout de même trouvé les mots pour convaincre. Et maintenant ? A quel jouait ce chauffeur de taxi qui n'en était pas un ? Elle perdait un temps précieux à se poser ce genre de questions, à un moment où la mort se précipitait, entre la douleur et le soulagement, presque entre la peur et le bonheur. Les oiseaux avaient fini de picorer sur la galerie. Ils s'élevèrent tous ensemble pour se poser dans le tilleul frémissant. En même temps, son regard s'éleva, traversant une zone de ciel qui rendit difficile l'observation du feuillage du tilleul. Elle n'attendait plus l'homme. Avait-il rassemblé toutes les données de son action future ? À l'hôtel, l'enquêteur perdrait encore un peu de temps à écouter le récit captieux débité par une hôtesse trop heureuse qu'on lui demandât de le partager. Du moins fallait-il supposer que ce récit d'une rencontre imaginaire était destiné à consumer le temps nécessaire aux préparatifs d'un combat. Cette fois, elle se tiendrait à l'écart. Mais le chauffeur n'avait tout de même pas prévu que l'homme emmenerait l'enquêteur chez l'instituteur. Il n'avait certes pas les moyens ni







**¡Si no estoy  
muerto, coño!**

**¡Sino te pego  
con lo de tu  
puta madre!**

**¡Pápi!**

**¡No me pegues  
con el cadaver  
de mi hermano!**



**Oui, c'est un roman. Oui, on ne peut pas le lire parce que c'est illisible. Oui, c'est illisible parce que c'est écrit trop petit et que c'est grisé. Oui, ce sont là des formes mais pas en silence. Oui, je ne joue pas le jeu du silence. Oui, je ferais mieux de ne pas écrire parce que je donne l'impression de tout expliquer (le texte rendu impraticable, des images sorties d'on ne sait où, peut-être du texte mais ce n'est pas «écrit clairement»). Oui, je me suis cassé la tête à composer ces pages qui au fond ne veulent plus rien dire parce que si elles disaient quelque chose, on pourrait lire le roman et se faire une idée à propos des images qui ont peut-être un sens. Oui, ces deux «sections» d'une oeuvre en formation**

**1) la série sur les pronoms jouée sur le premier chapitre du roman qui en comporte cinq (déjà publiée dans le Cahier de la RAL,M dirigé par Pascal Leray et intitulé «Ceci n'est pas une série» - Attention: un deuxième Cahier sur la série est en route);**

**2) le roman lui-même publié en petits caractères et de plus superposé à une série d'images qui ne sont parlantes que parce qu'elles construisent du figuratif (en fait, on peut très bien le lire dans mon site personnel et la plupart des images ont été publiées dans le Cahier de la RAL,M n° 5 intitulé «La Vieja» avec un autre jeu textuel, la lecture croisée de deux textes sur le thème du temps);**

**ces deux sections représentent peut-être ce que l'écrivain au roman non publié par les instances officielles est capable de faire quand il désespère d'être au moins reconnu par le plus petit commun diviseur.**

**Mais rien n'a été conçu d'avance. Rien n'est sûr et l'auteur que je suis se demande si ça va continuer avec une troisième section et que finalement, ou avant que ça se termine, un ensemble méritera le nombre d'oeuvre d'art. Vive la liberté!**

## **Êtes-vous illisible...?**

**1) parce vous écrivez des choses compliquées?**

**2) parce que vous les publiez en caractères trop petits, voire en gris pâle?**

**3) parce qu'on ne peut pas vous comprendre?**

**4) ou tout simplement parce que vous n'êtes pas là?**



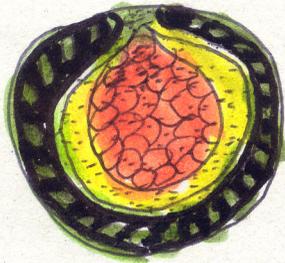
**¡Si lo supiera!**

# SADE

Daniel de Culla

"El gran Sade", Flaubert, Dostoyevsky, Apollinaire, Rimbaud.

"El Divino Marqués", Breton y los surrealistas.

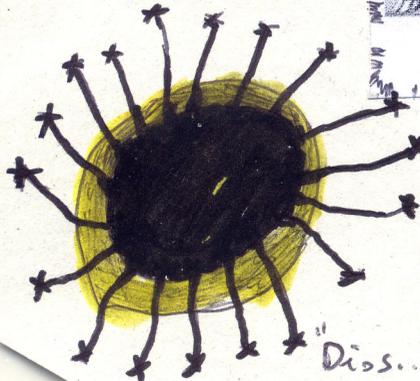


Sade "Ciudadano Activo", de la Revolución Francesa.

Un Amor, a (2/12/1844)  
195 años de su muerte



Le Haïku de la pratique  
comme le pipi  
de ton cul.



Sade, Ateo y Republicano  
ni más, ni menos.

Culla '09

"Dios... al que los tontos tienen por autor de todo!"



SADE

Daniel de Culla

Hola, Patrick, te envío este postal  
celebratorio de Sade:  
S y R y A, de tu casa!  
!Anímate a participar dibujando y poniendo  
de tu casa!  
Daniel

decidieron dejarnos este regalo. Ahora no  
2.000 campos de fútbol. Es el resultado de  
Alrededor de Burgos, hay un C  
**Grupo Poético**  
y por los abuelos de tus abuelos...! Algun  
Nuestra ciudad tiene miles de árboles que  
"Elogio del Rebusno"  
ciudades, donde su presencia es muy imp  
Como ya sabes, un árbol es un amigo. F  
(Españe)

Le chasseur abstrait.  
Mazères.

Daniel de Culla  
AP. 3039  
09080 Burgos

Y puedes aprender sus nombres.

Le RAL, Mag est une publication du Chasseur abstrait éditeur (eurl)  
12 rue du docteur Sérié 09270 Mazères  
05 61 60 28 50  
info@lechasseurabstrait.com  
www.lechasseurabstrait.com

**Directeur de la publication :** Patrick Cintas.

**Parution :** Novembre (numéro double), février et mai.

**Abonnement (mai, novembre [n° double], février) : 60 euros.**

**Le numéro : 15 euros (mai et février) - 30 euros (novembre).**

**Port inclus en France métropolitaine.**

**Ailleurs, nous consulter.**

**Joindre chèque à la commande**

**Le chasseur abstrait**

**RAL, Mag**

**12 rue du docteur Jean Sérié**

**09270 Mazères**

Imprimé par l'Atelier du Chasseur abstrait  
en novembre 2009

Direction : Valérie Constantin.

ISSN : 2103-2734

Dépôt légal : novembre 2009

© 2009 : *Le chasseur abstrait éditeur*

© 2009 *Textes & Images : à leurs auteurs respectifs*

# Prochain numéro

Le n° 4 de février 2010 sera en grande partie consacré à la musique, à la vidéo et à la lecture.

Proposez vos textes avant fin janvier.

## en février 2010



N'oubliez pas que le RAL,Mag est un magazine de réflexion et de communication.

Si vous souhaitez nous proposer des oeuvres de création adressez-vous à la rédaction de la RAL,M (site Internet) ou à celle des Cahiers de la RAL,M (revue papier) : [info@ral-m.com](mailto:info@ral-m.com)

Toutes vos propositions seront examinées.

Le RAL,Mag a un penchant pour

Les réflexions sur l'auteur et l'édition

Les confidences et les colères d'auteur

Les analyses critiques

Les polémiques possibles

Les graphismes explosifs  
*[Que de la couleur!]*

Et les enregistrements courageux!  
*[Possibilité de joindre CD audio ou Mp3]*



*Et chaque trimestre, **RAL, Mag** vous proposera des informations et des réflexions sur la création littéraire, artistique et musicale ainsi que des articles de fond et des entretiens des auteurs publiés par le Chasseur abstrait.*

*Nous sortirons aussi de notre coquille pour élargir le champ de notre reconnaissance en invitant d'autres auteurs et les éditeurs qui font aujourd'hui le travail éditorial exigé*

*par la création littéraire*

*par le rapport du livre aux autres arts.*

*Patrick Cintas.*

*Gérant.*

# ral-m.com

Site de la *Revue d'Art et de Littérature, Musique*

**Le portail Internet du Chasseur abstrait éditeur**

c'est la *RAL,M*  
plus de 300 auteurs

---

**Le meilleur de la *RAL,M***  
ce sont les *Cahiers de la RAL,M*  
revue en papier

---

*RAL,Mag*  
c'est le magazine de la *RAL,M*  
*trimestriel*

---

***CALM***  
c'est le collectif *Arts Littérature et Musique*

---

**et le Chasseur abstrait**  
c'est la maison d'édition  
[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

---

ISSN en cours - © Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié - 09270 Mazères  
eurl au capital de 2000 euros - 494 926 371 RCS FOIX